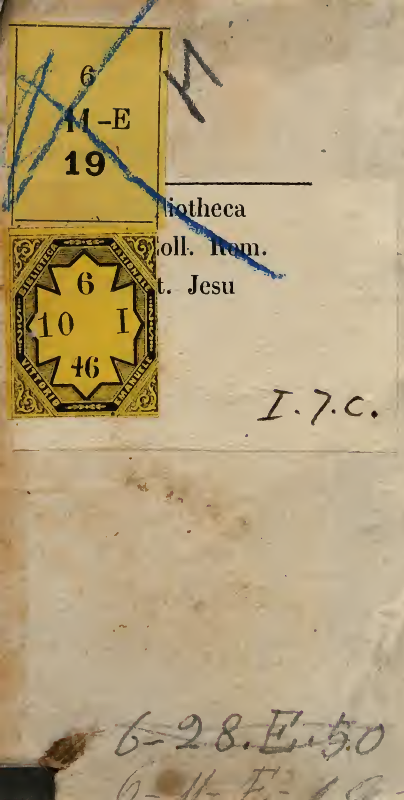






25

Gesuiti

LA VIE
DU PERE
J. RIGOLEUC,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.



LA VIE
DU PERE
J. RIGOLEUC,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

AVEC

SES TRAITEZ
DE DEVOTION,
ET
SES LETTRES
SPIRITUELLES.

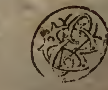
Par le P. PIERRE CHAMPION, de la même Compagnie.

A PARIS,

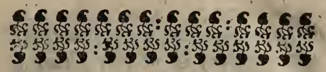
Chez ESTIENNE MICHALLET, ruë saint Jacques, à l'Image saint Paul.

M. DC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.




I·F·Corel du Clos Cano·Bel·fr
Ord·Hosp·et Milit·B·V·M·de mont·
Carm·et S·Lazar· Hierosolimit Eques.



A LA TRES-SAINTE VIERGE MARIE MERE DE JESUS.

CEt Ouvrage vous doit estre consacré par toutes sortes de considerations, ô Reine auguste de l'union interieure : premierement, parce qu'il traite de la vie d'un des plus dignes sujets de cet empire mystique, où vous regnez sur les ames qui se dégageant parfaitement des creatures n'ont plus d'autre application que de s'unir intimement à Dieu : secondement, parce que la doctrine qu'il enseigne n'est autre chose que les loix & les maximes fondamentales du gouvernement & de la conduite de ce Royaume interieur : troisiémement, parce

que la plume qui l'a mis en état d'être donné au public, vous est uniquement dévoüée, & ne peut servir à aucun travail qui ne vous rende hommage, & qui ne tende à vostre gloire. Recevez-le donc, ô sainte Vierge, comme les premices d'un fonds qui vous appartient, & donnez-luy vôtre benediction, afin qu'il puisse contribuer à vous acquerir des sujets, & à établir dans les ames vostre glorieux regne d'union interieure. Ainsi soit-il.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
LOUIS MARCEL
DE COETLOGON
EVESQUE ET SEIGNEUR
DE S. BRIEUC.



ONSEIGNEVR,

Ie presente à VÔTRE GRANDEUR *la Vie &*

la Conduite ſpirituelle d'un des plus grands Hommes que vôtre Dioceſe ait porté, d'un des plus parfaits Religieux que noſtre Compagnie ait eu de ſon temps, d'un des Ouvriers Evangeliques qui s'eſt dévoüé au ſervice des Eveſques avec une plus humble dépendance, & qui a travaillé au ſalut des ames avec une plus grande étendüe de zele. C'eſt un fruit de l'Eveſché de S. Brieuc, il doit vous appartenir, & je ne puis l'offrir à d'autre ſans quelque ſorte d'injuſtice. L'eſtime & l'affection que vous témoignez en toute rencontre pour noſtre Compagnie, exige ce petit devoir de reſpect & de reconnoiſſance: Et je ne puis mieux me conformer à l'eſprit & aux

ſentimens du Pere Rigoleuc, qu'en dédiant le peu qui nous reſte de ſes écrits à un Prelat en qui ſe trouve ſi parfaitement tout ce qu'il deſiroit en celuy pour lequel il compoſa l'abregé des principaux devoirs de l'Epiſcopat. En effet, MONSEIGNEUR, *vous vous acquitez ſi bien de tous ces devoirs, & vous poſſedez ſi eminemment toutes les qualitez que demande voſtre auguſte caractere, qu'on peut dire ſans flaterie, que vous rempliſſez parfaitement l'idée d'un Prelat accompli. Je n'en parle point ſur le rapport d'autruy : je puis en rendre témoignage moy-meſme ; & tous ceux qui auront eu comme moy l'honneur de vous approcher de plus prés, ſeront obligez d'avoüer*

qu'on ne peut voir ni une conduite pastorale plus éclairée, plus douce, plus approuvée generalement de tout le monde, ni une conduite domestique plus honeste, plus reglée, plus édifiante qu'est la vostre. Cette prudence si penetrante & si solide qu'on admira en vous dés vos premieres années, cette droiture d'ame que l'on remarque dans toutes vos actions, cette bonté dont les effets se font sentir à toutes sortes de personnes, sont des vertus hereditaires dans vostre illustre Famille. Le bel ordre que l'on voit dans vostre Diocese, le choix que vous faites des Pasteurs à qui vous confiez la charge des ames, les Missions que vous faites faire avec tant de fruit,

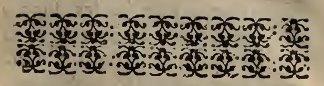
le ſoin que vous prenez du ſoulagement des pauvres, voſtre continuelle application aux fonctions de vôtre ſacré miniſtere, ſont des preuves éclatantes du Zele qui vous anime. Zele qui n'ayant rien de cette ſeverité outrée qui ſemble eſtre maintenant à la mode, tire ſa principale force de cette douceur & de cette pieté qui ſont le caractere propre de vôtre vertu. Cette pieté ſinguliere, MONSEIGNEUR, *dont vous donnez de ſi rares exemples aux ames que la providence a ſoûmiſes à voſtre conduite, ce zele ſi particulier que vous avez de les faire inſtruire non ſeulement des veritez neceſſaires au ſalut, mais encore des maximes ſpirituelles qui con-*

duisent à la perfection Chrétienne, me fait esperer que vous recevrez favorablement un ouvrage où ce qu'il y a de plus sublime dans la vie interieure, est expliqué d'une maniere intelligible, & qui n'a rien de l'obscurité ordinaire des livres mystiques. Ce me sera un comble de faveur si vous le recevez comme une marque certaine du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le tres-humble & tres-obeïssant Serviteur en Nostre-Seigneur, PIERRE CHAMPION, de la Compagnie de JESUS.



PREFACE.

LE P. Jean Rigoleuc estoit un de ces humbles serviteurs de Dieu, qui ne cherchent qu'à se cacher aux yeux du monde. Bien qu'il fût si éclairé dans la vie spirituelle, il n'en a jamais rien écrit à dessein de le donner au public. Ce qu'il en a composé, n'a esté que pour l'instruction particuliere d'un petit nombre d'ames choisies dont Dieu luy avoit donné la conduite.

Quelques-uns de ces petits Traitez m'estant tombez entre les mains, ils me firent naître l'envie de faire une plus exacte recherche des autres. J'y trouvay tant de lumiere, de force, &

d'onction, que je les jugeay dignes de voir le jour ; & je me persuaday qu'ils feroient d'autant plus utiles & agreables, qu'il y explique toute la Theologie mystique avec une brieveté & une clarté qui ne se rencontrent point dans les Docteurs dont nous avons les ouvrages ; la plûpart étant extrémement diffus, ou embarassez de termes obscurs, & fort peu intelligibles.

Une seule chose me sembloit leur manquer. C'estoit l'exactitude & la pureté du style, que l'on recherche si fort dans le siecle où nous sommes. Je voyois donc qu'il estoit necessaire d'y faire quelque changement, & j'avois de la peine à me donner cette liberté. Je doutois mesme si on me la pardonneroit. Mais en ayant fait l'essay, & l'ayant montré à des personnes capa-

-bles d'en juger, ils approuverent mon entreprise, & m'exhorterent à la continuer. C'est ce que j'ay fait, changeant de telle maniere le style de mon Auteur, que je n'ay jamais rien changé à sa pensée.

J'ay crû que je devois joindre au recüeil de ses Ouvrages un abregé de sa vie, soit pour faire voir avec quelle perfection il a pratiqué ce qu'il enseïgnoit, soit pour rendre la memoire de ses vertus & de ses travaux immortelle.

On verra en luy un homme vrayement interieur, un excellent Missionnaire, & un Directeur accompli. Sa conduite spirituelle sera, je m'assure, au goût des personnes qui marchent en esprit & en verité dans les voyes de Dieu ; & j'ose me promettre que son exemple & ses instructions exciteront ceux qui com-

me luy ſont dévoüez au mini-
ſtere de l'Evangile, à joindre
comme luy le recüeillement de
la vie interieure aux emplois de
la vie Apoſtolique.

TABLE

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU en ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

LA VIE ET LES ACTIONS du P. JEAN RIGOLEUC.

SECONDE PARTIE.

SES TRAITEZ DE DEVOTION.

TRAITE' I.

L'AIMABLE JESUS,

OU

TRAITE' II.

L'HOMME D'ORAISON, ou

Instruction touchant l'Oraison mentale, selon les trois états de la vie spirituelle.

TRAITE' III.

LE PUR AMOUR, OU LES Moyens d'y arriver, & ſes effets.

TRAITE IV.

ABREGE' DE CONDUITE SPIRITUELLE, ou avis principaux pour la perfection.

TROISIEME PARTIE.

SES LETTRES SPIRITUELLES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ay lû un Manuſcrit intitulé, *La Vie du P. Jean Rigoleuc, de la Compagnie de* Jesus ; *avec ſes Traitez de devotion & ſes Lettres ſpirituelles*. Fait à Paris le vingt-cinquiéme jour de Juillet 1685.

COURCIER.

Permiſſion du R. P. Provincial,

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, permets à ESTIENNE MICHALLET, Imprimeur & Marchand Libraire, d'imprimer un Livre intitulé, *La Vie du Pere J. Rigoleuc, de la Compagnie de* JESUS; *avec ſes Traitez de devotion & ſes Lettres ſpirituelles*; composé par le P. P. CHAMPION, Religieux de la même Compagnie. Fait à Compiegne le 19. Février 1685.

JACQUES PALLU.

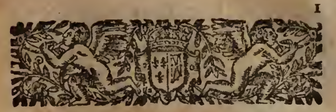
PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Chaville le 2. d'Aoust 1685. Signé, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES : Il est permis à ESTIENNE MICHALLET, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer un Livre intitulé, *La Vie du P. J. Rigolenc, de la Compagnie de* JESUS, *avec ses Traitez de devotion, & ses Lettres spirituelles* : & ce pendant le temps & espace de six années, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer. Avec défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, vendre ni debiter sans le consentement de l'Exposant, à peine de deux mille livres d'amande, confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interests, ainsi qu'il est plus au long porté par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 17. Septembre 1685.

Signé, ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 1. Decembre 1685.

LA

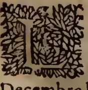


LA VIE DU P. JEAN RIGOLEUC, DE LA COMPAGNIE DE JESUS; *AVEC* SES TRAITEZ DE DEVOTION, ET SES LETTRES SPIRITUELLES.

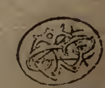
PREMIERE PARTIE. *SA VIE ET SES ACTIONS.*

CHAPITRE PREMIER.

Sa naissance & ses études.



LE P. Jean Rigoleuc naquit à Quintin, petite ville du Diocese de S. Brieuc en Bretagne, le 24. jour de Decembre l'an 1595. Son pere se nom- *Son païs & sa naissance.*



moit Jean Rigouleuc, & ſa mere Guillemette le Tano, tous deux d'honneſte famille.

Ses talens naturels.

Dieu luy donna des talens & des inclinations conformes aux deſſeins qu'il avoit ſur luy, un eſprit ſolide & ardent, extrémement exact & fort docile, un cœur genereux & porté à la pieté, beaucoup d'affection pour l'étude, & un genie rare pour l'éloquence.

Ses premieres devotions.

Il aima la ſainte Vierge dés ſa plus tendre jeuneſſe, & il voulut ſe dévoüer à ſon ſervice dans les principales aſſociations qui ſont établies en ſon honneur, dans la Confrerie du Roſaire, dans celle du Scapulaire, & dans la Congregation du College de Rennes.

Ses études, & ſes exercices de vertu pendant ce temps-là.

Pendant qu'il y fit ſes études il avoit tout ſon temps & tous ſes exercices reglez. Il faiſoit l'oraiſon mentale. Sa vie eſtoit fort retirée, & il ne converſoit qu'avec des perſonnes devotes & d'une vertu reconnuë.

Ses ſuccés dans les lettres repondoient à ſa pieté. Tous les Ecoliers le regardoient comme leur modele, & il s'eſtoit acquis parmi eux tant d'eſtime, que ceux qui ſe ſentoient appellez à la Religion, s'adreſſoient

à luy pour estre conduits par ses avis dans l'execution de leur dessein.

Lors qu'il retournoit à Quintin au temps des vacances, il faisoit dresser un Oratoire chez un jeune homme de ses amis, où assemblant quelquesfois les jours de festes la jeunesse de la ville, il leur faisoit des exhortations, des lectures, & des instructions, comme l'on fait dans les Congregations de Nostre-Dame. Cette nouveauté attiroit beaucoup de personnes. L'on quittoit le jeu, la danse & les autres divertissemens pour assister à ces pieuses assemblées. Il leur parloit du mépris du monde, de l'amour de Dieu, du solide contentement que l'on goûte dans son service, de la frequentation des Sacremens, & des plus saints exercices de la pieté Chrétienne, leur inspirant les sentimens de son cœur avec tant de ferveur, que tous en estoient touchez. Comme son zele s'étendoit à toutes sortes de personnes, plusieurs filles excitées par ses saints discours entrerent en Religion, & d'autres demeurant dans le monde sans estre du monde, se consacrerent à JESUS-CHRIST par le vœu de chasteté, qu'elles ont gardé avec beaucoup

d'édification juſqu'à la mort.

Il s'appliquoit particulierement à inſtruire ce jeune homme chez qui ſe faiſoient ces aſſemblées ; & comme il avoit reconnu en luy de fort bonnes inclinations,il prenoit plaiſir à luy enſeigner la pratique de l'oraiſon & de la mortification. Quelquesfois pour l'éprouver il luy faiſoit de petits preſens de fruits , ou de quelques douceurs ; & voyant qu'il s'en abſtenoit pour l'amour de Dieu , il loüoit ſon abſtinence , & luy en montroit le merite. C'eſt ainſi qu'il commençoit dés-lors à conduire les ames à la perfection,

On peut juger combien il y eſtoit luy-meſme avancé dés ce temps-là, par un mot qui luy échapa un jour dans un voyage qu'il fit à Quintin quelques années avant ſa mort. Eſtant dans une chambre de la maiſon paternelle avec trois de ſes niéces , & les exhortant à ſe donner tout à Dieu, pour les toucher par ſon exemple il leur dit dans la ferveur de ſon diſcours : Pour moy , mes niéces , lorſque je demeurois autrefois icy pendant ma jeuneſſe , je crois avoir plus aimé Noſtre-Seigneur dans cette

chambre, que jamais personne n'a aimé d'un amour humain aucune creature. Parole bien considerable dans la bouche d'un homme aussi sage & aussi reservé à parler de soy, qu'il estoit.

CHAPITRE II.

Sa vocation, & ses premieres années dans la Compagnie de Jesus.

AYant connu que Dieu l'appelloit à la Compagnie de JESUS, il conçut en mesme temps une tres-haute idée de cette vocation Apostolique, qu'il a toûjours depuis regardée comme la cause de son bonheur; & il en poursuivit l'execution avec une ferveur extraordinaire. Mais aprés qu'il eut esté reçu, Dieu permit pour éprouver sa constance, que l'ardeur de ses desirs se refroidît tout-à-coup; de sorte qu'allant au noviciat il luy sembloit aller à la mort.

Sa vocation à la Compagnie de Jesus.

Il y entra cependant genereusement à Roüen le 2. de Novembre l'an 1617. à l'âge de 22. ans; & durant l'espace de 15. jours il fut tourmenté d'une

Son entrée dans la Compagnie.

soif si ardente, qu'il luy sembloit que toute l'eau de la Seine n'auroit pas esté capable de l'étancher. Il crut que c'estoit une espece de Purgatoire que Dieu luy faisoit souffrir pour punir les vaines satisfactions qu'il avoit recherchées dans le monde, & pour l'en dégoûter.

Ce fut en ce mesme temps que Dieu luy fit voir en esprit l'état où se trouveroit son ame s'il luy faloit paroître devant son Tribunal pour y estre jugée. Vision terrible, dont l'impression fut si vive qu'elle luy dura toute la vie. C'est ce qui luy donnoit de si grandes & de si penetrantes lumieres sur l'état des ames separées du corps, & sur la rigueur des Jugemens de Dieu, que les cœurs les plus durs estoient touchez de l'entendre sur ce sujet, dont il parloit sans cesse non seulement au peuple dans les Missions, mais encore aux Religieux & aux Communautez les mieux reglées, dans les exhortations qu'il leur faisoit.

Sa regence, & sa capacité dans les Humanitez.

Aprés son Noviciat il fut employé à enseigner les Humanitez : En quoy il se rendit si capable, que les mieux versez en la connoissance de la Lan-

gue Latine préferoient ses compositions à celles du fameux P. Petau, soit pour le tour d'éloquence, soit pour la politesse du style.

P. Gab. Cossart.

Il s'appliquoit à sa classe avec tant de soin, qu'estant depuis au second Noviciat que nous avons accoûtumé de faire avant nos derniers vœux, il reconnut que ses deux plus grands defauts pendant sa regence avoient esté trop d'empressement pour faire profiter ses Ecoliers, & une vanité secrete à vouloir bien que l'on reconnût leur avancement.

Sa ferveur pendãt qu'il regente, & qu'il étudie en Theologie.

Sa ferveur pour l'étude des Sciences ne diminuoit cependant rien de celle qu'il avoit pour son progrés dans la vertu. Il estoit extrémement recüeilli, & fort exact à garder ses regles & à s'acquiter de ses exercices spirituels & de tous ses devoirs.

Dans toutes ses Communions il avoit accoûtumé de faire quelque offrande particuliere à Nostre-Seigneur, & de luy demander aussi quelque grace particuliere. Ainsi je trouve dans ses écrits qu'étudiant en Theologie il s'offroit tantost à supporter volontiers la peine qu'il y a dans

la conduite des pensionnaires pour les faire profiter dans l'étude & dans la pieté : tantost à souffrir la confusion qui luy pouvoit arriver de ne pas bien répondre dans ses examens de Theologie, si Dieu le permettoit ainsi ; tantost à perdre la santé, ou mesme la vie dans le travail des classes, si c'estoit la volonté de Dieu. De cette maniere sacrifiant sans cesse dans chaque Communion les choses les plus difficiles, & pour lesquelles il avoit le plus de repugnance, il remportoit sur luy-mesme de continuelles victoires par l'usage de la sainte Eucharistie, & par les frequentes visites qu'il luy rendoit. Il confessa un jour à un de ses plus intimes amis, que pendant qu'il étudioit en Theologie à la Fleche, Nôtre-Seigneur luy donna sensiblement dans trois Communions qu'il fit par trois jours consecutifs, les vertus infuses avec une fort grande facilité pour les pratiquer.

P. Vinc. Huby.

CHAPITRE. III.

Son second Noviciat, & ses emplois après sa Profession.

L'idée de perfection qu'il s'y proposa.

VOilà tout ce que j'ay pu découvrir de sa vie jusqu'à son second Noviciat qu'il fit à Roüen à la 35. année de son âge. Cette sorte de Noviciat qui est particulier à nostre Compagnie, & qui selon le dessein de saint Ignace doit estre une école de sainteté pour ses enfans, le fut en effet au P. Rigoleuc.

Il eut le bonheur d'y rencontrer pour Directeur le P. Loüis Lallemant, l'un des plus grands hommes, & des plus éclairez que nous ayïons eu en France. Cet excellent Maître a eu quantité de disciples d'un merite extraordinaire; mais je puis dire, selon le peu de lumiere que j'ay, que les deux qui me semblent avoir le mieux pris son esprit, sont le P. Jean Joseph Seurin, si celebre par ses admirables ouvrages, & le P. Jean Rigoleuc dont j'écris la vie.

Le P. Lallemant pour exciter ses Novices à faire un bon usage de leur année de retraite, leur disoit qu'il arrive d'ordinaire à la plûpart des Saints & aux Religieux qui se rendent parfaits, deux sortes de conversions : l'une par laquelle Dieu les appelle à son service ; l'autre par laquelle il les attire à la perfection de son service. Ce qu'il faisoit remarquer dans les Apôtres, dans sainte Therese, dans le Pere Baltazar Alvarez, & en beaucoup d'autres. Il ajoûtoit que pour ce qui est des Religieux la seconde conversion n'arrive qu'à fort peu, la plus grande partie s'en rendant indignes par leur negligence & leur lâcheté ; & que pour le regard des Jesuites le temps de cette conversion est communément le troisiéme an de Noviciat.

C'est à quoy il les exhortoit sans cesse, les portant à s'abandonner entierement à la conduite du S. Esprit. C'estoit là sa grande maxime, & presque tous ses entretiens ne tendoient qu'à leur expliquer en quoy consiste cette conduite, & à leur en montrer les avantages d'une maniere qui les attirât à la suivre. Pour

les y établir solidement il leur recommandoit sur tout trois choses sans lesquelles on ne peut estre dans la disposition necessaire pour estre conduit par le S. Esprit. La premiere, le mépris d'eux-mesmes, & l'amour de l'abjection. La deuxiéme, la pureté de cœur, & une continuelle attention pour s'y conserver. La troisiéme, l'esprit de recüeillement & d'oraison : que sans cela l'on ne pourroit vivre parfaitement content dans la Religion, ni rendre aux ames des services considerables, Dieu n'ayant coûtume d'employer pour l'execution des grands desseins qui regardent sa gloire, que des ministres qui excellent en ces trois vertus. Il leur conseilloit d'y joindre trois devotions particulieres, celle de Nôtre-Seigneur au mépris d'eux-mesmes ; celle de la sainte Vierge à la pureté de cœur, & celle de saint Joseph au recüeillement interieur, & de se proposer pour modele d'humilité le Verbe incarné, entrant souvent dans son sacré cœur pour y apprendre à s'humilier ; pour modele de pureté, la Mere de Dieu, se mettant sous sa protection pour ob-

tenir par ſon entrepriſe le precieux don de cette vertu Angelique; pour modele de recüeillement S. Joſeph, le prenant pour Maître & Directeur dans l'eſperance d'eſtre introduits par ſa faveur dans les ſecretes communications de la vie interieure.

Le P. Rigoleuc reçut cette doctrine avec une humble docilité, ſe perſuadant que c'eſtoit ſur ce fonds qu'il devoit tracer le plan de la perfection que Dieu demandoit de luy. Il luy ſembloit que les exhortations du P. Directeur n'eſtoient qu'une explication de ce que le S. Eſprit luy diſoit au fond du cœur, que l'heure de ſa parfaite converſion eſtoit venuë, qu'il ne faloit plus differer de ſe donner tout à Dieu, de ſe reſigner une bonne fois à ſa providence, & de faire entre ſes mains une demiſſion entiere de ſoy-meſme avec une parfaite indifference pour toutes choſes & une genereuſe diſpoſition d'eſprit à toutes ſes adorables volontez : qu'il ne ſeroit jamais capable d'executer les grands deſſeins de Dieu, ni de s'acquiter dignement des devoirs de ſa vocation, & qu'il ne joüiroit jamais d'un ſolide con-

tentement en cette vie s'il ne s'abandonnoit à la conduite du S. Esprit : que cette conduite devoit estre soûtenuë d'une grande oraison : qu'il ne deviendroit jamais homme d'oraison sans un grand recüeillement, & une grande pureté de cœur : qu'il n'auroit jamais ce recüeillement ni cette pureté de cœur, s'il n'estoit tout à fait dégagé de ses interests propres, & de l'affection de toutes les choses de la terre, & particulierement de sa propre estime.

Il voyoit cela clairement dans la lumiere de la grace. Cette idée de perfection le charmoit, & il se sentoit porté à la remplir à quelque prix que ce fût. Mais ses resolutions ne laissoient pas d'estre combatuës par de puissantes attaques. Voicy celles qu'il a marquées. Son humeur prompte & colere luy faisoit de la peine. Sa melancolie luy resserroit le cœur, & le jettoit dans le chagrin & l'abbattement lors qu'il n'avoit pu se vaincre en quelque chose, ce qui luy arrivoit encore souvent en ce temps-là. Son inclination naturelle le portoit au repos d'une vie douce, & luy donnoit de l'aversion pour le

travail. Mais sur tout le desir de paroître, & l'horreur du mépris le touchoient sensiblement, & cette derniere attaque estoit la plus rude & la plus dangereuse. C'estoit celle qui s'opposoit le plus à cét abandon de luy-mesme que Dieu luy inspiroit. Pour vaincre ses repugnances il se servit de toutes les plus fortes considerations que la raison & la Foy nous peuvent suggerer. Voicy quelques-uns de ses sentimens sur ce sujet, de la maniere qu'il les écrivit faisant les exercices de saint Ignace pendant le premier mois de sa retraite.

Sera-t'il dit à toute eternité que tu n'aye jamais pû te surmonter une bonne-fois, & te donner pleinement à Dieu? Il y a si long-tems qu'il t'en inspire le dessein, & qu'il t'en presente la grace sans que tu te sois encore rendu à ses amoureuses poursuites. Peut-estre que c'est icy la derniere, & que tu n'auras plus une pareille occasion de luy témoigner ton zele pour sa gloire, & le desir que tu as de ta perfection. Le temps est court.

Les saints Martyrs avoient bien d'autres difficultez à vaincre & de plus rudes combats à soûtenir. Ils s'y

offroient neanmoins, & rien n'estoit capable de les arrêter.

Quelle fortune prétens-tu dans le monde, estant, comme tu és, à la suite de Jesus-Christ Crucifié? As-tu honte de luy appartenir & de porter ses livrées? Et comment oseras-tu paroître devant luy si tu as eu horreur de sa Croix?

Mais à quoy peut aboutir tout ce qui seroit capable de t'élever aux yeux des hommes, & de t'aquerir une vaine estime dans leur esprit, sinon à te causer un jour une veritable confusion?

Crains-tu que Dieu t'abandonne quand tu te seras une fois abandonné entre ses mains, & resigné au mépris des hommes pour sa plus grande gloire?

Sçais-tu quel tresor de graces tu perds, faute de faire ce sacrifice?

Tiens pour certain, qu'aprés celuy de l'Autel tu n'en peux faire un plus glorieux à Dieu, qu'en te dépoüillant entierement de toy-mesme pour l'amour de luy, abbatant ces idoles d'amour propre & de propre estime, t'abandonnant sans reserve à la disposition des Superieurs, t'affermissant dans une indifference generale pour toutes sortes d'emplois & de lieux, & t'immolant

à toute ſorte de mépris.

Souviens-toy de ce que diſoit l'humble Ximenez, qu'il ne faut que dégager une bonne fois ſon cœur, & le reſigner entierement à Dieu : qu'enſuite l'on recevra de ſa main liberale tant de biens, que l'on ne ſçaura, pour ainſi dire, où les mettre. Ce bon Frere ajoûtoit qu'avant qu'il eût fait cette totale démiſſion de ſoy-meſme entre les mains de Dieu & de ſes Superieurs, il ne s'eſtoit jamais trouvé dans une diſpoſition d'eſprit qui le ſatisfiſt; mais que depuis qu'il eut franchi ce pas, il vivoit le plus content du monde & qu'il n'avoit plus rien à deſirer.

C'eſt donc là le moyen d'arriver à la vraye paix, & tu n'en joüiras jamais tandis que tu reſiſteras à Dieu. Quis reſiſtit ei, & pacem habuit?

Enfin qu'as-tu perdu lorſque tu t'és humilié? n'experimentes-tu pas tous les jours, & ne l'as-tu pas experimenté depuis long-temps, que tu n'és jamais plus conſolé que quand tu embraſſes volontiers les mortifications, & les humiliations qui ſe preſentent? jamais Dieu ne te viſite plus amoureuſement que dans ces rencontres.

S'eſtant ainſi determiné il fit cette

genereuse resignation de soy-mesme entre les mains de Dieu, resolu de vivre desormais dans un entier oubly de tous ses interests propres & une parfaite indifference pour tous les evenemens de la vie.

Toute son application pendant le reste de cette année de retraite fut de combattre les defauts qu'il avoit reconnus en luy, & de s'établir dans un grand fonds d'humilité, de paix, & d'oraison.

Il dit dans son journal de ce temps-là, *que comme il s'affligeoit avec excés lors qu'il estoit tombé dans quelque faute, ou qu'il avoit manqué à pratiquer pendant la journée les bons propos de son oraison du matin, Dieu luy fit connoître que cela venoit d'un orgüeil secret, & que la conduite qu'il devoit tenir dans cette rencontre c'estoit* 1ent. *de se supporter soy-mesme sans aigreur, & de rentrer en soy-mesme avec humilité, se confondant de n'avoir pas encore acquis les vertus opposées à ses defauts, & suppleant par cet humble aveu de sa foiblesse aux omissions du bien que sa negligence l'auroit empesché de pratiquer.* 2ent. *D'offrir à Dieu quelque autre action*

de vertu en la place de celle qu'il auroit omise. 3ent. *De se condamner pour penitence à souffrir volontiers la premiere mortification qui se presenteroit, comme le froid, le chaud, une parole desobligeante, ou quelque autre chose semblable.*

Mais de tous les moyens dont il se servit pour surmonter les empeschemens de sa perfection, la priere fut celuy sur lequel il fit le plus de fonds. *Desesperant*, dit-il, *de pouvoir vaincre sans un secours extraordinaire du Ciel cet esprit de pusillanimité qui retarde beaucoup mon avancement, je demanderay sans cesse à Nostre-Seigneur qu'il me change le cœur & qu'il m'en donne un nouveau, un cœur large, libre, & magnanime. Je visiteray sept fois le jour le saint Sacrement pour obtenir cette faveur. J'auray une devotion particuliere aux Saints à qui Nostre-Seigneur à changé le cœur. J'en feray une Litanie, & je les invoqueray tous les jours.*

Dieu luy donna cette grandeur, cette latitude & cette sainte liberté de cœur qu'il demandoit avec tant d'instance; & ce furent des talens qu'il fit merveilleusement profiter en luy

dans les autres, ne recommandant
en ni plus souvent ni plus forte-
ment aux ames dont il prenoit la
onduite, que de se donner à Dieu
vec cette parfaite plenitude de cœur,
le ne mettre point de bornes aux des-
eins de Dieu, de servir Dieu avec
un cœur libre & degagé de toute
sorte de soin, & d'embarras.

C'est ainsi que dans le second Noviciat il offroit interieurement à Dieu le sacrifice entier de luy-mesme, & l'offroit de si bon cœur que Dieu l'accepta & le luy fit accomplir entierement le reste de sa vie. En effet un si excellent homme devoit estre autant distingué par les emplois, qu'il l'estoit par les rares talens d'esprit, de science & de vertu. Cependant quelque merite qu'il eût au dessus des autres, Dieu permit qu'il fût moins consideré que les autres: Et par là il eut ce bonheur inestimable d'estre depuis ce temps-là jusqu'à la mort appliqué seulement aux emplois où il y a peu d'éclat selon le monde, & beaucoup de fruit selon Dieu.

Ses emplois aprés son second Noviciat.

Il fit sa Profession solennelle des quatre vœux qui sont propres de nôtre Compagnie à Bourges le 17. de

Septembre l'an 1634. Il enſeigna les Humanitez & la Rhetorique dans les plus petits Colleges de la Province, & la Theologie Morale dans celuy de Vennes. Il fut Pere Miniſtre dans celuy de Nevers, Prefet des Claſſes & Pere ſpirituel en diverſes Maiſons. Il fit des Miſſions dans les Dioceſes de Vennes, d'Orleans, & de Kimper.

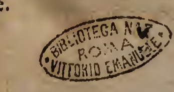
CHAPITRE IV.

Son zele pour l'inſtruction des Eccleſiaſtiques.

DAns tous ces lieux il s'appliqua particulierement à inſtruire les Preſtres dans les fonctions de leur caractere, à cultiver la jeuneſſe qui ſe deſtinoit à l'état Eccleſiaſtique, & à conduire les ames qui aſpiroient à la perfection Chrétienne.

Il jugeoit avec beaucoup de raiſon que ce ſont ces ſortes de perſonnes qui peuvent le plus contribuer à la gloire de Dieu. Il conſideroit que les Preſtres ſont les ſubſtituts de JESUS-CHRIST ſur la terre, &

: c'eſt par eux qu'il veut commu-
quer ſes graces ; que le ſalut des
uples dépend de leur miniſtere;
ı'ils doivent eſtre la lumiere du
onde pour l'éclairer par leur do-
rine & par les bons exemples de
ur vie ; que la principale cauſe des
éſordres qui regnent dans l'Egliſe,
: de la perte de tant de malheureu-
:s ames qui tombent tous les jours
ans l'Enfer, eſt l'ignorance, la ne-
gligence & le ſcandale des mauvais
Preſtres. Toutes ces raiſons jointes
enſemble, la gloire de Dieu, l'inte-
reſt de JESUS-CHRIST, l'honneur de
l'Egliſe, le ſalut des ames, l'excitoient
puiſſamment à s'employer de toutes
ſes forces à former de bons Preſtres
qui par leur vertu & leur capacité
puſſent ſervir dignement les Paroiſ-
ſes, & ſur tout celles de la campa-
gne, qui ſont les plus abandonnées.
Il s'y croyoit encore obligé par le
devoir de ſa vocation Religieuſe,
conſiderant que Dieu l'avoit appellé
à un Ordre non de Solitaires, mais
de Clercs reguliers, qui par conſe-
quent doivent s'intereſſer plus que
les autres pour le ſervice du Cler-
gé.



S. Corentin luy prolonge la vie pour travailler à l'instruction des Ecclesiastiques.

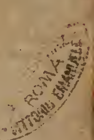
Une signalée faveur qu'il reçut de saint Corentin premier Evesque de Kimper, & l'un des Apôtres de Bretagne, augmenta encore merveilleusement son zele pour l'instruction des Prêtres. Il estoit dangereusement malade à Kimper, & quoy qu'il fût tout disposé à mourir, il souhaitoit neanmoins que Dieu luy prolongeât la vie pour travailler à l'instruction des Prestres. Il pria saint Corentin, que si ce desir estoit conforme aux desseins de Dieu, il luy fist la grace de l'appuyer de son intercession auprés de la divine Majesté. Au mesme instant il connut que ses vœux estoient exaucez. Le Saint luy répondit interieurement d'une voix distincte : *Allez donc, instruisez les Prestres* ; & il se trouva bien-tost gueri. Depuis ce jour-là il se donna tout aux Prestres plus que jamais, jugeant qu'il ne devoit plus vivre que pour eux, puisque le Ciel ne luy avoit rendu la vie qu'à cette condition.

Il disoit souvent qu'il aimoit mieux avoir gagné à Dieu un Prestre, que cinquante autres personnes de la premiere qualité. Sentiment tres-juste,

is dont la verité ne paroîtra peut-re pas si claire à ceux qui sont évenus d'estime pour le grand onde.

Il n'y avoit rien qu'il ne fist pour attirer la confiance des Prestres, ant pour cet effet de tous les saints tifices de la charité. Il les préve-oit de ses visites, & les engageoit luy en rendre de reciproques. Il s recevoit avec un cœur ouvert, t sa maniere de traiter avec eux stoit accompagnée de tant de mar-ues d'estime & de respect pour leur aractere, d'affection & de bonté our leur personne, & de zele pour eur service, qu'ils en estoient char-nez. Ils se procuroient les uns aux utres l'avantage de sa connoissan-ce. Il les assembloit & leur faisoit des conferences sur les devoirs de leur état. Il les portoit à faire des retraites pour le moins de trois jours, pendant lesquels il s'appliquoit à re-gler toute leur conduite. Dans les entretiens particuliers il sondoit leurs talens & leur capacité, pour les cul-tiver ensuite selon leur portée ; & s'il remarquoit en eux quelque dis-position pour parler en public, il

Ses saintes adresses pour gagner à Dieu les Ecclesiastiques, & pour leur apprendre à catechiser & à prêcher.



les encourageoit à le faire, s'offrant à les aider. Il leur enſeignoit d'abord à compoſer des leçons de catechiſme, & puis des predications, leur communiquant un traité de Rhetorique qu'il avoit fait exprés pour les jeunes Predicateurs. Il leur donnoit la matiere & le deſſein de quelque petit diſcours, & quand ils l'avoient compoſé il le corrigeoit. Quand ils l'avoient appris par cœur, il les exerçoit à le declamer. Quand ils eſtoient aſſez exercez, il le leur faiſoit reciter devant le peuple, dans quelque Paroiſſe de la campagne où il les menoit les jours de Feſtes, y allant luy-meſme à pied juſqu'à deux & trois lieuës.

L'adreſſe dont il uſoit pour leur oſter la timidité qui embaraſſe d'ordinaire ceux qui commencent à parler en public, eſt remarquable. Il faiſoit monter en chaire le jeune Predicateur, & luy ſe tenoit en Surplis ſur le marche-pied de l'Autel. Ils faiſoient tous deux le Sermon comme par forme de dialogue. Le Pere commençoit & propoſoit le ſujet: l'autre pourſuivoit. Ils parloient ainſi alternativement, le Pere pro-

poſant

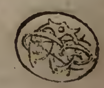
osant toûjours ce que l'autre de-
voit dire, puis faisant des reflexions
sur ce qu'il avoit dit, & luy don-
nant de temps en temps des loüan-
ges pour l'animer. Ce qui rendoit
encore le Predicateur plus hardi, c'est
qu'il estoit assuré que s'il venoit à se
trouver en peine, il n'auroit qu'à
faire signe au Pere qui ne marque-
roit pas de prendre la parole, &
de suppléer à son defaut de memoi-
re, sans qu'on s'en apperçût.

Son application à cultiver les jeunes gens qui se destinoient à l'état Ecclesiastique.

Mais comme la Predication est un employ qui demande de grandes preparations, le Pere Rigoleuc commençoit à y exercer les Ecoliers qui avoient dessein de se consacrer aux Autels, dés leur Rhetorique & leur Philosophie : & leur donnant à composer ou à apprendre des amplifications, des figures, des mouvemens propres pour la chaire, il les leur faisoit ensuite reciter les Dimanches aprés Vespres dans les Eglises de la campagne, de la maniere que nous venons de dire.

Il apprend aux Bretons à prêcher en leur langue.

En quoy l'industrie de son zele paroît admirable, d'avoir trouvé le moyen d'apprendre aux Bretons à prêcher en leur langue, qu'il ne sça-



Sans la sçavoir luy-mesme.

voit pas luy-mesme, leur faisant traduire en Breton les compositions qu'ils avoient declamées en François, les leur faisant reciter devant luy & puis devant le peuple dans quelque Eglise, ensuite d'un petit discours qu'il faisoit pour ceux qui entendoient le François,

De cette maniere cet homme Apostolique forma dans le Diocese de Vennes, où il demeura le plus long-temps, un grand nombre de bons Predicateurs, de Catechistes & de Confesseurs fort capables.

Les ouvrages qu'il composa pour l'instruction des Prêtres.

Il composa pour les Prestres deux petits ouvrages; l'un, qui fut imprimé par l'ordre de Monseigneur Sebastien de Rosmadec Evesque de Vennes, portoit pour titre, *Instruction sur les principaux devoirs des Confesseurs & des Catechistes, avec une conduite pour une retraite de trois jours, & des avis pour la direction des Paroisses, & pour ceux qui prétendent a la Prêtrise :* L'autre, qui fut imprimé par l'ordre de Monseigneur Charles de Rosmadec, neveu & successeur du precedent, estoit intitulé, *Conduite des Confesseurs au fait de l'absolution.* Les Superieurs du Se-

minaire de Vennes les ont depuis fait imprimer tous deux ensemble sous le titre d'*Instructions Ecclesiastiques sur les principaux devoirs des Confesseurs & des Catechistes*, &c. Le Pere en avoit entrepris un troisiéme plus ample, où il traite de tous les devoirs des Prestres & des Recteurs ; mais la mort l'empêcha de l'achever & d'y mettre la derniere main. Nous pourrons peut-estre de tous les trois n'en faire qu'un, les retouchant, & suppléant ce qui manque au troisiéme.

Il entreprend des Missions avec les Prêtres qu'il avoit formez.

C'estoit avec le secours de ces ouvriers qu'il avoit formez, qu'il entreprenoit luy seul, & sans sçavoir le Breton, de grandes Missions dans les Paroisses les plus peuplées ; & ces Missions reciproquement luy servoient pour exercer les Prêtres dans leurs fonctions.

Il a parmi ses Missionnaires d'excellens Predicateurs.

Comme il avoit cultivé chacun de ses Missionnaires selon son talent, il avoit des Predicateurs, dont les uns excelloient en la maniere d'instruire, & d'expliquer nos mysteres & la morale Chrétienne ; les autres estoient extrémement pathetiques. Nous en avons vû un qui ne prêchoit pres-

M. Lelay, Recteur de Radenay.

que jamais qu'il ne fiſt pleurer ſes auditeurs à diverſes repriſes. Quand ſon ſujet eſtoit tendre, comme quand il traitoit de la Paſſion de Nôtre-Seigneur, ou du Paradis, on ſe ſentoit le cœur attendri, & les larmes couloient doucement des yeux. Mais quand il prêchoit des matieres terribles, tout ſon auditoire trembloit, éclatoit en ſanglots, & fondoit en larmes. Celuy d'entre les diſciples du Pere qui luy ſucceda dans la conduite des Miſſions, pouvoit prêcher avec applaudiſſement dans les meilleures villes, ayant tous les avantages qui rendent un Predicateur agreable.

M. Heſauc, Recteur de Radenac.

Pour ce qui eſt des Confeſſeurs, le P. Rigoleuc s'appliquoit encore davantage à leur inſtruction, qu'à celle des Predicateurs ; & il en menoit toûjours avec luy dans ſes Miſſions un bon nombre de fort experimentez, eſtant convaincu que le fruit ſolide d'une Miſſion dépend principalement d'eux ; que c'eſt dans la confeſſion que l'ouvrage de la converſion des pecheurs s'acheve, & qu'il ne leur ſerviroit de gueres d'avoir eſté touchez par les Sermons d'un fervent Predicateur, s'ils ne

Il s'employe particulierement à former de bons Confeſſeurs.

rencontroient ensuite un sage Confesseur qui les mît en seureté de conscience. C'est pour cela qu'il faisoit tous les jours à ses Missionnaires des conferences, & qu'il ne leur recommandoit rien tant que de se rendre capables d'aider les ames dans le tribunal de la penitence.

Il excelle luy-mesme en ce saint ministere.

Il le faisoit luy-mesme excellemment, possedant toutes les qualitez requises pour cet employ, la science, le bon sens, l'experience, le discernement des esprits, la douceur & l'union avec Dieu. Entendant les confessions il partageoit son attention entre Dieu & son penitent, donnant une oreille à celuy-cy pour écouter les pechez dont il s'accusoit, & l'autre à Dieu pour apprendre de luy ce qu'il devoit dire au penitent.

Il prêche avec une force d'esprit qui touche puissammẽt les cœurs.

Quoy qu'il n'eût à l'exterieur qu'un talent mediocre pour la chaire, il prêchoit neanmoins avec une grande force d'esprit, & une sainte gravité qui donnoit un poids merveilleux à ses paroles, de sorte qu'elles faisoient de puissantes impressions sur les cœurs.

Sa maniere de prêcher par forme de dialogue, est fort utile.

Cette maniere de prêcher par forme de dialogue, dont nous avons parlé, luy estoit fort ordinaire. Au commencement il n'en usoit que pour former les jeunes Predicateurs, ou pour leur faire expliquer en Breton ce qu'il disoit en François. Mais depuis ayant connu par experience, que cette industrie estoit fort propre pour rendre le peuple attentif, & pour faire mieux concevoir la parole de Dieu, il s'en servit mesme dans les lieux où tout le monde parloit François : & ces sortes d'entretiens estoient également utiles & agreables.

Ses emplois particuliers dans les Missions Bretonnes.

Dans les Paroisses Bretonnes où il estoit moins occupé au Confessional, ne pouvant entendre que ceux qui parloient François, il s'appliquoit davantage à cultiver les Ecclesiastiques, à decider les cas de conscience les plus difficiles, à gagner à Dieu les personnes dont les bons ou les mauvais exemples sont de plus grande consequence, comme les Recteurs des Paroisses, la Noblesse, & les gens de Justice, & à établir les moyens qu'il jugeoit les

plus propres pour conserver le fruit de la Mission, comme d'introduire les Confreries du Rosaire, du Scapulaire, du saint Sacrement ; d'engager les Prêtres à faire exactement le catechisme chacun dans la Chappelle qu'il servoit ; de porter les Recteurs à faire venir deux fois l'année dans leurs Paroisses des Confesseurs extraordinaires, particulierement pendant le mois de l'adoration perpetuelle du saint Sacrement.

Il introduit par tout la devotion du Rosaire, celle du Scapulaire, & celle de l'adoration perpetuelle du saint Sacrement.

Il avoit vû naître dans le Diocese de Vennes cette sainte association, dont un de ses disciples de nôtre Compagnie a esté l'auteur ; & il jugea d'abord, de la maniere qu'on la pratiquoit, qu'elle alloit renouveller tout le Diocese. L'on a partagé aux Paroisses les douze mois de l'année. Chaque Paroisse a pris un mois, & ceux qui veulent s'associer à cette devotion, prennent une heure de quelqu'un des jours de ce mois, pour l'employer à adorer le saint Sacrement. On se confesse & l'on communie ce jour-là. Les Confesseurs sont aussi assidus à l'Eglise

Il fait un fort grand état de cette derniere.

Le P. Vinç. Huby.

pendant tout le mois, qu'au temps de Pasques ; & comme ils n'entendent les Confessions que de ceux qui ont leur billet pour le mesme jour, ils les examinent & les instruisent tout à loisir selon leur besoin. Parmi ces Confesseurs on en fait toûjours venir quelques-uns de dehors pour faciliter la liberté de la confession. Sur la fin du mois qui precede celuy de l'adoration, les Recteurs zelez assemblent les Confesseurs pour traiter avec eux des moyens de remedier aux desordres de la Paroisse, & pour convenir ensemble d'une conduite uniforme. On fait quelques Predications pour exciter le peuple à la ferveur, & chaque Dimanche au Prosne on avertit ceux qui sont marquez pour cette semaine-là de se souvenir de faire leur adoration le jour & l'heure qu'ils ont prise ; & dans les Paroisses qui ne sont pas trop nombreuses, on lit leurs noms dans le Livre de la Confrerie.

C'est ainsi que l'adoration perpetuelle se pratique dans l'Evêché de Vennes, & il seroit à souhaiter

qu'elle se pratiquât de mesme par tout, maintenant qu'elle a esté approuvée & reçuë par tant de Prelats dans leurs Dioceses, & que le Pape Clement X. l'a confirmée par un Bref d'Indulgences à perpetuité, qu'il a accordées à la requeste de la feuë Reine Marie Therese d'Austriche pour tous les Sujets de la Couronne de France. Les Missionnaires pourront procurer l'établissement de cette association, & l'experience leur fera voir avec combien de raison le P. Rigoleuc jugeoit que rien n'est plus propre pour conserver & renouveller le fruit des Missions.

Il est estimé & favorisé de tous les Evêques dãs les Dioceses desquels il travaille.

Il eut le bonheur de rencontrer par tout des Prelats qui favoriserent toûjours ses desseins. L'humble soûmission qu'il leur rendoit, les obligeoit à luy faire beaucoup de part de leur autorité, & la maniere modeste & respectueuse dont il en usoit, les engageoit davantage à l'employer.

Monseigneur Charles de Rosmadec Evê-

Celuy qui luy marqua le plus d'estime & de confiance, fut Monseigneur Charles de Rosmadec Evêque de Vennes, & depuis Archevêque

de Tours, que tout le monde ſçait avoir eſté un des plus ſages & des plus éclairez Prelats de France. Il diſoit ſouvent que ſon Dioceſe eſtoit redevable au Pere Rigoleuc de preſque tout ce qu'il avoit de bons Prêtres. Il voulut que ce Pere luy fiſt un petit abbregé des principaux devoirs des Evêques. Il le menoit avec luy dans le cours des viſites, ſe ſervant de luy pour examiner la capacité des Confeſſeurs. Il le conſultoit ſur les affaires les plus importantes, déferant beaucoup à ſes ſentimens; & il luy avoit donné la liberté de l'avertir de tout ce qu'il jugeoit neceſſaire pour le bon gouvernement du Dioceſe. En quoy il avoüoit que les lumieres du Pere luy eſtoient d'un grand ſecours.

que de Vennes ſe ſert extraordinairement de luy pour la conduite de ſon Dioceſe.

Car comme les Miſſions & les frequens voyages qu'il faiſoit de tous côtez, le ſoin qu'il prenoit des Prêtres, & la liaiſon qu'il avoit avec les plus vertueux d'entre eux, luy avoient acquis une fort grande connoiſſance de l'état des Paroiſſes; il en dreſſoit des memoires avec beaucoup d'exactitude pour en informer

le Prelat & les Grands-Vicaires. J'ay vû quelques-unes de ces instructions, où il marque premierement en general les plus notables desordres de tout l'Evêché, puis en particulier ceux de chaque Paroisse, & sur tout ce qui regarde les Recteurs & les Prêtres, leur vie & leurs mœurs, leurs bonnes & leurs mauvaises qualitez, ajoûtant à chaque article les remedes dont il estime qu'on se pourra servir utilement : & tout cela d'une maniere qui fait également voir la vigilance & l'étenduë, la modestie & la sagesse de son zele.

CHAPITRE V.

Sa maniere de conduire les ames à la perfection.

Il dirige quantité de personnes dans les voyes de la perfection.

CE mesme zele l'appliquoit encore à la direction de quantité d'ames devotes que Dieu luy adressoit. C'estoient ou des Ecclesiastiques qui desiroient rendre leur vie conforme à la sainteté de leur caractere, ou des Religieuses que Dieu

attiroit à ses plus intimes communications, ou des personnes de qualité qui vouloient vivre dans le monde selon l'esprit de JESUS-CHRIST, ou de bonnes filles & de pauvres villageoises qui avoient dessein de se donner parfaitement à Dieu. Comme il estoit persuadé que ces ames d'élite sont la plus precieuse portion du troupeau de Nôtre-Seigneur, & que c'est d'elles queDieu tire sa plus grande gloire,& l'Eglise un de ses plus grands secours; il regardoit leur sanctification comme un interest public:& entrant dans les sentimens de Dieu & de JESUS-CHRIST à leur égard, il n'est pas concevable avec quel soin il s'employoit pour procurer leur avancement spirituel.

C'est ce qu'il faisoit particulierement par ses Lettres, ménageant si bien son temps, qu'au milieu de ses plus grandes occupations il trouvoit toujours quelques momens pour répondre aux personnes que leur vertu ou leur besoin luy faisoit le plus considerer.

Quelques païsanes d'une éminente

pieté, qu'il avoit autrefois dirigées, m'ont témoigné que dans ses voyages il prenoit la peine de se détourner de deux & de trois lieuës pour les aller voir & pour les instruire. Ces sortes d'excursions luy estoient fort ordinaires à l'égard des Prestres, pour les exciter par ses visites à la ferveur.

Il fait de grands fruits en diverses Maisons de Religieuses.

On ne sçauroit dire le bien qu'il fit en divers Monasteres de filles, mais sur tout en ceux des Ursulines de Ploërmel & de Pontivy. Comme il avoit une grace toute particuliere pour attirer les ames à la vie interieure, & qu'il trouva dans ces deux maisons une parfaite disposition à recevoir ses instructions, il y établit l'esprit de recüeillement & d'oraison avec un succés extraordinaire. Ce fut pour ces ferventes Religieuses qu'il composa tous les petits Traitez que j'ay ramassez, & c'est à elles que le public en a l'obligation. Si elles eussent eu soin de conserver ses Lettres, nous aurions eu de quoy en faire un juste volume. Nous donnerons à part ses réponses à Marie de sainte Barbe,

Plusieurs ames sont arrivées sous

sa conduite à une eminente perfection.

Ursuline de Pontivy, & nous les joindrons aux Lettres par lesquelles cette sainte fille luy rendoit compte de sa conscience. C'estoit une ame si extraordinaire, que le Pere tenoit pour une insigne faveur que Dieu luy eût donné sa conduite, & pour marquer le caractere de sa vertu, il disoit que sa vie n'avoit esté autre chose qu'une vive expression de l'admirable doctrine du B. Jean de la Croix. Quelques autres Ursulines des mesmes Monasteres sont arrivées sous sa direction à un si haut degré de perfection, que je ne pourrois me dispenser d'inserer icy quelque chose de leur vie & de leurs vertus, si je n'avois dessein d'en faire un ouvrage separé.

Ceux qui auront lû la vie d'Armelle Nicolas, qui dans l'humble condition de servante s'est élevée par ses merites aux premiers rangs des Epouses de JESUS-CHRIST, auront pu remarquer combien le Pere Rigoleuc luy rendit de services. Il est vray qu'il luy avoit des obligations assez particulieres, puisque

c'estoit elle qui avoit obtenu du Ciel l'établissement des Missions dans le Diocese de Vennes, ayant employé pour cet effet ses prieres auprés de la sainte Vierge pendant plusieurs années.

Sa maniere de conduire les ames.

Le premier soin de ce sage Directeur lors qu'une personne vouloit se mettre sous sa conduite, estoit de reconnoître son état interieur, & ses dispositions tant de la nature que de la grace, & sur tout l'humeur, à quoy il estimoit qu'il faut avoir beaucoup d'égard ; & s'il trouvoit un bon fonds, & une bonne volonté, le dessein qu'il formoit sur cette ame, estoit de la conduire à une vie vrayement interieure ; mais par un chemin assuré, l'exerçant serieusement dans la connoissance d'elle-mesme & de ses defauts : dans la mortification de ses passions, & dans la pureté de cœur ; dans l'oraison, dans l'amour & dans l'imitation du Verbe incarné. Ensuite lors qu'il remarquoit en elle un progrez considerable, il la portoit à s'abandonner genereusement à la conduite du Saint Esprit, à s'en

rendre abſolument dépendante, & à la ſuivre avec la derniere exactitude juſques dans les moindres choſes. On eſtoit ravi de l'entendre ſur ce ſujet. Il en avoit meſme composé un petit traité que l'on a perdu, & il diſoit ſouvent que quand on s'eſt une bonne fois livré au S. Eſprit, & que l'on marche ſous ſa conduite, on va comme un Navire qui a le vent en pouppe, & qui vogüe à pleines voiles, & que l'on avance plus en un jour, qu'on ne faiſoit auparavant en une année entiere. Mais lors qu'il avoit mis une ame dans cette ſainte liberté, il prenoit ſoigneuſement garde qu'elle ne tombât dans les erreurs des illuminez de nôtre ſiecle, qui par un orgüeil ſecret donnent lieu au demon de les remplir de fauſſes lumieres, qui élevent & enflent l'eſprit pour le précipiter enſuite dans un aveuglement où ils s'abandonnent ſans ſcrupule aux ſenſualitez & aux impuretez les plus honteuſes, bien qu'ils n'ayent rien plus ordinairement en la bouche que la vie de l'eſprit & le pur amour.

C'eſt ainſi qu'il élevoit ſolidement les ames à l'union divine, les tenant toûjours humbles & petites à leurs yeux, & toûjours appliquées à l'étude de la connoiſſance d'elles-meſmes, de leurs foibleſſes & de leurs miſeres.

Son talent & ſes lumieres pour la conduite des ames.

Il eſtoit fort éclairé dans tous les ſecrets de la Theologie myſtique, l'ayant étudiée non ſeulement à l'école des hommes ſous la conduite du P. Loüis Lallemant qui en fut un excellent Maître, & dans les meilleurs livres qui en ont traité; mais bien davantage à l'école du S. Eſprit, par l'onction interieure de la grace, & par ſa propre experience jointe à celle des grandes ames qu'il dirigeoit.

Il avoit fait un recüeil des conferences du P. Loüis Lallemant, & un abbregé de la doctrine du B. Jean de la Croix, & du Traité du Cardinal de Berulle de l'abnegation interieure, avec un precis de nos conſtiſtitutions. C'eſtoient là les principales regles de ſa conduite.

CHAPITRE VI.

Ses vertus particulieres.

SA vie estoit conforme à ces excellentes regles, & il marchoit luy-mesme par cette voye d'abnegation par où il conduisoit les autres.

Sa mortification & sa penitence.

Quoy qu'il fût sujet à de grandes infirmitez, bien loin de s'occuper du soin de son corps, il le maceroit par des veilles, des abstinences, des disciplines, des ceintures piquantes: & il n'y avoit presque aucun jour de la semaine auquel il n'eût attaché quelque mortification particuliere.

Il faisoit ses voyages à peu de frais, se traitant mal, & vivant comme les pauvres. Pendant qu'il travailloit à l'établissement de nôtre Seminaire de Vennes, qui a depuis esté changé en une maison de retraite, allant à une metairie proche de Ploërmel, il ne portoit ordinairement point d'autre provision qu'un

petit sac de farine, dont on luy preparoit à manger à la façon des païsans de Bretagne.

Cette sorte de nourriture luy estoit fort ordinaire, lors qu'estant à la campagne il alloit loger chez ses Prêtres, ou chez quelques bons villageois, leur persuadant que c'étoit là son grand ragoût. Mais en effet il n'en usoit ainsi que pour contenter son esprit de pauvreté, & pour n'estre pas à charge à ses hôtes. Nous avons appris d'un vertueux Prêtre qui le logea souvent en sa maison, qu'il y passoit la nuit assis dans une chaise sous prétexte que cette posture luy estoit commode pour prendre son repos à cause d'un mal habituel qu'il avoit à une jambe.

Il vouloit que tout ce qui estoit à son usage, fût extrémement pauvre: ainsi ne pouvant plus aller à pied à cause de sa mauvaise jambe & de ses autres indispositions, il fit acheter avec la permission du R. P. General, de quelques aumônes qu'on luy fit, un méchant petit cheval qui ne luy coûta jamais beaucoup à

nourrir. On le laissoit vivre comme à l'abandon, & il ne se ressentoit que trop de la pauvreté de son Maître. C'estoit un proverbe dans le païs pour exprimer la misere des serviteurs mal nourris, de dire qu'ils estoient traitez comme le cheval du P. Rigoleuc.

Mais il ne bornoit pas comme font plusieurs, la pratique de la pauvreté aux choses exterieures. Il luy donnoit dans l'interieur une étenduë immense, & il disoit *que la parfaite pauvreté d'esprit consiste en trois points. Le premier à ne desirer aucune autre connoissance que celle de Dieu, & de nous-mesmes. Le second à ne point chercher Dieu hors de nous, mais à le voir en nous, & l'y contemplant trouver en luy nôtre salut & nôtre bonheur, Le troisiéme à n'attacher nôtre affection à aucun bien créé, quelque spirituel qu'il soit, & à ne laisser empraindre sur nôtre cœur aucune image des creatures.*

Son humilité. Depuis son troisiéme an de Noviciat il fit une étude toute particuliere de la vertu d'humilité, se proposant d'en observer exactement

les regles que Rodriguez marque au chapitre 28. du Traité qu'il en a composé : ſçavoir 1. *de ne rien dire qui pût tourner à ſa loüange*, 2. *de ne ſe point réjoüir des loüanges qu'on luy pourroit donner, ny de la bonne eſtime qu'on témoigneroit avoir de luy*; 3. *de ne ſe point attriſter des loüanges qu'on donneroit aux autres, & de ne pas témoigner par ſon ſilence qu'elles luy déplaiſoient*; 4. *de ne rien faire dans la vûë des creatures, & de mépriſer leurs applaudiſſemens*; 5. *de ne s'excuſer jamais*; 6. *de chaſſer les penſées de vanité touchant ce qui le regardoit, d'abord qu'elles ſe preſenteroient*; 7. *de donner en toutes choſes la préference aux autres, les eſtimant tous comme ſes Superieurs, & les honorant avec un humble reſpect*; 8. *de prendre plaiſir à ſe voir dans la dépendance d'autruy & ſans honneur*; 9. *de ſouffrir avec patience, ou plûtoſt d'embraſſer avec joye les occaſions d'humiliation qui ſe preſentent, & meſme d'en chercher quelques unes ſelon la grace du S. Eſprit*; 10. *de faire ſouvent pendant la journée des actes interieurs & exterieurs d'humilité*; 11. *de s'examiner toutes les ſemaines*

sur la pratique de cette vertu.

La plûpart de ses bons propos pendant les deux ans qui suivirent immediatement son troisiéme an de Noviciat, ne tendoient qu'à s'établir dans une solide humilité. *Le but de toutes mes actions*, dit-il, *sera d'acquerir l'humilité, tenant pour certain que dés le jour que j'en quitteray l'exercice, je commenceray à perdre le peu de devotion que Dieu m'a donné,*

Je m'étudieray, dit-il dans le reglement d'une de ses retraites de ces deux années, *à me perfectionner dans l'humilité, & à me contenter de peu, considerant que l'estime des hommes ne sert de rien pour mon salut; que tout ce que je pourrois faire pour paroître, & me rendre considerable, ne peut servir qu'à ma plus grande condemnation, & à me causer de la peine & des regrets à l'heure de la mort; qu'ayant renoncé au monde je n'en dois plus craindre le mépris; que Dieu ne me fera jamais de grandes graces si je n'ay beaucoup d'humilité; enfin, que si la mort vient à me surprendre la vanité dans le cœur, je seray traité comme un voleur que l'on prend le*

larcin entre les mains. Je destine donc pour bien des années mon examen particulier à l'humilité & au mépris de mon corps & de mes commoditez.

Il dit dans un autre reglement : *Je m'efforceray par de frequentes humiliations de me rendre peu considerable dans l'estime de nos Peres & de nos Freres, & bien moins encore dans la mienne.*

C'estoit par ce principe qu'il affectoit de paroître ignorant dans les occasions qui se presentoient de donner des preuves de sa doctrine; & souvent il gardoit le silence lors qu'on venoit à s'entretenir de certaines matieres dont il eût pû parler avec beaucoup de suffisance.

Quelques-uns de ses Missionnaires m'ont assuré qu'estant quelquefois fort mal reçu par les Recteurs des Paroisses où il alloit faire Mission, au lieu de se prévaloir de la faveur du Prelat, qui estoit tout à luy ; il aimoit mieux souffrir leurs brusqueries sans s'en plaindre : & cette patience jointe à toutes les marques de respect & de soûmission qu'il leur donnoit dans la suite, les édifioit tellement, qu'à la fin ils

eſtoient confus du mauvais accüeil qu'ils luy avoient fait ; & d'ordinaire ils luy demeuroient auſſi affectionnez qu'ils luy avoient eſté d'abord contraires.

Une grande perſecution s'eſtant excitée contre luy à Nevers, il n'y oppoſa point d'autre défenſe que celle de ſon ſilence & de ſon humilité. Dans cette affliction Nôtre-Seigneur le voulut conſoler. Il luy dit ces amoureuſes paroles : *Toſt ou tard je fais paroître la verité*, & en meſme temps il luy remplit le cœur d'une douceur celeſte qui luy dura pluſieurs années.

Quelque employ qu'on luy donnât, il s'en eſtimoit toûjours trop honoré, ne croyant point avoir d'autre merite que celuy des pecheurs, à qui rien n'eſt dû que la peine & la confuſion.

Ainſi jamais il n'apporta de difficulté, ni ne témoigna la moindre repugnance aux diſpoſitions de l'obeïſſance.

Son obeïſſance.

Quelque avantage qu'il eût à Vennes pour faire ſes Miſſions avec plus de ſuccés qu'ailleurs, il eſtoit neanmoins toûjours preſt d'en ſortir aux premiers

premiers ordres qu'il en recevroit des Superieurs, ſans leur rien repreſenter, ſi le P. Spirituel, & le R. P. Recteur ne jugeoient qu'en conſcience il le dût faire. Et en effet ayant eu ordre de quitter Vennes & d'aller à Orleans pour y eſtre Miſſionnaire, il obeït ſans replique, bien qu'il prévît dés-lors ce qu'il reconnut depuis par experience, comme il écrit dans une de ſes Lettres à Marie de ſainte Barbe, qu'il pouvoit faire plus de fruit en un mois dans les Miſſions de Bretagne, qu'en pluſieurs années dans celles de France. Et depuis, l'obeïſſance l'ayant tout à fait retiré des Miſſions pour l'appliquer à enſeigner la Rethorique à Kimper, quoy qu'âgé de 52. ans, & fort infirme, il embraſſa auſſi volontiers cet employ, & s'en acquita avec autant de ferveur & d'exactitude, que s'il eût encore eſté dans la premiere vigueur de ſa jeuneſſe. Enfin les dernieres années de ſa vie, quoy qu'il eût éprouvé combien les emplois ſedentaires eſtoient préjudiciables à ſa ſanté, & qu'il eût tant d'attrait pour ſes cheres Miſſions, il s'en laiſſa neanmoins en-

core arracher par l'obeïssance pour demeurer attaché au College de Vennes à y enseigner la Theologie morale : & bien qu'il connût assez luy-mesme par sa propre experience, que l'air de cette ville luy estoit fort contraire, & que le Medecin l'assu ât qu'il hazardoit sa vie s'il y passoit encore un hyver, il se contenta d'écrire au R. P. Provincial, qu'il se croyoit obligé en conscience de luy representer que le changement d'air luy eût esté necessaire, sans faire aucune instance pour l'obtenir ; & sa Lettre n'ayant eu aucun effet, on peut dire qu'il est mort pour s'estre sacrifié à l'obeïssance.

Sa grande regularité.

Quant à l'observation des regles, il y fut toûjours fort exact, les regardant comme la voye seure, & que Dieu luy avoit marquée pour le conduire à la perfection de l'état où il l'avoit appellé. Il estimoit que cette exactitude est le moyen le plus efficace qu'ayent les Religieux pour obliger Dieu à leur accorder les vertus solides, & les graces extraordinaires, & que c'est là en quelque maniere les acheter. *Il faut*, dit-il dans un de ses bons propos, *que*

j'achete la grace de la devotion, l'humilité, la pureté, & les autres vertus par une inviolable observation de mes regles, par de frequentes oraisons, & par une fervente pratique des bonnes œuvres, & que je n'épargne rien pour en venir à bout.

Son éloignement de toute singularité.

Il estoit d'une si grande édification parmi nos Peres, qu'un d'eux qui a demeuré quatre ans avec luy, m'a témoigné qu'il ne luy a jamais oüi dire une parole, ni vû faire une action que l'on pût raisonnablement juger estre un peché veniel.

Il n'avoit rien de singulier dans ses manieres. *J'ajusteray*, dit-il, *mes actions à la façon commune de nos Peres, sans affecter rien de particulier qui puisse estre remarqué, mesme dans les choses les plus spirituelles, comme la Messe, esperant de la bonté de Dieu, qu'en me tenant dans les bornes de la Communauté, sans m'en éloigner par aucune devotion singuliere, elle me donnera par quelque autre voye ce que j'aurois pu prétendre d'obtenir par ces sortes de singularitez.*

Sa douceur & son egalité d'esprit.

Sa douceur & son égalité d'humeur fut d'autant plus admirable, qu'il y avoit moins de disposition

naturelle. J'ay déja fait remarquer qu'il estoit naturellement prompt & chagrin : Mais par une continuelle vigilance sur soy-mesme, par une constante mortification de ses passions & de tous les mouvemens dereglez de son cœur, il acquit à la fin cette douceur qui le rendoit si aimable : & la grace l'éleva à un si haut degré de paix & d'égalité d'esprit, qu'il estoit au dessus de toutes les alterations. Tout son interieur estoit si bien composé, & dans une si parfaite intelligence avec la grace, qu'il n'y arrivoit plus de troubles, & l'on ne remarquoit jamais dans son exterieur aucune émotion. C'est de quoy un des Ecclesiastiques de Bretagne qui se distingue le plus par sa vertu, & par son merite, me rendit un jour un témoignage d'autant plus recevable qu'il avoit parfaitement connu le P. Rigoleuc. Il me parloit du P. Julien Maunoir, ce fameux Missionnaire de nôtre Compagnie, qui mourut en odeur de sainteté à Plerin en Cornüaille le 28. Janvier l'an 1683. & il me disoit que ce qu'il admiroit le plus en luy, c'estoit sa grande éga-

M. Eudo de Kerlivio.

lité d'esprit. Ensuite il m'ajoûta qu'il n'avoit encore vû que deux personnes qui luy parussent estre entierement maîtres d'eux-mesmes, & à l'épreuve des accidens qui peuvent troubler la paix d'une ame, sçavoir le P. Rigoleuc, & cet autre Pere dont nous parlions : qu'il les avoit vûs tous deux dans des conjonctures capables de pousser à bout une patience moins solide que la leur, & qu'ils estoient toûjours demeurez inalterables.

Sa modestie.

Cette parfaite composition de son ame se rendoit sensible au dehors par une modestie accompagnée de gravité, qui sans affectation & sans contrainte regloit tous les mouvemens de son corps, d'une maniere si édifiante, que sa seule presence imprimoit dans ceux qui le voyoient, des sentimens de respect pour sa personne, & de veneration pour la Majesté de Dieu qui paroissoit habiter en luy comme dans son Temple.

CHAPITRE VII.

Son exercice de preparation à la mort.

Le P. Rigoleuc n'en est pas l'auteur, mais il le dressa pour luy-mesme en la maniere suivante, pendant son second Noviciat.

TRois choses observées pendant la vie me disposeront de loin à bien mourir. 1. La garde de mon cœur, & le soin de le tenir en si bon ordre, que j'aye plûtost sujet de desirer que de craindre la vüe & l'examen de mon souverain Juge. C'est là sans doute la vigilance qu'il nous recommande dans l'Evangile, lors qu'il dit si souvent: *Vigilate.*

2. Quelquefois pendant l'année suivant le mouvement du Saint Esprit m'occuper de la salutaire pensée de la mort; & me representant en esprit estre déja dans cette extremité inévitable, faire les mesmes actes de vertu, principalement les interieurs, que je voudrois faire à l'heure de la mort, de la maniere

qu'ils sont marquez cy-aprés. 3. Assister volontiers les malades soit ceux de la maison, soit les externes, & pratiquer envers eux, sur tout aux approches de la mort, les œuvres de misericorde spirituelles & corporelles, tenant pour assuré que Dieu fera que je sois traité dans ce dernier passage comme j'auray traité les autres.

Au commencement de la maladie 1. j'accepteray toutes les douleurs, & les ennuis qui me pourront arriver dans la suite, les travaux de corps & d'esprit, l'agonie de la mort, & la mort mesme s'il plaît à Dieu de me l'envoyer. J'adoreray le souverain domaine que Dieu a sur nos vies. Je reconnoîtray sa providence sur la mienne, & je me réjoüiray de voir que sa justice s'exerce sur mon corps, comme sur un complice de la rebellion d'Adam, & que l'instrument du peché est affligé de maladie, & doit estre bien-tost separé de son ame, abandonné aux vers, reduit en poussiere, & exterminé pour un temps. 2. Afin que tout cela me soit meritoire, je l'uniray avec respect aux tourmens & à la mort de

mon Sauveur, me proposant ses souffrances pour modele des miennes, & prenant sa Passion pour l'entretien ordinaire de mon esprit. 3. Je témoigneray de bonne heure le desir de recevoir les Sacremens de l'Eglise, & je prieray mon Confesseur de prendre la peine de m'assister selon cet exercice, que je liray ou feray lire par luy, ou par quelqu'un de mes amis.

Dans le progrés de la maladie il faut observer trois choses, la pratique des vertus exterieures, l'entretien interieur, & l'usage des Sacremens.

Quant aux vertus exterieures, la premiere & la plus necessaire est la patience. Je l'exerceray 1. souffrant le mal, & tout ce qui m'arrivera d'incommode, sans me plaindre: 2. prenant les medecines & tous les remedes qui me seront ordonnez, surmontant courageusement la repugnance naturelle que j'y pourrois avoir, & y mêlant le fiel que Nôtre-Seigneur prit sur la Croix: 3. acceptant de bon cœur le traitement qui me sera fait, quel qu'il puisse estre, renonçant à la délicatesse des vian-

des, & ne demandant ou refuſant quoy que ce ſoit, à l'exemple de JESUS-CHRIST qui goûta le fiel & le vinaigre qui luy fut preſenté : 4. condeſcendant aux volontez des Medecins, des infirmiers & des autres qui ſeront auprés de moy, m'abandonnant entre leurs mains, comme ſi j'eſtois déja un corps mort, de la maniere que mon Sauveur ſe laiſſa renverſer, étendre & cloüer à la Croix.

La deuxiéme eſt la devotion. Je tâcheray de l'exciter & de la conſerver. 1. par mes exercices ordinaires, mes oraiſons, mes examens, autant que je les pourray faire, par de frequentes oraiſons jaculatoires, & par la garde interieure de mon cœur : 2. par de bons diſcours, ne parlant que de choſes ſpirituelles, & témoignant ouvertement ne point agréer d'autre entretien : 3. par l'eſtime & l'uſage des pieuſes ceremonies de l'Egliſe, de l'eau benîte, des images, des reliques, de l'invocation des Saints, & des indulgences. Je me mettray à genoux autant de fois que l'occaſion & mes forces me le permettront, avec une humble & reſpectueuſe prote-

ſtation de ma totale dépendance de Dieu.

La troiſiéme eſt la modeſtie, & l'honneſte compoſition du corps. Je la pratiqueray préferant la pudeur aux petits ſoulagemens que je pourrois peut-être apporter à l'incommodité de la chaleur, ou à l'ennuy que je ſouffriray, ne faiſant voir aucune partie de mon corps découverte, & ne m'agitant point indecemment dans le lit pour trouver du repos ou du rafraîchiſſement, mais plutoſt me confondant d'eſtre couché trop mollement, au lieu que mon ſouverain Maître eſt mort ſur une Croix.

Pour ce qui eſt de l'entretien interieur, la lecture ou les diſcours que j'auray entendus, m'en fourniront le ſujet, d'où je pourray tirer divers actes de vertu, & particulierement ceux qui ſont les plus propres à conſoler & fortifier une ame contre les tentations, tels que ſont les ſuivans: 1. Une fervente proteſtation de foy, & de vouloir vivre & mourir fils de la ſainte Vierge, de la ſainte Egliſe, & de la Compagnie de JESUS. 2. Un humble aveu de mon neant & de mes

innombrables pechez, de mon impuissance pour toute sorte de bien : que je n'ay rien qui m'appartienne en propre que l'inclination au mal, & le peché, & que j'ay merité l'enfer. 3. Une vraye contrition de mes pechez, & un regret sincere d'avoir abusé de tant de graces, de m'estre retiré des voyes du Saint Esprit, d'avoir manqué de correspondre aux desseins de Dieu, & d'avoir cooperé aux defauts & aux pechez d'autruy. 4. Un ferme propos de ne plus offenser Dieu avec advertence, le priant de me rétablir dans l'ordre des graces que j'auray perduës, & de me faire arriver au comble de la perfection qu'il prétend de moy. 5. Une confiance filiale dans les infinies misericordes de Dieu, & sur tout en la source de toutes les benedictions celestes Jesus-Christ le Verbe incarné & crucifié. 6. Une tendre reconnoissance pour tous les bienfaits de Dieu, & principalement pour celuy de la vocation Religieuse, pour ceux des Sacremens, & pour la grace qu'il m'aura faite, comme je l'espere, de me donner du temps pour me disposer à la mort. 7. Une oblation ge-

nerale de toutes mes puiſſances, & de tous leurs actes juſqu'au dernier ſoûpir : un renouvellement de mes vœux & de ma profeſſion Religieuſe, dont je prononceray moy-meſme ſi je puis la formule, ou du moins je la feray prononcer en mon nom, & la ratifieray dans mon cœur ; & une affectueuſe reïteration de tous les bons deſirs que j'auray jamais eus de plaire à Dieu, de procurer ſa gloire, & d'aider au ſalut & à la perfection du prochain. 8. Une amoureuſe ſoûmiſſion & conformité à tous les jugemens de Dieu, adorant ſa juſtice, & me réjoüiſſant du pouvoir qu'il a ſur moy, & de ſa providence à mon égard. 9. Une genereuſe deteſtation de toutes les pompes du ſiecle, & un renoncement aux illuſions de Satan, & aux plaiſirs de la vie. 10. Un deſir ardent de l'eternité bienheureuſe, de la claire viſion de Dieu, de contempler mon Sauveur dans ſa gloire, & de converſer avec la ſainte Vierge, avec les Anges, & avec les Saints dans le Paradis. Je me réjoüiray de me voir approcher de ce bonheur, & j'invoqueray les Saints & ſur tout mes Patrons & mes Protecteurs.

Les Sacremens que les malades peuvent recevoir, sont trois. 1. la Confession. J'en feray une generale dés la premiere apparence de danger qu'il y aura dans mes maladies, & ensuite je continuëray de me confesser chaque jour avec plus de preparation & d'exactitude que jamais; & pour mieux connoître mes fautes je prieray l'infirmier ou quelqu'un de mes plus intimes amis, de remarquer mes impatiences & mes autres defauts, & de m'en avertir avec franchise. 2. La sainte Eucharistie: Je la recevray spirituellement chaque jour, & réellement autant de fois que j'en pourray obtenir la permission. Je tâcheray de la recevoir à genoux & hors du lit, d'aller au devant d'aussi loin qu'il me sera possible, & de suppléer par la ferveur des actes interieurs au defaut du culte exterieur que je ne pourray luy rendre: & lors qu'on me la donnera pour Viatique, je ramasseray doucement toutes mes forces pour rendre le dernier hommage à mon Createur. O quelles demandes faudra-t'il faire alors dans une si pressante necessité! ô quelle esperance de mon salut, en ayant

entre les mains un gage si assuré ! quel desir de joüir à découvert de celuy que je possederay alors sous le voile adorable du S. Sacrement. 3. L'Extrême-onction : Je la demanderay de bonne heure dans l'esperance d'obtenir par là une grace particuliere pour me disposer à une sainte mort. Je rappelleray en ma memoire les effets qu'elle opere ; & pour la recevoir dignement, je m'y prepareray par une foy vive, & une conscience pure ; & lors qu'on me l'administrera, je répondray de bouche ou du moins de cœur aux prieres & aux ceremonies de l'Eglise.

Aux approches de la mort, ayant reçû les Sacremens, je me souviendray, si l'état de ma maladie me le permet, de demander trois choses : 1. pardon aux assistans & aux absens, tant aux domestiques qu'aux externes que je pourrois avoir offensez ou scandalisez autrefois. Que si je ne le puis faire moy-mesme, je prieray le Superieur de le faire en mon nom. 2. Quelque penitence pour les mauvais exemples de ma vie passée, comme de mourir sur des planches, ou à platte terre pour ressembler en quel-

que maniere à Jesus-Christ mourant sur la Croix. 3. L'assistance de quelques-uns de nos Peres des plus interieurs & charitables, qui ne m'abandonnent plus desormais, se succedant les uns aux autres pour m'encourager & fortifier dans ce dernier combat.

Leur soin sera 1. de m'entretenir de bons discours, & de me suggerer de temps en temps les actes de vertu qui sont marquez cy-devant, afin que je les exerce interieurement : & si je les puis encore proferer, ils me le feront faire en peu de mots, comme, *Credo Domine, spero Domine, amo Domine Jesu.* 2. De m'exciter à la devotion en me presentant quelque pieux objet, comme le Crucifix, me donnant de l'eau benîte, me faisant gagner quelque indulgence : 3. de reciter avec moy ou devant moy les prieres vocales qui conviennent aux moribons, comme quelques Pseaumes choisis, ou les Oraisons que l'Eglise a destinées pour les agonisans, ou celles de ma devotion particuliere : 4. de me lire quelques-unes des precieuses morts des Saints, comme celles de quelques Martyrs,

celle du B. Loüis de Gonzague, mais ſur tout celle du Saint des Saints JE-SUS-CHRIST, le miroir de la patience & de toutes les vertus, qui ſeul eſt capable de nous donner le ſecours dont nous avons beſoin dans nos peines & dans l'agonie de la mort.

Je deſire particulierement qu'on me liſe les paroles ſacrées que ce Dieu mourant profera ſur la Croix. Ces paroles eſtant prononcés devotement, ſont formidables au demon, & produiſent en l'ame de ſaintes affections propres pour affermir la Foy, aſſurer l'Eſperance, & enflammer la Charité.

Pater, dimitte illis. A ces mots mon cœur s'attendrira pour retracter & deteſter non ſeulement tous les actes formels du conſentement que j'auray pu donner à la paſſion de haine & de colere, mais encore tous les ſentimens d'envie, d'aigreur, de vengeance, & d'averſion que j'auray eus pour le prochain. Je prieray Dieu pour ceux qui m'auront fait quelque déplaiſir, & j'offriray à Dieu pour eux tout ce qui me reſtera de patience à exercer & de douleur à ſouffrir.

Sitio. Cette ſoif de JESUS-CHRIST

en excitera une en moy de souffrir beaucoup davantage que je ne souffriray, & de pouvoir immoler ma vie pour Dieu par une mort sanglante. Dans l'ardeur de ce desir j'uniray avec respect mes petites peines aux souffrances des Saints Martyrs, & à celles de leur chef.

Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? cet abandon du Fils de Dieu sera ma consolation & mon asseurance dans la juste apprehension que je pourrois avoir d'estre abandonné de Dieu à l'heure de la mort, pour l'avoir tant de fois si lâchement abandonné pendant ma vie.

Mulier, ecce filius tuus. Ecce mater tua. Je tireray de ces paroles un tendre sentiment de pieté envers la sainte Vierge ma bonne Mere. Je la suppliray de me favoriser de sa benediction & de son assistance maternelle, & je prieray saint Jean qu'il me fasse la grace de m'admettre en la participation de ce nom aimable de fils & de serviteur de Marie.

Hodie mecum eris in Paradiso. Sur ces paroles je feray premierement une humble confession de tous mes demerites, disant avec le bon Lar-

ron : *Et nos quidem justè : nam digna factis recipimus. Hic autem quid mali fecit?* puis j'ajoûteray avec une grande confiance : *Domine, memento mei cum veneris in regnum tuum :* & je me representeray pour ma consolation, que Nôtre-Seigneur me répondra : *Amen dico tibi : hodie mecum eris in Paradiso.*

Consummatum est. Aprés avoir beni & glorifié l'obeïssance que le Fils de Dieu rendit à son Pere, mourant en la Croix comme Chef de la nature humaine pour reparer la desobeïssance d'un autre chef qui nous avoit perdus, j'uniray ma volonté à celle de cet adorable Chef des hommes & des Anges pour mourir comme luy la teste penchée en signe d'une parfaite soûmission aux volontez de Dieu.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. O si je pouvois estre assez heureux pour mourir, ayant en la bouche & dans le cœur ces dernieres & tres-amoureuses paroles avec lesquelles le Fils de Dieu mourant rendit l'esprit entre les mains de son Pere le Dieu vivant !

Les Litanies des Saints ausquelles

on ajoûtera l'invocation des Saints & des Bienheureux de la Compagnie de JESUS.

Cette priere de l'Eglise en la Messe de la Passion de Nôtre-Seigneur. *Domine Jesu Christe qui de cœlis ad terram de sinu Patris descendisti, & sanguinem tuum pretiosum in remissionem peccatorum nostrorum fudisti: te humiliter deprecamur, ut in die judicii ad dexteram tuam audire mereamur: venite, benedicti, qui vivis, &c.*

La priere de la Congregation de Nôtre-Dame pour renouveller mon engagement à son service & à celuy de son chaste Epoux S. Joseph, mon bien-aimé Patron. *Sancta Maria Mater Dei & Virgo, & tu Virginis Sponse, custósque pueri Jesu gloriosissime Joseph, ego vos hodie in Dominos, Patronos & Advocatos eligo, firmiterque statuo, ac propono me nunquam vos derelicturum, neque contra vos aliquid unquam dicturum vel facturum, neque permissurum ut à meis subditis aliquid unquam contra vestrum honorem agatur. Obsecro vos igitur accipite me in servum perpetuum. Adsitis mihi in omnibus actionibus meis, nec me deseratis in hora mortis.* Amen.

CHAPITRE VIII.

§. I.

Son affection pour le recüeillement.

MAis entre toutes ses vertus, celle qui a fait son caractere propre & particulier, ç'a esté l'amour du recüeillement & de la vie interieure. En quoy l'on peut assurer qu'il n'a presque point eu son pareil.

Dans les bons propos de ces deux années qui suivirent immediatement son second Noviciat, je n'en trouve point de plus souvent reïterez que ceux-cy : *D'éviter l'empressement, comme l'ecüeil de la vie interieure ; de ne rien entreprendre qui l'empêchât de s'acquiter tout à loïsir, & avec une pleine liberté d'esprit, de tous ses exercices de devotion ; de ne se laisser jamais tant charger d'occupations, qu'il vint à omettre l'oraison; de ne distraire jamais tellement son cœur par les occupations, qu'il devint sterile pour la priere ; de veil-*

ler ſans ceſſe ſur ſoy-meſme, & de ſe tenir tellement recüeilly, qu'il fût toûjours en état de prier.

Comme il ſçavoit que l'étude & les Miſſions cauſent d'ordinaire beaucoup de diſtractions, il y remedia par les reglemens qu'il preſcrivit, où il marque entre autres choſes, *qu'aprés chaque Miſſion il fera deux ou trois jours de retraite : qu'il ne prendra jamais plus d'action que ce qu'il en pourra faire avec un eſprit libre, & ſans préjudice de ſon recüeillement interieur, & qu'il tâchera de ſe rendre maître de ſes actions, de s'élever au deſſus de ſon employ, & de ſe dégager de l'embarras & du trouble qu'apportent ordinairement les fonctions du zele des ames, & qui en font perdre le merite ſi l'on n'y prend garde ;* Et quant à l'étude, *qu'il s'y portera ſans empreſſement avec un cœur large, & un eſprit libre & diſposé à interrompre, & meſme à omettre cet exercice s'il ſe preſente quelque choſe qui ſemble eſtre davantage à la gloire de Dieu; qu'il commencera par un profond ſentiment d'adoration de la ſouveraine ſageſſe & de la premiere verité, luy demandant lumiere, & luy offrant*

cette action : qu'il prendra l'étude comme un aide pour l'oraison, ou comme un divertissiment pour s'appliquer ensuite avec plus de force à prier : que dans le progrés de l'étude s'il se presente quelque pensée qui le touche pour l'amendement de ses defauts, ou qui luy donne quelque autre bon sentiment, il s'y arrêtera un peu : enfin, qu'aprés l'étude il se recüeillera pendant quelques momens, & qu'il en remportera toûjours quelque pensée devote, quelque sainte affection, quelque bonne resolution pour l'avenir, suivant ce qu'il aura étudié, comme s'il avoit employé tout ce temps-là dans la meditation, & qu'il en vint alors aux affections & au colloque. Ce fut là sa methode d'étudier jusqu'à ce que Dieu l'eût élevé à l'état passif, où l'on ne s'attache plus à aucune methode.

Depuis son troisiéme an de Noviciat il ne cessa de s'exciter à l'amour de la vie interieure, & son journal des deux années suivantes est tout plein des sentimens que Dieu luy donnoit sur ce sujet. En voicy quelques-uns.

Il faut absolument, dit-il, *choisir de deux choses l'une, ou de devenir un*

homme interieur ou ſpirituel , ou de mener une vie lâche & inutile, une vie de trouble & d'inquietude, agitée d'une infinité de divers deſſeins,& remplie de mille vaines occupations, dont nulle ne te conduira jamais à la perfection où Dieu t'appelle.

Si je ne me donne à la vie interieure, dit-il ailleurs, *bien loin d'accomplir les deſſeins de Dieu, je n'auray pas meſme la grace de les connoître, & je ne parviendray jamais ni au point de ſainteté que nôtre vocation demande, ni à la perfection d'aucune vertu.*

Un homme qui n'a point d'entrée en la vie interieure, va errant ça & là ſans trouver nulle part de repos, & ſe jette avec avidité ſur toutes ſortes d'objets ſans ſe pouvoir raſſaſier d'aucun : au lieu que ſi s'adonnant au recüeillement il rentroit au dedans de luy-meſme, il y trouveroit Dieu, il y goûteroit Dieu, qui par ſa preſence le combleroit d'une telle abondance de biens, qu'il n'iroit plus chercher ailleurs de quoy remplir le vuide de ſes deſirs.

Que l'on tire de merveilleux avantages de la vie interieure quand on s'y eſt une fois bien établi!

1. *On poſſede la Foy, l'Eſperance &*

la Charité d'une maniere si sublime, & l'on est si convaincu de la verité de nos mysteres, que quand tous les hommes les impugneroient, on n'en seroit pour cela nullement ébranlé dans sa créance.

2. On se trouve au dessus de toutes les craintes humaines. On n'apprehende plus ni la pauvreté, ni aucun des maux de la vie presente, ni ceux de l'autre vie, & l'on demeure toûjours dans la mesme situation d'esprit, toûjours immobile en Dieu.

3. On ne perd jamais la presence de Dieu, & dans le commerce du monde, dans l'embarras des affaires, parmi la foule des occupations l'on conserve toûjours la solitude de cœur, & l'on ne sort point de cette montagne mystique de l'oraison, où l'on a esté introduit par le Saint Esprit.

4. De tout ce que l'on voit ou que l'on entend, on prend occasion de s'élever aussi-tost à Dieu, & l'on convertit en Dieu toutes les creatures, s'il est permis de parler ainsi. On ne voit que Dieu dans les creatures, de mesme que ceux qui ont long-temps regardé le Soleil, quelque objet qu'ils regardent

gardent ensuite, s'imaginent toûjours voir le Soleil.

5. *Enfin un homme interieur rendra plus de services à l'Eglise en une heure, que ceux qui ne le sont pas, ne sçauroient luy en rendre en plusieurs années : dautant que celuy-là est intimement, & sans entre-deux uni à Dieu, & que n'apportant pas d'obstacle aux operations de la grace, Dieu peut l'employer comme il luy plaît, pour l'execution de ses desseins.*

Toutes ces raisons me persuadent que mon bonheur consiste à me débarasser de toutes les choses exterieures pour m'attacher uniquement à Dieu. Je veux donc vivre desormais comme un passereau solitaire, & je suis resolu de mourir dans mon petit nid.

Il estimoit que la principale cause pourquoy des Religieux qui passent neanmoins communément pour des gens de bien, ne goûtent jamais parfaitement la douceur de la grace de leur vocation, comme ont fait les Saints, c'est faute de s'adonner solidement à la vie interieure ; & il deploroit la misere de ceux qui sous pretexte de zele, mais en effet pour contenter leur activité naturelle, &

pour ne pouvoir souffrir la solitude, ni s'appliquer à l'oraison & à l'étude, se donnent tout au dehors, & se chargent d'occupations, qui quoyque bonnes, quand elles sont prises avec moderation, hors de là dissipent toute la force de leur ame, fomentent leurs passions, & leur sont une continuelle occasion de mille defauts.

§. II.

Ses pieux sentimens.

QUi verroit nos ames, comme Dieu les voit pleines partie de vertus, & partie des vices contraires, que l'alliance de ces choses si opposées luy paroîtroit monstrueuse! Il nous seroit, pour ainsi dire, plus avantageux de n'avoir point certaines vertus, dont nous nous flatons: au moins nous reconnoîtrions nôtre indigence & nôtre misere; mais le peu que nous avons de vertus ne sert qu'à nous enfler d'orgüeil en nous donnant sujet de nous croire plus riches que nous ne sommes en effet.

Que nous nous étonnerons à l'heu-

re de la mort, d'avoir si peu connu pendant cette vie la bonté de Dieu, & de nous en estre si peu aidez par nôtre pure faute ! quel malheur de tirer si peu d'avantage d'une bonté infinie & disposée à nous faire tout le bien auquel nous ne mettons point d'obstacles par nos péchez !

Combien de Prêtres & de Religieux ne connoîtront qu'à l'heure de la mort & en l'autre vie, ce qu'ils eussent pû faire en celle-cy pour la gloire de Dieu s'ils eussent travaillé serieusement à leur perfection ? de combien d'omissions ils auront esté coupables : combien de pertes ils auront faites : combien peu de fruit ils auront recüeilli de leurs fonctions quoy qu'ils s'applaudissent neanmoins eux mesmes pour un rien, s'attribuant vainement de grands succés, & se flatant de l'esperance imaginaire des Couronnes qu'ils s'attendent de recevoir au Ciel. Helas ! qu'ils seront un jour surpris de se voir condamnez au jugement de Dieu pour les mêmes choses pour lesquelles ils s'estoient follement persuadez que Dieu leur devoit de grandes recompenses ! malheur à

ceux qui se laissent tromper par le mensonge, & par les fausses apparences dont le monde est plein.

Nôtre plus grand mal en cette vie est que nous ne nous regardons que dans cette vie. Nous ne nous regardons presque jamais dans l'état de l'autre vie si differente de celle-cy. Si nous nous regardions souvent dans le jugement que Dieu fera de nous : dans la confusion que nous aurons de paroître devant ses yeux avec les taches de nos pechez : dans les peines que nous payerons à sa justice; nous aurions plus de ferveur pour le service de Dieu que nous n'en avons : Mais pour comble de malheur nous ne voulons point étendre nôtre vie au delà de cette vie.

Puisque nous ne devons estre que si peu de temps dans cette vie, qui se passe dans le mensonge & la vanité, & que nous serons toute une eternité dans l'autre vie, où il n'y aura plus ni d'erreur ni de changement; quelle illusion de nous occuper tout entiers de la vie presente, sans presque jamais penser à la vie future ! quelle folie de nous remplir l'esprit des sentimens du temps,

ſans nous élever aux ſentimens de l'eternité ! pourquoy n'embraſſer pas dés maintenant la condition bienheureuſe de l'autre vie, autant que l'état preſent nous le permet ! Jugeons de ces choſes comme nous en jugerons dans l'eternité.

Les Saints ne jugent des choſes temporelles que par rapport à l'eternité. Selon cette regle ils regardent les choſes futures comme déja preſentes, & les preſentes comme déja paſſées, ainſi que S. Leon conſeilloit de faire. A la vûë de l'eternité ils voyent les plaiſirs dont ils joüiſſent, comme déja eclipſez à leurs yeux. Ils voyent les peines qu'ils ſouffrent, comme déja finies. Que ſi dans cette vie quelque choſe nous paroît de longue durée, cela ne provient que de l'illuſion de nôtre eſprit, de laquelle nous nous appercevons lorſque les choſes ont ceſſé d'eſtre. Repreſentez-vous Herode aprés 40. ans de regne, preſt à ſe donner la mort, & un de ſes Sujets qui a ſongé la nuit en dormant qu'il eſtoit Roy : que reſte-t'il à Herode de ſon regne, plus qu'à celuy-cy de ſon ſonge ?

Il n'y a pas un moment dans tout

le cours de nôtre vie où nous ne gravions dans nôtre ame des caracteres de gloire ou de confusion. Chaque action, chaque pensée, le moindre mouvement libre qui passe en un instant, laisse dans nôtre ame des traces & des figures qui demeurent eternellement. Il n'y a maintenant que Dieu qui lise ces caracteres: Mais un jour ils seront lûs des hommes&des Anges,au grand jour du Jugement, dans le Paradis,ou dans l'enfer à toute eternité. Lucifer a gravé dans son esprit le caractere d'une seule pensée criminelle. Cette pensée ne dura qu'un moment, mais le caractere qu'elle imprima dans l'esprit de Lucifer, dure encore aprés six mille ans de supplice, & durera autant que le fonds sur lequel il est gravé, c'est à dire la substance immortelle de Lucifer. Tous les feux de l'enfer ne consumeront jamais ce caractere de revolte. Tous les torrens de la colere de Dieu, qui se répandront eternellement sur ce malheureux esprit, n'effaceront jamais la tache de son crime. Elle resistera à la force de toute une eternité.

Les Bienheureux dans le Ciel por-

seront eternellement dans leur esprit le souvenir & la vûë de leurs fautes : il est vray qu'elles ne leur causeront plus de douleur ni de confusion ; mais ils ne laisseront pas d'en faire eternellement un desaveu.

Comment possedons-nous la foy ? comme les villageois possedent la raison. Trismegiste consideroit avec quel avantage les Philosophes possedent la raison au prix des bonnes gens de la campagne. Voilà comme les Saints possedent la foy en comparaison de nous. Elle est en eux toute rayonnante des dons du Saint Esprit : en nous elle est fort obscure. JESUS-CHRIST demeure parmi nous de la mesme maniere qu'il demeuroit à Nazareth parmi ses proches : Il y estoit sans estre connu d'eux, & sans faire en leur faveur les miracles qu'il faisoit ailleurs. Ainsi nôtre aveuglement & nôtre mauvaise disposition à son égard l'empêche de nous faire voir & sentir ces merveilleuses operations dont il favorise ceux qu'il trouve bien disposez.

Comment se peut-il faire qu'ayant tant de connoissance de Dieu & des

choſes divines, nous ayïons ſi peu d'amour de Dieu & ſi peu d'affection pour les choſes divines! Saint Bernard ſe plaignoit de ſes Religieux, de ce qu'ayant l'eſprit ſi éclairé ils n'avoient pas le cœur également enflammé. Caſſien & ſaint Pierre Damien font la meſme plainte. Helas! on la peut faire bien plus juſtement de nous! Seigneur, par quels demerites vous obligeons-nous à nous traiter comme vous fiſtes les Anges rebelles, à qui vous aviez donné tant de lumieres, & que vous avez neanmoins laiſſé perdre avec toutes leurs belles lumieres? Vous donnez quelquefois tant de ferveur, tant de bonne volonté à des ames qui ont ſi peu de connoiſſances. Le B. François de Sales fait ſur ce ſujet un parallelle de ſainte Catherine de Gennes avec le Docteur Gxam. Quelle diſtance entre les lumieres de l'entendement & la ferveur de la volonté!

Qu'y a-t'il en moy qui empêche cette parfaite nudité d'eſprit qui eſt ſi neceſſaire pour eſtre rempli de Dieu? Ce n'eſt, ce ſemble, que tres-peu de choſe, & toutefois de quel

bien me prive ce peu de chose ! qui le pourroit comprendre !

Que c'est une chose deplorable, de voir un Religieux appellé à une vie Apostolique, dont la vocation est si sublime, & d'une si vaste étenduë se borner à un miserable petit employ qu'il aura choisi luy-mesme par quelque motif d'amour propre, qu'il aura long-temps demandé, & enfin emporté par ses instances, & dont il s'acquite d'une maniere toute naturelle, dans un continuel épanchement au dehors, dans des visites, & des entretiens inutiles, dans une avidité d'apprendre des nouvelles, & une démangeaison de les debiter: ou bien languissant de paresse dans sa chambre, sans autre occupation plus serieuse que la lecture des livres du temps, ou de quelques-autres livres curieux, sans zele des ames, sans attrait pour l'oraison, sans se mettre non plus en peine de s'avancer dans la vie interieure, que s'il n'y avoit point pour luy de vie interieure, ou qu'il n'en eût jamais oüi parler : Et aprés cela mourir d'une mort imprévûë ! Car c'est là le terme où aboutit une telle vie.

Arnoul de Chartres dit qu'Adam aprés son peché jettant les yeux sur cette varieté infinie de belles choses que la liberalité de Dieu luy avoit preparées dans le Paradis terrestre pour luy donner du plaisir, & rendre son état délicieux; & se voyant privé de cet avantage par sa desobeïssance, cette vüe luy perçoit le cœur, & luy causoit des regrets inconsolables. Que dirons-nous nous autres miserables enfans d'Adam, qui par nos satisfactions sensuelles obligeons Dieu de nous bannir du Paradis terrestre de la vie interieure? quel sentiment aurions-nous, si nous voyïons dans le cœur des Saints les pures délices, & les consolations celestes dont ils joüissent, & que nous perdons par nôtre faute? quelle douleur en ressentirions-nous?

O mon Dieu, qu'une personne qui pour l'amour de vous & pour se donner tout au recüeillement interieur se separe entierement du monde, trouve dans le fond de son ame un monde bien plus grand que celuy qu'elle quitte! O qu'elle trouve au fond de son cœur, dans cette solitude mystique des espaces bien plus

vastes que n'est l'étenduë de toute la terre ! & qu'elle se prive volontiers de tout ce qui n'est pas Dieu, pour ne plus vivre qu'avec Dieu.

Tout le bonheur de la vie Religieuse dépend de l'humilité. On n'est heureux dans la Religion qu'à proportion qu'on est humble. L'orgüeil est le sujet le plus ordinaire de tous les mécontentemens des Religieux. Le plus grand obstacle à leur perfection, & ce qui les empêche de suivre la conduite du Saint Esprit, de s'adonner à la vie interieure, & de correspondre à la grace de leur vocation, c'est l'esprit de vanité qui les enchante sous divers pretextes, qu'il sçait artificieusement colorer. D'abord on se laisse ébloüir par l'éclat des talens exterieurs, de l'esprit, de l'eloquence, du sçavoir que l'on entend sans cesse loüer dans ceux qui les possedent. On se remplit l'esprit de l'idée de ces avantages, qui efface insensiblement celle que l'on avoit conçuë de la perfection & des vertus solides. On ne parle que de ceux qui se distinguent par la connoissance des belles lettres, & par leurs ouvrages, ou des Predicateurs

qui ont la vogue. On veut aussi paroître : On en cherche les occasions ; & pour acquerir de la reputation l'on se porte à l'étude avec excés, jusqu'à étoufer le peu de devotion qu'on avoit. L'on fait des veilles indiscretes, jusqu'à interesser sa santé. On neglige ses exercices spirituels, & on vient à la fin à les omettre ou tout à fait ou en partie, pour en donner le temps à des lectures & à des compositions, où l'on épuise toutes les forces de son esprit. On veut l'emporter par dessus ses égaux, & l'on regarde leurs succés d'un œil de jalousie. On tâche de les rabaisser, & on n'en parle que froidement, & d'une maniere qui fait connoître la passion dont on a le cœur blessé. On ne peut souffrir le moindre mépris, & quand on se voit postposé aux autres, on en est inconsolable. On aime l'éclat, le grand monde, les visites, l'applaudissement & les loüanges. On porte ses desirs aux premieres chaires, aux emplois éclatans. On aspire à la ville capitale, comme au centre de son ambition : Et pour y arriver, pour s'y maintenir, & pour venir à bout

de ses prétensions, que ne fait-on pas? On prend un esprit d'intrigue, de politique & de flaterie. On se fait des amis & des patrons au dedans & au dehors. On s'attache aux personnes de qui l'on espere de la faveur & de l'appui, aux considerables de l'Ordre, aux Grands du siecle. On devient courtisan, & l'on n'est plus Religieux qu'en apparence, & seulement aux yeux des hommes. Devant Dieu l'on est tout seculier. On ne se conduit que par la prudence mondaine déguisée sous le nom de *bon sens*. On rapporte tout à la regle de ce prétendu bon sens, que l'on s'est faite pour se tromper sans scrupule. C'est mesme selon cette fausse regle que l'on juge des choses spirituelles, des operations divines, & des merveilles de la grace, n'en approuvant que ce qui s'accommode à son caprice. Suivant cette regle on se fait un systeme de la vie spirituelle avec la mesme liberté que les Philosophes & les Mathematiciens imaginent leurs systemes du monde, & des globes celestes. On ménage les graces de Dieu en soy, & dans les autres selon les ma-

ximes de la ſageſſe humaine : & par un étrange aveuglement qui eſt la juſte punition des eſprits ſuperbes, on croit ne ſuivre que la raiſon & le bon ſens, lors qu'on s'éloigne davantage de l'Eſprit de Dieu. Voilà où la vanité mene peu à peu des Religieux, qui dans le commencement ne reſpiroient que le zele de leur propre perfection & du ſalut des ames. Et voilà ce que j'eſtime la ſouveraine miſere d'un Religieux. Seigneur, préſervez-moy de ce malheur, & ne permettez pas que je m'oublie jamais juſqu'à ce point que de tomber dans ce ſens reprouvé.

Il y a maintenant beaucoup de bien à faire en d'autres Evêchez, & dans celuy-cy, dans cette ville, en divers lieux. Dieu ne veut nullement que je le faſſe, cela n'eſt pas en mon pouvoir ; je n'en ay pas meſme la connoiſſance en particulier, & je ne m'en dois pas inquieter. Nôtre-Seigneur n'inſtruiſit pas tout l'Univers, ni meſme tous les Juifs, ni tous les habitans de Nazareth : du moins il n'en eſt rien dit dans l'Evangile, ſinon qu'il y prêcha une fois.

Il demeuroit en la maison de Joseph, comme un artisan, & il est dit seulement qu'il estoit sujet à Joseph & à Marie, c'est à dire qu'il leur obeïssoit. Que cet exemple nous donne d'instruction & de consolation, & qu'il nous délivre de bien des soins dont nous pourrions nous embarasser sous prétexte de zele, & qui nous feroient prendre le change, nous portant hors des bornes de la volonté de Dieu !

Mon neant ne vous resista point, mon Dieu, quand il vous plut me donner l'estre de la nature : faites, ô mon Createur, que cet estre ne vous resiste non plus maintenant que vous voulez me communiquer l'estre de la grace; qu'il n'y ait rien en moy qui s'oppose à la creation de ce nouvel estre, & qui vous empêche de me le donner tel qu'il vous plaît, & que vous me l'avez destiné dés l'eternité.

Aprés tout, mon Dieu, je ne demande autre chose sinon que je sois & que je demeure dans la derniere & parfaite disposition, que vous demandez en moy pour y operer ce qu'il vous plaît, & du reste operez-

y, ou ny operez pas, le tout selon vostre tres-sainte volonté. Pourvû que je sois heureusement perdu en vous, faites de moy tout ce qu'il vous plaira.

Je ne doute pas, mon Dieu, qu'il n'y ait en moy beaucoup de vanité, qui vous empêche de me faire plusieurs graces. Ce que je dis à cela, ô Dieu de misericorde: c'est que je renonce à ma superbe, & j'en accepte la peine me soûmettant à la privation de vos graces. Mais, Seigneur, permettez-moy de parler à vôtre adorable Majesté. Ostons le peché: retranchons cette superbe: J'y renonce autant que je le puis, ce me semble; & si je n'y renonce pas assez, aidez-moy à le faire plus parfaitement. Arrachez vous-mesme tout ce qui reste en moy d'orgüeil; & le crime estant ôté, faites cesser le châtiment, & donnez-moy vos graces: ou si ce que je demande est trop pour un aussi grand pecheur que je le suis, du moins ôtez-moy tout mon orgüeil, & je consens de demeurer privé des graces dont il m'a rendu indigne.

J'accepte, ô mon Dieu, avec tou-

te la soûmission possible la privation de deux sortes de graces : de celles que vôtre eternelle providence n'a jamais determiné de me donner. Car quand je vous aurois esté fidele dés le commencement, & que j'aurois toûjours continué de l'estre, vous ne m'auriez pas fait d'aussi grandes graces qu'à quelques-uns de vos Anges & de vos Saints, n'ayant jamais eu dessein de m'élever à un si haut degré de gloire que ces bienheureux favoris. J'accepte donc, ô mon Dieu, la privation de toutes ces sortes de graces, & de toutes les autres qui sont renfermées dans les tresors de vôtre misericorde. J'accepte encore humblement la privation des graces dont vôtre Justice vengeresse m'a privé en punition de mes pechez, tant de celles que vous m'aviez presentées, & que j'ay méprisées, que de celles que vous m'eussiez données si j'avois esté fidele à recevoir les autres que vous me presentiez, & à en faire un bon usage.

Nous devons regarder nos actions comme autant de démarches pour aller à Dieu, & de degrez pour nous

élever dans la grace & dans la gloire : comme les voyes par où Dieu vient en nous : comme un accroissement de son Royaume en nous, par lequel il prend une nouvelle possession de nôtre estre, de nos puissances, de nos emplois, & il s'acquiert sur nous un nouveau domaine, une nouvelle gloire, dont on le dépoüille quand on ne luy raporte pas ses actions. Une seule action de vertu, une sainte pensée, un acte d'adoration produit tous ces biens-là pour une eternité.

Le bonheur de cette vie consiste en trois points : 1. à s'établir dans la pureté de cœur, & dans un parfait affranchissement du peché, de ses principes, de ses effets & de ses peines : 2. à connoître la volonté de Dieu, avec une resolution determinée de l'embrasser, & une force invincible pour l'accomplir : 3. à nous conserver toûjours dans la presence de Dieu avec une actuelle dépendance de luy dans toutes nos actions, dont le succés dépend de cette union avec Dieu, & en est comme le fruit.

Nous devons avoir autant de resi-

gnation pour la privation des graces qu'il ne plaît pas à Dieu de nous donner, des vertus qu'il ne veut pas que nous pratiquions, du bien qu'il n'a pas agreable que nous fassions, que nous devons apporter de fidelité à recevoir les graces qu'il nous offre, à pratiquer les vertus, & à faire le bien dont il nous presente l'occasion, & nous donne le mouvement. Autrement nous ne ferons que troubler l'ordre de Dieu, & nous troubler nous-mesmes, & faire nôtre volonté au lieu de celle de Dieu, quoy que sous de specieux prétextes.

L'image de nos derniers Martyrs du Japon nous donne une belle idée d'une parfaite patience. Ils sont pendus à un poteau les pieds en haut, & la teste en bas sur une fosse où les bourreaux les descendent avec une poulie, & les en retirent comme il leur plaît, pour leur faire souffrir un tourment inconcevable. Voilà comment nous devons estre dans le renversement de toutes choses & de nous-mesmes, sans autre mouvement que celuy de nôtre abandon à la disposition de ceux qui voudront nous

faire souffrir selon la permission que Dieu leur en donne.

Dans nos desseins & nos entreprises il vaut mieux nous proposer de faire la volonté de Dieu, que de procurer la gloire de Dieu : Car en faisant la volonté de Dieu nous procurons toûjours infailliblement sa gloire. Mais en nous proposant pour motif de nos actions la gloire de Dieu, nous ne laissons pas quelquefois de nous tromper, faisant nôtre propre volonté sous le specieux prétexte de la gloire de Dieu: O que cette sorte d'illusion est ordinaire en ceux qui s'employent dans les bonnes œuvres, & dans les ministeres du zele des ames ! La vraye perfection en quoy on ne peut se tromper, est d'accomplir en tout la sainte volonté de Dieu. Mais on ne trouve que tres-peu d'ames assez éclairées pour connoître l'excellence de cette perfection, ou assez pures pour goûter avec plaisir l'accomplissement de la volonté de Dieu.

Faire la volonté de Dieu, c'est se conduire par les lumieres de la sagesse & de la verité : C'est suivre la direction de la Sainteté increée: C'est

se conformer à la regle de la souveraine bonté: C'est entrer dans le dessein de Dieu, & agir pour la mesme fin qu'il se propose luy-mesme, ce qui est le seul moyen de procurer à Dieu la gloire qu'il desire de nous. Tout ce qui n'est point conforme à la volonté de Dieu, nous égare de l'ordre de sa sagesse, qui regle tous les estres, & nous retire des voyes de sa providence qui conduit toutes choses à leur fin. Et où pourrons-nous aller en nous écartant des voyes de la sagesse & de la bonté souveraine, sinon à l'erreur & au peché?

§. III.

La conduite du Saint Esprit à son égard.

Par quels degrez le S. Esprit le fit arriver au plus haut point de la vie interieure.

IL est à propos de remarquer icy la conduite que le Saint Esprit tint à son égard, pour l'introduire dans les plus profondes solitudes de ce recüeillement interieur, où l'on vit dans l'oubli des creatures, & pour le faire arriver aux plus hauts degrez de cette vie interieure, qui est si peu connuë de ceux mesme qui en prati-

quent exterieurement les exercices, & qui ne cessent d'en parler.

1. Il luy donna la vraye idée de cette sorte de vie, & en mesme temps il luy en inspira un desir ardent pendant son second Noviciat. Ensuite il luy en montra le chemin, & le fit passer par les voyes les plus seures qui y conduisent, pendant les deux années suivantes. Enfin à la troisiéme année l'ayant fait entrer dans ce Paradis terrestre, il le mit en possession de la felicité que l'on y goûte, & l'en laissa toûjours depuis joüir paisiblement, à la reserve de six ans d'une rude épreuve, qui ne troubla sa paix que pour la rendre à la fin plus constante & plus heureuse.

Le plus grand obstacle que le S. Esprit trouvoit en luy pour l'execution de ses desseins, venoit de son temperament bilieux & melancolique, n'estant pas trop aisé de reduire cette sorte d'esprits à l'état passif, & à une maniere d'agir dégagée de l'imagination, & purement intellectuelle. Mais d'ailleurs comme il avoit naturellement un courage à ne se rebuter de rien, & inébranlable dans ce qu'il avoit entrepris, & que

la grace y avoit ajoûté une promptitude à suivre l'attrait de Dieu dés qu'il l'avoit reconnu, il se laissa si parfaitement conduire au S. Esprit, qu'en deux ans il se vit heureusement arrivé au but où il prétendoit.

Ce Directeur interieur l'appliqua pendant ces deux années à des pratiques solides, & propres pour élever peu à peu l'ame à la simplicité de la vie interieure. Ce sont celles qu'il enseigne dans les petits traitez de sa conduite spirituelle, ces divers examens pour acquerir une claire connoissance de soy-mesme, cette vigilance à garder son cœur, & ces frequens retours pour en observer tous les mouvemens, cette attache si tendre & si étroite à la personne adorable de Nôtre-Seigneur, & à sa sainte Mere, ces differentes manieres d'oraison affective, & enfin cette continuelle application à la presence de Dieu, à quoy aboutissent toutes les autres pratiques.

Au commencement de ces deux années, dont nous avons si souvent parlé, il eut un attrait particulier pour une maniere d'oraison, où il se tenoit dans une simple resignation de

soy-mesme entre les mains de la sainte Vierge, se reposant de tout ce qui le regardoit, sur les soins de sa bonté maternelle. Ensuite il s'exerça pendant quelque temps dans l'oraison de confiance en Dieu, & d'abandon à sa providence, & dans celle de connoissance & d'amour de Nôtre-Seigneur; & par ces sortes d'oraisons le Saint Esprit le mit peu à peu dans une disposition de simplicité où il n'estoit plus occupé que de la presence de Dieu: Et comme tout son attrait consistoit à suivre la conduite du Saint Esprit, il ne s'étudia plus desormais qu'à reduire en tout temps & en tout lieu, dans l'oraison & dans l'action, toutes ses vûës & ses pensées à la simple vûë de Dieu, le seul objet qui nous doit occuper, & à fixer en Dieu comme dans son centre tous les mouvemens de son cœur par un simple & amoureux acquiescement à sa sainte volonté.

Le S. Esprit l'attire à l'oraison de silence.

Dans mes oraisons, dit-il, *je ne feray autre chose que laisser aller mon cœur dans une demission de ma propre volonté en celle de Dieu, & je me garderay bien de revenir de cette heureuse perte de moy-mesme au rétablissement*

tabliſſement de l'amour propre, ſoit par le plaiſir dans les choſes qui flatent la nature, ſoit par l'impatience & le chagrin dans les occaſions qui choquent les ſens ou l'eſprit. Ce qui fait qu'on ne s'établit pas ſolidement dans cette parfaite reſignation, c'eſt que ce qu'on a établi dans la priere, on le détruit, ou du moins on l'affoiblit enſuite dans l'action.

Il ne faut point chercher Dieu loin de nous, dit-il dans un autre endroit de ſon journal, *puis qu'il eſt auprés de nous. Il ne faut point le chercher avec effort, puiſque nous le pouvons trouver ſans effort. Il ne faut point le chercher par nôtre action, puis qu'il eſt avec nous indépendemment de nôtre action. Il ne faut point chercher de le ſentir ni luy ni ſon operation, puis qu'il eſt un pur eſprit, & que ni luy ni ſon operation ne ſont point ſenſibles. Il ne faut pas meſme le chercher, mais il faut nous perſuader qu'il nous a trouvez. Et ainſi au lieu de nous occuper ou à le chercher, ou à le ſentir, ou à faire des efforts & des actes, ſuppoſant que nous l'avons trouvé, & de la façon qu'il nous veut, c'eſt à dire ſans propre volonté, uni-*

des de toutes les choses créées, & de nous mesmes, resignez entre ses mains, abandonnez à sa conduite, & aneantis en nous-mesmes, afin qu'il opere en nous & par nous selon son bon-plaisir; tenons nostre esprit dans cette persuasion, & nostre cœur dans cette disposition: & de cette maniere demeurons constamment dans une profonde paix.

Il luy communique le don d'oraison infuse.

Enfin la troisiéme année aprés son second Noviciat, comme nous avons déja dit, il fut mis dans cet état que les Mystiques appellent passif, & il obtint ce don d'oraison infuse & de presence de Dieu surnaturelle qu'il avoit tant desirée. Elle luy fut communiquée dans une vision intellectuelle qu'il eut de l'union de l'humanité sainte de JESUS-CHRIST avec la Divinité. Jamais depuis ce temps-là il ne l'a perduë, & quoy qu'elle fût purement spirituelle, ses effets estoient fort sensibles. Elle l'éclairoit, le consoloit, l'affermissoit dans la crainte des jugemens de Dieu, & luy estoit une source de mille benedictions. Elle fut son principal soûtien dans cette furieuse tentation de desespoir qui le tourmenta six ans. Il se croyoit estre du nombre

Il le fait passer par des épreuves extraordinaires.

des reprouvez, & il assuroit que si JESUS-CHRIST eût déja prononcé l'Arrest de sa damnation, & qu'il eût vû l'Enfer ouvert, & prest à l'engloutir, il n'eût presque pas esté plus persuadé de sa perte eternelle. Cependant il ne relâcha rien de ses exercices ordinaires de pieté, ni de ses fonctions de zele pour le salut des ames.

Il le comble de faveurs singulieres.

Aprés cette épreuve Dieu le combla de ses faveurs les plus extraordinaires. Il avoit souvent des ravissemens interieurs où le saint Esprit allumoit dans son cœur un si grand fruit d'amour divin, que quand il en estoit revenu il embrassoit les personnes qui avoient le bien de l'approcher.

Ses extases.

Souvent ces operations de la grace éclatoient au dehors. Les Ursulines de Ploërmel m'ont assuré que dans les exhortations qu'il leur faisoit, il luy arrivoit assez souvent d'estre si penetré de l'onction interieure du saint Esprit, qu'il en demeuroit pendant quelque temps tout hors de luymesme sans pouvoir parler, comme un homme ravy en Dieu. Aprés quoy il continuoit son discours tout con-

fus de ce qu'il avoit paru en luy quelque chose d'extraordinaire.

M. Lestoré. M. de Kersanson.

Deux de ses Missionnaires nous ont témoigné que pendant la Mission qu'il fit à Radenac au Diocese de Vennes l'an 1646. ils le virent un jour ravi en extase comme il faisoit son action de graces aprés la Messe; qu'un d'eux voulant luy parler, le tira fortement, mais sans le pouvoir faire revenir à soy, estant immobile comme une statuë; & que ce ravissement dura prés d'une heure.

Il brûle & languit de l'amour divin.

Sur la fin de sa vie les assauts de l'amour divin l'affoiblissoient tellement, qu'il ne se pouvoit soûtenir. J'ay appris d'un Prestre fort sage & fort vertueux, qui l'avoit accompagné dans plusieurs Missions, & pour lequel il avoit une grande ouverture de cœur, que l'étant venu voir quelques années avant sa mort lors qu'il faisoit bâtir son Seminaire, & voyant qu'il ne se pouvoit soûtenir sans estre appuyé contre la muraille; il luy demanda s'il se trouvoit mal. A quoy le Pere luy répondit qu'il n'avoit que ses infirmitez ordinaires, mais qu'il portoit au fond de l'ame un trait de l'amour divin

qu'il ne pouvoit ſupporter.

Il dit un jour à celuy de nos Peres avec lequel il eut une plus étroite familiarité, que s'il ſe fût laiſſé aller à cette douce langueur, il eût eſté ſans ceſſe couché ſur ſon lit; mais qu'il ſe faiſoit violence pour pouvoir agir dans le ſervice du prochain. Et dans ſa derniere maladie il avoüa au meſme Pere, que s'il ne ſe fût contraint il n'eût fait que pleurer d'amour pour un Dieu que l'amour a fait mourir pour le ſalut des hommes.

Le P. Vincent Huby.

§. IV.

Sa fidelité à uſer des dons du Saint Eſprit.

Ce fut ſa fidelité à ſuivre la conduite du Saint Eſprit qui l'éleva à cette ſublime oraiſon, & cette oraiſon reciproquement l'établit de telle ſorte dans la conduite du Saint Eſprit, qu'il n'agiſſoit plus que par ſon mouvement. De là venoit que tous ſes deſſeins, & toutes ſes entrepriſes luy réüſſiſſoient à la gloire de Dieu, n'étant pas de luy, mais du Saint

Eſprit, qui ſe ſervoit de luy comme de ſon inſtrument pour les executer. Au contraire ce qui fait que parmy les ſçavans , il ne s'en trouve que ſi peu qui touchent les cœurs, & qui faſſent du fruit dans les ames, c'eſt qu'ils agiſſent trop par eux-meſmes, & ne ſe laiſſent pas aſſez mouvoir au Saint Eſprit : Ils s'appuyent davantage ſur leurs lumieres & leurs propres inventions, ſur leur adreſſe & la force de leurs raiſonnemens, & ſur les autres moyens que la prudence humaine leur ſuggere , que ſur les lumieres & l'aſſiſtance de l'Eſprit de Dieu.

Il poſſede éminemment les dons du Saint Eſprit.

Le Saint Eſprit qui ne demande qu'à ſe communiquer quand il rencontre des ames bien diſpoſées, trouvant de ſi belles diſpoſitions dans celle du P. Rigoleuc, il l'enrichit de ſes dons avec une profuſion dont il n'uſe qu'envers fort peu de perſonnes.

Le don de crainte.

Le don de crainte qui eſt la baſe de tous les autres, & le fondement de l'édifice ſpirituel, fut celuy qui parut le plus ſenſiblement dans ſa conduite. Il ſemble que le Saint-Eſprit prit plaiſir à le conduire par une vie

de crainte, & à luy découvrir les objets de la Foy par des lumieres capables de luy jetter la terreur dans le cœur.

La connoissance de son neant, & de ses miseres, la consideration de la grandeur & de la Majesté de Dieu, la pensée de la rigueur de ses jugemens le tenoient dans un tremblement continuel. Non seulement il estoit luy-mesme effrayé de la vüe des veritez eternelles, mais quand il les representoit aux autres soit dans ses Predications, ou dans ses entretiens particuliers, paroissant accablé du poids de l'impression qu'il en ressentoit, il en faisoit une si puissante sur ses auditeurs, qu'il n'y avoit point de cœur qui n'en demeurât épouvanté. Mais de tous les motifs de crainte, celuy qui le touchoit le plus, estoit la sainteté de Dieu & son opposition infinie avec les moindres taches du peché. La vüe penetrante qu'il avoit de cette pureté increée le portoit à veiller sans cesse sur soy-mesme pour éviter les plus petites fautes, & suivre avec la derniere exactitude tous les mouvemens de la grace.

Le don de force.

Le don de force l'animoit dans ses entreprises & dans les travaux de son zele, & le soûtenoit dans les peines d'esprit, & dans ses infirmitez corporelles. En effet sans un secours extraordinaire du Saint Esprit il n'eût pu travailler infatigablement comme il faisoit, estant sujet à de frequentes maladies, & à de continuelles infirmitez. Pendant qu'il se porta bien, & depuis que sa santé fut ruinée, il fit toûjours paroître la mesme ferveur pour le travail. Jamais il ne s'excusoit d'aucun employ sous prétexte de ses indispositions; & dans l'intervalle de ses Missions, au lieu de chercher du repos, si quelqu'un des Regens venoit à tomber malade, comme il arrivoit souvent, il s'offroit volontiers à prendre sa place, & il suppléoit à la classe avec une application qui édifioit tout le monde.

Le don de pieté.

Nous avons dit que dés son enfance il fut prévenu d'une singuliere pieté. Il en donnoit des marques dans toutes les occasions qui concernoient les interests de Dieu, & ceux du prochain.

Il avoit le cœur naturellement bienfaisant, tendre & plein de compassion pour les autres, & si reconnoissant qu'on pouvoit s'assurer de l'avoir gagné pour toûjours quand on l'avoit une fois obligé. Mais la grace ayant perfectionné cette pieté naturelle envers le prochain par la consideration de son alliance avec le Fils de Dieu, il n'envisageoit le prochain qu'en Jesus-Christ ; & dans cette vûe il estoit sensible à tout ce qui regardoit les autres, par une impression de la mesme tendresse qu'il ressentoit pour Nôtre-Seigneur.

Son amour pour Nôtre-Seigneur.

Il l'aimoit si ardemment qu'il ne pensoit qu'à l'honorer, & à le faire aimer & honorer de tout le monde. Le petit traité qu'il a composé des exercices de l'amour du Verbe incarné, temoigne qu'il n'avoit que Jesus-Christ en vûe, & qu'il rapportoit à Jesus-Christ toute la vie mystique.

Avant qu'il fût élevé à l'état passif il se servoit de deux considerations pour s'exciter à reciter devotement l'Office divin. La premiere, qu'il estoit l'agent de tous les hommes pour traiter avec Dieu de leur salut. La

seconde, qu'il estoit le substitut de Jesus-Christ pour honorer & loüer Dieu son Pere. Cette derniere pensée le touchoit le plus, & la disposition ordinaire où il se mettoit pour paroître devant Dieu dans l'oraison, estoit de se presenter à luy ou comme ministre & député de Jesus-Christ, agissant en son nom, ou comme son allié & son frere; ayant droit à ses merites, ou comme membre de son Corps mystique, estant animé de son Esprit. Il enflammoit sa ferveur par ces considerations, & lors qu'il demandoit à Dieu quelque grace, ces motifs estoient le principal appui de sa confiance.

Quand il s'estoit ainsi revétu de Jesus-Christ pour aller à l'Autel, & qu'il s'estoit uni à luy & comme Prêtre & comme victime d'un mesme sacrifice, il se croyoit en quelque maniere tout-puissant. Ainsi ayant esté un jour appellé pour assister à la mort un Gentilhomme que l'on ne pouvoit reduire au devoir d'un bon Chrétien, & n'ayant pu rien gagner sur ce cœur endurci que rien n'estoit capable de toucher, au-

lieu de s'arréter à luy parler inutilement, il eut recours selon sa coûtume à la Victime adorable de nos Autels, & aprés la Messe il trouva son malade tout changé & prêt à faire tout ce qu'il voulut.

C'estoit de l'interêt du Sauveur dont il tiroit le grand motif de son zele pour le salut des ames ; & lors qu'il venoit à considerer d'une part les richesses & les tresors immenses que les hommes possèdent en Jesus-Christ ; & de l'autre, le peu d'avantage que la plûpart en tirent, cette reflexion luy touchoit sensiblement le cœur. *Il s'affligeoit*, comme il dit luy-mesme, *de ce que la redemption du Sauveur estant si abondante, il n'y a que si peu de personnes qui s'en appliquent le fruit.* Jettant les yeux sur tous les siecles qui se sont écoulez depuis le commencement de l'Eglise jusqu'à present : étendant sa vûë sur toutes les nations de la terre, il estoit inconsolablement affligé de voir un si grand vuide de salut, dans une aussi grande abondance qu'est celle de la grace du Sauveur. Cette consideration l'obligeoit de s'employer de toutes ses forces à

gagner des ames à JESUS-CHRIST.
Il vouloit que ceux qui font une profeſſion ſpeciale de l'aimer, ne ſe contentaſſent pas des ſimples tendreſſes affectueuſes, mais qu'ils luy donnaſſent dans les rencontres des preuves effectives de leur amour & de leur fidelité. Il en exigeoit trois en particulier des perſonnes qu'il conduiſoit. La premiere, de renoncer inviolablement à toutes les attaches, les tendreſſes, & les complaiſances purement humaines qu'ils pourroient avoir pour les creatures, afin de rendre à J. C. leur cœur dans la pureté de leur regeneration ſpirituelle. La deuxiéme, de ne jamais rien faire avec vûë contre la pureté de ſon amour, & les interêts de ſa gloire, obeïſſant exactement juſqu'aux plus petits mouvemens de la grace. La troiſiéme, de faire tout le bien, à quoy ſon Saint Eſprit les porteroit, ſuivant fidelement les connoiſſances qu'il leur donneroit, embraſſant toutes les occaſions qu'il leur preſenteroit, & rempliſſant tous ſes deſſeins dans toute leur étenduë. Ce qu'il recommandoit tant aux autres, c'eſt ce qu'il pratiquoit luy-meſme avec

une parfaite exactitude.

Sa devotion pour la sainte Vierge & pour S. Joseph.

Aprés le Fils de Dieu, sa sainte Mere estoit le plus cher objet de sa pieté. Il en conçut les premiers sentimens dés son plus jeune âge, & cette devotion prit toûjours depuis de nouveaux accroissemens dans son cœur. C'estoit à la sainte Vierge qu'il se tenoit obligé de sa vocation Religieuse, du don de chasteté qu'il avoit reçû de Dieu, & du succés de ses études, de sa regence, de ses Missions, & de toutes ses entreprises. Il mettoit sous sa protection tous les desseins qu'il formoit soit pour sa propre perfection, soit pour le service du prochain. Elle estoit son azyle, sa confiance, & sa principale consolation aprés le saint Sacrement. Les belles pensées qu'il faisoit reciter à sa loüange estant Regent, les frequentes Messes qu'il disoit pour demander la propagation de son culte, l'ardeur qu'il témoignoit pour attirer tout le monde à son service, l'estime & l'affection qu'il faisoit paroître pour son Rosaire & son saint Scapulaire, le jeûne du Samedy qu'il observa religieusement pendant quelques an-

nées, sont autant de preuves de son amour pour elle.

Cet amour estoit tout spirituel; & pour en concevoir une juste idée il faudroit estre élevé au mesme degré de la vie interieure qu'il estoit. Il se proposoit l'interieur de la sainte Vierge, comme le modele sur lequel il devoit regler le sien, & il jettoit souvent les yeux dessus, comme sur un miroir, qui luy découvroit les taches de son ame, & qui luy apprenoit à en composer tous les mouvemens.

L'on a sçû par une voye que l'on peut seurement croire, qui venoit de Dieu, que c'est par la sainte Vierge qu'il a reçu toutes les graces extraordinaires dont il a esté favorisé: qu'elle regla son imagination pour la disposer à l'oraison de simple quietude: que dans le temps de ses grandes peines elle le soûtint d'une maniere merveilleuse: qu'elle luy obtint cette patience invincible, & cette égalité constante qu'il faisoit paroître dans ses souffrances.

Il joignit à la devotion de Nôtre-Dame celle de saint Joseph, témoignant un zele tout particulier pour

le faire honorer par les perſonnes ſur qui ſes emplois luy donnoient quelque ſorte d'autorité.

Le don de conſeil que le ſaint Eſprit luy avoit communiqué, luy ſervoit également pour ſe conduire luy-meſme dans les voyes du ſalut & de la perfection, & pour y conduire les autres.

Le don de conſeil.

Quant à ce qui le touchoit il gardoit inviolablement cette maxime, qu'en ce qui dépendoit de ſa liberté il choiſiſſoit toûjours le plus parfait, ſelon que Dieu le luy faiſoit connoître ; & lors qu'il avoit une fois pris ſon parti, jamais depuis il ne prenoit le change.

On eſtoit ſi perſuadé de ſa prudence, qu'on s'adreſſoit à luy de tous côtez pour le conſulter ſur les cas de conſcience, & ſur la conduite des ames. Ses deciſions eſtoient fort ſeures, & il ne ſe pouvoit rien dire de plus net, de plus precis, ny de plus ſenſé.

Les perſonnes meſme de la premiere qualité luy demandoient avis dans leurs plus importantes affaires, & pluſieurs deſiroient qu'il les aſſiſtât à l'heure de la mort. Madame

la Marquiſe d'Aſſerac fut de ce nombre, & le Pere luy inſpira de ſi humbles ſentimens de penitence, qu'elle voulut mourir la corde au coû comme une criminelle, qui allant paroître devant ſon Juge eſperoit de le flechir par cette poſture humiliante, & de l'obliger à luy prononcer un arrêt de miſericorde pour l'eternité.

Monſeigneur Sebaſtien de Roſmadec Evêque de Vennes s'eſtant confeſſé dans ſa derniere maladie à un homme de grand merite, ne fut point neanmoins content qu'il n'eût encore fait une Confeſſion generale au Pere Rigoleuc. Ce Pere la luy fit faire, comme il avoit accoûtumé en de pareilles occaſions, c'eſt à dire avec des recherches & des diſpoſitions extraordinaires. Elle dura pluſieurs jours. Ce Prelat parut extremement touché, fonda des catechiſmes dans les Paroiſſes, dont les gros fruits appartiennent à l'Evêque, & ordonna diverſes bonnes œuvres tant de juſtice que de charité juſqu'à la ſomme de quarante mille livres.

Pour juger avec quel avantage le

P. Rigoleuc posseda les autres dons du Saint Esprit, il ne faut que lire ses écrits, que l'on trouvera tout remplis de la science, qui fait les Saints; de la force & de la penetration que l'intelligence des veritez eternelles donne à l'esprit ; & de l'onction que la divine sagesse répand dans les cœurs. Ces lumieres, cette force si penetrante, & cette onction se communiquoient à ses paroles avec des effets merveilleux, lors qu'en public ou en particulier il parloit de Dieu, & des choses divines.

Les dons de science, d'intelligence & de sagesse.

CHAPITRE IX.

Son dessein de bâtir le Seminaire.

IL estoit fort infirme & menacé d'apoplexie depuis plusieurs années, & cependant il continuoit encore à travailler par-dessus ses forces. Sa derniere entreprise fut pour la chose du monde qu'il avoit le plus à cœur, sçavoir l'établissement d'un Seminaire, où les jeunes Ecoliers qui se destinent à l'Eglise, fussent élevez de bonne heure dans l'étude des Lettres & de la pieté, sous la con-

Il entreprend de bâtir un Seminaire pour y élever les jeunes gens qui se destinoient à l'état Ecclesiastique.

duite des Peres du College de Vennes. Ce dessein ayant esté d'abord agreé de l'Evêque, le Pere en commença l'execution avec le secours de quelques-uns de ses amis touchez du mesme zele. Ceux-cy fournirent à la dépense, & luy de son côté donna ses soins à cet ouvrage avec une application qui le faisoit descendre dans le détail des moindres choses qui regardent l'œconomie, comme les seculiers les plus interessez ont accoûtumé de faire, jusques-là que des personnes qui l'avoient toûjours connu comme un homme tout interieur & fort éloigné du soin des choses temporelles estoient surpris de le voir alors devenu si grand ménager, ne penetrant pas le motif qui le faisoit agir de la sorte. Mais avant que le bâtiment fût achevé il plut à Dieu de l'appeller de la terre au Ciel, pour luy donner la recompense de ses travaux. S'il n'eut pas sur la terre la consolation de voir son Seminaire bâti, il eut dans le Ciel la joye d'apprendre qu'il estoit destiné de Dieu à un autre dessein plus étendu, & plus utile à l'Eglise, que celuy qu'il s'é-

toit proposé. Il n'avoit pensé qu'à instruire un petit nombre de jeunes Ecclesiastiques, & Dieu vouloit que son ouvrage servît à la reformation des mœurs du Clergé, de la Noblesse & de tous les Estats non seulement du Diocese, mais encore de toute la Province. Voicy de quelle maniere la providence divine fit reüssir son dessein.

Elle permit qu'aprés que le bâtiment fut achevé, le Prelat changeant de pensée refusât absolument de consentir que cette maison servît de Seminaire selon le projet que l'on avoit formé. On eut beau luy representer qu'il estoit fâcheux qu'une telle dépense qui n'avoit esté faite qu'avec son agréement: demeurât inutile: Il fut toûjours inflexible, quelque consideration qu'il eût soit pour la memoire du P. Rigoleuc, soit pour le merite de ceux que ce Pere avoit laissez en mourant heritiers de son zele.

Dans l'embarras où ceux-cy se trouverent, presque tout le monde blâmant alors leur entreprise, comme c'est l'ordinaire que l'on juge des choses par le succés, Dieu leur

Ce seminaire est changé en une maison pour les retraites.

qui s'y font avec un concours prodigieux.

donna la pensée, en attendant que l'on pût gagner l'esprit de l'Evêque, d'employer quelques chambres du nouveau bâtiment à loger les personnes qui se presentoient de temps en temps pour faire les exercices de saint Ignace dans le College de Vennes. On en invita donc d'abord quelques-unes à se joindre ensemble à certains jours qu'on leur marquoit pour faire la retraite. Au commencement il n'y en venoit que quatre ou cinq à la fois, puis dix & douze, & ainsi peu à peu le nombre croissant; & le Ciel versant ses benedictions sur ces retraites, on crut qu'elles pourroient estre à la fin si frequentes & si nombreuses, qu'il s'y en feroit assez pour destiner uniquement la maison à ce saint exercice. En quoy le succés a non seulement repondu à l'attente que l'on avoit conçüe, mais l'a encore de beaucoup surpassée, cette maison estant devenuë en effet un Seminaire de retraites. On y en fait seize par an. Le concours des personnes qui y viennent des Dioceses mesme les plus éloignez, est si grand que l'on y en compte tous les ans plus de

deux mille, partie Ecclesiastiques & partie Laïques de toute condition ; & les fruits sont si merveilleux, qu'on peut dire de cette Maison de benediction ce que Monsieur Vincent de Paul le saint Fondateur des Peres de la Mission disoit de celle de saint Lazare, *que Dieu l'a choisie pour estre un theatre de ses misericordes, où le Saint Esprit fait une descente continuelle sur les ames de ceux qui viennent y faire des retraites.*

C'est ce qui a donné occasion à de pareils établissemens qui se sont faits avec le mesme succés dans nos Colleges de Kimper, de Rennes, de Doüay, dans nôtre Maison de Nantes, dans nôtre Noviciat de Paris, & dans celuy d'Avignon.

Mais comme l'on a fait imprimer depuis peu un petit Livre qui explique la conduite qui se garde dans les deux Maisons de retraite de Vennes, sçavoir dans celle des hommes, & dans celle des femmes qui n'est pas moins frequentée que l'autre, je ne m'étendray pas davantage sur ce sujet. Il me suffit d'avoir remarqué que c'est le Pere Rigoleuc qui a jetté les fondemens de l'édifice que

Dieu destinoit à cet excellent ouvrage, & que l'on peut attribuer à ses merites & à ses prieres la benediction que le Ciel à donnée à cette entreprise si utile au salut des ames.

Sa derniere maladie, & sa mort.

Il y travailloit actuellement lors qu'une fausse pleuresie l'attaqua au commencement du mois de Février, & au bout de trois semaines elle luy osta la vie.

CHAPITRE X.

Sa derniere maladie & sa mort.

COmme il eut un pressentiment de sa mort il pensa d'abord à s'y disposer de la maniere qu'il s'étoit prescrite dés son second Noviciat, & que nous avons rapportée cy-dessus.

Le Pere Vincent Huby.

J'ay sçu de son Confesseur que dés que son mal parut dangereux, il voulut faire une Confession generale de toute sa vie, & la fit à plusieurs reprises. La methode qu'il garda pour la faire avec plus d'ordre & de contrition fut de diviser les pechez de sa vie en plusieurs

especes ; & se confessant tous les jours à son ordinaire des pechez de l'état present, il ajoûtoit un jour une espece des pechez du passé, le jour suivant une autre espece, le 3me. jour encore une autre ; ce qu'il continua ainsi durant toute une semaine.

Quinze jours avant sa mort, comme il estoit depuis trois jours fort inquieté de l'apprehension des Jugemens de Dieu, Nôtre-Seigneur luy fit la grace de le consoler dans cette peine par une voix interieure, qui venant, ce luy sembloit, comme de bien loin, luy dit clairement & distinctement ces paroles : *Ridebis in die novissimo*, *vostre dernier jour sera pour vous un jour de réjoüissance* ; & à l'instant toute sa crainte se dissipa, & son esprit se trouva calme & dans une douce assurance de son salut. Il raconta cette faveur à son Confesseur lorsqu'il vint à l'heure accoûtumée pour entendre sa Confession ; & parce qu'il ne faisoit pas un fort grand fonds sur ces sortes de graces qui peuvent estre trompeuses, & qu'il s'appuyoit uniquement sur la conduite de la Foy, il luy ajouta ces belles paroles de saint Pierre : *Et*

habemus firmiorem propheticum sermonem, cui benefacitis attendentes, mais nous avons les oracles des Prophetes, dont la certitude est plus affermie, ausquels vous faites bien de vous arréter. Ainsi mon Pere, dit-il, continuons nôtre Confession generale, comme nous faisions auparavant.

2. Petr. 1.

Aprés qu'elle fut achevée il reçut les autres Sacremens avec de grands sentimens de pieté, de contrition & d'humilité, qui l'accompagnerent jusqu'au dernier soûpir.

J'ay appris d'un des Peres qui fut le plus assidu auprés de luy pendant les derniers jours de sa vie, qu'il le prioit de temps en temps de luy faire produire, comme l'on feroit à un enfant, les actes des vertus Chrétiennes, dautant, disoit-il, qu'il avoit besoin de cette assistance comme un enfant.

Le Pere Jean Hay de la Motte.

Une si rare humilité meritoit un secours extraordinaire du Ciel. Ce fut de la sainte Vierge qu'il le reçut, comme nous l'avons appris par une revelation, que nous jugeons estre du nombre de celles, ausquelles on peut seurement ajoûter foy. Cette Mere de grace qui luy avoit fait

fait tant de faveurs pendant le cours de sa vie, voulut y mettre le comble au moment de sa mort. Elle luy apparut dans une vision intellectuelle, qui le remplit de joie; & dans l'excez de cette consolation son ame se détachant de son corps suivit sa chere Maîtresse dans le sejour des Bienheureux, n'ayant plus de taches à expier dans le Purgatoire, ainsi qu'il fut montré à la personne qui eut la revelation dont nous parlons.

Il mourut à Vennes le 27. jour de Fevrier l'an 1658. 41. an & quelques mois aprés son entrée en la Compagnie, & le 63. de son âge.

CHAPITRE X.

Témoignages de sa pieté aprés sa mort.

Concours du peuple à ses obseques.

SEs obseques furent honorées du concours de toute la ville. Chacun vouloit avoir de ses reliques. Les uns demandoient de ses habits, d'autres du linge trempé dans son sang. La plûpart faisoient toucher leurs

chappelets à son corps. On luy coupa presque tous ses cheveux. Lors qu'on eut descendu le corps dans la fosse, & qu'on fut sur le point de luy couvrir le visage, il falut differer quelque temps pour contenter la pieté du peuple qui ne se pouvoit lasser de le regarder.

Ses Missions ont continué jusqu'à present par le zele de ses enfans spirituels.

Il laissa en mourant son heritage à ses enfans, je veux dire l'esprit & le zele des Missions aux Ecclesiastiques qu'il avoit formez de sa main. Ces fervens Ouvriers ont toûjours continué depuis sa mort jusqu'à present de travailler à la conqueste des ames. Ceux qu'il avoit formez en ont formé d'autres, en si grand nombre qu'il y en a d'ordinaire 40. & 50. qui prêchent le Carême en diverses stations du Diocese; & quelquefois il se fait en mesme temps par les seuls Ecclesiastiques deux Missions chacune de 15. à 20. Prêtres, l'une dans le quartier où l'on ne parle que Breton, l'autre dans celuy où l'on parle François.

Quant à son zele pour l'instruction des Prêtres, le Pere François le Grand Religieux fort capable & fort spirituel luy succeda dans cet

employ : & pour y mieux réüssir il établit au College de Kimper une Congregation d'Ecclesiastiques, qui a produit dans la Basse Bretagne les mesmes fruits que celle que le Pere François Pavoni l'un de nos plus grands hommes d'Italie avoit établie à Naples, & qui remplit tout le Royaume d'excellens Ecclesiastiques.

Revelations de la gloire dont son ame joüit au Ciel.

Plusieurs personnes ont eu des connoissances surnaturelles de la gloire dont cet humble serviteur de Dieu joüit dans le Ciel. Dés son vivant Marie de sainte Barbe, cette sainte Ursuline dont nous avons déja parlé, le vit un jour dans un éminent degré de gloire, & Dieu luy ajoûta : *Voilà la place qu'il aura dans le Ciel, s'il persevere.*

Il apparoît en songe à la Mere Marie de la sainte Trinité Ursuline.

Quelque temps aprés sa mort la Mere Marie de la sainte Trinité, l'une de ses plus cheres filles spirituelles, qui a esté souvent Superieure des Ursulines de Ploërmel, le vit avec des marques de gloire dans un songe dont les particularitez & les effets peuvent faire juger qu'il ne venoit pas d'une cause purement naturelle. *Une nuit*, dit-elle, *que j'a-*

vois esté obligée de veiller jusques à environ deux heures aprés minuit, m'étant endormie d'un sommeil fort doux & tranquille, il me sembla voir entrer le Pere Rigoleuc dans une grande chambre où je m'imaginois estre, roulant dans mon esprit des pensées d'inquietude touchant certaines choses temporelles que j'apprehendois. Son visage brilloit d'un éclat & d'une majesté qui m'invitoit à le regarder avec un profond respect, & me jettant une œillade severe il me dit d'un ton de voix élevé : A quoy pensez-vous ? je luy declaray le sujet de mes pensées. Surquoy s'animant de zele il me commanda de me mettre à genoux pour l'écouter, & puis il me representa fortement que la pureté d'un Dieu ne pouvoit supporter des pensées pareilles à celles dont je m'embarrassois : que je manquois de fidelité pour ma perfection particulierement en trois choses : la 1ere à éviter l'occasion de parler au temps du silence : la 2me à chasser les inquietudes qui m'arrivent pour le regard du temporel de la maison : la 3 à me tenir appliquée à Dieu dans l'oraison : que je donnois entrée dans mon esprit à mille objets qui se presentoient &

que j'entretenois par ma lâcheté ce qui soüilloit extrémement mon ame. Il ajoûta en haussant la voix : Pauvre Fille, à quoy pensez-vous ? le temps est si court. Paroles qu'il repeta par trois ou quatre fois. Je me jettay à se pieds toute confuse ; & comme je voulois ouvrir la bouche pour excuser ma foiblesse, il m'ordonna de me taire, & levant une baguette qu'il tenoit en sa main comme pour me frapper : Je verray, dit-il, *si vous profiterez de ma reprimande, & si vous y manquez je reviendray, & je vous frapperay de telle sorte qu'il vous en souviendra. Ensuite il disparut sans me dire un seul mot de consolation.*

Voilà ce qu'écrit cette sage & vertueuse fille, qui me racontant la mesme vision plusieurs années aprés, m'ajoûta que quoy qu'elle ne l'eût euë qu'en songe, elle en avoit ressenti le mesme effet que les graces du Ciel ont accoûtumé d'operer. Et pour moy qui ay parfaitement connu la solidité de son esprit, la droiture de son cœur, & sa grande experience dans les choses spirituelles, je défere beaucoup à son témoignage & à son sentiment.

Il apparoît en état de gloire au Pere Ioſeph Poncet illuſtre Miſſionnaire de la Compagnie de Ieſus.

Le Pere Joſeph Poncet me dit un jour pendant que nous demeurions enſemble à Kimper, qu'il ſçavoit une perſonne fort accoûtumée à recevoir des viſites du Ciel, qui en avoit reçu depuis peu une ſignalée du ſaint Enfant Jesus & de ſa ſainte Mere accompagnez de ſaint Joſeph, & de pluſieurs autres Saints, entre leſquels eſtoient le Pere Rigoleuc, & le Pere Cauſſin : que ces deux Peres eſtoient encore apparus diverſes fois à la meſme perſonne, & l'avoient entretenuë familierement, de ſorte qu'il ne doutoit point qu'ils ne fuſſent au rang des Bienheureux. J'ay depuis trouvé à la Martinique, où le Pere Poncet a glorieuſement fini la courſe de ſes travaux Apoſtoliques, un écrit de ſa propre main où il marquoit expreſſément que c'eſtoit luy-meſme à qui ces viſites du Ciel avoient eſté renduës dans l'Abbaye de la Joie en Baſſe Bretagne. Ceux qui l'auront connu n'auront pas de peine à ſe perſuader de la verité de ſes revelations. C'étoit un eſprit excellent, un homme heroïque, un prodige de mortification. Je puis aſſurer que je n'ay encore vû perſon-

ne en qui j'aye reconnu de plus ſenſibles marques de ſainteté qu'en luy, une foy plus vive, une pieté plus tendre, une ſimplicité plus Evangelique, une humilité plus profonde, un ſi rare don d'oraiſon, un plus grand dés-intereſſement, & un zéle plus ardent, & plus infatigable. Dieu l'avoit prévenu dés le berceau de ſes graces les plus extraordinaires; & pendant tout le cours de ſa vie Nôtre-Seigneur, la ſainte Vierge, les Anges, & les Saints le viſitoient ſi ſouvent, & traitoient ſi familierement avec luy, qu'on peut dire que ſa converſation eſtoit plus dans le Ciel que ſur la terre. Nôtre-Dame luy fit des careſſes & des faveurs, qui égalent ou qui ſurpaſſent tout ce que nous en liſons dans les vies de ſes plus illuſtres Favoris. Il ne reſpiroit que le Martyre, & Nôtre-Seigneur luy avoit fait la grace de ſouffrir des travaux incroyables, & la mutilation d'un de ſes doigts dans le Canada, dont il fut un des premiers Miſſionnaires. Il mourut le 18. Juin l'an 1675. le 65. de ſon âge, & le 45. depuis ſon entrée en la Compagnie.

Voicy encore un témoin irrepro-

Il apparoît à un vertueux Prestre de ses disciples.

chable de la gloire du Pere Rigoleuc. C'est un Prestre de ses Disciples nommé Jean Kermen : Le Pere avoit pris un grand soin de sa conduite pendant ses études, & au commencement de sa Prêtrise. Il estoit alors de la Congregation de la sainte Vierge, & il avoit fait d'heureux progrés dans les Lettres, & dans la pieté. Mais depuis estant allé demeurer en son païs, il s'y laissa entraîner insensiblement dans le desordre, & il passa presque neuf ans dans ce miserable état.

Comme sa conscience ne luy donnoit point de repos, il alloit de tous côtez, à Vennes, à Kimper, à Rennes, & il s'adressoit à toutes sortes de Religieux pour faire des Confessions generales ; mais sans autre effet que d'en remporter de nouveaux remords de conscience, dautant qu'il ne quittoit pas l'occasion du peché.

Parmi tous ses desordres il avoit toûjours conservé une affection particuliere pour la sainte Vierge, & il avoit souvent ressenti des effets miraculeux de sa protection. Un jour disant la Messe dans une de ses Chappelles qu'il servoit, aprés la conse-

cration Dieu luy ouvrit les yeux pour luy faire voir l'énormité de ses crimes. Il en fut si penetré qu'il luy sembloit que JESUS-CHRIST alloit prononcer l'arrest de sa damnation, & & que l'Enfer estoit prest de l'engloutir. Il eut recours à son asyle ordinaire, l'Avocate des pecheurs, & forma tout de bon le dessein de changer de vie. Mais ce qui acheva entierement sa conversion, fut une retraite qu'il fit à Vennes au mois de Juillet de l'an 1663. Ce fut là qu'aprés d'étranges peines interieures qu'il souffrit pendant les premiers jours, aprés de furieuses tentations qu'il surmonta avec le secours de la Mere de Dieu, un jour estant en prieres devant son Image, & la conjurant les larmes aux yeux de luy obtenir la grace de ne retomber plus dans ses dereglemens ordinaires, il vit sensiblement cette Mere de misericorde qui presentoit sa requeste à son Fils. Ensuite la petite chambre où il estoit, luy parut toute noire; & un moment aprés, un Jesuite qu'il connut estre le Pere Rigoleuc, ayant tiré comme un rideau, il vit descendre quatre Cherubins avec des flam-

beaux allumez, & puis une infinité de Saints & de Saintes d'une beauté inconcevable, comme si tout le Ciel fût descendu dans sa cellule. Il se sentit investi & tout penetré d'un feu lumineux, & brûlant comme un Soleil; & il demeura plusieurs heures dans ce ravissement.

Depuis ce temps-là il fut changé en un autre homme. Il n'aima plus que la solitude & la penitence. Il pratiqua de grandes austeritez. Il fut élevé à une sublime contemplation, où les extases luy estoient frequentes. Il se dévoüa tout au zele des ames, & aux travaux des Missions; & dans toutes les rudes épreuves par où Dieu le fit passer, il témoigna toûjours une merveilleuse constance. Il avoit une grace toute particuliere pour découvrir & convertir ces malheureuses ames qui ont un commerce secret avec les demons. Il recevoit sans cesse des visites & des faveurs extraordinaires de Nôtre-Seigneur, de Nôtre-Dame, & de plusieurs Saints. Un feu divin & delicieux le consumoit, & les les choses de l'autre vie luy estoient devenuës si sensibles par sa propre

experience, qu'il ne marchoit plus, disoit-il, dans les tenebres de la foy, estant déja, ce luy sembloit, dans la lumiere des Bienheureux.

Enfin aprés quelques années d'une vie si pleine de vertus & de merites, il mourut saintement en la Paroisse de Caudan au Diocese de Vennes le 17. jour d'Octobre, l'an.....

Plusieurs personnes ont obtenu des graces particulieres qu'ils demandoient par l'intercession du Pere Rigoleuc; & plusieurs venant prier sur son tombeau, ont éprouvé dans leurs besoins sa faveur auprés de Dieu. Une fort bonne Religieuse nous a dit que se trouvant un jour travaillée d'un si furieux mal de dents qu'elle ne sçavoit en quelle posture se tenir, elle se sentit portée à mettre par écrit quelques remarques de la vie du Pere Rigoleuc, & qu'à l'instant sa douleur cessa.

L'estime & la veneration qu'ont eüe pour luy les personnes les plus considerables qui l'ont connu.

Tous ceux qui l'ont connu, l'ont eu en une singuliere veneration, principalement les Prêtres qui avoient le plus d'habitude avec luy, les ames interieures qui conferoient avec luy des choses spirituelles, ses Superieurs, & les Prelats dans les Dio-

cesses desquels il travailla.

Monseigneur Charles de Rosmadec Evêque de Vennes, quand on luy porta la nouvelle de sa mort, en parut touché jusqu'aux larmes; & depuis toutes les fois qu'on luy en parloit, il témoignoit hautement sa douleur de la perte qu'avoit fait le Diocese en le perdant.

Le Pere Jean de la Court, homme d'un rare merite, & d'une perfection éminente, que j'ay dessein de faire connoître par un petit recüeil de sa vie & de ses écrits, estoit Recteur du College de Vennes, lorsque le Pere Rigoleuc y vint demeurer. Il disoit que le Ciel luy avoit donné un thresor en luy envoyant ce Pere, & il n'en parloit qu'avec éloge.

Un de ses Superieurs avec lequel il a eu le plus de communication, & qui a le mieux connu & le plus estimé sa vertu & sa grande intelligence dans les choses spirituelles, a esté le Pere Simon de l'Essau, qui estoit luy-mesme un homme des plus éclairez dans la vie mystique, & si possedé de l'amour de Dieu, qu'il en brûloit d'un feu sensible, dont

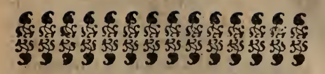
l'ardeur luy causoit souvent la fiévre & l'empêchoit de dormir.

Mais celuy qui parloit du P. Rigoleuc avec le plus d'estime, estoit le Pere Barthelemi de Fumechon. Il disoit hautement qu'avant qu'il eût eu le bien de vivre & de converser avec luy, il n'avoit qu'une connoissance grossiere de la vie interieure; mais que pendant l'année qu'ils demeurerent ensemble à Orleans il apprit dans les conversations familieres qu'il eut avec luy, en quoy consiste la vraye spiritualité. De quoy il se tenoit obligé à Dieu, comme d'une des plus grandes faveurs qu'il en eût reçuë.

Ce Pere estoit un homme de grand merite. Il avoit l'esprit eminent, une grande disposition pour toutes les sciences, une rare connoissance des Langues sçavantes & de la Langue sainte, un talent extraordinaire pour les controverses, une humeur aimable & insinuante, une douceur qui gagnoit tout le monde, & sur tout les heretiques, une tendresse de conscience qui alloit jusqu'au scrupule, & une si grande exactitude pour la charité du pro-

chain, & pour l'obſervation des regles, qu'on ne luy entendit jamais dire la moindre choſe au deſavantage de perſonne, & qu'on ne le vit jamais rompre aucune de ſes regles, non pas meſme celle du ſilence pendant 29. ans qu'il paſſa dans la Compagnie. Il y eſtoit entré fort jeune, n'ayant pas plus de 17. & à 18. ans, & il y mourut ſaintement à Roüen le 6. d'Octobre l'an 1662. Cette ville eſtoit le lieu de ſa naiſſance, & ſa famille y tient un rang fort conſiderable.





II. PARTIE.

SES TRAITEZ DE DEVOTION.

TRAITE' I.

L'AIMABLE JESUS, OU *L'EXERCICE D'AMOUR envers N. Seigneur* JESUS-CHRIST.

Les raisons qui persuadent l'amour de JESUS-CHRIST, sont au dessus de tout sentiment. Les ames les goûtent selon leur état dans la grace ; & il semble que de vouloir chercher des motifs pour nous porter à aimer Nôtre-Seigneur, c'est vouloir allumer un flambeau pour voir le Soleil dans son midy.

En effet quiconque envisagera d'u-

ne foy vive l'estre & le neant unis ensemble par une union si merveilleuse en la personne d'un Dieu fait homme pour l'amour des hommes: qui considerera que ce Dieu incarné nous a aimez jusqu'à ce point qu'il a voulu nous meriter la grace du salut par sa mort, & par la mort de la Croix, la plus cruelle & la plus honteuse de toutes les morts : que pouvant nous appliquer ses merites en mille manieres, il a choisi celle d'un abaissement qui a jetté le Ciel & toute la nature dans l'étonnement, se donnant à nous dans l'Eucharistie sous les especes du pain & du vin, & faisant de sa chair & de son sang l'aliment de nos ames pour nous unir plus étroitement à luy, & nous transformer en luy : que nous ne vivons de la vie de la grace que par l'union que nous avons avec luy, & que tous les biens surnaturels que nous recevons ou que nous esperons, nous viennent de ses mains : qui, dis-je, sera convaincu de ces veritez, comment pourra-t'il ne se pas dévoüer tout à l'amour de ce Dieu-Homme qui doit posseder les cœurs de tous les hom-

mes par tant de titres ? Pour ne le pas aimer il faut ou ne le pas connoître, ou estre pire que ce malheureux demon, dont il est parlé dans la vie de sainte Catherine de Gennes, qui ne se plaignoit point des flâmes qui le brûloient, ny des autres peines qu'il souffroit, mais seulement de ce qu'il estoit sans amour, c'est à dire sans cet amour, que tant d'ames ignorent, ou rebuttent à leur malheur eternel.

C'est le Saint Esprit qui allume cet amour dans les cœurs. Il faut le luy demander sans cesse par de tres-instantes prieres ; & pour y contribuer de nôtre part, il faut embrasser avec ferveur, & pratiquer avec exactitude les exercices de ce divin amour.

Il y en a de trois sortes, ceux de l'amour affectif, ceux de l'amour effectif, & ceux de l'amour passif. Ceux-là sont les affections interieures que l'on produit envers la personne adorable de Jesus-Christ. Ceux-cy sont les preuves & les effets, qui marquent la sincerité, & la solidité de ces sortes d'affections. Ces derniers sont les operations de

Jesus-Christ, mesme dans l'ame bien disposée.

CHAPITRE I.

De l'amour affectif.

De toutes les affections que l'amour du Verbe incarné peut produire, je me contenteray d'en marquer en particulier seulement quatre, qui pourront servir de modele pour en former d'autres.

La premiere est le desir du bien & de la gloire de Jesus - Christ. C'est icy que ses veritables amans ramassent toute la force de leurs puissances pour desirer son bien & sa gloire avec des ardeurs, des transports, des langueurs qui ne se peuvent exprimer. Ils voudroient se consumer tout entiers dans son service, & quoy qu'ils fassent pour luy donner des preuves de leur amour, quand ils feroient mesme des choses prodigieuses, ils croyent toûjours que tout ce qu'ils font, & tout ce qu'ils peuvent faire n'est rien. Car de mesme que cet Homme-

Dieu a au dedans de luy une vie d'amour immenſe, au prix de laquelle tout ce qu'il a fait & tout ce qu'il a ſouffert pour les hommes, n'eſt que comme un atome ; & de meſme que Dieu a en ſoy une vie infinie de félicité, de ſageſſe, de puiſſance, de bonté, & d'amour, en comparaiſon de laquelle tout ce qu'il opere au dehors, n'eſt qu'un point, & comme rien : De meſme ceux qui aiment ardemment Nôtre-Seigneur, quoy qu'ils faſſent & qu'ils ſouffrent pour luy, quand meſme ils ameneroient un monde entier au pied de ſa Croix, pour l'adorer, & qu'ils ſouffriroient tous les ſupplices des ſaints Martyrs, ils ne s'eſtiment jamais faire & ſouffrir que fort peu de choſes en comparaiſon de ce qu'ils voudroient faire & endurer pour leur aimable Sauveur. Ces deſirs dans leur violence rappellent toutes leurs paſſions, toutes leurs inclinations & tous les mouvemens de leur cœur, les retirant des autres objets, & les reüniſſant dans le ſeul amour du Fils de Dieu ; de ſorte qu'ils n'ont plus qu'un deſir, & un penchant ; & tou-

te cette vaste multitude de passions & de souhaits aboutit au seul desir de la gloire de JESUS-CHRIST. De mesme à peu prés qu'au sortir de cette vie toutes nos affections & nos passions, qui sont maintenant répanduës parmi les creatures, s'unissent avec violence dans un seul mouvement qui n'a pour but que les seuls interests de l'eternité: De là on peut aisément juger quels sont les effets d'un amour, qui a des desseins si rapides & si violens.

La seconde affection est la complaisance que les ames du Verbe incarné ont de ses biens & de sa gloire. Ils peuvent icy s'étendre à l'infini, voyant tous les avantages de la nature, toutes les richesses de la grace & de la gloire, toutes les perfections de la Divinité assemblées dans l'objet de leur amour. Ils n'y découvrent que des abîmes, & comme des espaces immenses, & une étenduë infinie de grandeurs. Ils n'y reconnoissent point de bornes. Dans cette vûë charmante ils goûtent avec un plaisir inconcevable tous les titres & tous les appanages de gloire que possede l'adorable humanité du

Fils de Dieu. Ils n'ont point de plus doux contentement que de la contempler comme l'objet des amours, des hommages, des adorations, & des loüanges de toute la Cour céleste. Ils sont ravis de sçavoir qu'elle a l'autorité souveraine de juger les hommes & les Anges, & que le sort & le bonheur eternel de toutes les creatures est entre ses mains. Ils triomphent de joye, de voir que son domaine s'étend sur toute la nature : qu'elle regne absolument dans l'ordre de la grace & dans l'état de la gloire : que tout le monde visible & invisible est sous ses pieds : & que tous les esprits tremblent en sa présence, & sont obligez de l'adorer ou par une soûmission volontaire d'amour, ou par la souffrance forcée des effets de sa Justice. Les amans du Verbe incarné se perdent dans ces grandes vûës, & demeurent comme interdits dans la considération de cette supréme Majesté qu'ils voyent élevée pour jamais au comble de toute la grandeur, de toute la gloire, & de toute la felicité. Dans les doux transports de cette complaisance, & dans l'excez de cette

joye ils baiſent les chaînes de cette bienheureuſe ſervitude qui les attache à cet adorable Maître, ſouhaitant de rendre la dépendance qu'ils ont de luy, encore plus grande & plus étroite s'il leur eſtoit poſſible.

La troiſiéme affection eſt une douleur ſenſible, & qui s'augmente ſans ceſſe à la vûë des pechez qui ſe commettent contre la Majeſté divine. Ils ſe deſſechent, comme David, par la violence de leur zele. Ils ſe pâment comme ce ſaint Prophete, dans le ſouvenir des injures que les pecheurs font à leur Sauveur. Ils ne peuvent ni voir ni entendre ſans horreur les outrages qui luy ſont faits par ſes ennemis. Ils deplorent la perte de tant de malheureuſes ames qui vont heurter à tout moment contre leur Redempteur, & qui ſe briſent, pour ainſi dire, contre ſa ſainteté par leurs impietez & leurs ſacrileges, contre ſa ſageſſe par leurs erreurs, contre ſa bonté par leurs noires malices, faiſant naufrage dans le port meſme du ſalut, ſi j'oſe parler de la ſorte. Ils s'affligent inconſolablement de voir que leur JESUS n'eſt point encore connu

dans tant de vaſtes regions de l'Univers, & qu'il n'eſt ni adoré ni aimé d'une infinité de pauvres peuples qui gemiſſent ſous la tyrannie des demons. Ils contemplent quelquefois leur Sauveur dans cet état pitoyable où ſainte Brigitte le vit un jour, tout déchiré de playes & couvert de ſang, ſe plaignant à elle de ce que ceux qui mépriſoient ſon amour, l'avoient outragé de la sorte. Ces penſées leur percent le cœür de douleur. Mais comme ils vivent dans le ſentiment des Saints qui conſiderent le préſent comme déja paſſé, & l'eternité comme déja préſente, ils s'élevent au deſſus des penſées & des ſentimens du temps; & regardant les outrages de Jesus-Christ comme déja paſſez, l'envisageant luy-meſme comme dans ſon triomphe & dans la conſommation de ſon regne, ils voyent tous ſes ennemis vaincus, terraſſez, aneantis ſous ſes pieds: l'orgüeil des ſuperbes abbattu, l'impieté des athées confonduë, l'inſolence des libertins reprimée, la rebellion des pecheurs domtée. Cette vûë les conſole, & modere l'excés de la douleur que leur

causoit la consideration des offenses de leur souverain Maître. Ils sont encore sensiblement touchez de voir des ames basses & rampantes, qui s'étant engagées dans un état de perfection, n'ont cependant que l'ombre & l'apparence de la vertu dont elles font profession. Enfin ils se confondent eux-mêmes à la vûë de leurs propres imperfections, & ils voudroient se cacher dans le fond des abîmes, à cause de leur ingratitude & de leur infidelité dans le service d'un Roy pour lequel ils avoüent qu'ils devroient brûler d'amour, & immoler mille fois leur vie.

La quatriéme affection est la confiance en Nôtre-Seigneur, & l'abandon de soy-mesme entre ses mains. Ses fideles amans animez de cette confiance s'entretiennent avec luy dans l'oraison comme avec un intime ami de tout ce qui les touche, s'en remettant entierement à son amoureuse providence.

1. Ils luy rendent compte de leurs pechez, de leurs imperfections, de leurs passions, de leurs mauvaises dispositions, & de tout le mal qu'ils reconnoissent en eux-mesmes, luy en

en demandant la contrition & la grace de se corriger. Quelquefois même ils luy en demandent la punition par un zele de satisfaire à sa Justice, & ils s'offrent à porter tous les châtimens qu'il luy plaira, hormis le peché qu'ils apprehendent plus que l'enfer. 2. Ils luy representent toutes leurs peines, leurs traverses, leurs afflictions, leurs chagrins, leurs dégoûts, luy demandant seulement la force & la constance pour demeurer inviolablement attachez à son bon-plaisir dans toutes sortes d'evenemens. Et pour cet effet ils luy alleguent l'amour qu'il a pour nous, sa Croix, ses souffrances & sa mort. 3. Dans tout le cours de la vie ils s'abandonnent entierement à sa providence, deposant entre ses mains tous leurs soins, leurs desirs, leurs esperances, leurs craintes, leurs inquietudes, leur reputation, leurs avantages, leurs commoditez, leur vie, leur mort, tous les interests pour le temps & pour l'eternité, ne desirant ni plus de douceurs ni moins de douleurs, ni plus de repos ni moins de travaux, ni plus de santé ni moins d'infirmitez,

ni plus de ſuccés ni moins de traverſes & de diſgraces qu'il luy plaira, eſtant reſolus de prendre tout de ſa main avec une parfaite ſoûmiſſion, adorant les diſpoſitions de ſa volonté en toutes choſes, & ne voulant eſtre que ce qu'il luy plaira pour ſa plus grande gloire, qu'ils conſiderent comme la fin de tous les eſtres.

On peut produire beaucoup d'autres affections envers Nôtre-Seigneur, comme de reconnoiſſance, d'adoration, & de loüange. Il ſuffit d'en avoir donné le modele.

CHAPITRE II.

De l'amour effectif.

POur ce qui eſt de l'amour effectif, ſon exercice eſt de nous rendre ſemblables au Verbe incarné, autant que nous le pouvons eſtre en cette vie. C'eſt là le caractere de nôtre ſanctification, qui conſiſte en ce que par la grace qui nous a eſté communiquée dans le myſtere de l'Incarnation, & qui s'étend tous les jours en nous, & s'y exprime par le Sa-

crement de l'Euchariſtie, nous nous rendions ſemblables au principe de nôtre eſtre dans la grace, qui eſt la perſonne adorable de nôtre Sauveur. De ſorte que comme il eſt la vive image de Dieu ſon Pere, de meſme nous devenions ſes vives images, exprimant en nous tous les traits de ſes états, de ſes myſteres, & de ſes vertus.

Pour cela trois choſes ſont neceſſaires, qui ſont comme autant d'exercices de ſon amour effectif, une mortification generale de la ſenſualité, une parfaite liberté d'eſprit, & une entiere dépendance de Jesus-Christ dans toutes nos actions. Par ce moyen nous deviendrons ſemblables à luy, & nôtre vie exterieure & interieure ſera une vive expreſſion de la ſienne.

1. La mortification imprime en en nous les traits exterieurs & ſenſibles de la reſſemblance de Nôtre-Seigneur. Ses effets ſont, 1. de borner les plaiſirs du corps à la ſeule neceſſité à l'égard du boire, du manger, du dormir, & des divertiſſemens: 2. de regler tous les ſens, & particulierement les yeux, la langue,

les oreilles, n'y admettant aucun plaisir, ni aucune impression qui puisse blesser la pureté de l'esprit, ou en retarder le progrés : 3. de bannir les visites & les conversations inutiles, les amitiez purement naturelles, les railleries, le ris excessif, & les effusions de joye : 4. de rejetter tout ce qui ressent le luxe & l'esprit du monde, les vains ornemens, l'affectation & la propreté recherchée, tout ce qui peut choquer la modestie & la simplicité Chrétienne dans les habits, dans les meubles, & dans l'usage des choses de la vie : 5. de retrancher l'orgüeil, la vanité, la fierté, l'ambition, & tout ce qui paroît grand & éclatant aux yeux des hommes, qui n'est en effet que bassesse aux yeux de Dieu.

II. La liberté d'esprit rend nôtre interieur conforme à celuy de Jesus-Christ. Elle demande que nous ne regardions en toutes choses que la volonté de Dieu, & que nous soyïons toûjours disposez à l'accomplir sans empressement. Quand on a donné son cœur à l'amour de Jesus, cet amour n'y souffre plus ni sentiment ni volonté propre. Il le dépoüille

de toutes les attaches, & le met dans une ſainte indifference où tout luy eſt égal. Il ne veut rien, & il veut tout. Il ne ſe ſoucie point à quoy les ordres de Dieu l'employent, ſi c'eſt à une choſe éclatante ou de peu de conſideration, fâcheuſe ou agreable. Toutes ſortes de ſuccés ſont l'accompliſſement de ſes deſirs, parce que voulant tout ce que Dieu veut qui arrive, rien ne luy arrive qui ne le contente. Ceux qui ſont attachez à leur employ, au lieu de leur demeure, à leurs commoditez ou à quelque autre choſe, ne peuvent ſervir Nôtre-Seigneur avec liberté d'eſprit, parce qu'ils ſont eſclaves de leur propre volonté. Ce qui fait qu'ils vivent avec peu de merite, qu'ils troublent la paix de leur ame, qu'ils ſe retirent de la conduite du Saint Eſprit, & des voyes de la grace, qu'ils trouvent le joug de Nôtre-Seigneur rude & peſant, & qu'ils s'expoſent à mille ſortes d'illuſions & de dangers. C'eſt pourquoy les ames ferventes doivent quitter toutes ſortes d'occupations en vûë de l'amour de Jesus-Christ quand il le demande, & rien ne leur

doit estre considerable, rien ne les doit toucher que l'amour de JESUS, tout le reste demeurant à leur égard dans l'indifference. Il faut seulement prendre garde que cette indifference ne degenere point en nonchalance & lâcheté. C'est ainsi que les Saints ont toûjours esté disposez à quitter non seulement leurs emplois, mais encore leurs sentimens, pour prendre ceux des autres quoyque moins parfaits que les leurs : Et S. Vincent Ferrier remarque que la perfection de la charité nous oblige à suivre les sentimens des autres, quand il n'y a point de peché, rejettant les nôtres qui nous doivent toûjours estre suspects, & qui d'ordinaire tiennent plus de la nature que de la grace, à cause de l'attache que nous avons à nous-mesmes.

III. Pour le regard de nos actions, elles portent le caractere de la ressemblance de Nôtre-Seigneur, quand nous les faisons par son Esprit, comme ses membres, & que c'est de luy que nous recevons le mouvement qui nous fait agir, comme ses instrumens. Ainsi, ce que nous devons faire, quand la raison,

ou l'obeïſſance, ou l'inſpiration de Dieu nous ont determinez à quelque action particuliere, c'eſt de renoncer d'abord à nôtre propre eſprit, & aux ſecretes recherches de l'amour propre, puis nous livrer à l'Eſprit de Jesus-Christ, & prendre de luy le mouvement & l'intention, enſuite executer les deſſeins de Dieu, & nous appliquer à nôtre action purement en vûë de la volonté de Dieu ſans nous arréter à la ſatisfaction que nous y pouvons reſſentir, ni nous rebutter pour l'ennuy & le dégoût que nous y pouvons trouver, mais demeurer conſtamment dans la dépendance de l'Eſprit de Jesus-Christ, & luy donner pleinement l'uſage de nos facultez & de nôtre eſtre pour accomplir en nous & par nous les deſſeins de ſon Pere.

Cette maniere d'agir eſt parfaite, & met les ames hors des atteintes de la vanité. Car d'un côté ſe voyant dans le neant, eſtant convaincuës qu'elles ne ſont qu'un pur neant ; & d'ailleurs cependant, voyant qu'elles operent le bien, elles ſont obligées de reconnoître que ce n'eſt pas elles qui agiſſent, mais que c'eſt un autre

esprit qui opere en elles, & par elles des choses si éloignées de l'abîme du neant & des miseres où elles se voyent plongées. Ce qui fortifie tellement leur amour, qu'il leur semble quelquefois que ce n'est plus elles-mesmes, mais un autre qui vit en elles, & qui fait par elles tout ce qu'elles font.

Il n'est pas concevable combien l'on tire d'avantage de ces exercices de l'amour du Verbe incarné. Le cœur se détache des creatures, l'amour propre se diminuë & s'éteint, les defauts se corrigent, l'ame se remplit de l'Esprit de Jesus-Christ, & l'on avance à grands pas dans la perfection.

CHAPITRE III.

De l'amour passif.

JE n'entreprens pas icy de dire tout ce que l'amour de Jesus-Christ opere dans les ames pures. Il me suffit de rapporter seulement quatre de ces operations.

La premiere operation de Jesus-

Christ dans l'état ſurnaturel eſt de bleſſer l'ame d'une playe douce & agreable qui la rend malade, & comme languiſſante d'amour : & de meſme que les malades perdent l'appetit & le goût des viandes, la couleur & l'embonpoint ; de meſme l'ame qui a reçu cette playe de l'amour divin perd le goût & l'affection des creatures. Elle prend une autre conſtitution interieure. Ses appetits & ſes deſirs ne peuvent plus ſe porter aux choſes de la terre ; & n'ont plus de mouvement que pour aller chercher en Jesus-Christ leur centre & leur repos. Les ſoûpirs éclatent de temps en temps. Une ſecrete langueur conſume lentement le corps. On ne trouve plus d'appui, ni de conſolation que dans l'unique objet que l'on aime. Mais il n'y a que la main d'un Dieu qui puiſſe faire une telle playe dans l'ame de ſes ſaints amans.

La ſeconde operation de Nôtre-Seigneur dans les voyes ſurnaturelles conſiſte en ce que l'ame déja bleſſée de la ſorte que nous venons de dire, ſent ſa playe s'approfondir de plus en plus, & les impreſſions de l'amour augmentent juſqu'à ce point

qu'elle ne peut faire autre chose que de chercher sans cesse son Dieu. Elle en est toute occupée en tout temps & en tout lieu. Ses pensées, ses affections, ses paroles, toutes ses actions sont imbuës de cet amour. Soit que l'on travaille ou qu'on se repose; qu'on veille ou que l'on dorme; que l'on mange, que l'on se divertisse, on ne pense continuellement qu'à l'objet de son amour, & on n'a soin que de l'aimer & de luy plaire. Tous les autres soins se sont heureusement perdus dans cet unique soin. Mais pour en venir là, il faut se purifier de plus en plus, renoncer à tout autre amour, effacer de son esprit toutes les idées qui n'ont point de rapport à JESUS-CHRIST. Et comme les efforts de l'ame, quelque genereuse qu'elle soit, sont trop foibles pour l'élever au point de pureté que Dieu demande d'elle, il y met luy-mesme la main, & par une rigueur favorable il jette cette pauvre amante dans des peines extraordinaires, où elle se purifie, comme l'or dans le creuset.

La troisiéme operation de l'amour de JESUS-CHRIST dans l'état pas-

ſif eſt d'éclater en des actions heroïques, & dignes de l'amour d'un Dieu. Mais tout cela n'eſt point capable de contenter une ame qui porte au dedans d'elle un incendie d'amour immenſe. Les plus grands efforts luy ſemblent petis, la multitude ne luy paroît quaſi rien, la plus longue durée ne luy eſt que comme un moment. Quoy qu'elle faſſe, elle s'eſtime toûjours inutile, & la plus méchante de toutes les creatures, parce que l'amour luy enſeignant ce que Dieu merite ; & luy faiſant goûter plus intimement la ſouveraine verité, elle voit clairement que tout ce qu'elle fait eſt imparfait, & que ſes meilleures actions ſont pleines de defauts. Ce qui la guerit de la vanité & de la preſomption, & l'empêche de juger mal des autres.

La quatriéme operation de l'amour de JESUS-CHRIST dans les voyes ſurnaturelles, eſt de mettre l'ame dans un état de ſouffrance, & comme en une perpetuelle Croix, luy donnant d'ailleurs tant de force, que tout luy ſemble facile & leger. Son plaiſir eſt de mourir mille fois le jour pour celuy qu'elle aime. Elle ne cher-

che plus de goût ni de consolation en Dieu, bien loin d'en chercher dans les creatures. Elle ne demande plus de faveurs à Dieu pour ses propres interests, mais elle applique tous ses soins à connoître comment elle pourra plaire davantage à Dieu ; & le connoissant elle se porte de tout le poids de son inclination, & de toute l'étenduë de ses forces à l'entreprendre & à l'executer. Et Dieu de son côté voyant que dans ce penible état, dans ce dépoüillement general des creatures elle luy témoigne un amour si genereux, si pur, si désinterressé, il ne peut souffrir qu'elle soit dans la peine sans la secourir, & il se sent comme obligé de luy faire des caresses, & de se communiquer à elle avec des profusions extraordinaires de graces.

TRAITÉ II.

L'HOMME D'ORAISON,

OU

INSTRUCTION

touchant l'oraiſon mentale, ſelon les trois états de la vie ſpirituelle.

CHAPITRE I.

Avis pour les commençans touchant la Meditation.

§. I.

Maximes generales touchant l'oraiſon.

I. L'ORAISON eſt un don de Dieu, qui depend beaucoup plus de la grace que de nôtre induſtrie & de nôtre travail. Le Saint Eſprit en eſt l'auteur & le Maître. C'eſt luy qui nous y appelle : C'eſt de luy que nous en devons attendre le ſuccés. Nous pouvons neanmoins de nôtre côté nous y diſpoſer par la pureté

de cœur, par le recüeillement, par la pratique des vertus, qui rendent les ames capables de traiter avec Dieu. L'usage & l'experience servent encore beaucoup pour faciliter ce saint exercice, & la conduite d'un sage Directeur y est necessaire pour éviter les illusions du demon, qui sont si ordinaires & si dangereuses en cette maticre.

II. Comme la fin & le but de l'oraison est de nous unir à Dieu par l'application de l'entendement & de la volonté, elle est d'autant plus parfaite qu'elle nous unit davantage à Dieu, & que par la communication de son esprit elle nous donne plus de force pour pratiquer le bien.

III. De toutes les differentes manieres d'oraison que l'on peut faire, la meilleure à nôtre égard est celle pour laquelle nous avons le plus d'attrait, qui nous reüssit le mieux, & dons nous tirons plus de profit quelque sorte d'oraison que ce soit.

IV. Tout ce qui soüille le cœur, comme les pechez, les passions, & le dereglement des sens : ou ce qui l'embarrasse, comme le trop d'occupation, l'empressement, les scru-

pules, les inquietudes d'esprit, empêchent le succés de l'oraison.

V. Allez à l'oraison avec une intention pure, de n'y chercher que Dieu, & une humble resignation à sa volonté pour y faire & pour y souffrir tout ce qu'il luy plaira.

VI. Au commencement de l'oraison, avant que de vous appliquer au sujet que vous avez preparé, demeurez un peu de temps dans une cessation de toutes sortes d'actes. Cela sert pour arréter l'agitation des sens, de l'imagination & de l'appetit; pour mettre l'esprit en repos, & pour établir l'ame dans un fonds de paix interieure qui la dispose à recevoir l'operation de Dieu.

VII. Mettez-vous ensuite dans la presence de Dieu par un acte de foy, qu'il faut renouveller de temps en temps pendant le cours de l'oraison.

VIII. Tenez le corps immobile & sans agitation, autant qu'il vous sera possible. Cela sert extrémement pour la tranquilité de l'ame.

IX. Tenez-vous dans une application moderée à l'égard du sujet de l'oraison, & des actes de l'entendement & de la volonté, sans vous

trop bander l'eſprit, ni faire des efforts de la poitrine ou de la tête.

X. Ne tenez compte des extravagances de l'imagination, & ne vous inquietez point de la peine qu'elle vous fait; mais empêchez ſeulement que vôtre eſprit ne la ſuive dans ſes égaremens, & lors qu'il vient à ſe diſtraire, ramenez-le doucement à ſon ſujet ſans faire de reflexion ſur les diſtractions.

XI. Perſuadez-vous que quand vous ne feriez autre choſe durant tout le temps de l'oraiſon que de tenir ferme dans le combat des penſées importunes que vous avez, ſans y conſentir, & de ſouffrir la peine, l'ennui & le dégoût que vous reſſentez ſans vous laiſſer abbattre, ce ſeroit une fort bonne oraiſon.

XII. Quand vôtre eſprit ſe trouvera ſi aride que vous ne puiſſiez ni mediter ni produire des affections, ſouffrez cette ſechereſſe avec patience, & tenez-vous doucement en la preſence de Dieu.

XIII. Arrétez-vous davantage là où vous trouverez plus de devotion & de goût, & tâchez de donner toûjours plus d'action à la vo-

lonté qu'à l'entendement, vous portant plus aux affections qu'aux considerations.

XIV. Enfin souvenez-vous que puisque la meilleure oraison n'est pas celle où l'on a plus de goût, plus de consolation & de facilité, mais celle où l'on est plus fidele, plus constant & plus soûmis aux dispositions de la volonté de Dieu, le moyen le plus assuré pour réüssir dans l'oraison, est la fidelité, la constance, la resignation à la volonté de Dieu, pour porter le poids de nos peines & de nos miseres sans jamais nous décourager. Faisons de nôtre côté tout ce qui est en nôtre pouvoir, & tenons pour certain qu'en quelque disposition que nous nous trouvions à l'oraison, si nous sommes fideles à la souffrir, Dieu la fera réüssir à sa plus grande gloire, & à nôtre plus grand bien.



§. II.

La pratique de la meditation, ou oraison de discours.

DAns l'oraison de discours, que l'on nomme communément meditation, chacune des trois puissances de l'ame a son employ. La memoire en propose le sujet, & quelquefois l'imagination en represente une peinture: l'entendement le considere, & en tire des conclusions pratiques: la volonté en tire des affections & des resolutions.

On prend ordinairement pour sujet de sa meditation un mystere, ou une sentence de l'Ecriture sainte, ou une verité de la Foy.

Avant le temps de l'oraison l'on en lit le sujet, & l'on en prepare les points.

On la commence par se mettre en la presence de Dieu avec une profonde adoration: Puis on se represente confusément & en general le sujet qu'on veut mediter & pour le bien faire on demande au Saint Esprit le secours de sa grace, & à la

ſainte Vierge ſon aſſiſtance.

Sur chaque point on fait des conſiderations, des affections, des reflexions, & des reſolutions,

I. Si l'on medite un myſtere on l'enviſage en détail, & on en developpe toutes les circonſtances pour s'inſtruire & ſe convaincre de ce qu'on doit faire ou éviter, ou ſouffrir. Si l'on medite une ſentence de l'Ecriture, ou une verité de la Foy, on tâche d'en penetrer le ſens & l'on en tire des concluſions morales pour ſa conduite. Et dans tous ces raiſonnemens on s'appuye particulierement ſur la Foy que l'on fait ſervir de baſe & de fondement à tous les actes de l'entendement & de la volonté, qui ſe font dans l'oraiſon.

II. Les affections naiſſent des conſiderations ſuivant le ſujet que l'on medite. Les principales ſont l'admiration, la reconnoiſſance & les actions de graces, la confiance & l'abandon de ſoy-meſme entre les mains de Dieu, l'amour, les deſirs, la joye, & la complaiſance, la compaſſion, la crainte, la haine, l'horreur, &c.

III. Faisant reflexion sur sa vie passée par rapport au sujet qu'on medite, on reconnoît les déreglemens de sa conduite, & l'on en reçoit une sainte honte, & une humble & amoureuse contrition.

IV. Sondant les sentimens de son cœur pour le present, l'on tâche de se mettre & de s'affermir dans la meilleure disposition qu'il est possible, conformément au sujet de la meditation, & aux lumieres que Dieu donne.

V. Jettant les yeux sur l'avenir on fait de fortes resolutions soit pour la pratique du bien, soit pour la fuite du mal. L'on en prévoit les occasions, on s'encourage, on offre à Dieu ses bons desirs, & on luy fait mille protestations de fidelité.

Ainsi l'oraison se finit par un entretien affectueux que l'on appelle colloque, où l'on s'adresse tantost à Dieu, tantost à quelqu'une des trois Personnes de la sainte Trinité en particulier, tantost à la sainte Vierge, ou aux Anges, ou aux Saints dont on invoque le secours.

§. III.

Diverses manieres d'oraison pour en faciliter l'exercice aux commençans.

LA premiere est celle dont sainte Therese témoigne qu'elle se servit lors qu'elle commença de traiter avec Dieu par ce saint exercice; elle est fort aisée & differe peu de la simple lecture.

On prend un Livre spirituel, comme le Nouveau Testament, ou le Livre de l'Imitation de Nôtre-Seigneur, on en lit par intervalles quelque Chapitre, ou quelques lignes. On medite un peu ce qu'on a lû, tâchant d'en penetrer le sens, & de se l'imprimer dans l'esprit. On en tire quelque sainte affection, comme d'amour de Dieu, de penitence, ou de quelque autre vertu, & l'on propose de la pratiquer dans l'occasion, lors qu'elle se presentera.

Il faut seulement éviter deux extremitez, l'une de trop lire, l'autre de vouloir trop mediter, de sorte que l'esprit vienne à s'égarer, & à se desecher plûtost qu'à s'animer à la

pratique du bien qu'on ſe propoſe. Mais il faut demeurer dans les bornes d'une juſte moderation, s'arrétant à chaque pauſe autant de temps que l'eſprit y trouvera un entretien agreable & utile.

La deuxiéme eſt preſque la meſme que la précedente. On prend pour ſujet un texte de l'Ecriture, ou quelque priere vocale, comme *le Pater*, *l'Ave*, *le Credo*: On la prononce de bouche, ou ſeulement de cœur; on s'arréte ſur chaque mot, d'où l'on tire divers ſentimens de pieté, ſur leſquels on s'entretient tandis que l'on y trouve du goût. A la fin on s'adreſſe humblement à Dieu pour luy demander quelque grace, ou quelque vertu, ſuivant le ſujet qu'on a medité.

Il faut obſerver trois choſes dans la pratique de cette oraiſon, 1. de ne s'arréter pas trop long-temps avec ennuy & dégoût ſur un mot; mais quand on n'y trouve plus dequoy s'entretenir, paſſer doucement à un autre. 2. Que quand on ſe ſent touché de quelque bon ſentiment, on doit s'y arréter tandis qu'il dure, ſans ſe mettre en peine de paſſer

plus avant. 3. Qu'il n'est pas necessaire de faire toûjours de nouveaux actes ; mais qu'il suffit quelquefois de se tenir devant Dieu, ruminant en silence les paroles qu'on a déja meditées, ou goûtant le sentiment qu'elles ont produit dans le cœur.

La troisiéme peut servir lorsque le sujet qu'on a preparé ne fournit pas assez d'entretien. On peut alors s'occuper utilement à faire des actes de foy, d'adoration, d'action de graces, d'esperance, d'amour &c. Par exemple : Je crois, mon Dieu, que vous me voyez, que vous vous appliquez à ma conduite, &c. J'adore vôtre souverain domaine, & je vous rends hommage de mon être, & de tout ce que j'ay de pouvoir, comme d'un bien qui est à vous & que je tiens de vous, &c. Je vous rends graces de ce que vous m'avez aimé de toute eternité, &c. J'espere que vôtre providence ne me manquera jamais dans mes besoins, & qu'elle me conduira heureusement à l'accomplissement de vos desseins par les voyes qu'il luy plaira de me marquer, &c. Je vous aime, ô eternelle beauté, infinie bonté, je vous

aime uniquement & de tout mon cœur &c. J'ay regret de vous avoir jusqu'à present si mal servi, de vous avoir tant offensé, &c. Je desire que tout l'honneur que vos creatures vous peuvent rendre, vous soit effectivement rendu, &c.

Ces actes ne sont qu'un essay & un modele de ceux qu'on peut faire : On peut leur donner autant d'étenduë que l'on veut. Il faut s'arrêter un peu à chacun pour goûter le bon sentiment dont on est touché.

La quatriéme est d'usage lors qu'on ne sçauroit du tout mediter ni produire d'affections sur les points qu'on a preparez. Dans cette impuissance & cette sterilité l'on proteste devant Dieu qu'on a intention de faire autant d'actes de vertu, par exemple de contrition, qu'on respirera de fois, ou que l'on laissera couler de grains de son chappelet, ou que l'on prononcera de bouche quelque courte priere. On renouvelle de fois à autre cette protestation, & si Dieu donne quelque autre bon sentiment, on le reçoit avec humilité, & l'on s'y entretient.

La cinquiéme est pour les ames qui sont

ſont dans les peines & les ſechereſ-ſes, ſuppoſé qu'elles ayent du courage & de la fidelité pour ne ſe pas laiſſer vaincre par les diſtractions, & qu'elles veüillent ſouffrir quelque choſe pour Dieu.

La meilleure oraiſon qu'elles puiſſent faire alors, ſe trouvant ſteriles, enveloppées de tenebres, & accablées de peines, c'eſt de s'abandonner genereuſement à la ſouffrance ſans s'inquieter, ni faire d'effort pour en ſortir, ſans faire d'autres actes que celuy de cet abandon d'elles-meſmes entre les mains de Dieu pour ſouffrir cette épreuve, & toutes les autres qu'il luy plaira. Elles peuvent encore unir leur peine à l'agonie de Nôtre-Seigneur dans ſa priere au Jardin des Olives & à ſon délaiſſement ſur la Croix; ſe perſuadant qu'elles y ſont attachées en eſprit avec leur Sauveur, & s'animant par ſon exemple à y demeurer & à ſouffrir conſtamment juſqu'à la mort.

La ſixiéme eſt une reveuë de ſon interieur.

On tâche de rentrer en ſoy-meſme, & de reconnoître l'état de ſon

ame, ses defauts, ses passions, ses foiblesses, ses infirmitez, son impuissance, & le fonds de ses miseres & de son neant. L'on adore les jugemens de Dieu à l'égard de l'état où l'on se trouve. On se soûmet à sa sainte volonté, & on le benit également pour les châtimens de sa Justice, & pour les faveurs qu'on reçoit de sa misericorde. On s'humilie devant sa souveraine Majesté: On luy fait une sincere confession de ses infidelitez & de ses pechez: On luy en demande pardon. L'on retracte ses faux jugemens & ses erreurs. On deteste tout le mal qu'on a fait, & l'on propose de se corriger à l'avenir.

Cette oraison est fort libre, & reçoit toutes sortes d'affections. On la peut faire en tout temps, mais sur tout aprés quelque accident inopiné, pour se soûmettre aux châtimens de la Justice de Dieu, ou aprés l'embarras de l'action, pour se remettre dans le reçüeillement.

La septiéme est une vive representation des fins dernieres. Le P. Jean Avila, cet excellent Maître de la vie spirituelle, la recommandoit

fort. *Imaginez-vous*, dit-il dans une Lettre à un de ses disciples, *que vous estes déja enterré, reduit en poussiere, oublié de vos parens & de vos amis, & que vôtre ame est déja dans son état de separation, &c.*

On se represente donc que l'on est effectivement reduit à l'agonie, & prest à rendre l'ame. On se met en esprit entre le temps & l'eternité entre la vie passée & le jugement de Dieu où l'on va paroître. On tâche de concevoir, & de prendre par avance les sentimens que l'on aura dans cette extremité, ce qu'on voudroit alors avoir fait, comment on voudroit avoir vécu, &c. On prévoit les peines qu'on ressentira. On rappelle en sa memoire ses pechez, les dereglemens de sa vie, l'abus des graces, comment on voudroit alors s'estre comporté en telle & telle occasion, &c. Enfin l'on propose de remedier efficacement à tout ce qu'on a sujet de craindre en vûë de cet état & de ses suites effroyables.

On peut aussi se figurer qu'on est déja devant le Tribunal de JESUS-CHRIST, ou dans le Purgatoire, ou dans l'Enfer, &c. Plus cette re-

presentation est vive, plus on profite de cette oraison.

C'est là l'état où Dieu met tous les jours spirituellement plusieurs ames pour les détacher parfaitement du monde, & les décharner, s'il m'est permis d'user de ce terme : Car c'est un ordre indispensable de la divine providence, qu'il faut absolument mourir de cette mort mystique pour avoir part à la premiere resurrection, qui consiste en l'affranchissant de la corruption des vices, & qu'il faut avoir passé par ce Purgatoire, pour arriver à la parfaite joüissance de Dieu, de la maniere qu'on le peut posseder sur la terre.

La huitiéme s'appelle application d'esprit à JESUS-CHRIST dans le saint Sacrement. Voicy comment on la fait.

1. Aprés avoir salüé Nôtre-Seigneur dans ce mystere, avec tout le respect que demande sa presence réelle, on s'unit à luy & à toutes ses divines operations dans la sainte Eucharistie, où il ne cesse d'adorer, loüer, & aimer Dieu son Pere au nom de tous les hommes,

& de la maniere la plus parfaite qu'on puisse s'imaginer, c'est à dire en état de victime. L'on medite, & l'on tâche de concevoir son recüeillement, sa solitude, sa vie cachée, cet admirable dépoüillement de toutes choses où il s'est reduit, son obeïssance, son humilité, ses autres vertus selon le modele qu'il en donne dans cet état Eucharistique. On s'excite à les imiter, & l'on propose de le faire dans les occasions qui s'en presenteront.

2. On offre au Pere Eternel JESUS-CHRIST son Fils, comme la seule victime qui est digne de luy, & par laquelle nous pouvons rendre hommage à son suprême domaine, reconnoître ses bienfaits, satisfaire à sa Justice, & obliger sa misericorde à nous secourir.

3. On s'offre soy-mesme à Dieu, & on luy sacrifie son estre, sa vie, ses emplois, & en particulier quelque action de vertu que l'on propose de faire, ou quelque mortification qu'on est resolu de pratiquer pour se vaincre, & cela pour les mesmes fins pour lesquelles Nôtre-Seigneur s'immole dans le S. Sacre-

ment, & l'on fait cette oblation avec un desir ardent d'acroître, autant qu'on en est capable, la gloire qu'il rend à son Pere dans cet auguste mystere.

On finit par la Communion spirituelle.

Cette oraison est excellente,& l'on doit se la rendre d'autant plus familiere, que nôtre bonheur en cette vie dépend de nôtre union avec J. C. dans le S. Sacrement.

Je serois d'avis qu'on la fist une fois le jour, & particulierement le soir.

La neuviéme se fait au Nom de JESUS-CHRIST, & sert beaucoup pour exciter la confiance en Dieu, & pour nous faire entrer dans l'esprit & dans les sentimens de Nôtre-Seigneur. Elle est fondée sur ce que nous sommes alliez au Fils de Dieu, ses freres, & les membres de son Corps mystique, & qu'il nous a cedé tous ses merites, & legué les recompenses que son Pere luy doit pour ses travaux & pour sa mort. C'est ce qui nous rend capables d'honorer Dieu d'un culte digne de Dieu, & ce qui nous don-

le droit de traiter avec Dieu, & d'exiger en quelque façon ses graces comme par justice. Nous n'avons pas ce droit comme creatures, & bien moins encore comme pecheurs, dautant qu'il y a une disproportion infinie entre Dieu & la creature, & une infinie opposition entre Dieu & le pecheur: Mais en qualité d'alliez du Verbe incarné, de ses freres & de ses membres, nous pouvons paroître devant Dieu avec confiance, traiter familierement avec luy, & l'obliger de nous écoûter favorablement, d'exaucer nos requestes & de nous accorder ses graces à cause de l'alliance & de l'union que nous avons avec son Fils.

On paroît donc de cette maniere devant Dieu dans l'oraison, tantost pour l'adorer, le loüer, l'aimer par J. C. operant en nous comme chef en ses membres, & nous élevant par son esprit à un état tout divin: tantost pour luy demander quelque faveur en vertu des merites de son Fils. Et pour cet effet on luy represente les services que ce Fils bien-aimé luy a rendus, sa vie, sa mort, & ses souffrances, dont la seule re-

compenſe nous appartient par le tranſport qu'il nous en a fait.

Cette oraiſon ſe pratique excellement dans l'état ſurnaturel, & c'eſt proprement dans cet eſprit que ceux qui ſont obligez à l'Office divin, le doivent reciter. C'eſt de cette maniere que l'Egliſe prie, & c'eſt pour cela qu'elle finit toutes ſes oraiſons par ces paroles, *Per Dominum*, &c.

La dixiéme eſt mêlée partie de ſimple attention à la preſence de Dieu, & partie de meditation. On la fait en cette façon.

Avant que de s'appliquer à mediter le ſujet qu'on a preparé, on ſe met en la preſence de Dieu, ſans prendre aucune autre penſée diſtincte, ni exciter d'autre ſentiment que celuy du reſpect & de l'amour pour Dieu, qu'inſpire ſa preſence. On ſe contente de ſe tenir ainſi devant Dieu en ſilence, & l'on demeure dans cette ſimple quietude d'eſprit tandis que l'on y trouve du goût. Enſuite on prend le point de meditation que l'on a preparé : ſur quoy l'on fait les conſiderations, les affections, les reflexions & les reſolutions ſelon la methode ordinaire.

Il seroit bon de commencer ainsi toutes ses oraisons, se tenant en silence devant Dieu autant de temps que l'on y pourroit demeurer : & dans le cours de la meditation, aprés chaque point, lorsque l'esprit est lassé de faire des actes, on peut fort utilement se reposer un peu dans cette simple attention à Dieu. Par ce moyen on s'établit dans le recüeillement interieur : on s'accoûtume à fixer son esprit en Dieu, & on se dispose peu à peu à la contemplation, qui n'est autre chose qu'une simple vûë de Dieu avec respect & amour. Mais c'est une illusion que demeurer ainsi par une pure paresse pour ne vouloir pas prendre la peine de mediter.

Quand on peut s'arréter tranquillement en la presence de Dieu pendant un temps notable, sans estre troublé de beaucoup de distractions, ni ressentir l'instabilité des puissances de l'ame, c'est signe qu'on n'est pas fort éloigné de l'état passif.

CHAPITRE II.

Avis pour ceux qui avancent, touchant l'oraison affective.

LA meditation ou l'oraison de discours dispose peu à peu l'ame à l'oraison affective. C'est ainsi qu'on appelle celle où la volonté agit plus que l'entendement. Alors on ne peut presque plus mediter. L'esprit s'arréte dans la simple vûë d'une verité, & le cœur s'attache à quelque pieuse affection qui le tient doucement occupé, sans presque luy laisser le pouvoir de se porter ailleurs. Ainsi la seule pensée des souffrances de JESUS-CHRIST produit d'abord dans une ame qui les a déja souvent meditées, un tendre sentiment d'amour, sans qu'il soit necessaire qu'elle fasse toutes les considerations qu'elle faisoit auparavant pour s'exciter à cette affection.

Cette oraison demande particulierement trois dispositions. La premiere, qu'on se soit appliqué durant quelque temps à la meditation, pour

s'instruire des veritez qu'on doit sçavoir, & pour étudier la connoissance de soy-même. La deuxiéme, que l'on ait déja fait quelque progrés considerable dans la mortification, dans la pureté de cœur, & dans la pratique des vertus. La troisiéme, qu'on ne puisse plus faire qu'avec peine tous ces divers actes que l'on fait ordinairement dans la meditation.

La pratique de cette oraison est aisée. Pour s'y preparer on fait quelque lecture conforme au dessein qu'on se propose, & qui puisse aider à produire les affections dont on veut estre touché. Puis s'estant mis en la presence de Dieu, & l'ayant adoré avec un profond respect, on s'applique un peu à mediter le sujet qu'on a lû. A quoy l'on peut utilement ajoûter la consideration de quelqu'une des perfections de Dieu, qui ait rapport à l'affection qu'on veut exciter, comme de considerer sa Justice, si l'on veut s'émouvoir à des sentimens de crainte. Ensuite l'on donne à la volonté toute liberté de suivre son attrait.

De là naissent quantité de saintes

affections, dautant que la volonté qui est déja disposée à toute sorte de bien en general, s'échaufe aussi-tost, & se laisse emporter à sa ferveur selon le sujet qui luy est presenté. Quelquefois on s'arrête dans un simple acte de conformité à la volonté de Dieu, faisant une entiere demission de soy-même entre les mains de Dieu, & luy sacrifiant tout ce qu'on pourroit vouloir. D'autres-fois on se tient en silence devant Dieu, l'écoutant humblement, ou bien l'on s'abbaisse jusqu'au centre de son neant devant cette suprême Majesté qu'on adore sans faire d'autre acte.

Il est important de se tenir ainsi en silence par intervalles durant l'oraison, pour plusieurs raisons. 1. Pour écouter Dieu, & luy donner lieu de nous parler au cœur. 2. Pour délasser un peu l'esprit du travail & de la fatigue des considerations. 3. Pour le disposer à quitter sa maniere d'agir ordinaire, & à recevoir l'operation de Dieu. 4. Pour l'accoûtumer à se détacher de soy-même, & à se rendre dépendant de Dieu en toutes choses. 5. Pour corriger sa-

trop grande vivacité soit dans les exercices spirituels, soit dans les autres actions de la journée. 6. Enfin parce qu'il arrive assez souvent que l'esprit ne peut faire autre chose; tous ses actes luy estant ôtez.

Voicy quelques modeles de cette sorte d'oraison sur deux sujets des plus importans.

§. I.

D'oraison de connoissance & d'amour de Nôtre-Seigneur.

LE sujet de cette oraison est la personne du Verbe incarné, ses qualitez & ses mysteres.

I. On se represente par un acte de foy JESUS-CHRIST, ou dans le sein de sa tres-sainte Mere, ou entre les bras de S. Joseph, ou dans la Crêche, ou sur la Croix, ou dans quelque autre des états de sa vie mortelle, ou dans le thrône de sa gloire, ou dans le tribunal de sa Justice, ou dans la sainte Eucharistie, ou dans les ames justes, & dans les Saints en qui il imprime des marques si visibles de sa presence, &

& des effets si sensibles de sa bonté. Tout cela sert pour arréter l'entendement, & fixer son imagination sur la Personne adorable de JESUS-CHRIST.

II. L'on envisage toutes ses divines perfections, ses graces, ses vertus, ses grandeurs en general, ou quelqu'une en particulier, comme son pouvoir, sa bonté, sa sagesse, son humilité, sa pauvreté, sa vie cachée, sa conversation avec les hommes, ses souffrances & sa mort sur la Croix; ses titres de Redempteur, de Liberateur, de Sauveur, de Mediateur; son Sacerdoce, sa Royauté, son domaine absolu sur tous les estres. L'entendement s'applique doucement à cet objet, & tâche de le penetrer intimement par un simple regard d'une foy vive, comme quand on s'arrête à contempler un excellent tableau, ou quelque piece rare dont on est charmé.

III. On se réjoüit autant qu'on en est capable, de ce que le Verbe incarné est ce qu'il est, comme d'un bien qui nous touche nous-mesmes, ou, pour mieux dire, comme de nôtre plus grand bien. Car, comme S.

Paul a remarqué, les veritables amans du Fils de Dieu ne se regardent qu'en luy, & ne se sentent plus hors de luy, de sorte qu'ils s'imaginent estre déja dans la gloire, parce que JESUS CHRIST leur Chef y est. Ainsi lors qu'ils contemplent sa sainte humanité unie à la Personne du Verbe, lors qu'ils voyent que tous les tresors de la sagesse & de la science de Dieu sont renfermez en elle, qu'elle possede toutes les richesses de la grace & de la gloire, que toutes les perfections de la Divinité luy ont esté communiquées; ils triomphent de joye, & voudroient, s'il leur estoit possible, ne faire autre chose que contempler sans cesse cet unique objet de leur amour. Ils ne peuvent plus rien admirer ny rien goûter que JESUS-CHRIST: Et rien n'est plus capable de leur donner aucune satisfaction, que l'assurance qu'ils ont de sçavoir que JESUS-CHRIST est ce qu'il est, & que tous les honneurs, toutes les adorations, tous les amours des hommes & des Anges se terminent à luy, & s'y termineront durant toute l'eternité,

comme au but & au centre, où se rapportent tous les estres.

IV. Faisant ensuite reflexion que tout ce qu'ils peuvent luy témoigner d'amour, tout ce qu'ils peuvent luy rendre de service, n'est rien au prix de ce qu'il merite, ils en demeurent tout confus, & conçoivent une sainte haine d'eux-mêmes, en vûë de leur ingratitude & de leur infidelité. Ils s'en affligent sensiblement, &, s'il leur estoit possible, ils voudroient ne faire autre chose que pleurer, pour effacer par leurs larmes leurs pechez & ceux de tout le monde. Dans ce sentiment de zele ils font leurs delices des peines, des afflictions & des penitences, ne trouvant point d'autre consolation que dans cette participation de la Croix de leur Sauveur.

V. Mais ensuite venant à considerer que J. C. possede en luy-même indépendemment des creatures, un bonheur infini, & que malgré toutes nos oppositions il se procure luy-même par les ressorts admirables de sa sagesse la gloire qu'il veut tirer de nous; ils déposent dans son cœur tous leurs ressentimens. Ils adorent

ſa conduite, & ils ſe ſoûmettent amoureuſement aux diſpoſitions eternelles de ſa providence. Leur douleur ſe change en allegreſſe quand ils ſe repreſentent que leur Sauveur, pour n'eſtre pas aimé ni honoré ſelon ſon merite, n'en eſt ni moins aimable ni moins adorable. Ils voyent avec plaiſir que ſa grandeur ne dépend pas de leurs ſervices, & que pendant qu'ils languiſſent dans la tiedeur, il a dans le Ciel auprés de ſa perſonne des millions d'Anges qui ſe conſument dans les pures flâmes de ſon amour. Ils conſiderent encore que ces crimes abominables qui inondent toute la terre, & dont le comble monte juſqu'au Ciel, bien loin d'obſcurcir la ſplendeur qui environne le thrône de Jesus, la fait éclater avec plus de luſtre: que nos infidelitez, & le rebut que nous faiſons de ſes graces, bien loin de rien diminuer de ſa gloire, contribuënt même à l'augmenter: que ſa grandeur s'éleve ſur nos ruines, & que nos avantages & nos pertes n'arrivent que par les ordres de ſa ſageſſe. Toutes ces conſiderations les conſolent. Ils ont de-

la complaisance de se voir dans la necessité, de servir malgré eux à sa gloire en quelque état qu'ils puissent estre, dans la vie, & à la mort, dans les chatimens aussi-bien que dans les recompenses.

VI. Enfin ils le conjurent d'executer en eux ses desseins, & de les fortifier de son secours pour accomplir ses commandemens, ses conseils, ses inspirations jusqu'à ce qu'ils arrivent heureusement au Royaume de sa gloire pour le voir, le posseder, & regner avec luy pendant toute l'eternité.

Au reste il n'est ni necessaire, ni à propos de former distinctement tous ces actes dans l'oraison. On doit s'arréter au sentiment dont on se trouve touché. Il suffit mesme de contempler par un simple regard JESUS-CHRIST, ses perfections, ses vertus. Cette seule vûë est capable d'operer en l'ame de merveilleux effets, ainsi que le seul regard du serpent d'airain, que Moïse fit élever sur une croix dans le desert, guerissoit de la morsure des Serpens. Car tout ce qui est en JESUS-CHRIST n'est pas seulement saint, il est encore sancti-

fiant, & il s'imprime dans les ames qui s'appliquent à luy, si elles sont bien disposées. Son humilité nous rend humbles, sa pureté nous purifie, sa pauvreté, sa patience, sa douceur & ses autres vertus s'impriment dans ceux qui les contemplent. Ce que l'on peut faire sans aucune reflexion sur soy-mesme, mais simplement en les regardant avec estime, avec admiration, avec respect, avec amour, & avec complaisance.

Ce n'est pas qu'on ne puisse encore utilement se proposer l'imitation des vertus de Nôtre-Seigneur, considerer combien l'on est sujet aux vices contraires, chercher les moyens de s'en défaire, luy en demander la grace, & le prier que comme il est nôtre Chef, il influë & produise en nous comme dans ses membres, ses perfections, sa vie son esprit.

On peut faire oraison de la mesme maniere sur les grandeurs, les perfections, & les vertus de la sainte Vierge.

§. II.

L'oraison de confiance en Dieu, & d'abandon à sa providence.

ON la peut faire en plusieurs façons : En voicy deux qui serviront de modele pour les autres.

La premiere est de considerer trois perfections de Dieu, qui, selon nôtre façon grossiere de concevoir les choses divines, concourrent aux dispositions de la providence ; sçavoir, sa sagesse qui regle & ordonne tout, qui connoît parfaitement tout ce qui nous touche, nos dangers, nos tentations, nos peines, nos difficultez, nos foiblesses, tous nos besoins, tous les moyens imaginables de nous secourir, & de faire réüssir toutes choses à nôtre plus grand avantage : Sa bonté, qui veut nôtre bien, & qui l'a porté à nous aimer de toute eternité, & à nous donner dans le temps tant de preuves de son amour ; dont il nous fait encore sentir tous les jours de nouveaux effets : Sa Toute-puissance, qui peut executer, & qui execute en effet tout ce que la sagesse

propose, & ce que la bonté determine en nôtre faveur.

L'ame s'arrêtant dans la contemplation de ces trois divins attributs, demeure en silence devant celuy qui sçait pourvoir à toutes ses necessitez, qui le veut, & qui le peut faire efficacement. Cette seule pensée la satisfait. Il luy suffit que Dieu la regarde. Elle se contente de s'exposer à ses yeux, & de se tenir devant luy dans un profond repect & une amoureuse confiance, s'abandonnant aux dispositions de sa volonté sans rien demander ni souhaiter, ni vouloir en particulier. Elle depose tous ses interests entre les mains de Dieu, & se décharge de tous ses soins sur la divine providence, laissant Dieu vouloir pour elle, & disposer d'elle & de tous les estres créez, comme il luy plaira pour le temps & pour l'eternité. Ce quelle fait de son côté c'est de réünir tous ses desirs en un seul, sçavoir d'être toute à Dieu, & de mourir entierement à elle-mesme & aux creatures. Voilà le seul desir qu'elle se resserre, & qui l'occupe toute, mais elle le ressent plûtost qu'elle ne le produit, & il est bien plus de Dieu, que d'elle-mesme.

Que si elle a déja fait quelque progrés considerable dans la perfection, elle s'oublie tout à fait elle-même & ses propres interests : Elle ne se souvient plus de ses besoins, & ne peut penser à rien qu'à l'amour dont elle est possedée.

§. III.

Autre maniere d'oraison de confiance en Dieu.

APrés avoir humblement adoré Dieu,

I. On s'arrête quelque temps à considerer les trois perfections divines qui agissent dans la conduite de la providence.

II. On s'adresse à Dieu familierement comme à un intime ami, on luy ouvre son cœur, & on luy represente tantost ses pechez, & les principales fautes où l'on est tombé depuis la derniere oraison : tantost ses passions & ses mauvaises habitudes : tantost ses peines, ses difficultez, ses inquietudes, ses ennuis, ses doutes, ses foiblesses & ses craintes. Sur quoy on luy demande pardon,

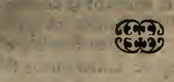
grace, lumiere, conſeil, force, appuy, conſolation : Et cela dans la plus profonde humilité, dans la plus tendre confiance, & avec la plus parfaite reſignation qu'il eſt poſſible. Quelquefois on luy preſente ſa vie paſſée, l'état preſent où l'on ſe trouve, les evenemens de l'avenir. On luy expoſe ſes deſirs, ſes eſperances, ſes prétenſions & ſes deſſeins.

III. On luy allegue les titres que l'on a pour obtenir ce qu'on luy demande, ſa bonté, ſa miſericorde, les merites de JESUS-CHRIST ſon Fils, ſes travaux, ſes ſueurs, ſes fatigues, ſes veilles, ſes oraiſons, ſes ſouffrances, ſa paſſion, ſon agonie & ſa mort : luy offrant tout cela en payement de la grace qu'on demande. Et comme la vûë & le ſouvenir de ces excés de l'amour de J. C. échauffent le cœur, & animent la confiance, on luy laiſſe le ſoin de ce qu'on deſire obtenir de Dieu ſon Pere, & l'on s'en repoſe entierement ſur luy.

IV. On paſſe de la confiance à la reſignation, & l'on proteſte à Dieu qu'on ne veut, & qu'on ne prétend autre choſe que ce qu'il luy plaira,

qu'on s'abandonne aux dispositions de sa providence, qu'on se tiendra aussi obligé à sa bonté si elle refuse ce qu'on luy demande, que si elle l'accorde ; parce qu'on ne desire & qu'on ne goûte plus rien que sa sainte volonté, de laquelle on veut dépendre absolument en toutes choses.

C'est dans cette dépendance de la volonté de Dieu, dans cet abandon à la providence, que les ames qui aiment Dieu purement, trouvent leur refuge & leur repos, d'où elles ne peuvent ni veulent jamais sortir. C'est là le centre & le terme de toutes leurs affections, qu'elles voyent avec complaisance aneanties dans l'amour qu'elles ont pour Dieu.



CHAPI-

CHAPITRE III.

Avis pour les ames plus élevées, touchant l'oraiſon de ſilence, ou de preſence de Dieu.

§. I.

Ce que c'eſt que l'oraiſon de ſilence.

L'Oraiſon de ſilence eſt une ſimple & reſpectueuſe vûë de Dieu, une amoureuſe attention à la preſence de Dieu, & un doux repos de l'ame en Dieu.

L'ame à la vûë de Dieu qu'elle conſidere comme le ſeul eſtre qui ſoit au monde, tout le reſte n'eſtant rien, oublie tout, & ſe dépoüille autant qu'elle peut du ſouvenir & de l'affection de toutes les creatures. Elle demeure devant Dieu en ſilence, & ſuſpend les actes de toutes ſes puiſſances à l'égard de quelque objet que ce ſoit. L'entendement ne fait autre choſe qu'enviſager Dieu par une foy nuë ſans aucun raiſonnement : La volonté n'a point d'autre

occupation qu'un ſimple acquieſce-ment en Dieu. Voilà en quoy conſiſte tout l'exercice de cette oraiſon.

Cette ſimple vûë de Dieu n'exprime diſtinctement aucune connoiſſance particuliere. C'eſt une notion confuſe & univerſelle du ſouverain Eſtre, mais qui le repreſente mieux que toutes les idées diſtinctes qu'on en peut former. Ce ſimple acquieſcement eſt conforme à cette notion confuſe : Il n'eſt formellement ni action de graces, ni oblation, ni demande, ni aucun autre acte diſtinct d'une vertu ſpeciale ; mais il eſt tout cela eminemment, comme l'on parle. L'eſprit & le cœur ſont dans un repos tranquille ſans qu'ils ayent rien de diſtinct, ni qu'ils puiſſent proprement dire qui les occupe. L'ame ſent bien neanmoins que Dieu la poſſede, & ſe contente de conſentir à ce qu'il opere en elle ſans le connoître, ni le vouloir même connoître.

Nulle autre maniere de prier n'a plus de rapport à la grandeur de Dieu, & rien ne ſied mieux au neant que de ſe tenir en ſilence devant le ſouverain Eſtre. L'ame qui ſe tient

ainſi devant Dieu, avouë par ſon ſilence que Dieu eſt infiniment au deſſus de tout ce qu'elle peut dire ou penſer de luy. Dans cette humble poſture, & par ce tacite aveu elle luy rend l'hommage le plus parfait qu'une creature puiſſe luy rendre. Sans dire mot elle dit tout ce qu'elle pourroit luy dire par voye de loüange, de reconnoiſſance, d'amour, de confiance, & de quelque autre affection que ce ſoit. Faiſant ceſſer ſon action baſſe & indigne de Dieu, elle fait en même temps ceſſer les dereglemens dont ſon action eſt remplie. Sortant de ſes propres operations elle entre en celles de Dieu, & luy reſigne ſon eſtre & ſes puiſſances, pour ne vivre & n'agir plus que par luy.

Cette oraiſon ſe paſſe dans le fond de l'ame où Dieu reſide, comme dans un ſecret Sanctuaire, loin du bruit & du tumulte des creatures : Mais c'eſt un lieu fermé pour la plûpart du monde par leur propre faute. Il ne ſe trouve que fort peu de perſonnes qui ſe mettent en état d'y entrer, ou qui ayent aſſez de recüeillement & de pureté pour y parvenir.

On s'épanche trop au dehors, & l'on ne se dégage pas assez de la chair & du sens. Ainsi l'on se rend indigne d'une grace que Dieu ne communique qu'à un petit nombre d'ames choisies, qui par leur fidelité se disposent à la recevoir. S. Augustin reconnoît en cela une conduite particuliere de la bonté de Dieu à son égard, & luy rend graces de ce que par un pur effet de sa misericorde il luy avoit facilité le chemin, & ouvert la porte pour entrer dans son interieur.

Plusieurs ont écrit de cette oraison. Le B. Evêque de Geneve en parle souvent dans ses Lettres. Voicy comme il décrit celle qui est partie active ou naturelle, & partie passive ou surnaturelle. *Demeurez*, dit-il, *fidelement invariable dans cette resolution de vous tenir en la tres-simple unité, & tres-unique simplicité de la presence de Dieu, par un entier dépoüillement, & une remise de vous-mesme entre les bras de sa tres-sainte volonté : & toutes les fois que vous trouverez vôtre esprit hors de cet agreable sejour, ramenez-l'y doucement sans faire pourtant d'actes de*

l'entendement ni de la volonté. Car cet amour de ſimple confiance, cette remiſe, & ce repos de vôtre eſprit dans le ſein paternel de la divine bonté, comprend excellemment tout ce qu'on peut deſirer pour plaire à Dieu.

Entre les Jeſuites le P. Jacques Alvarez de Paz en traite au Livre 4. de la Vie Spirituelle, le Pere Loüis Dupont en la Preface de ſes Meditations, & dans la Vie du Pere Baltazar Alvarez, le P. Maximilien Sandæus en ſa Theologie Myſtique, & le P. de Langle en ſa Conduite ſpirituelle. Le Directoire des Exercices de S. Ignace la deſigne ſur la fin, & S. Ignace meſme en divers endroits de ſes Exercices, où il veut qu'on s'arrête ſans mediter quand la volonté ſe ſent touchée.

§. II.

Les divers états de l'ame dans l'oraiſon de ſilence.

TRois ſortes de perſonnes s'appliquent à cette oraiſon avec des ſuccés differens, à proportion des diverſes diſpoſitions où ils ſe trouvent.

Quelques-uns s'ingerent d'eux-mêmes temerairement dans cette oraiſon, pleins d'imperfections, de paſſions & de pechez, ſans recüeillement, ſans attrait interieur; & comme de leur part ils ne ſont rien, & que Dieu de ſon côté n'opere auſſi rien en eux à cauſe de leur mauvaiſe diſpoſition, ils perdent le temps, demeurant dans un faux ſilence & une vraye oyſiveté.

D'autres fort avancez dans la vie ſpirituelle, bien établis dans la connoiſſance d'eux-mêmes, dans la pratique des vertus, & dans la pureté de leur cœur, prévenus d'un attrait particulier de la grace, ſont tellement poſſedez de Dieu dans l'oraiſon, qu'ils n'y agiſſent preſque point. C'eſt Dieu qui les applique à ſa preſence, & qui opere tout en eux. Ils ne font que ſoûfrir l'action de Dieu, & y conſentir par un amoureux acquieſcement. Leur oraiſon eſt toute ſurnaturelle: Ils n'en ſortent preſque jamais, & dans le plus grand embarras des occupations exterieures ils joüiſſent toûjours de cette ſimple vûë de Dieu dans une intime & profonde paix. Ce n'eſt pas neanmoins qu'ils ſoient toûjours

dans une pure paſſiveté. Dieu leur rend, quand il luy plaît, l'uſage de leurs puiſſances, & les fait agir: Mais alors ils n'agiſſent plus d'une maniere baſſe & humaine comme autrefois. Leur maniere d'agir eſt bien plus parfaite : Elle eſt toute ſurnaturelle & divine.

D'autres dans un état comme mitoyen, ni ſi imparfaits que les premiers, ni ſi avancez que les ſeconds, ne pouvant plus mediter, n'y trouvant plus de goût, ni preſque de profit, quelque diligence qu'ils faſſent, ſe ſentent comme contraints de demeurer dans un ſimple recüeillement ; & ſuivant cet attrait, & l'avis de leur Directeur, aidez des ſecours ordinaires de la grace, ils ſuſpendent les actes de l'entendement & de la volonté, & ſe tiennent devant Dieu dans un reſpectueux ſilence. Leur oraiſon eſt naturelle, quant à la maniere de la faire : On la peut pratiquer ſans crainte d'illuſion, & avec un tres-grand profit de ſon ame, pourvû qu'on ſoit courageux à ſe mortifier, & fidele à ſuivre les mouvemens de la grace.

Ce qui fait les divers états de cette

oraiſon, c'eſt la diverſe manie-
que Dieu y opere dans les ames:
Car quoy qu'il opere en Souve-
rain, & qu'il diſpoſe de ſon action
comme il luy plaît, ſans que rien
l'oblige à ſuivre d'autre regle de ſa
conduite, que ſa volonté; il a tou-
tefois coûtume de proportionner ſon
operation à la diſpoſition des ames:
Et ſelon qu'elles ſont plus ou moins
diſpoſées ſoit habituellement par les
vertus & les graces infuſes, ſoit ac-
tuellement par le recüeillement des
puiſſances, il y opere plus ou moins.
Ainſi que le Soleil, plus l'air eſt pur
& ſerein, plus il l'éclaire & l'échau-
fe par ſes rayons.

Il n'eſt pas poſſible d'exprimer en
particulier les differens états où l'a-
me ſe trouve devant Dieu dans cet-
te oraiſon. Quelquefois elle demeure
comme abſorbée ſans connoiſſance
ni reflexion ſur elle-même: d'autres-
fois elle ſe ſent comme inveſtie d'u-
ne lumiere qui luy découvre le fond
de ſes miſeres. Elle eſt pénetrée tan-
toſt de contrition à la vûë de ſes
pechez, tantoſt de reconnoiſſance
pour les bienfaits de Dieu, tantoſt
d'amour pour ſa ſouveraine bonté,

tantost de zéle pour le salut des ames, tantost de ferveur pour entreprendre toute sorte de bien. Quelquefois elle s'unit à Jesus-Christ, & s'écoule en quelque maniere en l'ame sainte de son humanité pour rendre à Dieu conjointement avec elle toute la gloire qu'elle luy rend. D'autres-fois elle s'associe aux Seraphins & à tous les Esprits Bienheureux, pour adorer & aimer Dieu avec eux dans la plus grande simplicité d'esprit qu'il est possible. Souvent elle se sent remplie & toute rassasiée du goût de Dieu. Souvent elle ne fait ni reçoit rien dans le sens, toute l'action de Dieu se passant dans le sommet de l'esprit, & les puissances n'y voyant, & n'y goûtant rien. C'est alors qu'elle se doit tenir dans un plus grand calme pour ne pas troubler l'action de Dieu, & mieux recevoir les influences de sa grace. Il arrive aussi assés souvent qu'elle ressent sa pauvreté, sa misere, son neant. Elle devient morne, & comme une terre seche, froide, sterile, & dans cet état elle a bien de la peine à se supporter, particulierement quand avec cela elle est encore abandonnée aux éga-

remens de l'imagination, aux distra-ctions de l'esprit, & à la revolte des passions. Car elle souffre alors comme une espece d'agonie, si elle n'est assez courageuse pour faire de sa peine un exercice de vertu, se conformant à la volonté de Dieu, & demeurant paisible dans le trouble, & contente dans les occasions d'impatience que luy cause ce martyre interieur.

Toute cette diversité d'états est excellemment figurée dans les Prophetes, & particulierement dans les Pseaumes. *Mon ame*, dit David, *est devant vous comme une terre seche qui attend la pluye. Je me trouve*, dit-il ailleurs, *comme un passereau qui est tout seul sur un toict*. Et dans un autre endroit : *mon ame languit & se consume de douleur* : Et dans un saint transport de consolation spirituelle, il s'ecrie : *mon cœur, & mon corps sont ravis de joye en la presence du Dieu vivant*.

Psal. 142. Psal. 101. Psal. 118. Psal. 83.

§ III.

Comment on peut occuper utilement son esprit dans l'oraison de silence.

COmme l'action de Dieu est presque iimperceptible dans les

ames qui commencent à pratiquer cette sorte d'oraison, elles ont de la peine à y demeurer dans le vuide, & la nudité de la foy. L'esprit veut toûjours agir, & ne peut se resoudre à perdre ses appuis ordinaires, & à se voir dans le dépoüillement où la grace le veut mettre.

Pour l'accoûtumer peu à peu à cette suspension de ses actes, il est bon de le recüeillir par quelque lecture, ou meditation qui serve à luy imprimer quelque goût spirituel, d'où il vienne insensiblement à tomber dans cette notion universelle, & ce goût confus de Dieu, en quoy consiste l'oraison dont nous parlons. Mais si dans la suite il vient à se lasser, à s'affoiblir, à se distraire, à s'ennuyer ou à se relâcher, comme il arrive souvent soit par sa faute, soit par une secrete disposition de Dieu; voicy de quelle maniere il pourra se remettre dans son simple recüeillement, ou passer avec fruit le temps de l'oraison.

I. Qu'il reprenne quelque point de meditation, & qu'il en tire des affections qui le ramenent au simple repos de la presence de Dieu.

tience qu'elle luy ſoit ouverte : ou qu'il demeure comme un eſclave devant les yeux de ſon Maître, en attendant ſes ordres : ou qu'il expoſe ſes langueurs & ſes infirmitez à Dieu comme au ſouverain Medecin: ou qu'il luy repreſente ſes miſeres, comme à ſon Liberateur.

VII. Qu'il ſe figure Nôtre-Seigneur dans l'état de quelqu'un de ſes myſteres, & qu'il ſe tienne devant luy dans un profond aneantiſſement, ou dans quelque autre affection conforme au ſujet & au myſtere qu'il ſe repreſente.

VIII. Qu'il prenne les ſentimens des ames ſeparées, s'imaginant tantoſt qu'il ſe trouve dans le paſſage de cette vie en l'autre, & dans l'épouvante que cauſe la vûë des nouveaux objets de l'eternité : tantoſt qu'il paroît devant le Tribunal de JESUS-CHRIST, tantoſt qu'il eſt dans le Purgatoire.

Mais tout cela ſe doit faire dans la plus grande ſimplicité qu'il eſt poſſible, & l'on ne doit s'y arrêter qu'autant qu'il eſt neceſſaire pour recüeillir l'eſprit, ſans multiplier les actes, ni interrompre le cours de l'oraiſon de ſilence.

Il eſt neanmoins à propos de remarquer que quand dans cette oraiſon l'on ſe ſent doucement attiré à faire des actes, il faut ſuivre librement cet attrait, & ne jamais reſiſter au mouvement du ſaint Eſprit. Plus on en dépend, mieux on réüſſit.

§. IV.

Des ſechereſſes & deſolations de l'oraiſon de ſilence.

IL y en arrive de deux ſortes, les unes naturelles ou ordinaires, les autres ſurnaturelles ou extraordinaires. Celles-cy ſont envoyées de Dieu pour purifier l'ame, & la diſpoſer à l'état ſurnaturel ou paſſif. Plus elles ſont cuiſantes, plus elles ſont utiles. L'on n'y doit point chercher d'autre remede que celuy de la patience, & d'un humble acquieſcement à l'operation de Dieu, qui, quelque penible qu'elle ſoit, vaut mieux que toutes les conſolations ſpirituelles. Dans cet états il faut perdre volontiers ce que Dieu oſte : conſentir de bon cœur qu'il retire la ferveur, & les autres graces ſenſibles : recevoir ſans

refiſtance les impreſſions contraires : ſe bien garder de croire que l'on ne faſſe rien alors dans l'oraiſon, & que l'on y perde le temps : ne point s'embaraſſer à examiner la cauſe de ſes peines, ni faire d'effort pour en ſortir, & pour ſe procurer des ſentimens de devotion : Jetter de fois à autre quelque regard amoureux vers Dieu : & du reſte s'abandonner genereuſement à toutes ſes rigueurs, les ſouffrir conſtamment, & demeurer ſous ſa main en ſilence, ainſi que l'Agneau entre les mains de celuy qui le tond.

Pour ce qui eſt des ſechereſſes naturelles qui ne ſont point de l'operation de Dieu, ſi on les peut ſurmonter par la ferveur & devotion ſenſible, on conſeille de le faire doucement & ſans effort. Mais au cas qu'on n'en puiſſe venir à bout, comme il arrive ordinairement, voicy ce qu'on doit faire.

I. Souffrir ſa peine avec la plus grande reſignations patience, & humilité qu'il eſt poſſible, ſans ſe troubler.

II. Agréer cet état, s'en réjoüir & s'y complaire en tant que c'eſt une

diſpoſition de Dieu qui l'ordonne par un jugement ſecret ſoit de ſa miſericorde ſoit de ſa Juſtice, que l'on doit adorer avec reſpect ſans le vouloir pénetrer.

III. Offrir à Dieu cette peine en l'union de tous les délaiſſemens, de toutes les deſolations, & les agonies que Nôtre-Seigneur a ſouffertes pendant ſa vie & à ſa mort.

IV. Proteſter à Dieu de luy eſtre fidele, & de le ſervir également dans toutes ſortes d'états, comme n'aimant & ne cherchant que luy ſeul & non pas ſes dons.

V. En vûë de l'impuiſſance où l'on ſe trouve alors, de donner à Dieu d'autre preuve de ſa fidelité que celle de la ſouffrance preſente, & de l'eſperance d'une plus fervente devotion pour l'avenir ; s'unir d'eſprit à toutes les creatures qui l'honorent & le ſervent ſur la terre, & qui l'aimeront & le loüeront eternellement au Ciel.

VI. Retracter l'occaſion que l'on a donnée à Dieu d'eſtre ainſi traité, s'en repentir, & accepter la ſechereſſe comme une juſte punition de ſes fautes & de ſes infidelitez paſſées.

VII. Ne point fuïr cette croix:

ne point abreger le temps de l'oraison : ne point chercher de consolation ni d'appui dans les creatures : ne point adherer aux distractions, au trouble, à l'ennui, mais joindre sa volonté à celle de Dieu, ou plûtost aneantir sa volonté en celle de Dieu, pour ne vouloir en cet état que ce que Dieu prétend, & ensuite l'executer, autant qu'on le peut connoître.

§. V.

Comment on peut discerner la vraye oraison de silence d'avec la fausse.

NOus avons déja remarqué qu'il y a une vraye & une fausse oraison de silence. Il est important d'en bien faire le discernement, de peur de s'y laisser tromper.

On peut dire en general que quand on se presente à cette oraison avec un esprit peu récüeilli, empressé, immortifié, plein d'attaches, sujet à des fautes volontaires : quand on n'y suspend ses actes que par force : qu'on adhere aux distractions : qu'on cherche les consolations & les goûts sensibles : qu'aprés l'oraison l'on est

aussi peu exact, & peu fidele, aussi foible à se renoncer & à se vaincre, qu'on estoit auparavant : & qu'on demeure toûjours dans le mesme train de vie, & dans ses defauts ordinaires ; il est visible qu'une telle oraison n'est qu'un faux silence, & une pure oysiveté.

Les marques de la vraye oraison de silence sont, 1. une facilité à trouver Dieu en soy, & à se tenir en sa presence : 2. une facilité à calmer son esprit, à mettre ses puissances dans le vuide, & à suspendre leur action, en quoy la grace coopere avec l'ame par des secours plus abondans : 3. une certaine insensibilité qui fait que l'on ne goûte rien, & qu'on ne prend plaisir à chose quelconque : 4. un oubli de tout, jusqu'à n'avoir pas même la vûë & le sentiment de soy-même & de son action. Ce qui n'est toutefois pas necessaire, & qui n'arrive que quand on est extraordinairement attiré de Dieu : & d'ailleurs l'ame n'est pas toûjours toute occupée, & il suffit qu'elle ne se remplisse d'aucune notion particuliere, soit des choses materielles, soit spirituelles, & qu'elle n'ait envie de penser

ni aux unes ni aux autres : 5. un certain goût & une ſaveur d'amour dans la volonté, ſans qu'elle en diſtingue en particulier l'objet ni la cauſe. Ce ſentiment d'amour dure en pluſieurs tout le long du jour, & ils le trouvent dans leur cœur toutes les fois qu'ils y font reflexion.

Il eſt vray que tous ces ſignes ne ſe remarquent pas également dans toutes les ames : Mais on peut dire en general que quand l'eſprit ſe recüeille ſans peine dans cette oraiſon, qu'il s'y échaufe & y reprend une nouvelle vigueur, & qu'enſuite pendant la journée on eſt plus recüeilli, plus fort & plus fidele dans les occaſions, plus détaché des choſes de la terre, plus appliqué à Dieu ; il ne faut point douter que l'oraiſon qu'on fait, n'y ſoit bonne, & qu'on n'y doive perſeverer.

Vous me demanderez comment ceux que Dieu tient dans le Purgatoire des ariditez & deſolations du ſens pourront s'aſſurer que leur oraiſon n'eſt pas un faux ſilence, puiſqu'ils ne reconnoiſſent point en eux les ſignes que nous venons de marquer.

L'on répond que cette operation de Dieu dans ces ames leur eſt une excellente oraiſon, quoyque le ſens n'y comprenne rien, & qu'au contraire il ſoit extrémement affligé, diſtrait & égaré.

Mais comment peut-on diſtinguer quand ces ariditez & deſolations ſont de l'operation de Dieu, ou qu'elles viennent purement de nôtre faute ? On doit juger qu'elles ſont de Dieu: 1. Quand on ne trouve non plus de ſatisfaction dans les choſes ſenſuelles que dans les ſpirituelles, & qu'on a également du dégoût pour les unes & pour les autres : Car alors Dieu ne ſe contente pas de ſevrer l'ame de ſes conſolations & de ſes faveurs ordinaires, il luy mêle encore de l'abſynte en toutes choſes, & ne luy laiſſe pas meſme la liberté d'agir pour ſatisfaire ſes appetits en quoy que ce ſoit : de ſorte que de quelque côté qu'elle ſe tourne, ne rencontrant que de la peine & de l'ennuy, elle ne ſçait ce qu'il luy faut. 2. Quand on eſt vivement touché de ſe voir ſi froid & ſi inſenſible à l'égard de Dieu & des choſes divines. Car les ames tiedes & negligentes ne reſſen-

tent gueres ni leurs fautes, ni le peu de service qu'elles rendent à Dieu. 3. Quand on ne peut plus mediter, ni tirer aucune affection des meditations & des lectures que l'on fait, quelque diligence qu'on y apporte. Car c'est signe que Dieu ne se veut plus communiquer par le sens, mais par le pur esprit au dessus du sens. Il faut alors se preparer à souffrir toûjours de plus grandes secheresses, moins agir de son côté, & laisser agir Dieu, qui attire l'ame à une maniere d'operer plus haute & plus parfaite, la purifiant de plus en plus de toute sa sensualité & sensibilité.

§. VI.

Comment on peut connoître qu'une ame est appellée à l'oraison de silence, & quelles dispositions cette oraison demande.

ON ne doit pas s'introduire de soy-mesme dans l'oraison de silence. Il ne le faut faire que suivant l'attrait de Dieu, & par la conduite d'un guide experimenté dans les voyes de l'esprit, qui ait examiné si

l'on eſt appellé à cette ſorte d'oraiſon, & ſi l'on a les diſpoſitions qu'elle demande.

Les marques par leſquelles on peut juger que Dieu appelle une ame à l'oraiſon de ſilence, ſont

I. Lors qu'elle ne peut plus mediter, & que voulant appliquer l'imagination & les autres puiſſances ſelon la methode ordinaire au ſujet qu'elle a preparé, elle ſe ſent comme interdite ſans que cela vienne de ſa faute. Que l'on prenne ſeulement garde que cette impuiſſance de mediter ſoit veritable,& ne vienne point ou de la pareſſe qui fait fuir le travail de la meditation, ou de la ſuperbe qui fait rechercher les oraiſons ſublimes, ou de l'artifice du demon, qui fait prendre le change pour tromper les ames.

II. Lorſque l'imagination n'eſt plus portée à s'appliquer à aucun objet particulier ſoit exterieur ſoit interieur, & que le ſens n'y trouve plus de goût, bien que l'imagination ne laiſſe pas pour cela d'eſtre encore vagabonde.

III. Quand l'entendement s'eſtant long-temps exercé à mediter les ve-

ritez en détail, s'eſt accoûtumé à les enviſager d'une maniere plus ſimple, & que la volonté bien purifiée eſt devenuë comme une meche preſte à s'enflammer en diverſes affections par le moindre mouvement de la grace.

IV. Quand l'eſprit ſe ſent de fois à autre tout d'un coup recüeilli en luy-même ſans avoir rien medité qui l'ait pû toucher.

V. Quand l'ame prend plaiſir à demeurer ſeule dans une amoureuſe attention à Dieu : qu'elle ſe trouve en repos ſe tenant en la preſence de Dieu, & qu'un ſimple acquieſcement à ce que Dieu opere en elle, luy ſuffit pour en eſtre contenté. De ſorte que ſi elle vouloit diſcourir ou produire divers actes, elle ſe diſtrairoit & troubleroit ſa paix. De tous ces ſignes le plus certain c'eſt le dernier.

Outre cela l'oraiſon de preſence de Dieu demande une vie pure, affranchie du peché, dégagée du ſens & des paſſions, éloignée du commerce du ſiecle & de toute ſorte d'intrigue & d'embarras : un cœur libre de toute attache, un eſprit vui-

ne cherche que Dieu, ne goûte que Dieu, & n'a en vûë que Dieu seul.

§. VII.

Les plus ordinaires empêchemens de l'oraison de silence.

TOut ce qui empêche le progrés des ames dans la perfection, empêche à plus forte raison le succés de l'oraison de silence.

I. Les pechez & les imperfections volontaires, les habitudes vicieuses, les passions & les inclinations immortifiées, les déreglemens que le peché cause dans les puissances de l'ame, comme l'instabilité de l'imagination, le souvenir importun des choses passées dans la memoire, les jugemens erronez & l'ignorance dans l'entendement, la foiblesse & les semences de toutes sortes de maux qui demeurent toûjours dans la volonté.

II. La multiplicité qui comprend l'empressement, le trop d'action, le tumulte & le tracas d'une vie trop exterieure. Tout cela suffoque l'esprit, l'affoiblit, le soüille, le divise,

l'éloigne de Dieu, trouble sa paix, luy oste sa liberté, le jette en plusieurs fautes, sur tout l'empressement lors qu'on desire avec trop d'ardeur ou d'impatience de voir la fin de ce que l'on a entrepris.

III. La sensualité qui comprend non seulement les déreglemens des sens, la recherche des plaisirs & des commoditez du corps dans le boire, le manger, le dormir; mais encore l'attache aux goûts & aux consolations spirituelles. Toute cette corruption de la partie inferieure obscurcit & apesantit l'esprit, & le porte au peché, qui n'est autre chose, pour ainsi dire, que le toucher illicite des creatures, & le mauvais usage que l'on en fait.

IV. Le libertinage qui fait qu'on se permet toutes sortes de pensées, de reflexions, de desirs, d'affections, de petites satisfactions: qu'on se relâche à faire, à dire, à goûter tout ce qui plaît, à fuïr & à éviter tout ce qui déplaît: qu'on se laisse aller au penchant de son naturel, & qu'on abandonne les puissances de son ame & ses sens à toutes sortes d'objets, sans vouloir se captiver en rien. Ce

qui livre l'esprit en proye à mille distractions, & donne entrée dans le cœur à toutes sortes d'imperfections.

V. La vanité, l'orgüeil secret, & la complaisance qu'on prend dans les avantages & les graces dont on se voit enrichy. Il n'est pas concevable combien la superbe nuit au progrés des ames, les retenant comme des navires échoüez sans pouvoir avancer, leur ostant la pauvreté d'esprit si necessaire pour approcher de Dieu, & traiter familierement avec luy, & les plongeant dans l'hypocrisie & dans la duplicité, les jettant dans les illusions, & dans les pieges de l'ennemy.

VI. La tiedeur dans les exercices de pieté : la foiblesse à se vaincre dans les occasions : la nonchalance, & la lâcheté à s'acquiter de ses emplois & des devoirs de son état : l'ennui & le dégoût des choses spirituelles. Ce qui vient de ce qu'au lieu de vivre selon l'esprit de la grace, l'on ne veut servir Dieu que dans ses vûës humaines, & qu'on ne cherche que sa propre satisfaction & ses commoditez, qui enervent l'esprit & le separent de Dieu.

VII. L'inconſtance qui fait que l'on quitte aiſément le bien commencé, ou que l'on change ſans ceſſe de conduite, voulant eſſayer toutes ſortes de moyens & de voyes, ſans perſeverer dans aucune. Ce defaut eſt fort ordinaire : Car on ne voit que tres-peu d'ames qui ſe ſurmontent conſtamment, & s'attachent inviolablement à une conduite ſolide. La nature aime le changement, & ne ſe peut faire long-temps violence, ſi l'on n'a un grand fonds de courage pour s'affermir dans la pratique du bien.

VIII. Les ſcrupules & les peines interieures ou exterieures, qui bien qu'elles ſoient dans le deſſein de Dieu un excellent moyen pour diſpoſer les ames à l'union divine, ne laiſſent pas d'y eſtre un obſtacle, quand on ſe laiſſe aller au trouble & à l'impatience.

IX. Les tentations du demon, dont les illuſions à l'égard de l'oraiſon ſont auſſi dangereuſes qu'elles ſont frequentes, n'y ayant point d'artifices dont il ne ſe ſerve pour ſurprendre les ames ſous de ſpecieuſes apparences, qui conduiſent inſenſible-

ment à l'erreur, & au precipice, témoins les Illuminez de ces derniers ſiecles.

§. VIII.

Les principales aides de l'oraiſon de ſilence.

I. LA pureté de conſcience ne faiſant jamais la moindre faute avec vûë, gardant ſon cœur avec tant de ſoin que rien n'y entre qui puiſſe déplaire à l'eſprit ſaint qui y reſide, ayant la meſme retenuë à l'égard des ſens exterieurs, des yeux, des oreilles, de la langue, & veillant ſans ceſſe ſur tous les mouvemens de ſon ame pour l'empêcher de goûter, ni de chercher aucun plaiſir hors de Dieu.

II. La mortification continuelle de tous les appetits, & les goûts dereglez, de toutes les inclinations, & les repugnances de la nature ; & generalement de tout ce qui ne ſert pas au progrés de l'eſprit, & de tout ce qui s'oppoſe à la parfaite liberté : une entiere abnegation de ſoy-même, de ſes ſentimens & de ſon pro-

pre jugement, & un dégagement absolu de toutes les creatures, qui mette l'ame dans le vuide que Dieu demande pour se communiquer.

III. Un grand fonds d'interieur par une secrete & intime conversation avec Dieu, de sorte qu'on ne le perde presque pas de vûë, ayant toûjours un œil tourné vers luy, & une partie de l'ame appliquée à le regarder, l'adorer, l'aimer, & à se composer en sa presence.

IV. La paix de l'ame solidement établie sur la victoire des vices & des passions : le silence d'un esprit récüeilli & disposé à toutes les volontez de Dieu : un doux calme de toutes les puissances interieures : une parfaite soûmission du sens à l'esprit, & de l'esprit à la grace.

V. Une grande fidelité à suivre les mouvemens du Saint Esprit, & à faire tout le bien, & éviter tout le mal dont l'occasion se presente : une continuelle & amoureuse dépendance de Dieu dans tous les divers évenemens de la vie : De sorte que nous unissions toûjours nôtre volonté à celle de Dieu, autant que nous la pouvons connoître, ou pour mieux

dire, que nous perdions nôtre volonté dans celle de Dieu.

VI. L'action sert aussi beaucoup au progrés de l'oraison, quand l'action n'occupe pas trop l'esprit, & que l'oraison, comme un secret ressort, donne le mouvement à l'ame pour agir au dehors le long du jour avec paix, égalité, recüeillement, sans trouble, sans empressement. Car alors l'action produite par le mouvement de la grace, & rapportée à Dieu, fortifie l'esprit, & luy sert pour s'élever à son centre. Au reste, l'application d'esprit à Dieu & la fidelité qu'on luy rend dans l'action par une continuelle dépendance de luy, est une excellente oraison pour tous ceux qui par le devoir de leur vocation sont obligez de beaucoup agir.

VII. Le repos & la solitude sont necessaires pour toute sorte d'oraison, mais particulierement pour celle-cy qui n'est autre chose qu'un doux repos de l'ame en Dieu, & une parfaite separation des creatures. C'est dans ce repos que l'esprit se vuide des creatures, de leur souverain, de leurs images, des affaires & du tracas, de l'empressement & des

inquietudes qui les ſuivent. Sans cela on ne peut faire utilement l'oraiſon de ſilence.

VIII. Enfin tout ce qui nourrit l'eſprit d'oraiſon, ce qui attire l'eſprit de Dieu, ce qui contribuë à la mortification interieure & exterieure, à la pureté du cœur, à la ſimplicité de l'eſprit, tout cela aide au ſuccés de l'oraiſon de preſence de Dieu.



TRAITÉ III.

LE PUR AMOUR, ou LES MOYENS D'Y arriver, & ses effets.

CHAPITRE I.

De la garde du cœur.

§. I.

Ce que c'est que la garde du cœur, & en quoy elle differe de l'examen de conscience.

LA garde du cœur n'est autre chose que l'attention qu'on apporte aux mouvemens de son cœur, & à tout ce qui se passe dans l'homme interieur, pour regler sa conduite par l'esprit de Dieu, & l'ajuster à son devoir & aux obligations de son état.

D'où l'on peut voir combien cet exercice est different de l'examen de

conſcience. 1. L'examen ſe fait en certains temps reglez : La garde du cœur ſe pratique à toute heure, & n'a point de temps limité. 2. L'examen eſt une revûë des actions paſſées, & de pluſieurs actions enſemble, & d'ordinaire d'une partie de la journée : La garde du cœur eſt une vûë des actions preſentes, & une application d'eſprit aux diverſes parties d'une action, à meſure qu'on la fait. 3. L'examen enviſage les choſes plus en gros & plus ſuperficiellement : La garde du cœur les conſidere en détail & d'une maniere plus diſtincte & plus intime. 4. L'examen travaille la memoire : La garde du cœur ne la fatigue nullement, & n'eſt pas ſi gênante qu'on ſe pourroit peut-eſtre d'abord figurer. Elle ne demande point une contention violente qui doive rendre l'eſprit abſtrait, mais ſeulement une attention d'eſprit moderée, qui produit un fonds de paix interieure, & qui eſt la ſource des plus douces conſolations qu'on puiſſe goûter en cette vie.

§. II.

La necessité de la garde du cœur.

POur concevoir combien il importe de veiller sans cesse à la garde du cœur, il ne faut que faire un peu de reflexion sur la corruption de la nature que le peché nous a causée sur la continuelle guerre que nous avons avec les ennemis de nôtre salut, & sur les dangers où nous sommes exposez à tout moment.

Car il est certain qu'à moins que nous n'ayïons fait de notables progrés dans la grace, nôtre cœur n'est presque jamais sans dereglement; qu'il n'agit d'ordinaire que dans le trouble & dans l'impureté de l'amour propre, & qu'il s'oppose incessamment à l'esprit de Dieu. Outre que son inconstance naturelle luy fait changer de face à toute heure, qu'il prend les differentes couleurs de tous les évenemens de la vie, & que les diverses impressions qu'il reçoit du dehors le tiennent dans une perpetuelle vicissitude de senti-

mens contraires, il eſt encore ſujet à une fiévre continuë de quantité de paſſions, qui par la violence de ſes accés l'empêche de demeurer dans le juſte temperament où il doit eſtre pour joüir d'une parfaite ſanté. Il eſt ſans ceſſe dans l'empreſſement & dans la recherche de ſes ſatisfactions, ſans ceſſe occupé à former de nouveaux projets pour ſe contenter, & remplir ce vuide immenſe de deſirs que la joüiſſance de toutes les creatures ne ſçauroit ſatisfaire. Sa délicateſſe & ſa ſenſibilité ſont extrêmes. La moindre choſe l'offenſe. Les moindres atteintes le bleſſent. Il eſt plein de détours & de déguiſemens. Il aime les illuſions qui le flatent, & pour comble de ſes maux il ne fuit rien tant que de ſe connoître, & il ſe jette au dehors par toutes les voyes qu'il rencontre, pour n'eſtre pas obligé de rentrer en luy-meſme, ne pouvant ſupporter la vûë de ſes deſordres, ni les reproches de la conſcience.

Dans cet état on ne ſçauroit croire combien le demon prend d'empire ſur un cœur ainſi abandonné : comme en la preſence ou meſme à la

ſimple idée des objets il y excite quelle paſſion il luy plaît : comme il y etouffe les bonnes inſpirations, & y rend les attraits de la grace : comme dans les plus fortes impreſſions de l'eſprit de Dieu il y fortifie tantoſt les inclinations, tantoſt les repugnances de la nature : comme il y renouvelle les vieilles habitudes, il y rallume les affections éteintes, il y reveille les ſentimens aſſoupis, il y remuë les ſemences & les idées des pechez paſſez : comme il y traverſe les deſſeins de Dieu, & y empêche ou affoiblit, ou corrompt les operations divines.

Ainſi le cœur demeurant ouvert aux objets étrangers, expoſé aux ſurpriſes de l'ennemi, troublé par la guerre inteſtine de ſes paſſions, dans la foibleſſe & la corruption de la nature où nous vivons, dans le commerce du monde qui eſt ſi contagieux, dans l'embarras des affaires qui ſe ſuccedent les unes aux autres, parmi une foule de ſoins qui partagent nôtre attention, parmi les amorces du peché qui ſe rencontrent partout ; il n'eſt pas concevable de combien de defauts il ſe remplit,

combien il se soüille, combien de playes il reçoit sans presque s'en appercevoir.

De là nous pouvons juger quel besoin nous avons de veiller sans cesse sur nous-mesmes : Et puisque nôtre perfection consiste en nôtre union avec Dieu, il est manifeste que nous ne pouvons esperer aucune perfection sans une continuelle attention à la garde de nôtre cœur, pour empêcher que rien n'y entre, & que rien n'en sorte, qui puisse en troubler la paix, & en ternir la pureté, ces deux qualitez estant absolument necessaires pour disposer nos ames à l'union divine.

C'est pour cela que tous les Maîtres de la vie spirituelle recommandent tant la garde du cœur, & qu'il y en a plusieurs qui ne donnent que ce seul precepte à ceux qui veulent s'avancer dans la voye de Dieu : *Gardez vostre cœur. Ne perdez jamais de vûë vôtre interieur.*

Je me souviens que le Pere Loüis Lallemand qui a esté un homme des plus éclairez en la science des Saints, avoit accoûtumé de nous dire pendant nôtre troisiéme an de Novi-

ciat, qu'une des plus grandes graces que Dieu nous fasse dans la Compagnie, & une de celles que nous devons demander à Dieu avec plus d'instance, c'est d'estre si vigilans à garder nôtre cœur que nous en connoissions & corrigions jusqu'aux plus petits mouvemens dereglez, daudant que si nous ne veillons sur nous-mesmes il s'en glisse tous les jours dans nôtre cœur une infinité que nous ne connoissons pas.

Et en effet si cette attention est necessaire generalement à toutes les ames qui aspirent à la perfection, elle l'est encore bien plus particulierement à ceux qui par le devoir de leur vocation sont presque toûjours occupez dans les travaux de la vie active. En quoy, sans une continuelle vigilance, ils sont en danger de s'épancher trop au dehors, & par consequent de se nuire beaucoup à eux-mêmes, & de faire peu de fruit à l'égard des autres. Car s'il est vray que c'est de l'interieur que toutes les fonctions exterieures du zele des ames tirent leur vie & leur efficace; quelle vertu auront-elles si l'on neglige le soin de son interieur?

Si semblables aux torrens qui pour presser trop le cours de leurs eaux, & précipiter leur descente, se trouvent bien-tost à sec, nous nous répandons tout au dehors avec empressement, faudra-t-il s'étonner que nous nous trouvions arides, sans devotion, sans esprit interieur? Helas! qui sçait que Dieu seul, combien nous interessons le succés de nos travaux pour le prochain, & combien le commerce du monde est préjudiciable à nôtre perfection, & peut-estre à nostre salut, manque de nous appliquer à réünir toutes nos puissances interieures pour resister à l'impression que les objets exterieurs font sur nos sens, & ensuite sur nôtre cœur!

D'où vient que tant de Religieux, tant de persones devotes, qui ont de si bons desirs, & qui font, ce semble, tout ce qu'il faut faire pour devenir des Saints, tirent neanmoins si peu de fruit de leurs oraisons, de leurs communions, de leurs lectures, & qu'aprés avoir pratiqué tous les exercices de la vie spirituelle durant tant d'années, on ne remarque presque point qu'ils en ayent profi-

té? D'où vient que les Directeurs qui conduisent les autres dans le chemin de la perfection, demeurent eux-mesmes toûjours dans leurs imperfections ordinaires? que des hommes zelez, des ouvriers qui travaillent avec tant d'ardeur au salut des ames: des gens qui se donnent tout entiers aux bonnes œuvres, ont cependant les passions si vives, sont toûjours sujets aux mesmes defauts, & n'ont presque nulle entrée dans l'oraison. Tout cela ne vient que de leur negligence à garder leur cœur. Ces personnes abandonnent le soin de leur interieur, & se donnent trop au dehors. C'est ce qui fait qu'une infinité de fautes leur échapent, mille pensées inutiles, mille paroles inconsiderées, quantité de saillies d'humeur, de mouvemens déreglez d'actions purement naturelles, & qui préviennent la grace & la liberté. Ce qui ne leur arriveroit pas s'ils avoient une attention actuelle à regler leur conduite interieure, & s'ils se ménageoient un peu dans l'action, pour empêcher que les passions qui y trouvent leur aliment, ne s'y fortifient d'autant plus dangereusement,

qu'elles s'y déguisent sous une specieuse apparence de zele & de vertu.

Il faut donc avoüer que la garde du cœur est si necessaire pour profiter en la vie spirituelle, que l'on n'y avance qu'à proportion qu'on s'adonne à cet excellent exercice. Voicy de quelle maniere les commençans le doivent pratiquer.

§. III.

La pratique de la garde du cœur.

JE suppose qu'aprés une retraite ou une Confession generale on ait formé une genereuse resolution d'estre tout à Dieu à quelque prix que ce soit, & de s'étudier de toutes ses forces à la perfection : qu'ensuite on ait fait toutes les diligences necessaires pour reconnoître son état interieur, ses passions, ses mauvaises habitudes, les voyes de Dieu, & la conduite qu'il inspire. Cela supposé, voicy de quelle maniere on doit s'appliquer à la garde de son cœur pendant le cours de la journée.

I. Faisons dés le matin un bon propos de veiller sur nôtre interieur

pour regler toutes nos actions, nos paroles, nos pensées ; tous nos mouvemens selon l'esprit de Dieu.

II. Tâchons de prévoir & de prévenir les occasions de nos fautes ordinaires où nous pourrions tomber soit par habitude, soit par surprise.

III Tenons ferme dans les occasions du peché, de la tentation, & de la passion qui pourroit nous vaincre.

IV. Recevons les inspirations de Dieu & les impressions de la grace dans toute leur étenduë, & suivons-les sans remise, & sans reserve.

V. Rentrons en nous-mesmes le plus souvent que nous pourrons, & en particulier à certains temps determinez comme au son de l'horloge, au changement des actions ; & sur tout aprés les plus longues & les plus notables ; & quelques accablez d'affaires & d'occupations que nous puissions estre, n'abandonnons jamais tellement nôtre interieur, que de fois à autre nous ne jettions les yeux dessus.

VI. Marquons par écrit nos fautes plusieurs fois le jour : ce qui est de si grande importance que sans

nous arriverons à la plus haute perfection.

Voilà, ce me semble, les points essentiels de la garde du cœur. A quoy l'on peut ajoûter que dans les reveuës qu'on doit faire chaque semaine & chaque mois, il ne faut pas omettre d'examiner avec quel soin l'on pratique cet exercice, & quel profit on en tire.

Pour l'abbreger en deux mots, & le rendre par cette brieveté plus aisé, disons que la garde du cœur demande une attention actuelle, ou du moins frequente sur son interieur pour y reprimer les sentimens contraires à la grace, & suivre les mouvemens de l'Esprit de Dieu dans toute leur étenduë.

§. IV.

Les utilitez & les avantages de la garde du cœur.

C'Est proprement en cet exercice que consiste l'essence de la vie purgative : Il est l'accomplissement de ce commandement si exprés que Nôtre-Seigneur nous fait de

veiller inceſſamment en attendant ſa venuë. C'eſt la ſentinelle du lit de l'époux. C'eſt le chemin le plus droit & le plus court, auſſi-bien que le plus aiſé pour parvenir à la ſainteté. C'eſt ce qu'on appelle marcher en eſprit. C'eſt la diſpoſition que Dieu requiert de nous pour ſe communiquer à nous, & nous unir à luy. C'eſt l'entrée des voyes extraordinaires de la grace.

Par cet exercice les anciens Solitaires d'Egypte & de Lybie, ſans direction: ſans aſſiſtance humaine, ſans la frequentation des Sacremens, ſe ſont élevez à la plus haute perfection, le ſoin qu'ils avoient de veiller à la garde de leur cœur: ſuppléant au defaut des autres moyens, & leur étant comme un moyen univerſel pour ſupporter l'horreur & les ennuis de la ſolitude, pour perſeverer dans cette extrême nudité, cette auſterité prodigieuſe, dont ils nous ont laiſſé de ſi rares exemples, & pour remporter ſur les demons ces glorieuſes victoires qui donnent de l'étonnement à ceux qui les liſent.

Ce fut principalement par cet exer-

cice que S. Ignace gouverna nos premiers Peres dans la ferveur de leur converſion, & qu'il les diſpoſa aux grandes entrepriſes qu'il a plû à Dieu d'executer par eux dans toutes les parties de l'Univers.

Auſſi voyons-nous tous les jours, que comme c'eſt par la garde du cœur que l'on commence la carriere de la vie ſpirituelle, c'eſt par elle qu'on s'y avance, & que les progrés qu'on y fait ſont proportionnez à l'application qu'on apporte à garder ſon cœur.

Il n'y a point de Livre, ni de Directeur qui enſeigne mieux à ſe connoître, & à ſe former, que cette continuelle vigilance ſur ſon interieur. Ce ſera par elle que nous apprendrons à regler toute nôtre conduite ſelon les deſſeins de Dieu, à faire toutes nos actions dans la pureté de ſon amour, à moderer nos paſſions, & à étouffer leurs premieres émotions dés leur naiſſance. Elle ſera comme un œil toûjours ouvert pour reconnoître & diſtinguer les mouvemens de la grace, & ceux de la nature. Par elle nous marcherons toûjours dans la lumiere, & nous croî-

trons en grace & en merite preſque à chaque moment. Nous nous diſpo-ſerons à recevoir la plenitude des dons du S. Eſprit, & nous luy donnerons une liberté entiere de nous conduire, & d'operer en nous, & par nous tout ce qu'il luy plaira. Nous aurons entrée dans le Royaume de Dieu, où ſe trouve la paix de l'ame & cette grandeur de courage ſi neceſſaire pour avancer dans les voyes de l'eſprit, & arriver au comble de la perfection. Nous découvrirons au dedans de nous-meſmes un nouveau monde caché à ceux qui n'ont des yeux que pour admirer la figure de ce monde viſible qui paſſe comme un ſonge : une autre vie inconnuë à ceux qui ſe laiſſent charmer aux plaiſirs de la vie preſente. Nous y verrons comme un grand theatre où trois ſortes d'eſprits, celuy de Dieu, celuy de la chair, & le malin eſprit paroiſſent ſans ceſſe ou tous enſemble ou ſeparément : comme un champ de bataille où ces trois eſprits combatent ſans tréve & ſans relâche pour la conqueſte de nôtre ame. Nous remarquerons cent fois le jour dans ces ſpectacles & ces combats

interieurs

interieurs, les foiblesses de la nature, les ruses du démon, les artifices & les détours de l'amour propre plus redoutable que le démon, les conduites amoureuses de l'esprit de Dieu, & les ressorts admirables de la grace. Nous serons admis en la familiarité de JESUS-CHRIST, & nous deviendrons ses Disciples dans l'Ecole du cœur, où l'on en apprend plus en un moment que tous les Maîtres de la terre n'en sçauroient enseigner en un siecle.

Cette attention interieure nous rendra capables de procurer le bien de nôtre prochain. Par elle nous acquererons une prudence surnaturelle, & une dexterité toute divine pour traiter les affaires, pour penetrer le fond des cœurs, pour discerner les esprits, & pour conduire les ames à Dieu.

Enfin par cette vigilance nous nous établirons dans une paix inalterable, dans une égalité d'humeur & d'esprit toûjours constante, dans une parfaite & invariable dépendance de Dieu : Et quand nous ne ferions autre chose que de pratiquer fidelement cet exercice, sans faire

des actions éclatantes, ni des mortifications extraordinaires, nous contentant de faire ce qui est du devoir de nôtre état, & ce que l'obeïssance nous ordonne, & nous tenant sans cesse comme en sentinelle dans un petit retranchement interieur pour observer les mouvemens de nôtre cœur ; nous ne laisserions pas d'arriver à une sublime sainteté. Comme au contraire, quand nous recevrions les graces les plus extraordinaires, que nous ferions des penitences étonnantes, & que nous aurions les plus grands emplois de zele & de charité ; nous n'avancerons jamais beaucoup, & nous ne goûterons jamais les delices qui sont cachées dans la vie interieure, ni la douceur de la presence du saint Esprit, si nous ne sommes soigneux de garder nôtre cœur.

Faisons-en l'épreuve, & nous reconnoîtrons bien-tôt par nôtre propre experience que nos passions sont les causes les plus ordinaires de nos mécontentemens & les instrumens de nos peines : que les seuls déreglement de nôtre cœur font tous ces changemens d'humeur qui nous tra-

vaillent en cette vie, & que le peché étant une fois détruit, les passions mortifiées, les mouvemens du cœur reglez & soûmis au S. Esprit, tout estant compassé dans nôtre interieur; l'ame se trouve si remplie de lumiere, & si comblée de joye, qu'elle possede déja un avant-goût du Paradis, & reconnoît sensiblement que la sainteté & la felicité sont deux compagnes inseparables, & deux sœurs qui ne demeurent jamais l'une sans l'autre.

§. V.

Du rëcüeillement interieur ; En quoy il consiste, & combien il est necessaire.

COmme la vie interieure consiste en l'union & l'adherence de l'entendement & de la volonté à Dieu & aux choses divines, pour estre solidement interieur; il faut, 1. que l'entendement soit dégagé du tumulte & de l'embarras, des soins superflus & des pensées inutiles, & qu'il veille sans cesse sur la garde du cœur: 2. Que la volonté soit affranchie des passions & des affections

Ce n'est icy qu'un fragment d'un traité ou il enseignoit la methode de la perfection.

qui la portent aux choses exterieures, & que toute son inclination soit pour le recüeillement.

Par ce moyen l'esprit étant vuide de tout ce qui le pouvoit distraire, le cœur étant libre de tout ce qui le pouvoit troubler, les sens étant dans la retenuë, toutes les puissances de l'ame joüissant d'une profonde paix; l'on devient interieur, comme remarque S. Vincent Ferrier, & l'on se trouve en état de n'estre occupé que de Dieu & des choses divines, & de rapporter à Dieu & à son service tout ce qu'on a d'action, de mouvement & de vie.

Ce recüeillement interieur est le fondement de tout l'édifice spirituel des ames; de sorte que sans cela il est impossible d'avancer dans la perfection: & l'on peut dire que toutes les graces qu'une ame qui n'est point établie sur ce fonds, reçoit de Dieu, ne sont que comme des caracteres formez sur l'eau, ou des figures imprimées sur le sable. La raison est, que pour s'avancer dans la perfection il faut necessairement s'unir de plus en plus à Dieu: Or sans le recüeillement interieur on ne peut s'unir

à Dieu, qui ne fait son sejour que dans la paix de l'esprit, & dans la retraite d'une ame qui n'est point sujette au libertinage des sens, ni troublée par l'embarras des occupations exterieures. C'est pour cela que plusieurs Maîtres de la vie spirituelle ne donnent que ce seul precepte : *Soyez interieur.* C'est comme s'ils disoient : *Ne vous épanchez point au dehors : Ne perdez jamais de vûë vostre cœur : Faites toutes choses en la presence de Dieu.*

Tous les plus grands Saints ont esté fort interieurs, & S. Gregoire remarque que Dieu ne permet gueres aux ames qu'il cherit de s'appliquer aux choses exterieures. C'est ainsi que dans les familles considerables on employe les valets aux services du dehors ; & pour ce qui est des enfans, on les retient à la maison.

En quoy neanmoins il faut prendre garde de se dispenser sous ce prétexte des emplois exterieurs, de l'obeïssance & de la charité. Car il est certain que quand on s'y exerce dans l'esprit de sa vocation, ils ne causent point de dissipation, comme remarque le Bienheureux Jean

de la Croix; & l'experience le fait voir dans les hommes Apostoliques.

CHAPITRE II.

De l'obscure nuit de l'ame, ou de la parfaite mortification qui dispose l'ame à l'union divine.

§. I.

Ce que c'est que l'obscure nuit de l'ame.

CE que le Bienheureux Jean de la Croix appelle obscure nuit de l'ame, n'est autre chose que la parfaite mortification, l'entiere purgation de toutes les puissances de l'ame, le dépoüillement du vieil homme, ce vuide general de toutes les choses créées, qui est la derniere disposition que Dieu demande en nous pour s'unir en nous.

La mortification que nous pratiquons avec le secours de la grace, se nomme nuit active ou naturelle: celle que Dieu opere en nous par des secours extraordinaires sans que nous y contribuïons de nôtre part autre

chose qu'un simple contentement, s'appelle nuit passive ou surnaturelle.

On nomme nuit du sens celle qui regarde la partie inferieure & les facultez sensitives de l'ame; & nuit de l'esprit, celle qui concerne la partie superieure, & les puissances spirituelles.

§. II.

La necessité de l'obscure nuit de l'ame, ou de la parfaite mortification pour tendre à l'union divine.

POur en concevoir la necessité il faut supposer,

1. Que nôtre perfection & tout nôtre bonheur dépendent de nôtre union avec Dieu. C'est pour cela que tout ce que Dieu opere en nous & à nôtre égard, ne tend qu'à nous rendre capables de nous unir avec luy, soit dans cette vie, où l'union quoyque sujette au changement ne laisse pas d'être parfaite selon l'état present: soit dans l'autre vie où l'union est immuable, & dans sa derniere perfection les ames étant affranchies de la corruption de la nature, & dans la pureté

de leur eſtre. C'eſt auſſi à quoy nous devons tendre uniquement, & toute l'application de nôtre eſprit & de nos puiſſances ne doit viſer qu'à nous diſpoſer à l'union divine.

II. Que plus l'ame eſt pure, plus elle s'unit parfaitement avec Dieu ; cette union conſiſtant en ce que Dieu l'inveſtit, la penetre, & la transforme tellement en luy, qu'elle en demeure comme toute diviniſée. De meſme à peu prés que plus le criſtal & le verre expoſez au Soleil, ſont purs & ſans taches, plus le Soleil les éclaire, les penetre de ſes rayons, & y exprime ſes qualitez propres.

III. Que rien ne nous empêche davantage de nous unir avec Dieu, & de nous transformer en luy, que nos attaches pour les creatures, & la ſatisfaction que nous y recherchons, dont les funeſtes effets ſont de ſoüiller l'ame, de l'aveugler, de l'affoiblir, de l'éloigner de Dieu, de la porter au peché, de la priver de mille graces, d'attirer ſur elle d'étranges châtimens de Dieu, de nourrir ſes paſſions & ſes dereglemens, & de la tenir toûjours dans ſes defauts & ſes imperfections.

IV. Que nous nous attachons aux creatures en trois manieres ; la premiere, par la pensée, par le souvenir, & par l'idée que nous en conservons ; la seconde, par l'affection & par les passions qu'elles excitent en nous ; la troisiéme, par leur usage, & par l'occupation que nous nous donnons à leur égard.

De ces principes il s'ensuit que pour nous unir parfaitement à Dieu, & pour éviter les dommages que l'attache aux creatures nous pourroit causer, nous devons nous en dégager le plus qu'il est possible, ne nous en occupant qu'autant que la necessité nous y oblige, que l'obeïssance nous l'ordonne, ou que la charité bien reglée le demande. Et encore alors ne le faut-il faire qu'avec une extrême reserve ; & pour le faire de la sorte, il faut estre parfaitement mortifié.

Or c'est en cette nuit obscure, dont nous parlons, que consiste cette parfaite mortification. C'est pourquoy quiconque aspire à l'union divine, doit entrer dans cette nuit ; à la verité affreuse à la nature, mais qui conduit seurement au souverain bien

de la vie presente, & à l'avant-goût de la vie bienheureuse.

§. III.

La nuit ou mortification active du sens.

MArcher dans cette nuit, c'est s'étudier à reformer entierement les sens exterieurs & les interieurs, & à purger parfaitement cette partie basse de l'ame, qui est le fonds de toute la corruption de la nature, & l'element du peché. C'est à quoy les ames genereuses apportent le fer & le feu, estant persuadées que sans cela on ne peut esperer d'entrer jamais dans les voyes sublimes de la grace, ni de vivre de pur esprit, mais qu'on doit s'attendre de languir toute sa vie dans l'impureté du sens, & dans l'esclavage des passions, & de ne sortir jamais de la region animale.

Cette mortification commence par les sens, qui recevant la premiere impression des objets, sont la premiere source de nos déreglemens. Des sens elle passe à l'imagination,

qui forme les images des objets dont les sens luy envoyent les especes. De l'imagination elle s'étend à l'appetit sensitif, qui, selon qu'il est touché, ressent le mouvement de diverses passions, & particulierement des quatre qui troublent le plus la paix de l'ame ; sçavoir, l'esperance, la joye, la crainte & la tristesse.

A l'égard des sens exterieurs en general.

1. NE leur accorder aucun plaisir que dans la pure necessité.

2. Dans les plaisirs qu'on est obligé de leur permettre, ne leur laisser prendre de satisfaction que ce qu'on ne leur en peut refuser.

3. Reprimer leur appetit & leur vivacité, les sevrant de leurs objets, & ne leur donnant d'action que le moins qu'on peut.

4. Leur faire souffrir la peine contraire à leur appetit, comme la faim, le froid, &c.

A l'égard de chacun des sens en particulier.

1. FUir la vûë des choses curieuses, & des objets agreables, qui

pourroient satisfaire les yeux.

2. Se priver d'entendre des nouvelles, de belles voix, des concerts & des instrumens de musique, & tout ce qui flate les oreilles.

3. Ne parler que le moins qu'on peut. Eviter les longs entretiens & les communications inutiles au progrés de l'ame. Ne point raconter de nouvelles.

4. Ne point rechercher les bonnes odeurs, & ne s'y point arréter quand elles se presentent. Ne point fuir les mauvaises, ni en témoigner de la peine quand elles se rencontrent.

5. Mortifier le goût par la faim & par la soif; refuser à son appetit ce qu'il aime; choisir à table ce qu'il y a de moins délicat; & de plus insipide.

6. Macerer sa chair par le travail & par la fatigue; par les veilles, & par les autres sortes d'austeritez; avoir ses heures du coucher, du lever, du dormir reglées, & hors ce temps-là ne se point permettre d'assoupissement. En quoy neanmoins il ne faut rien faire qu'avec discretion, & suivant la conduite d'un sage Directeur.

7. Retrancher toute ſorte de luxe, de curioſité, de vanité, de commodité trop recherchée, & d'affectation dans ſes habits & dans ſes meubles.

Au reſte, pour ſe fortifier dans cet exercice, & s'y conduire ſeurement, il faut jetter les yeux ſur le Verbe incarné; ſe propoſant pour modele de mortification le myſtere de ſa Croix, où tous ſes ſens ont eſté non ſeulement dans le vuide dont nous parlons, mais encore dans la peine & dans la douleur juſqu'à la mort.

A l'égard de l'imagination & de l'appetit ſenſitif.

1. EMpêcher les continuelles reflexions que l'imagination fait ſur les objets dont les eſpeces ſont entrées chez elle par les ſens. Veiller ſur tout à retenir ſes égaremens durant l'oraiſon & les autres exercices de pieté; & dans tout le cours de la journée ne luy permettre d'agir que pour la pratique du bien. Cette attention eſt d'autant plus neceſſaire, que toutes nos ſeductions viennent ordinairement de l'imagination, qui

nous represente les choses sous un faux visage, & non comme elles sont en elles-mêmes.

2. Quelque satisfaction que l'appetit sensitif trouve dans les creatures, si elle n'est purement pour le service de Dieu, y renoncer pour l'amour de JESUS-CHRIST qui durant sa vie mortelle ne prit de satisfaction en rien qu'en l'execution de la volonté de son Pere.

3. N'avoir aucune attache ni amitié particuliere pour qui que ce soit, mais aimer également tous les hommes & les mettre tous également en oubly; ne les regardant que comme des inconnus, afin de conserver plus purement toute l'affection de son cœur pour Dieu seul.

4. Estre dans une indifference generale pour toutes sortes de lieux & d'emplois, n'en desirant pas plus l'un que l'autre, évitant tout empressement, & se maintenant toûjours dans une grande liberté d'esprit.

5. Se dégager, autant qu'il est possible, de tout ce qui ne sert point à nous unir à Dieu, soit des visites, des conversations, des entretiens; ou de tout le reste. Que si on ne peut s'en

exempter, du moins prendre garde que le cœur ne vienne à s'y soüiller par une satisfaction purement naturelle.

6. Mortifier entierement l'amour de sa propre excellence, & le desir de l'honneur ; ne parlant jamais à son avantage ; ne faisant rien pour aquerir l'estime des hommes ; ayant une basse opinion de soy, & se meprisant soy-mesme ; cherchant les occasions de se faire mépriser ; & se réjoüissant de se voir dans le rebut & dans le mépris du monde.

7. Choisir toûjours & en toute occasion, autant que la discretion le permet, ce qui est le plus rude, le plus difficile, le plus pauvre, & le pire : le travail plûtost que le repos, la peine, & non la consolation.

8. Ne rechercher nullement les douceurs sensibles de la grace, ni les goûts spirituels. Ne s'y point arréter ni appuyer, mais les recevoir avec une grande abnegation, n'y cooperant que de l'esprit, & non pas des facultez sensitives.

9. Recevoir & souffrir volontiers les secheresses, les dégoûts & les peines quand Dieu les envoye, &

les distractions & mouvemens dereglez que Dieu permet qui s'excitent dans la partie inferieure.

Par ce moyen l'on s'affranchit autant qu'il est possible, de la corruption de la nature : On se maintient dans une sainte insensibilité pour tout ce qui pouvoit émouvoir l'ame, ou la retirer de son application à Dieu : Et l'on se met en état de s'unir avec luy par une union de pureté, de simplicité, d'amour, & de ressemblance, qui est inviolable à toutes les impressions malignes des creatures.

§ IV.

La nuit ou mortification active de l'esprit.

OUtre les desordres des sens & des facultez sensitives, lesquels se communiquent ordinairement aux puissances spirituelles, celles-cy ont encore leurs dereglemens particuliers dont il les faut purger dans la nuit de l'esprit.

Cette sorte d'abnegation doit s'étendre non seulement aux choses

exterieures & ſenſibles, mais auſſi aux interieures & ſpirituelles, & meſme aux operations de la grace, & aux dons de Dieu : dautant que l'amour propre, ſi l'on n'y prend garde, ſe gliſſe par tout, & corrompt les choſes les plus ſaintes.

Elle eſt neceſſaire pour diſpoſer l'ame non ſeulement a l'union divine, mais encore aux divines operations, qui ſeront d'autant plus ordinaires & plus fortes en elle, qu'elle ſe ſera renduë par ſa mortification plus pure & plus vuide de toutes les choſes créées.

A l'égard de la memoire.

LA memoire eſt pleine d'une infinité d'objets, que les ſens corporels, les paſſions, l'amour des creatures, le commerce du monde, les converſations, les entretiens, les occupations, les affaires, ſi l'on ne veille extrémement ſur ſoy, y font gliſſer a tout moment, & qui s'y impriment d'une telle maniere, qu'elle ne s'en peut défaire comme elle voudroit, ſur tout des mauvais & des indifferens. Car il ſemble qu'elle

ait comme naturellement autant de facilité à retenir ceux-cy, qu'elle a de peine à recevoir & à conserver les bons. Ce qui vient de ce que la nature corrompuë s'attache avec plaisir a ce qui luy est agreable, & qu'elle a plus de penchant au mal que d'attrait pour le bien.

Ainsi l'on peut dire que la memoire est le magasin de tous les déreglemens de l'ame, & que c'est elle aussi-bien que l'imagination, qui conserve les semences des passions & des pechez, & qui donne retraite aux empêchemens de la grace.

Pour remedier à ce mal il la faut vuider, autant qu'il est possible, de tout ce qui n'est pas Dieu, ou de Dieu, & qui n'est pas absolument necessaire pour se mieux acquiter des devoirs de son état. Voilà precisément à quoy on la doit borner, sans la charger, comme l'on fait, d'un fatras de choses inutiles.

Ce qu'elle doit donc faire toutes les fois qu'il se presente à elle quelque idée ou notion qui ne sert de rien pour l'avancement spirituel; c'est de s'en détourner doucement par une simple & amoureuse conver-

ſion a Dieu : laiſſer paſſer toutes choſes ſans y faire de reflexion, ſi elle n'eſt neceſſaire : & de tout ce qui frape les ſens, ne recevoir d'impreſſion que le moins qu'elle pourra. De cette maniere demeurant vuide de tout, elle ſera toute occupée de Dieu, qui la remplira d'autant plus de ſes lumieres & de ſes ſaintes impreſſions, qu'il la trouvera plus vuide des creatures & plus pure.

A l'égard de l'entendement.

L'Entendement, s'il n'eſt gouverné par l'eſprit de la grace, eſt extrémement curieux, agiſſant, leger, inconſtant, temeraire, porté à juger de tout, precipité dans ſes Jugemens, arrêté a ſon ſens, idolâtre de ſes lumieres, orgüeilleux, ennemy de la ſoumiſſion, facile à prendre de mauvaiſes impreſſions, & opiniâtre a les retenir, ſujet à l'erreur & à quantité d'autres defauts, qui empêchent l'union divine, & l'operation de Dieu.

Pour le purger de ces deſordres, il faut.

1. Luy interdire non ſeulement les

jugemens mauvais & temeraires ; mais encore les jugemens inutiles qu'on fait à tout moment, & en toute occasion si l'on n'y prend garde, & ne luy permettre de juger de rien si l'on n'y est obligé par la necessité, par l'obeïssance, ou par la charité.

2. Reprimer sa curiosité non seulement à l'égard des choses naturelles & humaines, mais aussi à l'égard des spirituelles, l'empêchant de rassasier cette avidité qu'il a de se remplir sans cesse de nouvelles lumieres, & se persuadant qu'il vaut incomparablement mieux n'avoir que peu de connoissances avec beaucoup d'amour & de ferveur, que peu d'amour & de ferveur avec beaucoup de connoissances.

3. Luy oster ces continuelles reflexions qu'il fait sur luy-même & sur ses actes, sur ses avantages, sur les graces & les dons de Dieu.

4. Arrêter ses evagations, & retrancher cette multiplicité de pensées qui est si contraire au recüeillement interieur.

5. Suspendre son raisonnement dans l'oraison, lorsque l'attrait de

la grace le porte à demeurer dans une ſimple attention à la preſence de Dieu

6. Ne le point laiſſer s'embaraſſer dans des ſcrupules, des doutes & des perplexitez de conſcience, & le détourner de ces recherches empreſſées qu'il fait ſoit pour connoître la ſource de ſes peines, & leurs remedes ou pour s'aſſurer dans ſon état.

7. Corriger cette lenteur & cette pareſſe qu'il a à s'appliquer au bien, ce penchant qui le porte à favoriſer & ſuivre les inclinations de la nature, ces vûës obliques & intereſſées qui le détournent d'une droite & pure intention.

8. Le captiver aveuglément ſous le joug de la Foy, & l'obliger de ſe ſoûmettre humblement à la conduite des Superieurs, & au ſentiment des perſonnes éclairées en chaque matiere.

9. L'entretenir dans une baſſe eſtime de ſoy-même, le convaincre de ſes foibleſſes, de ſes ſeductions & de ſes erreurs, & prendre garde qu'il ne faſſe trop de cas de ſes propres biens, & des dons qu'il reçoit de Dieu.

10. Enfin mortifier le plus qu'on peut son activité, sa précipitation, son inconstance. Le retirer doucement de toutes les connoiſſances diſtinctes non ſeulement des creatures, mais de Dieu meſme, & le fixer uniquement en Dieu par un ſimple regard & une connoiſſance confuſe & univerſelle de cet Eſtre des eſtres.

A l'égard de la volonté.

C'Eſt de la volonté que vient le grand obſtacle à l'union divine: Car comme cete union eſt un effet de l'amour, elle demande une parfaite conformité de nôtre volonté avec celle de Dieu, l'amour ne pouvant unir enſemble que les volontez qui ſe trouvent conformes. C'eſt pour cela 1. qu'il faut bannir de la volonté toutes les affections purement humaines; & les inclinations naturelles, tous les mouvemens que les paſſions y excitent; comme les ſouhaits, les craintes, la joye, le chagrin, les ennuis, les dégoûts, &c. le trop d'activité dans les operations de la grace; les efforts pour ſe procurer de la ferveur; l'empreſſe-

ment & l'inquietude dans le desir des graces, des vertus, & mesme des souffrances ; l'attache aux dons de Dieu ; l'amour de sa propre excellence en ce qui regarde la perfection ; une secrete ambition à l'égard des états sublimes & des communications extraordinaires.

2. Il faut acoûtumer la volonté à vouloir peu de choses, & rien que selon le bon-plaisir de Dieu, rien qu'avec moderation, sans ardeur & avec une entiere soûmission aux ordres de la providence : de sorte que n'ayant plus d'action hors de luy & des interests de sa gloire, n'aimant rien, ne desirant rien, ne goûtant rien que la volonté de Dieu, elle se transforme en cette adorable volonté, qu'elle s'y perde toute, & s'y aneantisse heureusement.

3. Il faut luy faire aimer toute sorte de privation, d'abandon, de pauvreté, de secheresse, de desolation à l'exemple de Nôtre-Seigneur qui préfera la nudité de la Croix aux richesses de la gloire dont il devoit joüir : de maniere qu'estant entierement sévrée de toutes les fausses douceurs des creatures, elle fasse sa

joye de vivre dans un dépoüillement absolu de tout ce qui ne luy vient pas de Dieu, & qu'elle ne peut posseder ni goûter selon Dieu,

§. V.

Du vuide que la Foy, l'Esperance & la Charité mettent dans les trois puissances de l'ame pour la disposer à l'union divine.

IL est certain que l'ame ne s'unit avec Dieu en cette vie par aucun des objets qu'elle peut connoître, aimer ou posseder. Au contraire plus elle s'éloigne de toutes choses par la privation & le vuide de tout ce qui peut tomber sous les sens, & dans l'esprit & le cœur humain, plus elle a de disposition pour s'unir à Dieu. D'où il s'ensuit que l'on ne s'unit avec Dieu dans cette vie mortelle, que par la Foy, par l'Esperance & par la Charité, qui mettent dans l'entendement, dans la memoire & dans la volonté ce parfair dépoüillement, & ce vuide mystique qui est requis pour affranchir l'ame de tous les empêchemens de son union avec Dieu,

Dieu, en la feparant de tout ce qui n'eſt pas Dieu.

La Foy qui eſt eſſentiellement obſcure, éleve l'entendement au deſſus des ſens & des choſes ſenſibles; au deſſus de tout ce que l'imagination peut figurer, & l'eſprit concevoir; au deſſus de la raiſon & de toutes les connoiſſances naturelles; au deſſus de toutes les viſions corporelles & imaginaires; au deſſus de toutes les notions ſpirituelles & de toutes les infuſions de la grace: Et quand il ſeroit tout plein de lumieres ſurnaturelles, elle ne luy permet de s'y appuyer, ni d'en uſer que par la conduite du S. Eſprit, voulant qu'il s'en denuë, autant qu'il luy ſera poſſible; dautant que tout cela n'eſt nullement proportionné à Dieu, & que plus on s'y arréte, plus on s'égare de la vraye voye qui conduit à Dieu, qui eſt la ſainte obſcurité, & la myſterieuſe nudité de la Foy.

L'Eſperance, qui n'enviſage que le ſouverain bien dont elle attend la poſſeſſion, met la memoire dans le vuide de toutes les choſes de cette vie, dautant qu'elle les fait oublier, & de celles de l'autre vie, dautant

qu'elle ne fait qu'en promettre la joüiſſance, & ne la donne pas. Ainſi elle dépoüille l'ame de toute poſſeſſion & ne luy permet de joüir d'aucun bien, ni de goûter aucun plaiſir, ni aucune conſolation, ni meſme de ſentir ſes propres operations. Elle luy oſte tout appuy créé, & la reduit à une telle pauvreté qu'elle ne luy laiſſe pas meſme, en quelque maniere, l'uſage de ſes facultez libre, la tenant ainſi ſuſpenduë entre le Ciel & la terre, & la faiſant vivre dans un état de mort & d'oubly à l'égard de tout ce qui n'eſt pas Dieu.

La Charité, qui nous fait aimer Dieu par deſſus toutes choſes par le ſeul motif de ſon infinie bonté, met par conſequent un vuide general dans la volonté, la denüant de toutes ſes attaches & de toutes ſes inclinations pour les creatures, & ne ſouffrant point qu'elle retienne d'affection que pour Dieu, & pour ſes adorables volontez. Car ſans ce détachement il n'eſt pas poſſible d'aimer parfaitement Dieu de cet amour pur & ſouverain que la charité demande. Ainſi élevant l'ame au deſſus

de tout ce qui n'est pas Dieu, elle l'établit dans une sainte insensibilité pareille à celle des purs Esprits, & dans un dégagement semblable à celuy des ames separées, sur qui les choses du monde ne sont plus capables de faire d'impression.

L'ame, dans cet heureux vuide que la Foy, l'Esperance & la Charité font en elle, trouve sa liberté, son repos & son assurance. Elle y est comme dans son centre; elle y joüit d'une profonde paix; elle y est inaccessible aux attaques & aux embuches du démon, qui n'a de prise que sur les ames qu'il rencontre hors du vuide de ces trois divines vertus. C'est là le sentier étroit, par où ceux qui marchent, ne cherchant rien, trouvent tout. C'est par ce desert que l'on arrive à la veritable terre de promission. C'est la suprême region de la vie spirituelle, où les vapeurs & les exhalaisons qui causent les orages, & qui font les alterations de la moyenne & de la plus basse region, ne parviennent point.

§. VI.

De la nuit, ou mortification passive du sens & de l'esprit.

POur arriver au dernier point de pureté requis à l'union divine, il faut que Dieu mette luy-mesme l'ame dans cette sorte de mortification que l'on appelle nuit surnaturelle ou passive. A quoy il ne manque point d'ordinaire quand l'ame de son costé est fidele & constante à pratiquer l'abnegation qui dépend d'elle & que l'on nomme nuit naturelle, ou active.

Celle-la est incomparablement plus forte & plus efficace pour épurer l'ame, que celle-cy. On compare l'une à l'eau fraîche, qui n'oste qu'à demy les taches du linge sale, & ne le blanchit pas entierement; & l'autre à l'eau chaude qui emporte toutes les taches, & blanchit parfaitement le linge.

Cette mortification que Dieu opere luy-mesme par un secours extraordinaire de sa grace, se nomme surnaturelle; parce que les forces de la

nature, quelque violence que l'on se fasse, ne peuvent arriver jusques-là : Et on l'appelle aussi passive, dautant que l'ame n'y contribuë presque de son costé, qu'en la souffrant volontairement, & se soûmettant au dépoüillement que Dieu fait en elle.

A l'égard du sens elle est une espece de mort à toutes les choses créées ; & à l'égard de l'esprit, c'est une mort à toutes ses operations.

Dieu fait à l'ame à peu prés ce que les nourrices font aux enfans qu'elles veulent sevrer. Elles mettent sur leur mammelle du jus d'absynte, ou quelque autre suc amer pour empêcher l'enfant de tetter. Ainsi Dieu voulant purifier l'ame en la sevrant de toutes les choses où elle prenoit de la satisfaction, les remplit d'amertume, & fait qu'elle n'y trouve plus que du dégoût. Il détruit, ou plûtost il suspend la correspondance naturelle qui est entre l'esprit & le sens ; entre les puissances spirituelles, & les materielles. Il détache l'esprit de l'action & du plaisir du sens. L'imagination est dans le trouble : l'entendement dans une captivité qui l'étonne : l'appetit

dans une insensibilité pour toutes sortes d'objets : la volonté dans une aridité où elle ne peut goûter ni les creatures ni Dieu, & se trouve sans desir, sans affection, sans mouvement. Dans cet état on craint tout, on doute de tout. Ce ne sont que tenebres affreuses, gemissemens profonds, douleurs penetrantes, tristesses inconsolables, impuissance generale pour tous les actes sensibles des vertus. L'ame se croit perduë, & cependant dans son fonds elle demeure tranquille en la presence de Dieu ; luy laissant faire en elle, & permettre à son égard, & à l'égard de tous les Estres, tout ce qu'il luy plait.

Il se passe dans cet état des choses inconcevables, que l'on ne peut bien expliquer ; ceux mesme qui les experimentent ne pouvant se faire entendre la-dessus.

C'est ainsi que Dieu acheve de purifier l'ame, luy ostant sa maniere d'agir naturelle & humaine, pour luy en donner une surnaturelle & toute divine. Ensuite de quoy la memoire & l'imagination vuides de cette confusion d'objets qui les rem-

pliſſoient, ne ſont plus occupées que de la ſeule vûë de Dieu, & des choſes qu'il faut faire par ſon ordre, & qui ne ſe preſentent à elles qu'à meſure qu'il les faut faire. L'entendement affranchi de ſes reflexions & de ſon activité, reçoit paiſiblement les effuſions de la lumiere increéée. La volonté entierement libre & parfaitement pure ſe transforme & s'écoule avec plaiſir en celle de Dieu. L'appetit ſenſitif élevé au deſſus de ſa nature devient tout ſpirituel & tout divin, n'agiſſant plus que par le mouvement de l'eſprit de Dieu. Enfin l'ame ſe trouve ſi changée, qu'elle ne ſe connoît plus elle meſme. Il luy ſemble qu'elle n'eſt plus de ce monde, & elle ſe regarde comme étrangere parmi les creatures. Sa converſation eſt bien plus dans le Ciel que ſur la terre; & elle traite ſi familierement avec Dieu; elle a de ſi étroites habitudes avec la Cour Celeſte, qu'on peut dire qu'elle eſt déja en quelque façon domeſtique de Dieu, & aſſociée à la vie des Bienheureux.

§. VII.

Réponse aux objections qu'on peut faire contre le vuide des trois puissances.

IL semble que la doctrine de ce vuide mystique tend à l'erreur, & que l'on en peut tirer des consequences dangereuses.

La premiere, que selon cette doctrine il faudroit rejetter les lumieres & les notions infuses, & mesme toutes les communications de la grace. *Réponse.* Il ne s'ensuit pas qu'il les faille rejetter, mais seulement qu'il faut les recevoir avec une grande abnegation, sans s'y attacher par un esprit de proprieté. Car comme ces sortes d'infusions surnaturelles, dés-là qu'elles sont reçuës en l'ame y operent l'effet que Dieu prétend, de vouloir les retenir & posseder comme l'on possede les biens temporels; c'est une attache de l'amour propre, qui ne sert qu'à empêcher leur effet. On peut bien neanmoins en conserver ou rappeller quelquesfois le souvenir, non pour les goûter & pour s'y complaire, mais pour ranimer sa fer-

veur, & s'exciter à la vertu. Que si leur souvenir ne produit point cet effet, il faut absolument s'en defaire par le vuide de la foy. Pour ce qui est des visions corporelles ou imaginaires, des caresses sensibles & des autres graces gratuites, où l'illusion a coûtume de se glisser ; les ames qui desirent servir Dieu dans la nudité de la foy & la pureté de l'esprit, doivent plûtost procurer de ne les avoir pas, ou de s'en defaire, que de les avoir. Il faut seulement remarquer qu'il y a certaines communications de la grace, qui sont si sublimes & si spirituelles, certains écoulemens de la Divinité en l'ame, qui sont si purs qu'on peut les recevoir sans danger d'en mes-user. Mais ces sortes de faveurs ne se font d'ordinaire qu'aux ames qui sont parvenuës au plus haut point de la perfection.

La seconde, que des principes de cette doctrine il s'ensuivroit qu'on ne doit point faire de lectures spirituelles ; puisqu'elles remplissent l'esprit de diverses connoissances, & de notions distinctes, qui sont contraires à ce prétendu vuide des puissances. *Réponse*. Il est vray que c'est un

defaut assez ordinaire à plusieurs ames, de se remplir de lectures indigestes & sans ordre. Il n'en faut que tres-peu à ceux qui ont déja fait quelque progrés notable dans la perfection ; la seule presence de Dieu, dans laquelle ils marchent toûjours, leur estant plus utile que tous les Livres spirituels. Plus les operations interieures devienent simples, moins on a de besoin des choses exterieures pour s'unir avec Dieu. Il faut toutesfois avoüer que les lectures qu'on fait par obeïssance ou par l'ordre de son Directeur, avec la moderation & les dispositions requises, servent beaucoup ; sur tout aux commençans & aux ames moins avancées.

La troisiéme, que ce vuide mystique semble interdire les actes interieurs, & porter les ames à une dangereuse oysiveté. *Réponse*. Cet écrit, quant à ce qui concerne le vuide des puissances spirituelles, n'est que pour les ames qui sont déja dans l'état surnaturel, ou que la grace y attire; & non pas pour celles qui ne marchent que dans les voyes ordinaires. Or on ne permet point à celles-là

cette multiplicité d'actes interieurs, qui est necessaire à celles-cy pour leur fournir dequoy s'occuper utilement dans l'oraison.

CHAPITRE III.

Avis pour la conduite des ames dans l'état surnaturel ou passif.

§. I.

Ce que l'on entend par l'état surnaturel.

LEs Mystiques appellent ainsi l'état des ames qui sont tellement possedées de l'esprit de Dieu, qu'il agit bien plus en elles qu'elles-mesmes, sur tout dans l'oraison, où elles ne font plus autre chose que de consentir à l'operation de Dieu, acquiescer à son bon-plaisir, s'abandonner entre ses mains, se reposer dans le sein de sa providence, le regarder amoureusement d'une vûë simple, & se tenir devant luy dans un respectueux silence.

C'est dans cet état que Dieu communique ses faveurs éclatantes & ses dons extraordinaires ; & il n'est

pas poſſible d'exprimer les careſſes & les profuſions de graces qu'il fait aux ames qu'il y a élevées.

Elles ſentent quelquesfois d'une maniere ineffable leur union avec JESUS-CHRIST, la preſence du ſaint Eſprit, ou des autres perſonnes de la ſainte Trinité, celle de la ſainte Vierge, des Anges & des Saints: Elles goûtent Dieu d'une façon admirable, & elles en viennent quelquesfois à un tel point de dégagement des creatures, qu'elles oublient tout, juſqu'à ne ſe pas ſentir elles-meſmes, ſe trouvant comme toutes transformées en JESUS-CHRIST, & heureuſement perduës en Dieu. Leur converſation eſt bien plus dans le Ciel que ſur la terre; & il ſemble qu'elles reſpirent déja l'air du Paradis, & qu'elles faſſent l'eſſay de la vie des Bienheureux. Mais on n'arrive là qu'aprés de fortes épreuves.

§. II.

Les diſpoſitions neceſſaires pour arriver à l'état ſurnaturel.

IL y en a de deux ſortes; les unes éloignées, les autres prochaines.

Les dispositions éloignées sont 1. un esprit bien fait, une humeur douce & moderée, une inclination qui se porte naturellement au bien:quelque-fois la grace supplée au defaut de ces avantages de la nature. 2. Une bonne constitution de l'homme interieur, laquelle consiste en la reformation generale des puissances ; l'entendement estant affranchi de ses erreurs & de ses fausses maximes ; la volonté guerie de ses goûts depravez, & de ses affections dereglées ; l'appetit purgé de ses passions ; l'imagination retirée de ses égaremens ; la memoire vuide du souvenir, & des idées des choses de la terre ; & l'ame établie dans une profonde paix. 3. Le recüeillement exterieur, le silence, la solitude, l'éloignement de toute sorte d'intrigues, & d'embarras d'affaires & d'occupations inutiles. 4. La pratique des vertus solides, l'esprit d'oraison, & une continuelle mortification.

Les dispositions prochaines sont ordinairement celles-cy. 1. de grandes & violentes épreuves par des tentations, de blasphême, d'infidelité, de desespoir, d'impureté ; par-

des ſcrupules & des troubles de conſcience ; par des triſteſſes mortelles, & des peines interieures & exterieures de toutes manieres. C'eſt là le Purgatoire par où il faut paſſer pour arriver à ce bienheureux état, qui eſt le Paradis de cette vie. Ces épreuves ſont plus ou moins rudes, & durent plus ou moins ſelon qu'il plaît a Dieu d'en diſpoſer. Elles viennent en partie de l'eſprit humain, que Dieu abandonne à ſes propres miſeres ; en partie de l'eſprit malin, dont Dieu ſe ſert, pour purger les ames de leurs taches, & de la corruption de la nature. Mais les plus ſenſibles ſont celles qui viennent immediatement de Dieu, lors qu'il s'applique luy-meſme à faire ſouffrir l'ame, qu'il la regarde comme en colere, qu'il appeſantit ſa main ſur elle, & qu'il luy fait porter le poids de ſa juſtice, & ſentir l'impreſſion de ſa ſainteté.

2. L'ame ne peut plus mediter comme elle faiſoit auparavant. Tout ſon attrait eſt pour l'oraiſon affective, & preſque toutes ſes forces viennent à ſe recüeillir dans la ſeule volonté.

3. Elle se trouve liée dans ses operations, ne pouvant plus agir dans l'oraison ni de l'entendement ni de la volonté, & ce commerce d'amour qu'elle avoit avec Dieu, luy est interdit. Elle demeure dans un profond silence, dans lequel elle fait toutes ses actions sans former d'intention distincte ; & toute son occupation interieure se borne à la seule vûë de Dieu.

4. Dieu luy oste tout ce qui luy restoit de devotion sensible, de goût & de consolation spirituelle. L'entendement se remplit de tenebres & d'obscurité:la volonté se trouve froide,aride&sterile,dans l'ennuy & dans le dégoût:l'imagination fait de la peine:l'appetit se revolte:on ne sent que de la foiblesse : Ce qui n'empêche pas neanmoins que la volonté superieure ne se porte toûjours au bien, & n'ait une extrême horreur du peché. En quoy l'aridité d'épreuve est differente de celle de punition, où la volonté devient lâche pour la pratique du bien, & encline au mal.

5. Aprés cela Dieu éclate tout de nouveau dans l'ame, ses obscuritez,

& ses secheresses se dissipent en un moment par de nouvelles clartez & de nouvelles graces. Elle se sent toute penetrée de l'onction celeste qui se répand dans ses puissances. Elle brûle, elle se consume dans les pures flammes de l'amour qui la possede.

Quand on est arrivé là, on passe d'ordinaire le reste de sa vie dans une perpetuelle vicissitude de ces sortes de consolations & d'épreuves; celles-cy servant de disposition à celles-là selon l'ordre que Dieu a établi de ne mettre ses dons que là où il a mis le vuide de toutes les choses créées, & de ne se communiquer qu'aux ames qu'il a purifiées pour les rendre capables de recevoir son operation.

Ces dispositions qui sont les degrez & les marques de l'état surnaturel, ne se suivent pas toûjours dans le mesme ordre que nous les venons de rapporter, quoy qu'il arrive assez souvent que Dieu les regle de la sorte. Mais comme il est libre de communiquer ses graces en quel ordre & en quelle maniere il luy plaît, il prend quelquefois plaisir à mettre

certaines ames dans l'état surnaturel sans les avoir fait passer par les épreuves ordinaires.

§. III.

Les defauts qu'on doit eviter dans l'état surnaturel.

QUand on commence à entrer dans les voyes surnaturelles, on tombe, si l'on n'y prend garde, en quantité de defauts qu'on peut rapporter aux sept vices capitaux, comme fait le Bienheureux Jean de la Croix.

La Superbe. 1. Comme les graces qu'on reçoit alors, sont nouvelles & extraordinaires, l'esprit en demeure ébloüi & charmé. Il les regarde avec plaisir, & les prise beaucoup, les grossissant mesme & les enflant dans son idée par la complaisance qu'il a de s'en voir orné. D'où il prend occasion de concevoir une estime avantageuse de soy-mesme, & un secret mépris pour les autres à qui Dieu ne fait pas les mesmes faveurs. 2. On veut faire éclater au dehors ses bons sentimens. On aime

à parler des secrets de la vie mystique. On en fait mesme des leçons aux autres ; & pour s'attirer leur estime on leur fait confidence de ses dispositions interieures, & de ses richesses spirituelles. De quoy le démon ne manque pas de se prévaloir, augmentant la ferveur sensible de la devotion, pour accroître ensuite la vanité qui flate le cœur. 3. On s'afflige trop de ses pechez & de ses foiblesses par une occulte présomption de ses propres forces, & une temeraire confiance en la grace : comme si dans l'état où l'on se voit, on ne devoit plus estre sujet à aucun peché. Il ne faut jamais s'étonner de ses chûtes, mais seulement se relever avec une humble & amoureuse confiance en Dieu, autant de fois que l'on tombe.

L'Envie. Elle porte à desirer les mesmes graces qu'on remarque dans les autres, & à s'attrister de ce qu'on ne s'avance pas dans la perfection autant qu'eux. On doit estre bien-aise de se voir devancé de tout le monde pourvû que Dieu soit glorifié.

L'Avarice spirituelle. 1. Desirer la

perfection & les graces extraordinaires par un esprit de proprieté, & non pas pour l'interest de Dieu. 2. Posseder les dons de Dieu avec attache; & quand il les retire, ne s'en laisser dépoüiller qu'à regret, & s'efforcer de les conserver, ou d'en rappeller l'idée au lieu de les recevoir avec indifference & abnegation quand il les donne, & de les perdre volontiers quand il luy plaît de les oster. 3. Vouloir accroître & prolonger par son industrie & par ses propres efforts les operations de la grace, comme sont les lumieres, les connoissances, les douceurs & les consolations divines : ce qui est proprement les corrompre & les perdre. Il faut demeurer dans une disposition purement passive tandis que ces sortes d'operations durent, se contentant d'y consentir; & aprés qu'elles sont passées n'y plus penser, mais seulement s'affermir dans les bons effets qu'elles ont laissé dans l'ame pour l'exciter à la pratique des vertus. 4. Se porter avec empressement à lire divers Livres mystiques, à consulter plusieurs Directeurs, & à chercher sans cesse de nouveaux moyens de s'a-

vancer. Ce qui ne ſert qu'à contenter la curioſité de l'eſprit au lieu de s'arréter à une conduite reglée, & de faire plus de fonds ſur la mortification & la pureté de cœur, que ſur tous les moyens exterieurs.

La Luxure ſpirituelle. Elle fait qu'on recherche les conſolations, les tendreſſes, & les douceurs de la grace à cauſe qu'elles flatent le ſens. En quoy il arrive quelquefois que leur impreſſion s'étend juſque ſur le corps, d'où naiſſent des mouvemens ſenſuels dans les perſonnes qui ne ſont pas encore accoûtumées aux careſſes divines. Le démon s'y mêle ſouvent ſoit pour jetter enſuite l'ame dans les ſcrupules & dans le découragement, & luy faire quitter l'oraiſon & la Communion, ſoit pour l'attirer inſenſiblement à ces honteuſes libertez, où ſous couleur de perfection il fait tomber ces faux dévots qu'on appelle *Illuminez*. Il faut toûjours demeurer dans la pureté de l'eſprit, ne chercher que Dieu, ne s'attacher qu'à luy, ne tenir compte des mouvemens ſenſuels, ne s'en inquieter nullement, n'y faire pas même de reflexion. La ſeule crainte d'y

tomber est capable de les exciter.

La Gourmandise spirituelle. Elle rend l'ame avide & insatiable des delices & des consolations celestes, & fait que l'on s'arreste plus à goûter les dons de Dieu, que Dieu mesme. Quelques-uns croyent ne point réüssir dans leurs exercices spirituels, s'ils n'y ont du goût & de la devotion sensible. D'autres s'imaginent que là où ils ne sentent point de goût, c'est un signe que la volonté de Dieu ne s'y trouve point. Plusieurs se persuadent que Dieu est content lors qu'ils le sont aussi eux-mesmes. Ce sont là des illusions pueriles. Quand on aime Dieu solidement, on prend plaisir à se priver pour l'amour de luy de ses propres satisfactions, mesme des plus saintes, & l'on cherche plûtost les secheresses & les peines, & tout ce qui tient l'esprit attaché à la Croix.

La Colere. Elle se fait sentir lors qu'on passe de l'état des consolations dans l'aridité. Alors si l'on ne veille sur soy-mesme, il est aisé de se laisser aller à des inégalitez d'humeur, à l'impatience, au chagrin, & à un zele plein d'amertume. On se fâche,

contre soy-mesme de se voir si imparfait. On a de la peine à se supporter, & dans cette aigreur d'esprit on fait des resolutions, qui n'étant pas assez fondées sur la défiance de soy-mesme, & la confiance en Dieu, n'ont presque point d'autre effet que de causer un surcroist de peine, quand on voit qu'on ne les a pas gardées.

La Paresse. Elle fait que les ames accoûtumées aux attraits sensibles de la grace fuyent toutes les choses où elles ne trouvent point de goût, & que dans la secheresse elles sont lâches & languissantes, & quittent aisément leurs exercices de pieté. L'on en voit qui ne se portent à la vertu qu'à force de consolations spirituelles, & qu'à mesure qu'elles y sont attirées par les graces sensibles. C'est une conduite mercenaire & interessée. Les ames genereuses qui servent Dieu en esprit & en verité sont plus fideles & plus constantes dans son service, lors qu'elles sentent moins de devotion & de ferveur.

Ces sortes de defauts sont si enracinez en nous, que nous ne pouvons que tres-difficilement nous en

defaire avec le secours des seules graces ordinaires. Il n'y a que la main de Dieu qui puisse entierement les arracher, & c'est pour cela qu'au commencement & mesme dans le progrés de l'état surnaturel il a coûtume de mettre les ames dans cet état que le B. Jean de la Croix appelle l'obscure nuit du sens & de l'esprit ; c'est à dire dans des ariditez, des dégoûts, des ennuis, des tenebres, & d'autres peines secretes qui purifient admirablement toutes les puissances materielles & spirituelles.

§. IV.

Avis pour ceux qui conduisent les ames dans l'état surnaturel.

CEux que Dieu fait entrer dans la vie surnaturelle, ont besoin de guides éclairez, & qui n'ignorent pas ces routes inconnuës à la sagesse humaine. Voicy les principaux devoirs des Directeurs qui les conduisent.

1. Discerner & faire connoître aux ames les differens mouvemens des divers esprits. Ce qui est en elle de

l'esprit de Dieu, & qui n'en est pas. On prend souvent pour operation de la grace ce qui n'est qu'un pur effet d'une cause naturelle. Il faut avoir beaucoup d'égard à l'humeur & à la complaisance des personnes que l'on conduit.

II. Prendre garde que l'ennemi ne les trompe, & que rien n'arrête leur progrés.

III. Seconder l'operation de Dieu en elles, & leur apprendre à cooperer aussi elles-mesmes de leur côté, autant qu'elles en sont capables; sans toutefois devancer l'esprit de Dieu, ni les pousser plûtost à une chose qu'à l'autre. C'est à Dieu seul qu'il appartient de mettre les ames dans le chemin par où il veut les conduire, & de leur en faire les premieres ouvertures.

IV. Les exercer dans la pureté de cœur & dans la connoissance d'elles-mêmes, de leurs passions & de leurs imperfections, leur recommandant de veiller sans cesse sur leur interieur, d'obeïr fidelement à toutes les vûës que Dieu leur donne, tant pour la fuite du mal que pour la pratique du bien : de ne faire jamais aucune

aucune faute avec advertance, & de ne méprifer jamais la moindre inſpiration qu'elles reconnoîtront venir du S. Eſprit.

V. Leur oſter toutes ſortes d'attaches aux creatures,& les porter doucement, mais efficacement, à combattre leurs inclinations & leurs repugnances en toutes choſes, meſme dans les ſpirituelles; à mortifier leurs ſens, ne les appliquant preciſément qu'à ce qui eſt neceſſaire; à bannir de leur imagination & de leur memoire, autant qu'il eſt poſſible, toutes les images & les idées des choſes exterieures; à n'accorder à la nature que ce qu'on ne luy peut refuſer, & à ne ſe pardonner aucune faute ſans en faire penitence.

C'eſt une maxime conſtante, que quiconque aſpire à la perfection de la vie interieure ne doit rechercher aucune ſatisfaction naturelle ni du corps ni de l'eſprit, mais y renoncer ſincerement, & ne les ſouffrir que quand elles ſe preſentent par neceſſité.

Aprés qu'on s'eſt ainſi dégagé de ſoy-meſme & de toutes ſes propres ſatisfactions, Dieu ne manque non

plus de répandre en l'ame ses lumieres & ses graces, que le Soleil en plein midi, l'air estant pur & serein, ne manque point d'éclairer & d'échaufer la terre.

VI. Ne leur permettre rien de curieux, ni d'exquis, ni de trop grande valeur; nulle propreté recherchée ni dans leurs habits ni dans leurs ameublemens, ni même dans l'usage des choses qui concernent la devotion, comme les images, les reliquaires, les livres. Ainsi les dépoüillant des moindres choses à quoy l'affection des personnes devotes a coûtume de s'attacher, leurs passions viendront à s'amortir faute d'objets qui les nourrissent, comme le feu vient à s'éteindre manque d'aliment qui l'entretienne.

VII. Leur recommander particulierement le silence, la retraite, le repos d'esprit, le bon employ du temps: de parler peu, de retrancher les visites & les conversations inutiles, & d'éviter également le trop d'occupation & l'oysiveté, de peur de tomber d'un côté dans l'empressement & le trouble, & de l'autre dans la langueur & le relâchement.

VIII. Les appliquer ſur tout à l'étude de JESUS-CHRIST, à ſa connoiſſance, à ſon amour, à ſon imitation : les faire entrer dans ſon eſprit, & les conduire par ſes maximes & par ſes exemples ; de ſorte qu'elles ne ſe propoſent pas ſeulement ſa vie & ſes actions pour modele de leur conduite, mais qu'en toutes choſes elles n'agiſſent que par ſon mouvement, & comme ſes membres animez de ſon eſprit.

IX. Les accoûtumer à une grande liberté de cœur, & les tenir toûjours dans une grande indifference pour leurs emplois, & pour tout ce qui dépend de leur choix, ſans leur permettre de s'attacher à rien par elles-meſmes : de ſorte qu'elles ſoient également diſpoſées à faire ou à laiſſer quoy que ce ſoit, ne recevant leur determination que de la grace avec une parfaite ſoûmiſſion à ſa conduite.

X. Les éprouver par les humiliations, & les porter à l'amour du mépris : à embraſſer volontiers les occaſions qui s'en preſentent, & qu'il eſt bon de leur procurer avec diſcretion : à ſe condamner toûjours in-

terieurement, & ne s'excuser jamais quand on les reprend : à ceder à tout le monde autant que la prudence le permet : à ne se tenir jamais offensez de personne, & à ne se choquer jamais de rien, quelque traitement qu'on leur fasse. Par ce moyen elles acquerront une solide humilité, sans laquelle il n'est pas possible qu'elles subsistent long-temps dans leur état.

XI. Leur inspirer le desir des Croix, & l'esprit de penitence, qui est si necessaire dans cet état pour en supporter les épreuves, & pour servir Dieu avec une égale fidelité dans la secheresse & dans la ferveur sensible. Qu'elles opposent genereusement cette sainte rigueur à la tendresse de l'amour propre qui affoiblit le cœur, & le rend lâche dans les combats de la vie spirituelle, & qu'elles tiennent pour une maxime assurée, que la penitence du cœur, & les contradictions exterieures sont une bonne partie de la croix des ames extraordinaires, & que plus elle est pesante, plus elle contribuë à leur avancement, pourvû qu'elles la portent avec resignation & constance.

XII. Leur cacher, autant qu'il eſt poſſible, ce que Dieu met en elles de graces éclatantes : ne leur témoigner jamais que l'on en faſſe grand cas, & leur defendre d'en juger elles-meſmes avantageuſement. Il eſt dangereux de croire qu'on reçoit de Dieu des faveurs extraordinaires. Nôtre eſprit enchanté par l'amour de ſa propre excellence, eſt ſi accoûtumé à groſſir dans ſon idée les biens qui nous appartiennent, & à les faire paroître à nos yeux plus grands qu'ils ne ſont en effet, que nous tombons dans ce defaut, même à l'égard des dons de Dieu, par une vaine ſatisfaction de nous en voir enrichis.

XIII. Enfin comme Dieu agit beaucoup plus dans les ames qu'il éleve à l'état paſſif, qu'elles n'agiſſent elles-meſmes ; ceux qui les conduiſent ſe doivent bien garder de les charger de diverſes methodes, & d'une quantité de moyens de perfection, qui quoyque bons en eux-meſmes, ne feroient que les embaraſſer, & leur nuiroient plus qu'ils ne leur ſerviroient. Un ſeul moyen bien choiſi & ſoigneuſement prati-

qué ; comme, par exemple, l'exercice de la presence de Dieu ; en vaut cent autres.

§. V.

Avis pour ceux qui aspirent à l'état surnaturel.

I. IL se faut bien donner de garde de le desirer par amour propre. Ce seroit le moyen de n'y parvenir jamais, dautant que Dieu n'y met d'ordinaire que les ames qui sont déja mortes à tous leurs desirs & à toutes leurs passions, ou qui travaillent efficacement à les mortifier & à les soûmettre à la grace.

II Une seule passion immortifiée, une mauvaise habitude que l'on aura negligé de corriger, une attache dont on ne voudra pas se defaire, est capable d'arréter une ame les années entiéres, & quelquesfois toute la vie à la porte de ce bienheureux état où Dieu l'eût fait entrer, si elle eût retranché cet empêchement.

III. Plusieurs de ceux que Dieu appelle à cet état, se rebutent d'abord & se découragent à la vûë des

difficultez qu'ils y rencontrent. C'est une terre de promission où l'on n'arrive que par un desert affreux à la nature. Mais les travaux & les fatigues du voyage ne sont rien au prix du repos & de la felicité que l'on goûte dans le terme.

IV. Cet état est souvent accompagné de peines interieures, de tristesses profondes, de grandes obscuritez, de doutes, de craintes, & d'ennuis. Il faut passer outre avec un courage determiné à se perdre pour Dieu. C'est icy où il est vray de dire; que qui perd, gagne; qui perd le plus, gagne le plus; & qui perd tout, trouve tout.

V. Dans cet état Dieu abandonne quelquefois les ames à la rage des demons, jusqu'à leur permettre de les obseder, de les posseder & de troubler tout, excepté ce fonds intime qu'il se reserve, & où la grace & la verité demeurent toûjours en paix, tout le reste estant investi de tenebres, & dans la revolte.

VI. A proportion que Dieu veût élever les ames dans cet état; il les plonge dans les peines pour les purifier & les disposer à ses graces.

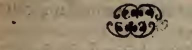
Ainsi la peine est un signe & un gage assuré de la grace qui la doit suivre. On passe d'ordinaire immediatement de l'une à l'autre, & il arrive souvent que quand l'ame est dans le plus fort de ses peines, Dieu prend plaisir à l'en tirer par des touches intimes qui dilatent le cœur, & le remplissent d'une force & d'une joye merveilleuse. On en voit plusieurs qui sont toûjours dans l'une ou dans l'autre de ces deux dispositions, dans un excés de peine, ou dans des transports de ferveur, & une abondance de consolations spirituelles.

VII. Les graces & les vertus hors de l'état surnaturel sont foibles & sujettes au changement & à l'inconstance : Mais dans cet état elles prennent de profondes racines, & ont une force & une constance admirable.

VIII. Il se glisse dans cet état quantité d'illusions dont il est si difficile de se garentir entierement, que beaucoup de Saints n'en ont pas esté exempts, pour ne rien dire des personnes d'une vertu plus commune, qui se laissent aisément tromper, comme l'experience le montre tous

les jours. Ces illusions ne se peuvent éviter que par un secours extraordinaire de la grace, qu'il faut demander sans cesse, & qui ne s'accorde qu'aux ames humbles, & qui cherchent purement Dieu.

IX. Le démon use de mille artifices pour tromper les ames dans l'état surnaturel. Il se transforme en Ange de lumiere: Il contrefait les graces: Il se mesle dans leur infusion: Il les altere & les soüille, y ajoûtant du sien & retranchant ce qui est de Dieu. Il substituë son operation à celle de Dieu. Il agit dans le sens pendant que Dieu opere dans l'esprit. Il donne des tendresses & des consolations sensibles pour y attirer l'ame & la divertir de son attention à Dieu: & s'il ne peut empêcher qu'on ne reçoive la grace dans sa pureté, il tâche d'en empêcher l'effet par quelque maligne suggestion, ou par quelque autre obstacle qu'il jette à la traverse.



TRAITE' IV.

ABREGE' DE CONDUITE Spirituelle,

OU

AVIS PRINCIPAUX pour la perfection.

CHAPITRE I.

Le chemin de la perfection.

Il le propose à une personne qui l'avoit prié de le luy tracer en peu de mots.

VOus me demandez quelques avis touchant le dessein que Dieu vous inspire de travailler solidement à vostre perfection, & vous souhaitez que je vous trace briévement le chemin par où vous devez marcher, & l'ordre que vous devez tenir dans cette sainte entreprise.

Pour satisfaire à vos desirs je veux d'abord vous avertir que ce que je

vous marqueray icy en peu de mots, est un ouvrage de longue haleine; & dont l'étenduë est si vaste & l'execution si difficile, qu'à peine les ames les plus ferventes en peuvent-elles venir à bout en plusieurs années.

I. Embrassez la perfection avec une intention pure dans la seule vûë de Dieu, vous dépoüillant de tous vos interests, renonçant à toutes les vûës humaines, & vous gardant des subtiles recherches de l'amour propre, qui se glisse mesme dans les voyes de la grace, où il cause de grands desordres; si l'on n'en prévoit de bonne heure les artifices pour en éviter les surprises.

II. Entrez dans le chemin de la perfection avec une volonté determinée d'arriver à quelque prix que ce soit au but où vous prétendez, tenant pour asseuré que le succés de cette entreprise dépend beaucoup plus, aprés le secours de la grace, du courage & de l'ardeur avec laquelle vous vous y porterez, que de toute autre chose.

III. Esperez de Dieu de grandes & signalées faveurs avec une confian-

ce genereuse & digne de la qualité d'enfant de Dieu, & d'heritiere des merites de l'Homme-Dieu. Persuadez-vous d'un costé que tous les tresors de la grace vous sont ouverts non seulement par le merite de la mort de JESUS-CHRIST, mais encore par l'inclination infinie que Dieu a de se communiquer ; & de l'autre, que les sentimens bas & ravalez que nous avons ordinairement de Dieu, & de l'amour qu'il nous porte, nous éloignent aussi-bien de luy que l'orgüeil & la présomption.

IV. Joignez à cette confiance un cœur magnifique & liberal, qui se donne à l'Esprit de Dieu sans reserve, vous souvenant que comme la nature & l'amour propre retrecissent le cœur, l'abaissent & le lient à la creature, la grace & la charité l'élargissent sans bornes, & le portent à servir Dieu dans un abandon general de soy-même & de toutes les choses créées.

Voilà les dispositions que vous devez apporter au dessein de vôtre perfection. Maintenant pour ce qui en regarde l'execution,

I. Travaillez avant toutes choses à vous defaire de vos pechez ordinai-

res, n'en differant non plus le remede que vous feriez celuy de la peste si vous en estiez frappée. Ce ne sont que les seuls actes particuliers des pechez que je vous propose d'abord à combattre : Mais la victoire que vous en rapporterez, détruira aussi peu à peu les mauvaises habitudes & les passions par la cessation des actes qui les entretiennent.

II. Aprés vous estre fait quitte de vos pechez les plus ordinaires pour en arracher la racine, attaquez directement vos passions l'une aprés l'autre avec une sainte haine de vous-mesme, tenant pour certain qu'une ame qui est encore sujette à ses passions, n'a besoin d'autre démon pour la porter au peché, que de sa passion qui l'y entraîne par un penchant qui ne peut estre arrété que par le secours de la grace.

III. Comme rien n'empêche davantage le progrés de l'ame que le corps & les choses materielles ; vous vous appliquerez efficacement à vous en dégager, renonçant avec un grand courage non seulement aux plaisirs & aux attraits de la sensualité, mais

encore au commerce des ſens hors de l'uſage raiſonnable de la vie & de la ſocieté humaine. Ainſi vous aſpirerez par une continuelle mortification à la pureté des eſprits ſeparez de la matiere, & vous tâcherez de ne recevoir aucun mouvement de plaiſir ſenſible hors de la neceſſité, ſuivant cette maxime des Saints, que tout plaiſir des ſens détourne l'eſprit de ſon principe & l'éloigne des communications divines, ſeduit la raiſon, affoiblit la liberté, & répand ſon venin dans toutes les puiſſances de l'ame.

IV. Pour ce qui regarde l'occupation & l'action, bornez-vous à ce que vôtre office & l'obeïſſance vous en impoſent, & n'en prenez pas davantage par vôtre propre chair, vous ſouvenant que l'action doit toûjours eſtre tellement moderée, qu'elle n'occupe jamais ſeule tout l'eſprit, & ne le jette au dehors de telle ſorte qu'il ne luy reſte plus aſſez de force & de vigueur au dedans, pour ſoûtenir l'impreſſion des choſes exterieures ſans préjudice de l'interieur. Evitez donc autant que vous pourrez toute ſorte de ſoins ſuper-

flus, d'intrigues & d'empressement, & mesme cette multiplicité de vûës, de desseins, de pratiques, d'intentions & d'actes, qui dissipent le cœur; & tenez-vous dans une si grande simplicité d'esprit & d'intention, que dans tous les divers evenemens de la vie vous n'ayïez qu'une seule occupation interieure; sçavoir, d'aimer Dieu & d'accomplir sa volonté également en toutes choses.

Fûyez tant que vous pourrez, les inégalitez d'humeur qui viennent du temperament, ou des fâcheuses occurrences. Ces sortes d'alterations, outre qu'elles ne sont pas communément sans peché, troublent la paix de l'ame, choquent l'Esprit de Dieu, & empêchent les effets de la grace, dont la douceur doit paroître sensiblement dans vôtre conduite, & dans toutes vos actions.

VI. Arrétez cette vivacité d'esprit qui nous porte naturellement à une curiosité insatiable de tout voir, & de tout sçavoir, & à une démangeaison de juger de toutes choses, & d'en dire nôtre sentiment. Ignorez volontiers ce que Dieu ne vous

oblige pas de sçavoir, & tout ce qui seroit nuisible ou indifferent à l'égard de la vie de l'esprit.

VII. Quoyque vous ne deviez nullement vous attacher à la devotion sensible & aux douceurs & consolations spirituelles, recevez-les cependant avec humilité & indifference lorsque Dieu vous les donne, & correspondez-y de vôtre part avec l'intention la plus pure que vous pourrez. Elle le sera d'autant plus que vous serez plus dégagée de tous les goûts sensibles.

VIII. Pour arriver à la parfaite possession de Dieu à laquelle vous aspirez ; il faut vous resoudre à passer par une grande & affreuse solitude, où vous vous dépoüilliez non seulement de l'affection des creatures, mais encore de leur souvenir & de leur idée, loin de cette foule d'images & de pensées inutiles que le commerce des hommes & les occupations exterieures nous laissent, loin de l'embaras & du trouble des passions : de sorte que vôtre esprit au lieu de s'amuser à raisonner sur les impressions qu'il a reçuës des affaires & des objets qui frappent

vos ſens, ſe tienne recüeilli, & s'accoûtume peu à peu à ce ſilence myſtique, où l'on n'entend que la voix de l'Epoux celeſte.

IX. Aprés cela il ne reſte plus qu'à vous élever à la plus haute region de la vie ſpirituelle, au deſſus de toutes les choſes dont le monde a de l'horreur, comme ſont la pauvreté, la douleur, les maladies, le mépris, les perſecutions. C'eſt là que par une pleine victoire de vos paſſions & par une abondante effuſion de la grace qui accompagne toûjours la Croix, vous commencerez à goûter quelque choſe du repos & & de l'eternité bienheureuſe. Vous poſſederez vôtre ame dans une paix profonde & une conſtante égalité, ſans que rien la puiſſe troubler. Vous verrez d'un même œil tous les divers accidens de la vie, & vous deviendrez comme incorruptible dans l'element de la corruption.

Pour vous établir dans cette haute perfection, repreſentez-vous par une foy vive les afflictions & les ſouffrances comme les moyens que Dieu par une ſouveraine ſageſſe a ordonnez de toute eternité pour ſe

procurer de la gloire par vous, & pour executer vôtre salut : comme les remedes qu'il vous a preparez ; & qu'il vous applique pour guerir les maladies de vôtre ame: comme les livrées de JESUS-CHRIST crucifié : comme le caractere & les traits de sa ressemblance.

Considerez-les encore dans le cœur de cet aimable Sauveur, d'où vous les verrez sortir & descendre sur vous par un écoulement du mesme amour qui l'obligea de mourir pour vous sur la Croix : & dans cette vûë, sans vous arréter à goûter l'amertume de vos peines, & à vous en occuper, ni à écouter les plaintes de l'amour propre, & les tendresses de la nature ; ni à compatir à ses foiblesses ; adorez les secrets de la providence, & reconnoissez dans sa conduite des fins adorables & divines ; quoy qu'elles vous soient inconnuës.

Enfin élevez vostre esprit au dessus de nôtre façon commune & grossiere de connoître les objets ; & empruntant la lumiere de l'eternité, regardez vos souffrances non plus comme dans le temps où nos passions leur donnent un faux visage, mais com-

me dans l'eternité, où vous verrez qu'elles auront établi ou étendu le Royaume de Dieu en vous, qu'elles auront acquité des peines immenſes que vous deviez payer pour vos pechez à la Juſtice de Dieu, & qu'elles vous auront merité la plus grande partie des couronnes & de la gloire dont vous joüirez. Ainſi entrant par avance dans les ſentimens que les Bienheureux ont de leurs ſouffrances & de leurs travaux paſſez; vous ſouffrirez non ſeulement avec patience, mais encore avec joye les diſgraces de la vie, & toutes les croix qui vous arriveront.

CHAPITRE II.

Moyen de ſe bien connoître ſoy-même.

TOutes les ames qui ſont en état de grace ne ſe conduiſent pas toûjours par l'eſprit de la grace. On ſe laiſſe ſouvent conduire par ſes paſſions, & l'on ne fait point de ſcrupule de pecher. Dans la plûpart de ſes actions on ne ſuit que les mouvemens de la nature, & il ne ſe trou-

ve que fort peu de perſonnes qui marchent en eſprit ſous la conduite de la grace.

Ainſi l'on peut diſtinguer trois differentes voyes, celle des paſſions & & du peché; celle de la nature & du ſens; celle de la grace & de l'eſprit. Voyons dans laquelle de ces trois voyes nous ſommes engagez: Et pour nous connoître encore mieux nous-meſmes, ajoûtons un examen general ſur les defauts & les pechez les plus ordinaires.

§. I.

La voye des paſſions & du peché.

VOicy les démarches que l'on y fait. 1. Les paſſions dereglées. 2. L'humeur & les inclinations immortifiées. 3. Les affections baſſes & terreſtres, & l'attache aux creatures. 4. Le jugement propre & les fauſſes maximes. 5. L'amour propre, & la propre volonté. 6. Les pechez & les fautes habituelles que l'on commet contre les lumieres du Saint Eſprit. 7. Les imperfections volontaires dont on ne tient compte. 8. Les doutes

& les perplexitez d'une conſcience peu timorée. 9. Le libertinage des ſens & de l'eſprit. 10. Les égaremens de l'imagination, la diſſipation des penſées, la diſſolution interieure. 11. La foibleſſe, la langueur, la nonchalance & la pareſſe. 12. La recherche de ſa propre eſtime, de ſes commoditez & de ſes intereſts. 13. L'obſtination à ſuivre ſes propres vûës. 14. L'antipathie & l'averſion pour certaines perſonnes, pour les devoirs de ſon état, pour les emplois de l'obeïſſance. 15. L'inconſtance dans la pratique du bien, l'horreur des difficultez qui ſe rencontrent dans la vertu, les revoltes interieures contre l'eſprit de la grace. 16. Le découragement & le deſeſpoir de ſe ſurmonter. 17. Les remords de la conſcience, les troubles de l'eſprit, le dégoût, l'ennuy & la triſteſſe.

Cette voye mene les ames 1. à de grandes chûtes: 2. à une tiedeur incurable: 3. à une eſpece d'endurciſſement dans le peché: 4. à un aveuglement d'eſprit où l'on ne connoît plus ſes pechez: 5. à de grandes & continuelles tentations: 6. à l'incertitude de ſon ſalut, & au danger de ſe perdre.

§. II.

La voye de la nature & du sens.

LEs traces par lesquelles on la peut reconnoître, sont 1. la sensualité dans le plaisir des sens ou de l'esprit, la tendresse pour soy-mesme, l'amour du repos, &c. 2. La sensibilité dans le mépris & dans les incommoditez. 3. L'inconstance à suivre une conduite reglée, les changemens & la multiplicité des moyens de perfection qu'on recherche. 4. La foiblesse & la lâcheté à agir, à souffrir, & à se vaincre. 5. Les actions purement naturelles. 6. L'empressement à vouloir avancer & à connoître son progrés. 7. Le manque de liberté d'esprit, & un asservissement à certains moyens & à certaines pratiques de perfection. 8. L'attache à ses sentimens & à ses vûës. 9. La curiosité & le desir d'acquerir de nouvelles lumieres. 10. Le déreglement de l'imagination, de la memoire & de l'entendement. 11. L'inquietude & le trouble. 12. Le retrecissement de cœur pour embrasser le bien. 13.

L'impatience & l'ennui dans les ſecheresses. 14. Une avidité pour les dons de Dieu, & un deſir dereglé des choſes extraordinaires. 15. Les ſenſualitez ſpirituelles, & l'attache aux conſolations & aux ſentimens de devotion. 16. Une confiance préſomptueuſe dans les graces qu'on reçoit & dans ſes propres forces. 17. Des recherches ſcrupuleuſes pour s'aſſurer touchant ſon état interieur. 18. Une conduite trop humaine & politique. 19. L'aigreur & l'amertume pour les fautes d'autruy. 20. Le mépris des autres. 21. La précipitation, l'inconſideration, l'inadvertance, les omiſſions. 22. L'ignorance des mouvemens de ſon cœur. 23. L'illuſion dans les choſes ſpirituelles.

Cette voye aboutit 1. au deſeſpoir de la perfection, ſans faire aucun progrés: 2. au danger de retourner en arriere & de ſe relâcher: 3. à une vertu & perfection plâtrée.

§. III.

La voye de la grace & de l'eſprit.

En voicy les journées & le progrés. 1. La Croix du ſens & de

l'esprit qui consiste dans la parfaite mortification des sens exterieurs & des interieurs, de l'entendement, de la memoire & de la volonté, dans la secheresse, l'obscurité, les peines secretes & inconnuës. C'est ce que le B. Jean de la Croix appelle obscure nuit du sens & de l'esprit. 2. Recevoir la grace dans sa plenitude, & y correspondre fidelement. 3. L'abandon general de soy-mesme entre les mains de Dieu, avec une parfaite confiance en sa providence. 4. La nudité, solitude & liberté d'esprit, avec une parfaite abnegation de soy-mesme. 5. Ne chercher & ne goûter que Dieu seul. 6. De ne dépendre interieurement que de Dieu, & luy être parfaitement soûmis. 7. Marcher dans le vuide de la Foy, de l'Esperance & de la Charité, de la maniere que nous l'expliquerons au petit Traité de l'obscure nuit de l'ame.

Le terme de cette voye est 1. une parfaite santé de l'ame qui consiste en ce que ses sentimens sont dans la verité, & ses affections dans la droiture & la pureté de la grace: 2. une étroite union avec Dieu: 3. une intime joüissance de Dieu & un doux repos

repos en luy : 4. un banquet mysti-
que où l'on goûte les pures delices
des dons & des fruits du S. Esprit :
5. un amour de Dieu qui lie l'ame,
qui la brûle, qui la blesse, qui la
fait languir, & qui la consume jus-
qu'au point de perfection que Dieu
demande d'elle.

§. IV.

Reflexion sur ces trois voyes.

A La vûë de ces trois differentes
voyes chacun peut reconnoître
l'état de son ame, quelle route il
suit, & le terme où il doit aboutir.

La premiere est mauvaise, & non
seulement contraire à la perfection,
mais encore perilleuse pour le salut.
C'est pourquoy il faut soigneuse-
ment s'en retirer, afin de ne s'y pas
perdre, & de ne se pas exposer au
danger d'une malheureuse eternité.

La seconde, bien qu'elle ne soit
pas si opposée à la grace, ni si dan-
gereuse que la premiere, s'écarte
neanmoins de la perfection, de sor-
te qu'on n'y arrivera jamais en
la suivant. On y passe d'ordinaire

avant que d'arriver à la troisiéme, qui est celle que l'on doit chercher, & qui n'est que pour ceux qui marchent avec Dieu dans une parfaite plenitude de cœur.

La troisiéme est la seule voye de l'Esprit de Dieu, de la perfection & de l'état surnaturel, où l'on trouve la paix, le repos, toute sorte de contentement, & un Paradis terrestre. Ce chemin est rude, étroit & difficile d'abord; mais dans la suite on le trouve doux, aisé, agreable & heureux au dessus de toutes les felicitez de la vie presente. Les cœurs y rencontrent leur centre, & un gage assuré de la gloire qui les attend dans l'eternité.

§. V.

Examen sur les pechez, & les defauts ordinaires pour rendre compte de son interieur.

LEs points sur lesquels il se faut examiner, sont 1. les pechez. Il faut voir quels pechez on commet le plus souvent : si c'est de propos deliberé, contre les lumieres de la

grace, ou ſeulement par fragilité, par ſurpriſe, dans le premier mouvement d'une paſſion: ſi l'on n'a point déja contracté l'habitude de quelque peché veniel, & combien elle eſt forte : ſi l'on eſt interieurement repris de ſes fautes; ſi c'eſt au meſme temps qu'on les commet, ou ſeulement aprés ; ſi au moment que la faute eſt repreſentée à l'eſprit, on deſiſte & l'on ſe retracte ſans heſiter: ſi à la vûë de ſes fautes on ſe laiſſe aller au découragement & au trouble, ou ſi l'on ſe ſent encouragé à ſe relever promptement, & à mieux faire à l'avenir, & ſi l'on rentre incontinent dans la paix de ſon ame: quelle force ou quelle foibleſſe, quelle retenuë ou quel emportement l'on reſſent dans les occaſions du peché.

II. Les actions de la journée, les fonctions de ſon employ, les devoirs de ſon état. Il faut les parcourir & voir comment on s'en acquite : en quoy l'on y manque : quelle en eſt la cauſe & l'occaſion.

III. Les ſens exterieurs, & les puiſſances de l'ame. Il faut en rechercher les déreglemens ordinaires, comme les regards curieux, les paroles inuti-

les, les satisfactions sensuelles, les pensées vaines, &c.

IV. Les passions, l'humeur & les inclinations naturelles. Il faut tâcher de connoître à quelles passions l'on est le plus sujet : quelles sont leurs causes & leurs effets : en quelle occasion elles s'échaufent davantage, &c. si l'on suit son humeur & son penchant naturel sans se faire violence. C'est là un des plus grands obstacles de la perfection, & communément l'on ne travaille point assez à le détruire.

V. La maniere de pratiquer le bien : si c'est lâchement & avec tiedeur, ou courageusement & avec ferveur : si l'on omet quelque chose du bien que Dieu inspire, & dont il presente l'occasion ; si l'on se laisse aller à des inutilitez, &c.

VI. Quel fruit on tire de la frequentation des Sacremens, & quelle preparation l'on y apporte.

VII. Si l'on est souvent rappellé à veiller sur soy-mesme.

VIII. De quelle maniere on se comporte lorsque les secours de la grace sont foibles, & que l'on est comme abandonné à soy-mesme.

Les personnes un peu plus avancées doivent s'examiner sur les fautes les plus subtiles de la vie spirituelle.

I. Si elles s'attachent aux lumieres & aux douceurs de la grace : si elles s'amusent à les regarder & à les goûter : si elles y ont de la complaisance : si elles les recherchent & font des efforts pour les avoir, ou pour en rappeller le souvenir quand elles sont passées ; au lieu de les recevoir avec une entiere abnegation, & une pure intention de cooperer aux desseins de Dieu : si elles tâchent de prolonger ou d'accroître par leur propre operation les mouvemens de la grace ; si elles s'y appuyent trop, & avec quelque sorte de présomption ; si elles estiment les graces qu'elles reçoivent plus grandes qu'elles ne sont en effet, & si elles prennent de là occasion de s'élever au dessus des autres, & de mépriser ceux qui n'en ont pas de semblables : si par attache aux graces sensibles ou extraordinaires, elles ne donnent point lieu aux illusions du demon, & en quoy : si elles cooperent fidelement aux graces qu'elles reçoivent, & si elles tâchent de s'affermir dans les

bons effets que la grace produit, & d'en faire le bon usage que Dieu prétend.

II. Si par un esprit de proprieté, & par un orgüeil secret elles ne s'attribuënt point le succés de leur avancement spirituel.

III. Si les puissances de l'ame sont bien soûmises à la conduite du Saint Esprit : si l'imagination est encore inquiete & vagabonde : si la memoire est sujette au trouble que cause le souvenir importun des objets: si l'appetit inferieur est bien purifié : si l'entendement & la volonté s'accoûtument aisément à se tenir dans ce vuide qui dispose à recevoir les operations & les dons de Dieu.

IV. Si l'on est arrété à son sens : defaut à quoy les personnes spirituelles doivent bien prendre garde.

V. Si l'on est dans une veritable indifference pour toutes les choses purement naturelles, ne desirant pas davantage les plus commodes que celles qui le sont le moins.

VI. Si l'on a des inégalitez dans le service de Dieu : si les changemens de temps causent une alteration d'humeur, & combien la nature agit.

Il eſt encore fort utile pour acquerir une plus parfaite connoiſſance de ſoy-meſme, d'examiner

I. Si l'on ſçait diſcerner les mouvemens des divers eſprits.

II. A quoy l'on ſe ſent plus porté ſoit par l'Eſprit de Dieu, ſoit par l'inſtinct de la nature, ou par la ſuggeſtion du malin eſprit.

III. Si l'on a beaucoup de lumieres & d'inſpirations pour le bien : ſi l'on ſe procure ces bons mouvemens par ſa propre induſtrie, & par ſon travail, ou s'ils ſont donnez par l'operation de Dieu, & quel uſage on en fait.

IV. De quelle maniere on a la preſence de Dieu pendant le cours de la journée, & quel profit on en tire.

V. Quelle ſorte d'oraiſon l'on fait : ſi l'on s'y trouve de temps en temps, ou meſme toûjours dans l'impuiſſance de faire des actes : ſi l'on a de la difficulté à reciter les prieres vocales.

VI. Si à chaque action l'on renouvelle ſon intention, ou ſi l'on demeure habituellement dans une ſimple attention à Dieu parmi les diverſes occupations de la journée.

VII. Si lors qu'on se sent attiré à n'agir que par le mouvement de l'Esprit de Dieu, on manque à suivre cet attrait, agissant par son propre esprit : si c'est de propos deliberé, avec advertance ou par surprise : & en quelles occasions : si c'est en des actions importantes.

VIII. Si l'on est toûjours conduit de la mesme maniere, ou si l'on change souvent d'état.

IX. Quel desir on a de souffrir pour Nôtre-Seigneur : si les souffrances penetrent l'ame & luy sont trop sensibles : si l'on a des secheresses & des peines interieures : en quelle posture l'esprit se tient alors : s'il a de la force ou de la foiblesse, s'il s'attendrit sur soy-mesme.

X. Si l'on connoît & si l'on pratique l'aneantissement actif & le passif, & l'operation interne, selon que l'expliquent quelques Maîtres de la vie spirituelle.

CHAPITRE III.

Moyen de connoître une ame qu'on prend ſous ſa conduite, & de mettre ſa conſcience en ſeureté.

§. I.

Points ſur leſquels on doit l'interroger.

I. DEpuis, quand, & de quelle maniere elles ont eſté attirées au ſervice de Dieu.

II. Quelle idée de perfection elles ſe ſont propoſées.

III. Si elles font l'oraiſon mentale, & depuis quand ; quelle eſt leur maniere d'oraiſon ; quelle preparation elles y apportent, & quelle facilité elles y ont ; quelle eſt leur diſpoſition à l'égard des prieres vocales.

IV. Quel attrait elles ont pour la ſolitude & le recüeillement, & ſi elles ont la preſence de Dieu familierement pendant la journée.

V. De quel eſprit elles ſont plus touchées : ſi c'eſt de la crainte ou de l'amour.

VI. Quelle vigilance elles apportent à la garde du cœur : si elles en observent les divers mouvemens : si elles distinguent ceux de la nature, ceux du malin esprit, & ceux de l'esprit de Dieu.

VII. Comment elles s'acquitent des devoirs de leur état : comment elles gardent leur reglement de vie, leurs vœux & leurs regles.

VIII. Quelle peines elles ont à se surmonter : en quoy elles ressentent plus de difficulté, & quelle violence elles se font.

IX. Si elles connoissent leurs defauts : quelles mauvaises habitudes ellês ont : à quelles passions elles sont le plus sujettes, & si elles s'y laissent aller volontairement : si elles ont quelque attache, quelque imperfection dont elles ne veüillent pas se defaire : si elles font des fautes avec vûë, ou si elles ne pechent d'ordinaire que par surprise & par fragilité.

X. Si elles reconnoissent leurs fautes dés le moment qu'elles les ont commises, & si elles sont interieurement reprises & châtiées de Dieu.

XI. Par quelles tentations, & quelles épreuves elles ont passé : si elles

durent encore, & comment elles s'y sont comportées.

XII. Si elles ont beaucoup ou peu de consolations spirituelles & de devotion sensible : si elles experimentent des vicissitudes dans leur esprit, des tenebres, des ariditez, des dégoûts, & d'autres peines interieures.

XIII. Quel desir elles ont de souffrir, & quelle part Nôtre-Seigneur leur a donné à sa Croix.

XIV. Quelles mortifications elles pratiquent, & quel amour elles ont pour la penitence.

XV. Quel usage & quel profit elles font de la Confession & de la Communion : comment elles s'y disposent, & sur tout de quelle maniere elles agissent aprés la Communion.

XVI. Combien de temps elles donnent à la lecture spirituelle, & quels livres elles goûtent le plus.

XVII. Quelle devotion elles ont pour Nôtre-Seigneur & pour ses mysteres : pour la sainte Vierge, & pour les Saints, & quelles graces elles en ont reçuës.

XVIII. Ce qu'elles croyent qui met le plus d'obstacle aux desseins de

Dieu en elles, & ce qui retarde davantage leur avancement ſpirituel.

§. II.

Marques pour diſcerner les ames qui ſont dans la voye illuminative.

VOicy les plus certaines, & celles ſur quoy l'on peut fonder un jugement plus ſeur.

I. Les ames qui marchent dans cette voye ne pechent ordinairement que par ſurpriſe, par ignorance & par foibleſſe, & ne voudroient pas faire la moindre faute de propos deliberé.

II. Elles évitent ſoigneuſement toutes les occaſions de pecher, meſme veniellement & par ſurpriſe.

III. Elles ne ſont plus gueres ſujettes aux paſſions, & n'ont plus gueres d'affections dereglées.

IV. Elles ne s'amuſent point à diſputer avec les tentations, & les amorces du peché.

V. Elles repriment courageuſement les premiers mouvemens qui s'élevent en elles contre la vertu.

VI. Elles ſont ſoigneuſes, ferven-

tes, constantes, toûjours égales, & fideles à suivre la conduite du St Esprit, pleines de bons desirs, n'omettant presque rien de la perfection qu'elles peuvent pratiquer, & aspirant toûjours à une plus haute perfection.

§. III.

Marques du progrés des ames dans l'oraison.

ON peut juger qu'une ame s'avance dans l'oraison,

I. Quand elle s'y porte de jour en jour plus volontiers : qu'elle n'a pas de peine à s'y preparer & à s'y tenir : qu'elle n'y a que peu de distractions; ou que, si elle en a, le fonds de l'esprit demeure toûjours recüeilli, & la volonté attachée à Dieu.

II. Quand elle ne peut presque faire oraison que sur un sujet, comme sur la connoissance de ses miseres & de son neant, sur l'abandon d'elles-mesme à la providence, &c. quand elle ne fait que fort peu d'actes: qu'elle agit plus de la volonté que de l'entendement, & qu'elle demeure aisé-

ment dans une ſimple attention à Dieu.

III. Quand elle ſe trouve quelquefois dans un calme & un repos extraordinaire : qu'elle ſe ſent toute occupée de Dieu : qu'elle reconnoît que les mouvemens qui la touchent, viennent bien plus de l'Eſprit de Dieu que de ſon propre eſprit, de ſon travail, & du ſujet qu'elle medite.

IV. Lorſque hors de l'oraiſon, & pendant la journée elle eſt preſque toûjours appliquée à Dieu : que dans l'action & parmi les occupations exterieures elle n'eſt gueres divertie de la preſence de Dieu, ou que ſon eſprit y eſt ſouvent rappellé.

V. Lors qu'elle s'établit de plus en plus dans le recüeillement, dans l'amour, & le deſir de la ſolitude, dans la vie interieure.

VI Quand enfin elle devient de jour en jour plus mortifiée, plus humble, plus douce, plus fervente, plus conſtante dans le bien, plus dégagée des creatures, plus ſoûmiſe & plus unie à la volonté de Dieu.

§. IV.

Regles pour mettre en seureté de conscience les personnes seculieres.

COmme rien ne nous eſt de plus grande importance que le ſalut de noſtre ame, nous ne devons rien procurer avec plus de ſoin que de nous tenir toûjours autant qu'il eſt poſſible en ſeureté de conſcience. C'eſt à quoy ſerviront les maximes qui ſuivent.

I. Avoir une reſolution inviolable de ne commettre jamais aucun peché mortel pour quelque ſujet que ce ſoit. Quiconque n'eſt pas encore affermi dans ce bon propos, eſt encore dans le prochain danger de ſa damnation eternelle.

II. S'éloigner des occaſions du peché, des lieux & des compagnies où l'on a coûtume d'offenſer Dieu, & ne s'expoſer jamais au peril de pecher mortellement, quelque ferme que ſemble eſtre la reſolution qu'on a de ne ſe point laiſſer aller au peché dans l'occaſion du peché.

III. N'avoir aucune habitude ou

ſoit impunément offenſé par ſes domeſtiques & ſes ſujets, ſi l'on en a la connoiſſance.

IX. N'avoir ni haine ni ſentiment de vengeance pour perſonne ; & ſi l'on a bleſſé l'honneur ou la reputation de quelqu'un, luy faire la ſatisfaction qu'un ſage Confeſſeur ordonnera.

X. N'aimer les biens temporels que ſelon la raiſon ; ne faire tort à perſonne ; & ſi l'on a fait quelque injuſtice à quelqu'un, la reparer le plûtoſt que l'on pourra ſelon l'avis de ſon Confeſſeur ; ne rien devoir à perſonne, & ſi l'on doit quelque choſe, payer ſes dettes le plus promptement qu'il ſera poſſible. C'eſt une choſe terrible que de paroître au Jugement de Dieu le bien d'autruy entre les mains.

XI. Faire tous les ans une confeſſion generale depuis la derniere année, avec toute l'exactitude qu'on y apporteroit ſi l'on ſçavoit qu'on n'en dût jamais faire d'autre.

XII. Se confeſſer & communier une ou deux fois le mois, avec la diſpoſition que demande le Sacrement de la Penitence & celuy de l'Euchariſtie.

XIII. Se confesser toûjours à un même Confesseur que l'on ait choisi, avec la discretion que requiert un choix de cette importance.

XIV. Avoir une devotion particuliere à la Sainte Vierge, à S. Joseph, à l'Ange Gardien, & à quelques autres Saints en qui l'on aura plus de confiance.

XV. Faire volontiers l'aumône aux pauvres, se souvenant que c'est à JESUS-CHRIST qu'on l'a fait, & qu'au sortir de cette vie l'on n'emportera de tous ses biens que les aumônes qu'on aura faites. C'est là proprement l'heritage des ames charitables, & leur revenu devant Dieu pour toute l'eternité.

XVI. Souffrir patiemment pour l'amour de Dieu les peines & les adversitez qui se rencontrent dans la vie, & porter volontiers sa Croix à la suite de JESUS-CHRIST crucifié.

XVII. Pardonner genereusement les injures, se souvenant que Dieu nous traitera de la même maniere que nous aurons traité nôtre prochain.

XVIII. Se retirer le plus qu'on peut des compagnies, & s'adonner au recueillement & à l'Oraison.

§. V.

Regles pour mettre en ſeureté de conſcience les ames ſcrupuleuſes.

ENtre les perſonnes qui ſouffrent des troubles de conſcience & des peines d'eſprit, il y en a de deux ſortes. Les uns ont de grands deſirs de ſervir Dieu, ne l'offenſent gueres de propos deliberé, & s'aquittent ſoigneuſement de leurs devoirs. Les autres au contraire pechent ſouvent avec une grande liberté, ſe relâchent aiſément de leurs exercices, & n'ont pas une ſi grande droiture d'ame.

Dans les premiers cét eſtat de peine eſt une épreuve de leur fidelité : Dans les ſeconds c'eſt une punition de leur libertinage.

Voicy quelques regles pour les mettre les uns & les autres en ſeureté de conſcience.

I. Si vos peines ſont une épreuve de voſtre fidelité, il n'y a point d'autre remede que de les ſupporter avec patience ; vous établir de plus en plus en la pureté de cœur, & vous confier en Dieu, qui ne manquera

pas de vous donner le ſecours neceſ-ſaire, dans le temps que ſa Providence a ordonné.

II. Si vos ſcrupules ſont une punition de voſtre libertinage ; ce que vous avez à faire, c'eſt de vour corriger de vos défauts ; ne commettre aucun peché avec vûë ; ne vous rien permettre contre la ſyndereſe, & les lumieres du S. Eſprit ; & tâcher d'aquerir la pureté de cœur par une continuelle attention ſur toutes vos actions, vos paroles, vos penſées & vos affections.

III. Faites une revûë de toute vôtre vie, & une confeſſion generale de tous vos pechez mortels, ou de ceux que vous doutez qui le ſoient ; ſi ce n'eſt que vous en ayés déja fait une, ſur quoy un ſage Confeſſeur vous ait aſſuré que vous pouvés vous tenir en repos.

IV. Aprés que vôtre Confeſſeur vous a une fois defendu de plus penſer à vos pechez paſſés, pour en faire de nouvelles confeſſions, ſoit generales, ſoit particulieres ; ſoûmettés-vous aveuglément à ſon avis, & tenés pour certain que quand même il ſe tromperoit, vous ne vous trompe-

rés pas en luy obeïſſant. Que ſi non-obſtant vôtre ſoûmiſſion, vos peines continüent ; ſouffrés-les, ou comme une nouvelle épreuve de vôtre patience, ou comme un nouveau châtiment de vos pechez, que Dieu par une miſericorde particuliere veut punir en ce monde plûtoſt qu'en l'autre.

V. Quand vous avés une fois confeſſé vos pechez le mieux que vous avés pû ; ne vous perſuadés plus enſuite que vous ne les avés pas aſſés declarés ; ſi vôtre Confeſſeur juge que vous ayés fait vôtre devoir.

VI. Ne faites jamais la moindre faute de propos deliberé. Quiconque s'eſt affermi dans cette reſolution, n'a gueres ſujet de craindre les ſcrupules. C'eſt là le moyen le plus ſolide pour vivre en ſeureté de conſcience.

VII. Ne vous condamnés pas aiſément de peché mortel, & ne jugés pas qu'une faute eſt mortelle, ſi vous n'en eſtes moralement aſſuré. Lorſque vous en doutés, & que vous avés des raiſons probables & ſuffiſantes pour croire que ce n'eſt qu'un peché veniel ; quittés vôtre doute, & formés nettement vôtre conſcience.

VIII. Avant que de faire ou de dire quelque chose où vous doutés s'il y à peché mortel ou veniel, formés vôtre conscience suivant les raisons qui se presentent, ou, consultés quelque personne capable, & n'agissés pas legerement & avec precipitation.

IX. N'approchés jamais des Sacremens sans les dispositions requises. Ne communiés jamais dans le doute d'un peché mortel que vous n'ayés pas confessé. Faites chaque confession comme si immediatement aprés vous deviés paroître au Jugement de Dieu, pour y recevoir la sentence de vôtre eternité.

X. Faites souvent des actes de contrition, vous souvenant que la contrition seule est capable de nous mettre en la grace de Dieu, si nos confessions estoient effectivement nulles.

XI. Faites soigneusement vos examens de conscience. Rentrés souvent en vous-même pendant la journée, pour reconnoître l'état de vôtre cœur, & marqués par écrit vos fautes les plus griéves, soit pour avoir vôtre confession toûjours prête, & n'y ou-

blier aucun peché notable, soit pour vous souvenir des fautes que vous devés pleurer devant Dieu, & prendre à tâche de corriger.

CHAPITRE IV.

Instruction pour les trois états de la vie spirituelle.

§. I.

Avis pour les ames que Dieu conduit par les voyes communes de la grace.

IL y a des personnes qui servent Dieu avec assés de fidelité, sans neanmoins que Dieu opere en eux rien d'extraordinaire. Ils demeurent toûjours dans la voye commune, & leur oraison se fait selon nôtre maniere naturelle d'agir avec le secours de la grace. Il leur arrive seulement quelque fois d'y estre un peu plus recüeillis, ne pouvant mediter & se sentant plus portés aux affections qu'aux considerations.

On peut être dans cet état en trois differentes manieres. 1. Plusieurs y

ſont par leur faute, Dieu ſe retirant d'eux, & les privant de ſes graces & de ſes operations extraordinaires en punition de leurs infidelitez. Ceux-là doivent corriger ce qui empêche leur avancement ; & pour connoître ſi l'on eſt de ce nombre, rien n'eſt meilleur qu'une retraite bien faite. 2. Quelques-uns que Dieu a depuis peu attirés à ſon ſervice ſont dans cet état, comme dans une épreuve par où ils doivent paſſer. Ils n'y ſont que pour un temps, pendant lequel ils ſe doivent diſpoſer à de plus ſublimes communications de Dieu, qu'il ne manquera pas de leur faire, ſi de leur côté ils cooperent fidelement aux graces preſentes. 3. Il y en a d'autres pour qui Dieu n'a que des graces communes, & qu'il a reſolu de ne conduire que par la voye ordinaire, pour des raiſons qui nous ſont cachées, mais qui tendent à ſa gloire & au bien de ces ames. Voicy les avis que je leur voudrois donner.

I. Qu'ils ſe perſuadent que c'eſt là l'état où Dieu les veut, qu'il a jugé le meilleur pour eux, & qu'il leur a choiſi par un conſeil adorable de ſa ſageſſe ; & qu'ainſi la premiere preuve qu'ils

qu'ils luy doivent donner de leur amour & de leur fidelité, est de soûmettre à cette eternelle disposition de sa providence tous leurs sentimens, tous leurs desirs & tout leur estre, sans se mettre en peine de ce qu'ils sont, ni de ce qu'ils deviendront; pourvû qu'ils soient à Dieu & qu'ils accomplissent ses desseins, ils doivent estre contens dans l'état où Dieu les tient, l'estimant & l'aimant plus que tout autre en vûë du choix que Dieu en a fait pour eux.

II. Qu'ils ne portent point envie à ceux que Dieu conduit par des voies extraordinaires, & qu'ils soient bien persuadez qu'encore que l'état de ceux-cy ait de grands avantages, & que la plus-part des SS. que l'Eglise honore, ayent été prévenus de ces graces éclatantes; d'ailleurs neanmoins cet état est dangereux; qu'il est sujet à la complaisance, à la vanité, aux sensualitez spirituelles; que si l'on n'y prend garde, il nourrit l'amour propre, il charme & seduit l'ame, il la porte peu à peu au relâchement & la jette quelquesfois à la fin dans le precipice; que le Demon se glisse souvent dans cet état, con-

trefaisant les operations de la grace ; les étendant, les prolongeant, ou les alterant sans qu'on s'en aperçoive ; sur tout quand on y a de l'attache ; qu'on voit tous les jours les chûtes funestes de beaucoup d'ames élevées à cet état ; qu'il y en a plusieurs dans l'enfer à qui ces graces sublimes ont esté l'occasion de leur perte, & qui se seroient sauvez dans la mediocrité des graces ordinaires ; enfin que la privation de ces sortes de graces, quand on la prend bien avec un esprit de resignation & d'humilité, éleve davantage l'ame que ne font ces graces mêmes, quand on les reçoit avec quelque sorte de proprieté.

III. Qu'ils sçachent que leur état commun a cét avantage par dessus l'autre, qu'il est plus seur & moins sujet aux tromperies du Demon, & aux illusions qui se rencontrent en la vie spirituelle ; qu'il est plus étably dans la Foy, plus dans le dépoüillement & dans le vuide que Dieu recherche pour se communiquer ; que l'on y sert Dieu plus purement, & avec moins d'interest & de satisfaction propre ; que le service qu'on y rend à Dieu est d'autant plus meri-

toire, qu'il est plusdifficile de marcher dans les rigueurs de l'esprit, sans les douceurs&les consolationsde l'esprit; que ces douces effusions de grace, ces brillantes lumieres, ces savoureuses repletions ne sont point tellement necessaires pour avancer dans la perfection, que sans elle on n'y puisse arriver avec le seul secours des graces ordinaires ; qu'en effet on voit tous les jours des ames, qui bien qu'elles n'ayent qu'assez peu de part aux largesses de Dieu, luy rendent neanmoins beaucoup par leur fidelité, estant aussi ferventes & aussi ponctuelles dans l'accomplissement de tous leurs devoirs, que d'autres qui reçoivent de bien plus grandes communications de Dieu, & de qui par consequent il exige une bien plus grande fidelité ; & qu'aprés tout il y a plusieurs Saints dans le Ciel, qui n'ont jamais marché que dans le train commun, & cependant qui n'ont pas laissé d'arriver à la perfection, laquelle n'est pas attachée aux oraisons sublimes ni aux graces extraordinaires.

IV. Qu'ils s'assurent que dans l'humble état où Dieu les tient, il ne

leur laissera rien manquer de sa part de ce qu'il jugera necessaire pour les conduire à la perfection qu'il demande d'eux ; de sorte que s'ils n'y arrivent pas effectivement, ils ne pourront s'en prendre qu'à eux-mêmes.

v. Qu'ils bannissent de leur esprit tout desir de propre excellence, choisissant les exercices les plus bas & les plus ordinaires, une vie commune & une conduite éloignée de toute singularité.

vi. Qu'ils s'exercent particulierement dans la Foy, se conduisant par ses lumieres, comme par la voye la plus courte & la plus assurée pour parvenir à l'union divine.

vii. Qu'ils ménagent bien les graces qu'ils reçoivent, & qu'ils agissent avec une intention pure dans la lumiere que Dieu leur presente, s'accoûtumant à le suivre dans la pureté de la grace, & dans une parfaite abnegation & nudité d'esprit, sans goût, sans attrait, & sans ces interêts subtils que l'amour propre recherche.

viii. Que d'une part ils marchent dans leur voye avec la mesme ferveur, le mesme soin & la mesme fi-

delité que si tout leur progrés & toute leur perfection dépendoit uniquement d'eux : & d'autre costé considerant qu'ils dépendent tellement de Dieu, que sans luy ils ne peuvent ajoûter un seul degré à leur perfection ni dans l'ordre de la nature ni dans celuy de la grace, ils se tiennent humblement dans cette dépendance avec une respectueuse & amoureuse soûmission, baisant les chaînes de la servitude qui les attache essentiellement à cette infinie bonté, & à cette Majesté adorable qui éleve ou qui abaisse ses creatures comme il luy plaît, selon le pouvoir de son suprême domaine.

Enfin leur principal exercice doit estre une sincere & actuelle volonté de contenter Dieu, ne cherchant & n'aspirant qu'à luy plaire purement pour l'amour de luy-mesme en tout ce qu'ils ont d'estre, de vie & d'action, ne voulant estre que ce que Dieu veut qu'ils soient, & prenant plaisir de demeurer tels qu'il les veut dans le temps & dans l'eternité.

§. II.

Avis pour les ames qui se veulent abandonner à l'esprit de la grace.

CEtte conduite n'est pas pour les ames qui commencent à marcher dans les voyes de la perfection, & qui ont encore les passions vives & immortifiées ; mais pour celles qui ont déja fait quelque progrés dans la vertu, & qui sont attirées à la vie interieure.

Il faut avant toutes choses qu'elles soient persuadées de ces grandes & importantes maximes.

I. Que Dieu est dans les ames justes d'une maniere toute particuliere, & bien plus parfaite que dans celles qui ne sont pas en état de grace.

II. Que cette presence de Dieu dans les ames justes consiste en son operation, & qu'il ne cesse d'operer en elles des effets de grace, differemment toutefois, selon les dispositions qu'elles y apportent. Dans quelques-unes son operation est forte, continuë & sensible : En d'autres elle est lente, foible, souvent in-

terrompuë, & se reduit à peu de choses.

III. Que Dieu n'opere dans les ames justes aucun effet, dont la privation, quand on l'accepte volontiers avec humilité, amour & confiance, ne soit meritoire & plus souhaitable que les effets mesme de l'operation de Dieu, quand on s'y attache, & qu'on les possede avec proprieté.

IV. Qu'il n'y a que Dieu seul qui connoisse la multitude & la diversité des effets qu'il opere dans les ames justes : les remplissant tantost de lumieres, tantost de tenebres ; les plongeant dans les peines, puis les élevant à ses caresses ; les comblant de ses dons, puis les dépoüillant de tout, &c.

V. Que ce ne sont pas seulement nos pechez, nos passions déreglées, nos mauvaises habitudes, l'humeur immortifiée, les artifices du demon ; l'esprit & les maximes du monde, qui empêchent Dieu d'operer en nous selon ses desseins, mais que l'activité de nôtre propre esprit, & l'impression qu'y font les objets dont les especes & les images y entrent par les sens, traversent & affoiblissent

encore beaucoup l'operation de Dieu.

. VI. Que rien n'eſt plus important pour nôtre avancement ſpirituel, que d'eſtre diſpoſez à recevoir l'action de Dieu, prompts & fideles à ſuivre ſa conduite, ſoûmis aux mouvemens de ſon Eſprit. Une ame qui eſt dans cette diſpoſition peut s'aſſurer qu'en quelque état qu'elle ſe trouve, excepté celuy du peché, c'eſt Dieu qui l'y met & qui l'y tient pour ſa gloire, & que rien ne luy peut arriver, hormis le peché, qui ne ſoit l'execution du conſeil eternel de la divine providence ſur elle.

Ces principes ſuppoſez, voicy les regles de conduite que je voudrois preſcrire aux ames qui ſe veulent parfaitement donner à Dieu.

I. Qu'elles renoncent à leur propre eſprit, & ne ſe ſervent non plus par elles-meſmes & pour elles-meſmes de tout ce qu'elles ont d'eſtre, de vie & d'action, que ſi elles étoient un pur neant.

II. Qu'elles s'abandonnent uniquement à la conduite de l'Eſprit de Dieu qui reſide en elles, ſe perſuadant qu'il uſera d'elles bien mieux qu'elles

ne feroient elles-mesmes. Sur cette assurance elles tâcheront de se tenir dans un pur vuide de toute sorte de desseins, de desirs, de sentimens & de mouvemens propres ; dans une simple & nuë dépendance de Dieu; dans un état passif à l'égard de Dieu: indifferentes à tout & prestes à tout: attendant toûjours le mouvement de Dieu pour l'execution de ses desseins & de ses œuvres, & n'y prenant qu'autant de part qu'il luy plaira de leur en donner.

III. Qu'elles sçachent que si elles vouloient agir par elles-mesmes & sans l'impression de l'Esprit de Dieu, elles feroient la mesme faute que feroit un apprentif qui voudroit écrire tout seul, quoy qu'il eût la main de son Maître actuellement appliquée à la sienne pour la diriger, & luy aider à former les lettres.

IV. Qu'elles ayent une continuelle attention à la presence de Dieu & à son operation, sans toutefois se bander l'esprit par une application violente.

V. De cette simple attention à Dieu naîtront deux principaux effets ; le premier, un doux acquiescement au

bon plaisir de Dieu, une resignation à ses ordres, & un abandon à sa providence: le second, une fidele & constante cooperation à tous ses desseins & à tout ce qu'il luy plaira d'operer en elles & par elles.

Il n'est pas concevable combien d'avantages l'on tire de cette conduite. 1. Dans cet état les ames conservent une paix & une égalité inalterable parmi les divers accidens de la vie. Elles voyent d'un mesme œil l'abondance & la disette; l'élevation & l'abbaissement; le plaisir & la peine; la maladie & la santé; la force & la foiblesse; le travail & le repos; parce qu'elles voyent toutes choses dans le dessein de Dieu, qui est leur unique centre. De quelque maniere que Dieu les traite, elles sont toûjours contentes, & reçoivent également les bons & les mauvais succés; parce qu'elles ne cherchent que la gloire de Dieu, qui se trouve toûjours dans tout ce qui leur arrive. 2. Cette disposition les dégage de mille soins qui les inquietoient auparavant, & les met dans une sainte liberté; où rien ne les trouble; dans un oubli d'elles-mesmes, où elles ne

ne pensent plus qu'à se consumer pour le service de Dieu. 3. Dans cette disposition leur foy devient plus vive, leur esperance plus ferme, leur charité plus pure & plus ardente : leur esprit se remplit, leur cœur se rassasie ; & par un écoulement & une transfusion de leur volonté en Dieu, elles passent de leur estre foible, étroit, imparfait en l'Estre de Dieu & en ses divines perfections, devenant en quelque maniere immenses, infinies & immuables comme Dieu. Enfin elles trouvent en cet état un petit Paradis, & ce leur seroit un enfer que d'en sortir par le déreglement de quelque passion, ou par une conduite purement naturelle.

§. III.

Avis pour les ames qui entrent dans les voyes extraordinaires de la grace.

Ce fut à une Religieuse Ursuline que le P. Rigoleuc donna ces avis.

1. Souvenez-vous que Dieu exige davantage de ceux à qui il fait de plus grandes largesses.

II. Persuadez-vous que vous entrez dans un païs inconnu, dont les routes sont difficiles à découvrir, & pleines d'embuches ; & partant, que vous avez besoin d'un bon guide.

III. Prenez garde que dans la ferveur de la grace il ne vous arrive comme au vin nouveau, de ne pouvoir vous contenir, & d'éclater au dehors par des marques sensibles de ce qui se passe au dedans. Usez de la grace avec moderation, ne faisant paroître dans vôtre exterieur qu'une grande modestie, une sainte retenuë, & une sincere humilité, vous estimant dans vôtre cœur la moindre & la plus imparfaite de la maison, & vous comportant d'une maniere qui témoigne que vôtre conduite s'accorde avec cet humble sentiment.

IV. N'admettez point dans vôtre esprit des sentimens de peu d'estime pour les autres, comme de croire qu'elles sont aveuglées d'amour propre, qu'elles ont l'ame basse, le cœur étroit, peu de vertu. Mais opposez à ces sortes de pensées les sentimens de la vraye charité qui ne juge mal de personne, supportez toû-

jours les foibles, & n'ayez jamais de mépris ni de rebut pour qui que ce soit.

v. Défiez-vous toûjours de vôtre humeur, de peur qu'elle ne se glisse insensiblement dans vôtre conduite spirituelle. Car la nature estant le fonds qui reçoit la grace, il arrive presque toûjours que l'humeur naturelle, si elle n'est entierement purifiée, se mêle avec la grace, & agit de son côté conjointement avec elle, suivant cet axiome des Philosophes, *que ce qui est reçû dans un sujet, y est reçû selon la disposition du sujet*. Ainsi observez soigneusement les impressions de l'Esprit de Dieu, & empêchez que l'humeur ne vienne à s'y méler, & que vôtre propre esprit ne grossisse à vos yeux, ou n'altere les operations de la grace: ce qui seroit en effet les diminuer & les corrompre.

vi. Prenez garde que l'abondance de la grace ne vous donne occasion de présumer de vôtre merite ou de vos forces. Souvenez-vous de vôtre disette au temps de vôtre abondance, selon l'avis du S. Esprit, & soyez bien convaincuë comme d'une verité de la Foy, que nous ne meritons

rien de nous-mesmes, & que tout ce que nous avons, vient de la pure misericorde de Dieu, que nous devons bien ménager pour nôtre salut & pour celuy des ames que nous pouvons aider. Ainsi la grace ne vous rendra jamais temeraire, & vous vous appuirez sur elle de telle sorte, que vous joigniez toûjours avec vôtre confiance en Dieu, une humble défiance de vous-mesme.

VII. Persuadez-vous que peut-être vous avez retranché les fruits, les feüilles & les branches de vos mauvaises habitudes; mais que le tronc subsiste toûjours avec les racines, qui peuvent encore pousser des rejettons si vous n'y prenez garde. Veillez donc soigneusement sur vous-mesme, & attendez-vous à de plus fortes épreuves : mais assurez-vous aussi, que les graces que vous recevez de Dieu vous fortifieront de plus en plus.

VIII. Sçachez que quand Dieu nous donne une grace, l'ennemi vient en mesme temps pour tâcher de la ravir, s'il peut, ou du moins de l'affoiblir & de la soüiller; & pour cet effet il se sert beaucoup de nôtre hu-

meur & de nôtre complexion naturelle, & sur tout de nôtre amour propre, si nous ne l'avons pas encore bien mortifié. Quelquefois cet esprit de tenebres se transfigurant en Ange de lumiere, contrefait la grace & imite son operation, dilatant le cœur, augmentant la joye, élevant l'esprit par de hautes pensées; d'où naissent des sentimens avantageux pour nous-mesmes, une basse estime pour les autres, un zele plein d'aigreur pour les fautes d'autruy, qui est fort opposé à la tendresse de la vraye charité.

IX. Fuyez deux extremitez: l'une est de vous attacher au sentiment & au goût de la devotion & des dons de Dieu; ce qui est dangereux, mais fort ordinaire: Car quand nous recevons quelque grace, quelque consolation, ou quelque autre bien spirituel, l'amour propre qui se glisse mesme dans les choses les plus saintes, se l'approprie & le possede avec attache: de sorte que nous tombons à peu prés dans les mesmes defauts à l'égard de nos biens spirituels, que les avares à l'égard de leurs richesses & de leurs biens

temporels. L'autre extremité est de resister à la grace, & ne se pas abandonner à l'Esprit de Dieu pour recevoir pleinement ses dons & son operation. En quoy plusieurs Directeurs manquent beaucoup, ordonnant aux ames qu'ils conduisent, de rejetter tout ce qui a quelque apparence de grace extraordinaire, au lieu de leur conseiller seulement de les recevoir avec une parfaite abnegation, & dans un profond aneantissement, sans s'arréter à les goûter, ni s'y attacher.

x. Evitez soigneusement les reflexions sur les lumieres que Dieu vous donne, & sur les choses qu'il opere en vous. Ces vûës sont inutiles, dautant que les graces de Dieu dés-là qu'elles sont recuës dans nôtre ame, y produisent leur effet indépendemment de nos reflexions. Elles sont encore dangereuses, dautant qu'elles nous exposent aux illusions de l'ennemi, donnent occasion à l'orgüeil & à l'estime de nous-mesmes, sont opposées à cette nudité de la foy qui est si precieuse dans l'état surnaturel, ostent ce vuide que la foy opere en nous; & atti-

rant l'ame au bas étage du ſens, la ravalent & la dégradent de ſa haute qualité de pur eſprit. Il ne faut donc y faire de reflexion qu'autant qu'il eſt neceſſaire pour en pouvoir rendre compte à vôtre Directeur.

XI. Ne vous arrétez pas non plus à examiner les graces que vous recevez, ni à vouloir juger de quel eſprit viennent les choſes qui ſe paſſent en vous. Cette diſpoſition & ce jugement ne vous appartiennent pas. C'eſt à ceux qui vous conduiſent à en connoître. Contentez-vous de leur en rendre compte avec une grande ſincerité, & de vôtre part demeurez dans l'indifference à l'égard de ces choſes-là, n'en faiſant point de cas. Par ce moyen quand meſme elles ſeroient du demon, elles ne vous nuiront point ; & ſi elles ſont de Dieu, elles ne manqueront pas de produire leur effet, ſans que vous vous mettiez en peine d'être aſſurée qu'elles viennent de luy.

XII. Tout ce que vous avez à faire, c'eſt de vous affermir dans les effets ſolides de ces graces ; de ſorte que vous en demeuriez touchée, meſme aprés que l'impreſſion

de l'Esprit de Dieu sera passée. Car ces sortes d'operations de Dieu passageres ne tendent qu'à établir dans l'ame des effets de vertu stables & permanens.

XIII. Ne vous arrétez jamais à considerer ce que vous pouvez avoir acquis de perfection. Regardez seulement ce qui vous en manque, & ce que Dieu en demande de vous; & marchez à grands pas vers le but où vous prétendez, vous souvenant que cette vie n'est que le chemin de celle que nous cherchons. C'est pourquoy nous devons faire comme les voyageurs, qui ne s'amusent pas à regarder le chemin qu'ils ont déja fait, mais qui considerent seulement ce qui leur en reste à faire.

XIV. Si l'on ne vous estime pas fort avancée ni fort spirituelle, c'est un bonheur pour vous, qui vous doit estre precieux, & qui met vos graces à couvert. Tâchez seulement d'estre une bonne Religieuse, & de passer pour telle afin de donner une bonne édification à vos Sœurs. C'est un grand avantage que de marcher à petit bruit. Gardez-vous bien de vôtre part de faire éclater rien d'ex-

traordinaire : si Dieu veut manifester en vous quelqu'un de ses dons, soûmettez-vous humblement à cette conduite. Je vous le dis encore une fois, vivez à l'exterieur comme le commun des bonnes Religieuses, dans une grande retenuë & modestie, accompagnée de franchise & d'honnesteté, sans respect humain, toûjours humble & affable, & d'une humeur toûjours égale.

TRAITE' V.

INSTRVCTION AVX Religieuses pour la reception des Novices.

UN des plus grands desordres des Monasteres, & dont cependant on se met le moins en peine, est d'y recevoir des filles sans vocation.

Les Religieuses qui les reçoivent, & qui leur donnent leur voix, font en cela également tort à la Religion, à ces filles, & à elles-mesmes. 1. El-

les font tort à la Religion, en luy donnant des ſujets, qui n'y eſtant pas appellez de Dieu, & par conſequent n'ayant pas la grace de la vocation, ne peuvent s'acquiter dignement des devoirs de cet état; & au lieu de rendre ſervice à l'Ordre, n'y cauſent d'ordinaire que du relâchement, de la diviſion & des ſcandales. 2. Elles expoſent ces filles à un peril evident de ſe perdre, en les engageant dans un genre de vie à quoy elles ne ſont pas propres : les chargeant d'un joug qu'elles ne pourront porter : les obligeant à une regle qu'elles ne garderont pas : & les mettant dans une autre voye que celle que la divine providence leur avoit preparée pour leur ſalut. 3. Elles ſe rendent elles-meſmes reſponſables à Dieu de la perte de ces ames, & de tous les deſordres qu'elles causeront dans la Religion pour y avoir eſté intruſes contre les deſſeins de Dieu.

Pour ſe bien conduire dans une affaire de cette importance, il faut ſuppoſer

I. Qu'encore que l'état Religieux ſoit une voye ſi ſeure pour le ſalut

des ames, & si avantageuse pour arriver à la perfection de la vie Chrétienne; cependant tous ceux qui y entrent n'y sont pas attirez par l'Esprit de Dieu. Le demon y en pousse quelques-uns dans la connoissance qu'il a de leurs mauvaises dispositions, prévoyant qu'ils y tiendront son parti, & qu'ils seront les instrumens de ses desseins pour y faire glisser le relâchement & le libertinage, pour en troubler la paix, & pour y autoriser le desordre par les exemples de leur vie dereglée. C'est une verité que les Saints enseignent, & que l'experience confirme tous les jours.

II. Que plusieurs entrent en Religion par des motifs purement humains; la volonté d'un pere & d'une mere, l'interest & la décharge de la famille, l'attache qu'ils ont pour une personne Religieuse, ou quelque autre consideration temporelle les ayant determinez à ce dessein.

III. Qu'il n'y a d'ordinaire que tres-peu de solides & veritables vocations, la plûpart estant foibles & douteuses, qui dans la suite du temps ne produisent rien moins que les

fruits qu'on en attendoit.

IV. Que si une Novice a fait paroître une mauvaise humeur, un esprit mal fait, de méchantes inclinations, des passions trop vives, dont elle ne s'est pas serieusement corrigée, & que sur la fin de son Noviciat elle se trouve encore en de notables dereglemens; c'est une marque qu'elle n'a point de vocation. Car si c'estoit Dieu qui l'appellât à cet état, on reconnoîtroit en elle les effets de la grace qui accompagne toûjours la vocation de Dieu.

V. Que la plûpart des scandales & des chûtes funestes que l'on voit arriver dans les Religions, viennent de la negligence qu'on apporte à éprouver la vocation des personnes que l'on y reçoit, & de la trop grande facilité que l'on a à les recevoir.

VI. Qu'en la reception des filles il est bien plus ordinaire de pecher par trop de facilité que par trop de rigueur, & que l'on en reçoit plûtost trop, que trop peu.

VIII. Qu'en cette rencontre on commet souvent plusieurs fautes soit par ignorance ou par imprudence; par une lâche complai-

sance, & une politique toute mondaine, ou par une fausse compassion, un vain scrupule, & une crainte mal fondée de blesser la charité, en renvoyant une Novice, bien que devant Dieu on ne la juge pas propre pour la Religion.

VIII. Que l'on a communément trop d'égard au bien temporel des Monasteres, à la dot des postulantes, à la faveur qu'on se promet de leurs parens, de leurs alliez ou de leurs amis, & que ces vûës interessées l'emportent souvent sur celles de la raison & de la grace dont on étoufe les lumieres.

IX. Que d'ailleurs aussi quelquefois c'est par une passion secrete, par un esprit de vengeance, de jalousie, d'aversion, déguisé sous l'apparence trompeuse du zele du bien de la Communauté, que l'on refuse sa voix à une fille qui la merite. Ainsi pour colorer l'injustice qu'on fait à une postulante, ou à une Novice pour la consideration de quelque Religieuse sa parente ou son alliée, que l'on n'aime pas; on se fait accroire que sa reception donneroit lieu à des brigues & à des partis contraires à

la paix & au repos de la maison.

Toutes ces considerations sont autant de preuves, qui montrent qu'on ne sçauroit apporter trop de précaution quand il s'agit de la reception ou de la profession des filles. Et c'est sur cela que sont fondez les Decrets des Papes, les Canons des saints Conciles, & les sentimens des Docteurs, qui sont si exprés & si severes sur ce sujet.

Pour faire un sage discernement d'une bonne vocation & de celle qui n'en a que l apparence, il faut premierement demander la lumiere du Saint Esprit, & puis prendre un esprit droit & desinteressé, fermant les yeux à toute sorte de complaisance, & de respect humain, & n'envisageant que la gloire de Dieu, le bien des ames & l'interest de la Religion selon Dieu.

Il y a trois divers temps pour éprouver les Novices : Le premier, lors qu'elles demandent l'habit Religieux estant encore dans le monde: Le second, aprés leur entrée dans le Monastere, pendant qu'elles sont encore en habit seculier. Le 3me depuis leur vêture jusqu'à leur profession.

Lors

Lors qu'elles sont encore dans le monde il faut examiner depuis quand elles se sentent appellées à la Religion, quelle a esté l'occasion & quel est le motif de leur vocation : si elles ont une bonne complexion forte pour leur âge; si elles n'ont point quelque disgrace ou incommodité, quelque defaut notable de corps ou d'esprit ; si leur exterieur est composé, modeste & honneste : si la dot qu'elles offrent est suffisante & bien assurée. A quoy cependant l'on ne doit point avoir égard, quand d'ailleurs elles ont tous les autres avantages qu'on peut desirer, & que le Monastere est assez accommodé. Mais helas ! on fait tout le contraire : & plus une Maison Religieuse est riche, plus on y exige de grosses dots pour l'entrée des filles.

Il est à propos de ne les recevoir pas d'abord qu'elles se presentent, mais de differer l'accomplissement de leurs desirs pour voir si ce delay augmentera leur ferveur. Ce qui arrive toûjours quand les desirs sont veritables.

On peut encore juger de la solidité de leur vocation par le courage &

& la constance qu'elles témoignent tant à faire de leur côté tout ce qui dépend d'elles, qu'à vaincre les obstacles qui s'opposent à leur dessein, & à supporter les petits rebuts qu'il est bon de leur faire quelquefois pour les éprouver. Car il est certain que si l'esprit de Dieu est bien fondé en elles, & qu'elles soient fideles, ces sortes d'épreuves, bien loin de les rebuter & de les refroidir, les affermiront davantage dans leur bonne resolution, & augmenteront l'ardeur de leurs poursuites.

Enfin l'on doit considerer si le desir de la Religion opere en elles quelque notable changement de mœurs; si elles deviennent moins mondaines, plus modestes, plus recüeillies, plus devotes : Car à moins de cela on a sujet de douter de leur vocation.

Depuis qu'elles sont entrées dans le Monastere, jusqu'à ce qu'elles prennent l'habit, il faut particulierement examiner leur humeur, leurs passions & leurs inclinations naturelles : Si elles ont l'esprit bien fait, l'ame candide & sincere ; ce qui est un point de grande consideration : si elles sont douces paisibles, doci-

les, capables d'une vie reguliere : si elles ont les talens necessaires pour les emplois de la Religion.

Aprés leur prise d'habit pendant tout le temps du Noviciat il faut soigneusement remarquer l'estime & l'affection qu'elles ont pour leur vocation : la violence qu'elles se font pour se vaincre, pour mortifier leurs passions, & pour corriger leurs defauts : de quelle maniere elles reçoivent les avis & les instructions qu'on leur donne, & quel profit elles en font : leur soûmission à l'obeïssance; leur exactitude à l'observation des regles ; leur ouverture de cœur pour leur maîtresse ; leur étude & leur application pour prendre l'esprit de l'ordre ; leur fidelité à s'acquiter de leur devoir & de leurs exercices de devotion, & le fruit qu'elles en tirent. Si l'on ne reconnoît en elles ces marques d'une vraye vocation, l'on ne doit pas les recevoir. Et pour éclaircir encore cecy davantage, voici les cas ausquels on est obligé en conscience de les renvoyer, & de leur refuser sa voix.

I. Si elles n'ont pas la santé, l'esprit, & les talens requis pour les

fonctions de la Religion ; sur tout, si estant mal saines & infirmes, elles n'ont qu'une vertu tres-mediocre. Car en ce cas elles ne peuvent estre qu'à charge à la Communauté:

II. Si elles sont excessivement melancoliques, naturellement scrupuleuses, toûjours dans le trouble & dans l'inquietude, sujettes à des foiblesses d'imagination, arrétées à leur sens, ne se conduisant que par humeur, & ne voulant faire que ce qui leur plaît : Car ces sortes de defauts sont ordinairement incorrigibles.

III. Si elles ont un mauvais naturel, un esprit violent & emporté, qui ne peut rien souffrir : inquiet & broüillon qui ne peut se tenir en paix : fier & ambitieux, qui ne peut vivre dans la dépendance : jaloux & défiant, qui se forge mille ombrages : intriguant & dissimulé, qui procede toûjours avec artifice, & dont on ne peut penetrer le fond ni les desseins. Car ces sortes d'esprits sont incompatibles avec l'état Religieux.

IV. Si elles sont naturellement lâches & paresseuses, sensuelles, attachées à leur bouche & à leur corps,

à une vie molle & au divertiſſement fuyant le travail & la peine qui ſe rencontre dans le chemin de la perfection Religieuſe.

V. Si elles ſont ſi délicates, qu'elles faſſent paroître des reſſentimens extraordinaires lors qu'on les reprend: ou ſi dures, que toutes les inſtructions qu'on leur donne, ne prennent point racine en leur ame.

VI. Si l'on s'eſt apperçû qu'elles ſe portent avec ardeur à des amitiez particulieres & à des partialitez : ſi elles aiment paſſionnément le parloir, les viſites & le commerce des ſeculiers,

Tous ces defauts ſont autant de préjugez pour concſure qu'elles ne ſeront pas bonnes Religieuſes, & par conſequent qu'il ne les faut pas recevoir.

Enfin ſi pendant leur Noviciat on n'a preſque point remarqué de changement en elles, ne s'eſtant pas miſes en peine de ſe ſurmonter, ou n'ayant corrigé que ſuperficiellement leurs mauvaiſes habitudes. De ſorte que nonobſtant les ſoins qu'on a pris d'elles, & les avis qu'on leur a donnez, elles ſoient encore dans le fond

presque aussi legeres & immodestes qu'elles estoient au commencement: si elles ne témoignent pas plus d'affection pour les choses spirituelles, ni d'attrait pour la vie interieure, on peut juger qu'elles ne sont nullement propres pour la Religion, & l'on ne les y peut admettre sans se rendre coupable de tous les desordres qu'elles y causeront.

Que si l'on a de la peine à se determiner sur le parti qu'on doit prendre, de donner ou de refuser sa voix, voicy comment on se doit conduire dans ce doute.

S'il s'agit de recevoir une postulante en habit seculier, ou de luy donner l'habit de Religion, lors qu'on a des raisons pour & contre; on ne doit pas la refuser, puis qu'on aura le loisir de s'éclaircir davantage, le temps du Noviciat estant destiné à cette épreuve.

Mais s'il est question d'admettre une Novice à la profession Religieuse, on ne le peut faire dans le doute. De sorte que si pendant son Noviciat elle ne s'est pas comportée de telle maniere qu'on puisse juger positivement qu'elle est digne de la

profession, l'on est obligé de luy refuser sa voix, & on doit absolument la renvoyer.

Mais c'est une fille de qualité : le Monastere a de grandes obligations à ses parens : elle est niece de la R[de] Mere, sœur d'une Religieuse que l'on considere beaucoup : elle offre une grosse dot : ce n'est encore qu'un enfant qui se changera avec l'âge ; & aprés tout, si l'on y regardoit de si prés, & si l'on faisoit un choix si scrupuleux des sujets qu'on reçoit dans les Cloîtres, on n'en recevroit gueres ; & qui maintiendroit la Religion ?

Toutes ces considerations ne sont point des motifs sur quoy precisément on puisse recevoir une fille, quand en conscience on ne l'en juge pas capable pour ses qualitez personnelles. Un petit nombre de bons sujets appellez de Dieu à la Religion, la serviront incomparablement mieux qu'un grand nombre que l'on y recevra sans vocation. Faisons de nôtre part nôtre devoir, & du reste confions-nous en la divine providence. Mais on écoute trop la prudence humaine, & c'est ce qui gâte tout.

L'on entreprend de grands desseins ; on veut acquerir, bâtir, faire un Palais, une Eglise magnifique ; & pour cela il faut avoir de l'argent & recevoir des filles, quelques mauvaises qualitez qu'elles ayent. Ce sont les Superieures qui sont en cela les plus coupables ; & à la fin l'on voit par experience que ni les personnes, ni les biens temporels que la sagesse de la chair a fait entrer de cette maniere dans les Cloîtres, n'y réüssissent jamais. *Si le Seigneur n'édifie luy-mesme la maison, en vain travaillent ceux qui s'efforcent de l'édifier.*

Psal. 126

Mais, me direz-vous, quoyque je doute de la vocation de cette Novice, ou que je ne la juge pas propre pour la Religion, ne puis-je pas déposer mon doute pour m'en rapporter contre mespropres lumieres à la Superieure ou au Confesseur qui ont entrepris de la faire recevoir ? Non, vous ne le pouvez pas faire en bonne conscience. Comme chacun en cette rencontre est obligé de répondre de sa voix, personne ne doit suivre le sentiment d'autruy contre le sien propre, mais il faut se condui-

re par ſes lumieres ſelon Dieu.

Tout ce que nous venons de dire, fait voir de quelle importance eſt la conduite des Novices, & combien les fautes que leurs Maîtreſſes y peuvent commettre, ſont préjudiciables au bien de la Religion. Voicy les principales.

I. Ne les éprouver pas aſſez, & ne leur procurer pas aſſez d'occaſions de faire paroître leur humeur, & le fond de leur eſprit.

II. Ne leur pas faire aſſez connoître leurs defauts & l'importance de les corriger, leur en ſuggerant les moyens, & leur aidant à s'en ſervir.

III. Ne leur pas donner aſſez d'accez; leur eſtre trop difficile & trop ſevere, & les traiter d'une maniere qui leur reſſerre le cœur, & qui leur oſte la confiance.

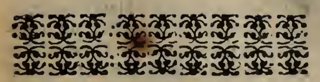
IV. Avoir trop de complaiſance pour elles, s'accommoder trop à leur humeur, favoriſer leurs paſſions & ne les pas aſſez tenir dans la regularité.

V. Les preſſer trop; exiger trop d'elles; ne ſupporter pas aſſez leurs foibleſſes, & ne s'accommoder pas aſſez à leur portée ſelon la prudence & la charité.

VI. Negliger les devoirs de sa charge ; ne s'en acquiter que legerement, & se laisser vaincre au travail, à la peine & au dégoût qui l'accompagnent. Comme cet employ est un des plus penibles, aussi-bien qu'un des plus importans de la Religion, il est d'un grand merite devant Dieu quand on s'en acquite dignement.

Enfin ne pas informer sincerement la Communauté de l'état des Novices, de leur progrés, & de leurs bonnes & mauvaises qualitez.





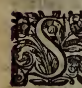
III. PARTIE.

SES LETTRES SPIRITUELLES.

I. LETTRE.

A LA SOEUR CATHERINE de S. Bernard, Religieuse Ursuline.

C'estoit une fille d'une vertu extraordinaire, & fort cherie du Ciel. Par humilité elle ne voulut estre que Sœur converse. Le Pere luy donne plusieurs avis sur les dispositions de son ame.



Sur ce que vous m'avez marqué de l'état de vôtre ame, je vous diray,

I. Qu'il me semble que vous vous laissez un peu trop aller à la crainte. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de marcher toûjours dans la vie spirituelle

en esprit de crainte : Mais la crainte pour estre bonne doit estre produite en nous par l'esprit de Dieu. Celle qui vient de nous-mesmes est un trouble comme les autres passions, & empêche l'operation de Dieu. J'en dis autant de la tristesse. Nous ne devons point nous y exciter nous-mesmes. Si Dieu nous l'envoye il la faut souffrir. Mais de nous-mesmes nous devons plûtost nous porter à la joye, qui est plus de l'esprit de Dieu.

II. Quand Dieu vous visite par quelque grace, vous n'avez qu'une chose à faire, qui est de ne rien faire, sinon de laisser faire à Dieu ce qu'il luy plaît. Mais aprés son operation, oubliant la grace & le goût de la grace que vous avez reçuë, tâchez de conserver les bons effets qu'elle vous a laissez, & de vous y fortifier.

III. Une des meilleures dispositions que je voye en vous, c'est cette genereuse resolution d'estre toute à Dieu, & de le servir de toute l'étenduë de vos forces d'esprit & de corps, en toute occasion, sans reserve, & sans relâche. Vous pourriez faire utile-

ment voſtre examen là-deſſus juſqu'à ce que vous vous ſentiez bien établie dans cette perfection. Il vaut mieux n'avoir ſervy Dieu que peu de temps dans cette plenitude de cœur, que de l'avoir ſervy pluſieurs années dans nos retreciſſemens de cœur & nos langueurs ordinaires. Faites-vous rendre par vous-meſme un compte exact de la fidelité que vous apporterez à pratiquer cecy ; & ſoyez bien ſur vos gardes.

IV. Ne vous étonnez de quoy que ce ſoit qui vous arrive de nouveau. Vous verrez bien d'autres choſes ſi Dieu vous conſerve la vie, & s'il vous continuë ſes miſericordes. Ne ſongez ſeulement qu'à luy eſtre fidele, & à vous bien ſervir de ſes dons, vous humiliant d'autant plus qu'il vous en comblera davantage. Autrement les dons & les faveurs de Dieu vous conduiront au precipice. Ainſi quelques graces que vous receviez, & quelque ferveur que vous ſentiez dans le ſervice de Dieu, n'eſtimez en vous rien de grand, que vos pechez & vos ingratitudes.

V. Gardez-vous bien de vous laiſſer tromper par les viſions ſoit corporelles ſoit ſpirituelles. N'en jugez ni pour ni contre ; mais tenez-les pour indifferentes, jusqu'à ce que vous en ayïez rendu conte à ceux qui vous conduiſent. Au reſte quand elles ſeroient du démon, elles ne vous nuiront point, ſi vous les recevez avec une parfaite abnegation ſans vous amuſer à les regarder avec complaiſance, ni vous en eſtimer davantage, ni chercher d'où elles viennent, cette diſcuſſion n'appartenant qu'à vos Directeurs.

VI. Ne vous arrétez pas non plus aux doutes qui vous viennent ſur vôtre état interieur, & ſur voſtre oraiſon: Vous n'avez point droit d'en juger, ni de toutes les choſes qui vous arrivent. Expoſez ſeulement avec ſincerité à vos Directeurs vos doutes & tout ce qui ſe paſſe en vous, & rapportez-vous-en à leur jugement. Si vous vouliez decider vous-meſme de ce qui vous touche, de quelque maniere que vous en jugeaſſiez, le démon, & voſtre propre eſprit pourroient vous tromper ; & vous ouvririez la porte au trouble, pour

entrer dans voſtre ame.

VII. Ce ſonge du jugement, & la crainte qu'il vous laiſſa, fut une grace de Noſtre-Seigneur : vous devez l'en remercier, & vous ſouvenir toute vôtre vie de faire maintenant ce que vous voudrez avoir fait quand il faudra paroître devant ce ſouverain Juge.

VIII. Cette odeur & cet abſynte viennent de la meſme cauſe, & ce ſont des choſes que Dieu donne quand & à qui il luy plaît. Il y a quelque temps qu'un des Preſtres qui nous accompagnent dans nos Miſſions avoit la meſme grace, & elle luy manqua un jour pour quelque infidelité, comme je crois. Ne vous arrétez nullement à cela, & ſçachez qu'il vaut ſouvent autant perdre ces ſortes de graces que de les avoir.

IX. Le deſir du martyre a déja operé en vous de bons effets, & il en operera encore à l'avenir : Mais il ne doit pas vous porter à aucune indiſcretion. Laiſſez faire à Dieu en vous ce qu'il luy plaîra : Il vous fera ſouffrir d'eſprit ce que vous ne ſouffrirez pas de corps ; & pour ce qui

eſt du martyre, remettez-vous-en totalement à ſa providence.

X. Soyez attentive à la vûë de vos fautes, quand il plaît à Dieu de vous la donner. Ecoutez humblement les reprimandes interieures qu'il vous en fait. C'eſt une grace fort precieuſe. Correſpondez-y fidelement, évitant avec tout le ſoin poſſible de retomber dans les fautes qui vous ſont montrées, & recevant en eſprit de penitence la peine qu'elles vous cauſent, & les remords de vôtre conſcience.

XI. Faites en ſorte que vos fautes vous ſoient toûjours externes, comme vous dites. J'entends, qu'elles ne ſoient point domeſtiques ni habituelles, & que vous n'y tombiez pas dans toutes les occaſions qui s'en preſentent; mais ſeulement par foibleſſe & par ſurpriſe.

XII. Ne vous fâchez & ne vous attriſtez de rien. Les moindres mouvemens volontaires de quelque paſſion que ce ſoit, chocquent l'eſprit de Dieu, & troublent la paix de l'ame. Parlez peu. Soyez interieure, & récüeillie. Penſez à cette vie crucifiée que Dieu veut de vous, &

recevez avec joye les souffrances qu'il vous envoye.

XIII. Quant à ce qui regarde l'oraison, la meilleure à vôtre égard est celle pour laquelle vous avez le plus d'attrait, qui vous réüssit le mieux, & dont vous tirez plus de profit : quelque sorte d'oraison que ce soit, souvenez-vous de cet avis, & ne quittez pas de vous-mesme vôtre maniere d'oraison pour en prendre une autre. Ne le faites que par le conseil de ceux qui vous tiennent la place de Dieu. Je crois que vous n'avez dorénavant qu'à vuider vostre esprit de toutes choses, & mesme de vos propres industries, à suspendre les actes de l'entendement & de la volonté, & à laisser agir Dieu en vous simplement sans faire autre chose que de consentir à son operation.

XIV. C'est un sentiment fort sage que de vous presenter toûjours à l'oraison avec un esprit de penitence & de contrition, en vûë de vos pechez & de vos infidelitez. Ne les envisagez cependant que confusément, & non pas en détail, de peur de vous distraire. Mais aprés avoir commencé par ce sentiment vous le

devez quitter pour entrer dans vôtre simple récüeillement, si ce n'est que l'attrait de la grace vous porte à le continuer; De quoy vous ne devez faire nulle difficulté, puisque cette douleur & cette contrition est une excellente oraison lorsque Dieu l'opere en nous.

XV. Estimez beaucoup la grace que Dieu vous fait de marcher en sa presence, & d'estre le long du jour parmi les occupations exterieures comme dans l'oraison. Tenez-vous toutefois dans une grande simplicité, sans faire divers actes, si Dieu ne vous les inspire sans que vous les recherchiez.

XVI. Vous ne deviez pas vous divertir de ce récüeillement interieur, où vous vous trouviez durant vos prieres vocales. Sçachez en general qu'en de pareilles rencontres, il n'y a que l'obeïssance qui vous doive obliger à ces sortes de divertissemens, & que vous ne devez pas les prendre par vostre propre mouvement; mais seulement demeurer dans vôtre simple attention à Dieu.

Perseverez, ma chere Sœur, & affermissez-vous dans cette grande

resolution de travailler tout de bon à un renouvellement general de vous-mesme, sans rien épargner dans l'execution de ce dessein, surmontant genereusement tous les obstacles qui pourront s'y rencontrer. Laissez agir Dieu en vous avec toute liberté. Ne vous effrayez point de la nouveauté des voyes où il vous fait entrer. Il est luy-mesme la voye, la verité & la vie. Je vous le dis encore un coup, ne portez aucun jugement sur les choses extraordinaires qui vous arrivent, sinon aprés que vous les aurez déclarées. Alors vous en jugerez conformément au sentiment de vôtre Directeur.

II. LETTRE

A LA MESME.

Il luy donne d'excellentes regles de modestie.

LA modestie pour estre parfaite doit rendre nôtre exterieur aussi soûmis à la grace, que le corps l'est à l'esprit. Pour cela voicy les regles que vous devez garder.

I. Appliquez-vous tellement à regler vôtre exterieur que tous ses mouvemens soient autant de l'esprit de Dieu que du vostre, sans vous faire neanmoins trop de violence.

II. Le ris que le Saint Esprit appelle erreur & illusion dans la misere où nous vivons, doit estre honneste & moderé, n'éclater aucunement & n'en venir jamais jusqu'à la dissolution.

III. Veillez soigneusement à la garde de vos yeux, de peur qu'ils ne se laissent aller à la curiosité, ou à la legereté, ou qu'ils ne fassent paroître les impressions malignes de quelque passion dereglée, un emportement de colere, un mouvement d'indignation, de dépit, de mépris, un excés de severité, un abbattement de tristesse, une agitation d'inquietude, &c.

IV. C'est la langue qui d'ordinaire blesse le plus la modestie & la conscience. Usez d'une juste moderation dans vos paroles, évitant également les deux extremitez, de parler trop & de parler trop peu, de parler brusquement ou avec précipitation, & de parler trop lentement

ou avec affectation. Ne contredisez les autres que dans la necessité. Ne contestez jamais, & ne vous échauffez jamais beaucoup pour quoy que ce soit. Gardez volontiers le silence. Ne continuez, & n'entretenez jamais un discours que vous auriez commencé mal-à-propos. Mais dés le moment que vous vous appercevez que vous vous estes engagée à dire quelque chose qu'il faloit taire, désistez aussi-tôt, & ne passez pas plus avant. Je connois une personne d'une vertu fort accomplie que Dieu a comme abandonnée pendant huit jours pour avoir dit quelques paroles contre l'avertissement interieur qu'il luy donnoit de ne les pas dire ; & l'on m'a cependant assuré que cette faute ne consistoit qu'en six paroles de conte fait.

V. Mortifiez la curiosité d'apprendre des nouvelles, & ne témoignez jamais que vous prenez plaisir aux railleries, aux contes divertissans, & aux discours qui choquent l'esprit de la grace.

VI. Tenez tous vos sens exterieurs dans leur devoir, & ne leur permet-

du temps pour vous corriger, & il ne prétend pas que vous soyïez parfaite aussi-tost que vôtre activité naturelle vous le fait desirer. Tâchez d'adoucir par la confiance en Dieu cette gêne interieure qui vous inquiete de vous voir si imparfaite.

Ne laissez jamais passer une faute sans vous imposer quelque penitence, quand ce ne seroit que de faire une inclination de teste en la presence de Dieu, ou devant quelque Image, ou de vous fraper la poitrine, ou de baiser la terre.

Souvenez-vous que la meilleure maniere de reparer une faute que l'on vient de commettre, c'est de se captiver & se vaincre en quelque occasion où l'on n'useroit pas de cette rigueur, si l'on n'avoit pas dessein de punir sa lâcheté passée.

Nos chûtes ne nous doivent jamais étonner. Quand nous tomberions cent fois le jour, relevons-nous autant de fois, & ne nous laissons jamais abattre au découragement; ce qui seroit une plus grande faute que toutes celles où nous serions tombez. Nous ne serons pas condamnez au jugement de Dieu

pour nos chûtes, si nous avons toûjours esté constans à nous en relever.

Vous avez besoin de force & d'humilité : Car ce n'est pas un petit combat que celuy qu'il faut soûtenir au commencement de son progrés dans la vie spirituelle pour se supporter soy-mesme & ses chûtes, ses foiblesses, sa malice, ses illusions, ses tentations, ses dégoûts, ses desespoirs, & mille peines humiliantes & importunes qui arrivent d'ordinaire aux ames qui viennent de se donner tout à Dieu. Mais si parmi tout cela vous demeurez fidele à la grace, marchant constamment dans la voye de l'esprit sans retourner en arriere, ni vous arréter à considerer les difficultez de vôtre chemin, vous avancerez beaucoup en peu de temps.

Sçachez que nos fautes mesmes doivent contribuer à nôtre profit, & que Dieu prétend que nous nous en servions pour nous élever à luy par une amoureuse contrition, & un humble abandon de nous-mesmes à sa justice & à sa misericorde, dans l'esperance & la resolution de faire à l'avenir un meilleur usage de ses graces.

IV. LETTRE

IV. LETTRE.

A LA MESME.

Il luy montre combien il importe de ſe donner pleinement à Dieu, & que tous les preceptes touchant la perfection ſe peuvent reduire à trois.

COntinuez, ma chere Sœur, à vous affermir de plus en plus dans cette genereuſe reſolution de vous donner toute à Dieu ſans reſerve.

Une ame qui ne s'eſt point encore abſolument donnée à Dieu par un total abandon d'elle-meſme, eſt expoſée à toutes ſortes d'objets, de paſſions & d'affections, comme une place ſans defenſe eſt expoſée au premier ennemi qui voudra s'en emparer. Mais quand nous nous donnons pleinement à Dieu, nous rompons tout d'un coup toutes les attaches des creatures, & nous ne trouvons plus rien ſur la terre qui ſoit capable de nous arréter dans nôtre courſe.

Nôtre peu de progrés dans la vie

ſpirituelle, & le relâchement où nous vivons, ne viennent que de ce que nous n'avons pas le courage de nous renoncer & mépriſer nous-meſmes une bonne-fois, & puis de nous donner tout au recüeillement & à l'oraiſon, pour eſtre parfaitement poſſedez de Dieu. Nous ne nous donnons à luy qu'avec mille reſtrictions; & ce que nous luy donnons aujourd'huy, nous le reprendrons demain, à la premiere occaſion qui ſe preſentera de ſatisfaire la paſſion qui nous domine. Pour vous, ma tres-chere Sœur, faites à Dieu le ſacrifice entier : faites-le ſans ceſſe : donnez tout à Dieu, & ne vous reſervez rien.

Ne vous embaraſſez point d'une multitude de diverſes maximes pour vôtre conduite. Cette varieté ne cauſe ſouvent que de la confuſion, & ne produit point d'autre effet qu'une ſatisfaction de les avoir appriſes, & de s'eſtre diverti à les lire ou à les entendre.

Tous les preceptes de perfection qu'on peut donner, ſe peuvent, ce me ſemble, reduire à trois points, que je vous recommande trés-par-

ticulierement. Le premier eſt de ne faire jamais aucun peché avec vûë, & de ſe rendre ſi fidele & ſi exact à ſuivre la conduite du Saint Eſprit, que l'on ne tombe qu'en des fautes de ſurpriſe, n'entretenant jamais volontairement aucune imperfection habituelle. Le ſecond, de faire toûjours ce qu'on croit eſtre le plus parfait & le plus glorieux à Dieu, ſe ſurmontant genereuſement dans les occaſions où l'on reſſent davantage les foibleſſes de la nature. Le troiſiéme, d'executer entierement & conſtamment la volonté de Dieu, en tout temps, & en tout lieu, de quelque maniere qu'elle nous ſoit intimée ſoit par l'inſpiration divine, ſoit par la direction des Superieurs.

J'ay connu pluſieurs ames qui ſe ſont fort avancées en faiſant leur examen particulier ſur ces trois points, & ſe condamnant à quelque penitence pour chaque faute qu'elles commettoient contre la pratique de cette perfection.

Faites-en l'eſſay, ma chere Sœur: il ſervira du moins à vous convaincre de vôtre foibleſſe & de vôtre miſere.

V. LETTRE.

A LA MESME.

Il l'exhorte à ſuivre un attrait de la grace general & confus, qui ne la determinoit à rien de particulier.

SUivez librement l'inſtinct de la grace, & laiſſez aller vôtre cœur là où il eſt attiré, ſans limiter & determiner voſtre action, ſi l'inſtinct que vous ſentez, n'eſt pareillement determiné. Je veux dire, que ſi l'attrait de la grace vous porte à quelque bonne œuvre en particulier, vous devez ſuivre cet attrait, & faire le bien particulier qui vous eſt propoſé. Mais ſi vous ne vous ſentez portée à rien de particulier, vous devez demeurer dans cet attrait general pour toute ſorte de bien, ſans vous determiner & vous borner vous-même à quelque action particuliere. Et comme d'ordinaire rien de diſtinct n'eſt repreſenté à vôtre entendement, & que vôtre volonté ne ſent aucune inſpiration particuliere; tenez-vous

hardiment dans cette sainte indetermination, & dans cette disposition generale au bien, laquelle n'excepte rien & embrasse tout, n'embrassant rien en détail. C'est là une espece d'immensité qui imprime à l'ame un excellent caractere de celle de Dieu. Plus nos actes sont universels & ont d'étenduë, plus ils sont parfaits. L'imperfection vient de la limitation.

VI. LETTRE.

A LA MESME.

Il l'affermit dans l'oraison de silence, & la console dans la peine qu'elle avoit de voir ses fautes & son peu de progrés.

VOus faites une faute considerable dans vôtre oraison, en ce que vous n'y tenez pas vôtre esprit dans l'égalité que ce saint exercice demande, afin que l'on s'y avance. Vous croyez n'y rien faire, & y perdre le temps ; & cette pensée vous afflige & vous inquiete.

Mais, ma chere Sœur, dans la cõnoissance que j'ay de l'état de vôtre ame, je ne vois rien qui puisse vous faire perdre le temps, sinon cet ennuy & cette tristesse à laquelle vous vous laissez abattre.

Cette oraison de foy nuë n'est pas dans les sens. Comme les sens n'y ont point de part, ils y souffrent beaucoup au cõmencement. Ils voudroient biẽ y trouver leur propre satisfaction; & ne l'y trouvant pas, ils s'inquietent, ils s'ennuyent, ils s'affligent, ils murmurent & se plaignent ouvertement: Mais il ne faut pas se mettre en peine de leur mécontentement, ni prétendre de les contenter dans cette maniere d'oraison simple, où il ne faut marcher que dans la foy & dans une parfaite nudité d'esprit, dans le vuide de toutes les choses créées.

Afin que desormais vous soïez mieux instruite sur cette matiere, & que vous ne vous y trompiez plus, lisez la regle de la volonté de Dieu, page 413. & 414. & delà vous jugerez si vous estes dans la bonne ou dans la mauvaise oysiveté.

C'est un livre du P. Benoist de Canfeld Capucin.

Ce mécontentement que vous avez de vous-mesme & des penibles dis-

positions où Dieu vous tient, vous pourroit beaucoup nuire. Défaites-vous-en, & ne croyez pas que nous contentions toûjours Dieu, quand nous sommes nous-mesmes contens. Au contraire persuadez-vous que bien souvent, quand nous sommes le moins satisfaits de nous-mesmes, c'est alors que Dieu l'est davantage de nous. Assurément vous mesurez trop vostre progrés par la propre satisfaction de vôtre esprit, & par les effets sensibles qui en sont une mauvaise regle.

Vous vous aigrissez aussi trop pour vos fautes, & vous n'en prenez pas la douleur dans l'esprit de Dieu, mais dans l'esprit humain qui s'en dépite, s'en trouble & s'en abbat, au lieu que l'esprit de Dieu en mesme temps qu'il humilie le cœur dans la vûë de ses fautes, il le releve doucement par la confiance qu'il donne que l'on en sera plus courageux & plus fidele à l'avenir. Vous faites encore des fautes: mais quoy! pensez-vous devoir estre parfaite dés le premier jour que vous entrez dans la voye de la perfection? Dieu vous supporte bien dans vos défauts : supportez-vous

aussi vous-mesme. Faites que vos fautes vous humilient & vous abaissent, mais ne souffrez pas qu'elles vous causent de l'aigreur & du dépit contre vous-mesme.

Vous mesurez encore le profit de vos Communions par les effets sensibles de la grace. C'est une faute grossiere. Ne sçavez-vous pas que la grace est une chose spirituelle, & par consequent infiniment élevée au dessus des sens ? Ce que l'on ressent de la grace n'en est que le marc & la lie : quant à la grace, on ne la ressent point parce qu'elle n'est pas sensible. Au reste je ne m'étonne pas si vos Communions ont peu d'effet. Cet empressement que vous avez pour vôtre avancement spirituel ; & cette tristesse que vous entretenez volontairement, en sont la cause. Ostez ces obstacles, & vous verrez bientost avec quelle abondance N. Seigneur vous comblera de ses benedictions.

VII. LETTRE.

A LA MESME.

En quoy consiste la nudité d'esprit.

POur répondre à la demande que vous me faites touchant sa nudité d'esprit, je vous diray que pour les choses exterieures je crois que N. Seigneur nous fait assez connoître jusqu'à quel point il veut que nous en soïons dépoüillez. Quant aux interieures, il me semble que nous pratiquerons une parfaite nudité d'esprit, si nous nous contentons de ce que Dieu nous donne de connoissances & de graces, n'en desirant pas davantage; mais par une abnegation generale renonçant à tout ce que nous ne sçavons pas, à tout ce que nous ne faisons pas, & à tout ce que nous n'avons pas, & nous tenant volontiers dans les bornes des dispositions de sa providence à nôtre égard. Il se contente que nous le servions selon la mesure des talens qu'il nous donne.

J'estime que la nudité du sens est la voye la plus courte & la plus efficace pour arriver à cette nudité d'esprit. C'est là où Dieu prétend conduire une ame quand il la prive non seulement de tout le plaisir & de toute la satisfaction qu'elle pourroit prendre dans les creatures, mais encore de toutes les consolations & de tous les goûts sensibles qu'elle pourroit trouver en luy-mesme. Plus cet état est rigoureux, plus l'ame se denuë ; & pour moy je tiens que c'est un dépoüillement fort agreable à Dieu, que de mourir volontiers au goût, au plaisir & à l'affection de tout ce que Dieu nous ôte, & de vivre sans appui, sans goût, sans plaisir, sans attache, & mesme sans application hors de Dieu. C'est là la porte étroite par où il faut entrer dans le Ciel.

Je ne puis mieux vous instruire de cette nudité d'esprit, qu'en vous representant l'idée que les Saints nous en donnent. S. Paul l'exprime aux Chrétiens de Corinthe en ces termes : *Je vous declare, mes Freres, que le temps est court, & qu'à l'avenir ceux qui sont mariez doivent*

vivre comme ne l'estant point : ceux qui pleurent, comme ne pleurant point : ceux qui se réjoüissent, comme ne se réjoüissant point : ceux qui achetent, comme ne possedant point : ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point, parce que la figure de ce monde passe. S. Basile veut que les Religieux vivent dans le mesme dégagement affectif de leur corps, que si leur ame en estoit effectivement separée : qu'ils soient sans ville, sans maison, sans rien de propre, sans parens, sans amis, sans affaires, sans connoissance des choses humaines ; ayant le cœur vuide de toutes les creatures ; que par ce denuëment ils seront disposez à recevoir les impressions de l'esprit de Dieu. Voicy ce qu'un Pere de nôtre Compagnie fort spirituel écrit sur ce sujet à un autre de nos Peres : *Ie n'avois encore jamais conçû,* dit-il, *& je n'eusse pû m'imaginer en quelle nudité d'esprit Dieu nous veut reduire, en quel desert il nous veut mener pour nous faire arriver à la pureté de la grace. Il faut que l'ame ne sente rien des choses de cette vie, ni de ses propres operations, & qu'elle ne se sente*

Le P. J. Joseph Seurin au Pere Huby.

pas elle-mesme. Il faut qu'elle vive dans une obeïssance qui luy renverse tous les sens, c'est à dire tous les mouvemens bons, indifferens & mauvais : dans une pauvreté qui ne luy laisse pas mesme l'usage de ses facultez libre : dans une pureté qui ne luy permette pas de prendre plaisir en aucune chose creée. Il faut qu'estant ainsi revenuë en sa simplicité originelle, ayant pris comme une nouvelle naissance, elle soit méconnoissable à elle-mesme & aux autres, & qu'elle n'ait plus de vie ni de mouvement que pour adorer un homme qui est Dieu, & qui en sa maniere d'agir est haï ou du moins rebuté de tous les autres hommes, qui se prosternent à la verité devant luy, mais qui refusant de suivre sa doctrine & ses conseils, & tenant en pratique sa vie & ses maximes pour folie, ont horreur de l'imiter, bien qu'il soit la voye, la verité & la vie. Dans cet état l'ame se fortifie, s'établit & s'enracine en Dieu : Elle vit de ce qu'elle croit & de ce qu'elle espere : Elle subsiste dans un vuide, où elle ne voit rien ; dans une suspension, où elle ne trouve aucun objet qui la contente : plongée dans l'abîme de la foy, per-

duë dans les tenebres où Dieu habite, ne cherchant le goût d'aucune chose, mais reservant pour l'avenir tous ses désirs, toutes ses esperances & toutes ses satisfactions. Cependant l'amour divin la remplit & la décharge de tout fardeau. Elle ne songe point si on luy rit ou si on la querelle : Si on la bat, elle n'en sent rien : Si on la caresse, on ne la peut gagner : Si on la menace, on ne la peut flechir ni vaincre. Rien n'est capable de l'émouvoir, parce qu'elle ne prend nullement garde à ce qu'on luy fait, ni à ce qui se passe autour d'elle, tenant toûjours les yeux collez sur l'unique objet de son amour, comme n'estant que pour luy, & ne pensant qu'à luy.

VIII LETTRE

A LA MESME.

Ce que c'est que de dépendre de Dieu.

VOus me demandez ce que c'est que de dépendre de Dieu, je vous diray, ma chere Sœur, qu'il me semble que cette dépendance

comprend trois choſes, l'action, la ſouffrance, & les divers ſuccés ou accidens de la vie.

Quant à l'action nous devons dépendre de Dieu, comme la main dans ſon mouvement dépend de l'eſprit, dont elle eſt l'organe. Nous ne devons non plus agir par nous-meſmes, par nôtre propre jugement, par nôtre volonté propre, & par nos inclinations particulieres, que la main n'agit point par elle-meſme : Et comme elle reçoit tout ſon mouvement de l'eſprit qui l'anime, de meſme nous devons recevoir toute nôtre action de Dieu, qui eſt l'eſprit de nôtre ame, & le principe de nôtre vie. Il faudroit faire icy un grand examen ſur toutes les actions de la journée pour reconnoître en quoy & combien nous agiſſons par nous-meſmes & par nos paſſions ſans le mouvement de la grace, & ſans la conduite du S. Eſprit. Au moins preſcrivons-nous cette regle inviolable de ne jamais rien faire en faveur de nos propres intereſts contre les lumieres que Dieu nous donne.

Pour ce qui regarde les ſouffran-

ces nous devons tâcher de les recevoir dans le dessein de Dieu, les considerant comme un gage de son amour, un present de sa liberalité, un effet de sa bonté, une disposition de sa paternelle providence, & un moyen de nôtre predestination eternelle qui s'execute autant, ou mesme plus par nos croix que par nos bonnes œuvres. Dans nos souffrances nous devons nous representer JESUS souffrant, & à son exemple nous devons souffrir tout de la part de tout le monde, en quelque matiere que ce soit, & de la maniere qu'il plaît à Dieu que nous souffrions. Toute l'action de nôtre esprit ne doit estre alors appliquée qu'à imprimer dans nôtre cœur le sentiment de ces paroles, *Fiat voluntas tua*. Dans ce sentiment nous adorerons humblement la sainte volonté de Dieu, & nous nous soûmettrons doucement à ses ordres, quelque rigoureux qu'ils soient, sans nous occuper de nôtre mal, ni en rechercher le soulagement par des remedes exquis & extraordinaires, ou avec empressement. Souffrons comme font les ames souffrantes du

Purgatoire, dans lesquelles, ainsi que remarque sainte Catherine de Gennes, le sentiment de l'amour & de la conformité à la volonté de Dieu, est aussi vif que celuy de la douleur. Voilà, ce me semble, la plus belle idée d'une parfaite souffrance que l'on puisse concevoir.

Enfin pour ce qui est des succés & des accidens ordinaires ou extraordinaires de la vie, rien ne nous doit beaucoup toucher ni étonner: Nôtre cœur doit demeurer dans un fort inaccessible à tout cela. Nous devons estre si élevez au dessus de tous les evenemens temporels, que nous les voïons comme infiniment au dessus de nous. Si tout ce qui se passe autour de nous, devoit exciter en nous du bruit & du tumulte, où en serions-nous ? Representons-nous les Anges qui sont à nôtre côté : Avec quelle égalité d'esprit voyent-ils tout ce qui nous arrive ? Figurons-nous, si nous voulons, le monde comme un point dans l'immensité de l'air. Que peut-il se passer de remarquable dans la circonference d'un point ? Sur tout considerons de quelle maniere les Saints qui

ſont dans l'eternité bienheureuſe, voyent en Dieu tous les divers ſuccés des choſes qui ſe paſſent dans le temps. Avec quelle indifference de leur part! avec quelle ſoûmiſſion à la volonté de Dieu, hors de laquelle ils ne veulent rien!

IX. LETTRE

A LA MESME.

Des ſolitudes myſtiques par où il faut paſſer pour arriver à l'union divine.

POur arriver à cette intime ſolitude où l'ame ſeule avec Dieu ſeul poſſede le ſouverain bonheur de cette vie, il faut paſſer par pluſieurs autres ſolitudes fort affreuſes à la nature.

La premiere eſt celle des ſens exterieurs qu'il faut retirer de la multiplicité des objets, ne les appliquant qu'au ſervice de Dieu, & ne leur donnant que peu d'action.

La ſeconde eſt celle de l'imagination, d'où il faut bannir, s'il eſt poſſible, toutes les images des cho-

ſes corporelles & ſenſibles.

La troiſiéme eſt celle de l'appetit ſenſitif où reſident les paſſions qu'il faut mortifier, laiſſant la place vuide autant que l'on pourra avec le ſecours de la grace.

La quatriéme eſt celle de la memoire qui ſe remplit naturellement d'une infinité d'eſpeces des choſes creées qu'il faut enſevelir dans l'oubli, ne conſervant que le ſouvenir de Dieu ſeul & des choſes qui portent à Dieu.

La cinquiéme eſt celle de l'entendement, d'où il faut chaſſer une multitude confuſe de penſées, de jugemens, de reflexions, de raiſonnemens, de connoiſſances & de curioſitez qui l'occupent, ſi l'on n'y prend garde.

La ſixiéme eſt celle de la volonté, où il faut aneantir tous les deſirs & toutes les affections purement humaines, n'y ſouffrant que celles qui viennent de Dieu, ou qui tendent à Dieu.

Aprés que l'ame a paſſé par toutes ces ſolitudes ſi pleines d'horreur & de ſechereſſe, s'eſtant enfin affranchie de la ſervitude des creatu-

res, & dégagée des impuretez de l'amour propre, elle entre dans la septiéme solitude, qui est celle où les vertus heroïques font leur demeure, loin du commerce & de la vie ordinaire des hommes. C'est là qu'elle commence à goûter le fruit de ses travaux passez, & à recüeillir la manne du Ciel, qui ne se donne qu'aux ames genereuses pour recompense de leurs combats & de leurs victoires.

De là elle monte aisément à la derniere solitude, qui est la plus haute & la plus retirée. C'est celle de l'union divine, que l'on peut appeller le Paradis de la terre, le païs de la parfaite liberté des enfans de Dieu, la region du pur amour & l'element des ames favorites. C'est là que hors du bruit & de l'embarras des creatures, dans une paix inconnuë au monde, l'ame ne voit plus que Dieu seul au milieu des tenebres qui l'environnent; qu'elle ne goûte plus que Dieu seul au dessus de tout sentiment; qu'elle n'entend plus que Dieu seul dans le profond silence de toutes ses puissances interieures; qu'elle est toute plongée & comme toute per-

duë en Dieu, & qu'elle ne subsiste, pour ainsi dire, qu'en Dieu dans l'aneantissement affectif de tout le reste.

Rien ne peut troubler l'ame solitaire dans ce de desert, parce que rien n'y entre que par le mouvement de l'amour divin, & par la conduite du saint Esprit.

Au reste, quoyque ce desert soit le centre du vray repos des ames, il n'y en a cependant que fort peu qui ayent le bonheur d'y arriver, parce qu'il n'y en a que fort peu qui ayent assez de courage & de force pour surmonter toutes les difficultez d'un si long & si penible voyage, ou qui rencontrent des guides experimentez pour les conduire dans ces routes inconnuës à la sagesse des hommes.

Prions Jesus-Christ le passereau solitaire qui conduit les colombes ses Epouses dans la solitude, qu'il nous donne des aîles pour voler aprés luy.

Jettons aussi les yeux sur la solitude où cet adorable Sauveur s'est reduit dans le saint Sacrement, & prenons-la pour modele de la nôtre. Combien y est-il éloigné des sens ? combien peu d'action & de commerce sensible y a-t'il ? que sa vie

y est cachée ! que son dépoüillement y est grand & universel ! que son application à Dieu son Pere y est intime & constante.

X. LETTRE

A LA M. JEANNE DE SAINTE Magdelene, Superieure des Ursulines de Pontivy.

Il luy donne divers avis pour établir une ame dans le simple recüeillement.

JE me trompe, ou vous ne m'avez pas écrit également le bien & le mal de la personne dont vous me parlez. Si d'ailleurs je n'en sçavois davantage, je n'aurois que fort peu de choses à vous répondre. J'ay mesme douté si ce que vous me mandez, luy convenoit. Cependant son nom & le caractere de sa main m'ont assuré dans cette incertitude. Voicy donc ce que j'ay à vous dire pour sa conduite.

Faites-luy bien entendre que nos actions ne doivent nullement oc-

cuper nôtre esprit. Nous n'y devons apporter d'application qu'autant precisément qu'il en faut pour les bien faire. L'empressement & le soin superflu sont des effets de nôtre amour propre, & viennent souvent d'un desir dereglé de plaire aux creatures, & de les contenter.

Cet esprit qui semble avoir beaucoup de vie, de mouvement & d'action, doit estre peu à peu & doucement retenu & moderé. Faites-luy particulierement éviter la multiplicité dans laquelle il se perdroit infailliblement estant si actif. Il faut oster la matiere à ce feu : ce qui se peut faire en deux manieres ; ou en la dégageant de la multitude d'emplois, ou en l'attachant fortement à un seul, qui est ce silence de toutes les puissances de l'ame, & cet intime recüeillement en Dieu, comme il est expliqué dans l'écrit que je luy ay laissé. La closture & la solitude exterieure, & la garde mesme des sens servent de peu, si l'on ne reprime ce tumulte interieur & ce continuel caquet de l'esprit, si l'on n'arréte les evagations ordinaires de l'imagination.

La grace de l'oraiſon de ſilence peut retirer l'eſprit de la multiplicité des objets qui le diſſipent, & l'attirer à l'unité, pourvû que pendant les actions de la journée on tâche de ſe tenir à peu prés dans le meſme recüeillement qu'à l'oraiſon, ſans ſe laiſſer aller volontairement à des penſées inutiles. Autrement ce ſeroit vouloir eſtre imparfaite de gayeté de cœur, que d'avoir quitté le monde, & s'eſtre ſeparée du commerce & des emplois de la vie ſeculiere, pour vivre en Religion dans la meſme diſſipation & le meſme égarement d'eſprit, que ceux qui ſont les plus engagez dans le monde : vû meſme qu'il s'y trouve des ames ferventes qui par le recüeillement interieur qu'elles pratiquent, s'uniſſent ſi fortement à leur principe, que tous les diſcours & tout le bruit du monde qui retentit ſans ceſſe à leurs oreilles, ne fait non plus d'impreſſion ſur leur eſprit, que le ſouffle du vent ou le bruit des eaux. Il y a icy une ſervante & proche d'icy un bon villageois qui ſont dans cet état, & bien au delà. Ce dernier eſt ſi abîmé en Dieu, qu'il luy arrive quelquefois lors qu'il gar-

de ses bœufs & ses vaches, que voulant les suivre il va sans y penser d'un autre côté.

Il n'est pas concevable combien l'application de nôtre esprit est précieuse. La personne pour qui vous m'écrivez en doit faire grand cas. Je ne luy voudrois permettre que deux sortes d'actions : ce silence interieur dont je luy ay enseigné la pratique, & une attention fidele & constante à retrancher tout ce qui pourroit troubler sa paix. Je crois que si elle prenoit cela pour matiere de son examen particulier, elle en tireroit un grand avantage.

Qu'elle lise attentivement les premiers Chapitres de la Montée du Carmel touchant les déreglemens de la memoire, & qu'elle tâche de se mettre dans la nuit active de cette faculté de la maniere que le B. Jean de la Croix l'explique.

Aprés cela qu'elle se persuade que le recüeillement interieur est l'ouvrage du Saint Esprit, & que si les autres puissances nous échapent, au moins la volonté, ainsi qu'elle-mesme l'experimente, nous est toûjours sujette avec le secours de la grace

mesme

mesme ordinaire : & que le feu & le trouble de la division estant dans les autres parties de l'ame, tandis que celle-cy demeure dans son assiette, unie à Dieu & soûmise à ses ordres, il n'y a rien à craindre. Mais il arrive quelquefois qu'estant encore foible elle se laisse emporter, & cede au desordre des autres facultez.

Je conseille à cette chere Sœur de se tenir calme au sommet de l'esprit, & au centre de la volonté pendant qu'il y a le plus de trouble dans la partie inferieure de l'ame. Ce qu'elle peut faire avec l'assistance de la grace qui ne luy manque jamais.

C'est une fort bonne oraison que de tenir ferme contre les distractions que l'on a pendant l'oraison, si nonobstant leur importunité l'esprit est calme & la volonté arrétée en Dieu. Vous ne pouvez faire d'oraison qui vous soit plus utile, bien qu'il y en ait de plus delectable. Ainsi ne vous troublez point pour vos troubles, puisque si vous vous y comportez, comme je vous ay déja dit, ils affermiront vôtre fidelité, comme les vents fortifient les arbres dans leurs racines.

Enfin qu'elle se souvienne que le recüeillement des puissances de l'ame estant une bonne partie de la santé de l'esprit, comme elle ne l'a pas encore acquise, ce n'est pas merveille si une playe qui n'est pas encore fermée, seigne encore. Dieu luy fait une faveur particuliere de luy oster quelquefois en un moment ses peines, de percer & de dissiper par un rayon de sa grace tous les nuages qui environnent son ame. Cette grace luy manquera, si de son côté elle manque de fidelité à Dieu. C'est cette fidelité que nous devons conserver comme la prunelle de nos yeux.

XI. LETTRE

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il l'instruit touchant l'oraison de simple recüeillement.

NE vous imaginez pas que l'on ne fasse rien dans l'oraison lorsque l'on y est attiré à un simple recüeillement. On consent à l'operation de Dieu, on joüit de Dieu, on

goûte le fruit de ſon travail : & les ames qui ſont conduites par cette voye, ſe doivent bien donner de garde de s'en retirer pour ſe remettre dans le chemin ordinaire de la meditation. Puiſque Nôtre-Seigneur leur fait la faveur de les inviter à ſe repoſer dans ſon ſein comme ſes cheres Epouſes, elles ſeroient inciviles & inconſiderées, ſi elles refuſoient les careſſes de leur Epoux.

Mais pour bien faire cette oraiſon, il faut avoir le cœur bien pur & vuide de toutes les choſes creées, & l'eſprit totalement appliqué à Dieu.

Ce n'eſt pas que je blâme la meditation : Elle eſt excellente; & les ames à qui Dieu ne donne autre choſe, s'en doivent contenter, ſi elles ne ſe veulent mettre en danger de ſe perdre. Mais celles que Dieu attire à l'oraiſon de ſimple union, ſe font un tort extrême ſi elles reſiſtent à cet attrait, arrétant par force leur eſprit à une multiplicité de conſiderations, d'affections & de reſolutions étudiées. Car ſans tous ces efforts Dieu a dans la ſimple voye où il les appelle, des inventions admirables pour leur faire connoître les veritez

qu'il veut qu'elles ſçachent, & il les leur fait entendre avec des paroles ſi claires, il les leur imprime au fond de l'ame d'une maniere ſi efficace, qu'elles en demeurent incomparablement mieux inſtruites qu'elles ne l'auroient eſté par pluſieurs meditations ſelon la methode ordinaire.

Tout ce qu'elles doivent faire de leur côté, c'eſt d'eſtre fort ſoigneuſes de joindre à ces graces & à leur oraiſon une veritable & ſolide mortification, une grande pureté de cœur, & une profonde humilité. Car toute leur oraiſon, & les lumieres qu'elles y reçoivent, ne leur ſont données qu'afin qu'elles ſe perfectionnent dans ces vertus. Que ſi elles ne s'en ſervent pas pour cet effet, manquant de fidelité à correſpondre aux deſſeins de Dieu, elles ne continuëront pas dans leur oraiſon; ou ſi elles y continuënt, on la doit tenir pour ſuſpecte d'illuſion.

Au reſte il ne faut pas s'étonner ſi marchant par cette ſimple voye l'on fait bien-toſt de ſi grands progrés. Quand Dieu fait tout dans une ame, il y fait bien de l'ouvrage en peu de temps. Mais il y a ſi peu de perſon-

nes qui se disposent à cette oraison, qu'on peut dire que celles qui le font, sont *les uniques de leur mere*; je veux dire, de la divine providence.

Pour vous, ma chere Sœur, afin que vous ne vous trompiez pas en suivant cette voye si exposée aux illusions quand on ne la prend pas bien; je veux vous apprendre les marques par lesquelles vous pourrez reconnoître si vous estes dans la vraye oraison de silence.

I. Si aprés avoir preparé le sujet de vôtre oraison à l'ordinaire, vous ne pouvez vous en servir; mais que vous sentiez vôtre cœur, vôtre esprit, & le fonds de vôtre ame attiré doucement à cet intime repos, sans que vous apportiez de vôtre part aucun artifice pour vous y mettre.

II. Si dans ce recüeillement vous apprenez à obeïr à Dieu & à vos Superieurs promptement & aveuglément : à ne dépendre que de la providence, & à ne vouloir que la volonté de Dieu.

III. Si ce repos vous détache de toutes les creatures pour vous unir à vôtre Createur, & s'il vous oste le goût de toutes les choses de la ter-

re, & de tout ce qui n'eſt pas Dieu.

IV. S'il vous rend plus ſimple & plus ſincere à déclarer l'état de vôtre ame avec une naïveté d'enfant.

V. Si nonobſtant la douceur que vous goûtez dans ce divin repos vous eſtes preſte à ſupporter les ſechereſſes, quand Dieu vous en envoyera, & à vous ſervir de vos conſiderations & de vos affections, quand il voudra que vous les repreniez.

VI. Si cet attrait vous donne plus de reſignation & de patience dans les ſouffrances, & un plus grand deſir de ſouffrir, ſans vouloir d'autre ſoulagement que celuy de vôtre celeſte Epoux, ni chercher d'autre ſatisfaction que la ſienne.

VII. Si ce recüeillement vous établit plus fortement dans le mépris du monde & de vous-meſme, & dans l'eſtime & l'amour du mépris & des humiliations.

Enfin s'il vous donne plus de courage & plus de force pour vous vaincre, & pour vous mortifier, plus de fidelité a correſpondre aux graces de Dieu, & plus de diligence & d'exactitude a vous acquiter de vos

devoirs & des obligations de vôtre état.

Si, dis-je, vous reconnoiſſez en vous toutes ces marques ou la plûpart, ne doutez nullement que vous ne ſoyez appellée de Dieu à l'oraiſon de ſilence, & tenez-vous-y dans la plus grande ſimplicité que vous pourrez.

XII. LETTRE

A UNE RELIGIEUSE URSULINE qui commençoit à entrer dans l'oraiſon de ſilence.

Il l'y affermit & luy enſeigne le moyen d'y réüſſir.

JE rends graces à Nôtre-Seigneur de ce que l'oraiſon dont vous me parlez, vous a bien réüſſi. Il n'eſt pas concevable combien elle eſt utile, quand on la fait avec les diſpoſitions qu'elle demande. Je connois une bonne ame qui depuis 15. jours qu'elle s'y applique, en a déja tiré un merveilleux profit.

Pour la bien faire il faut eſtre ſans trouble, avoir les paſſions morti-

fiées, tenir ſon eſprit dans un grand recüeillement, & ne faire aucune faute avec vûë. Sans cela, faire cette oraiſon, c'eſt amaſſer d'une main, & répandre de l'autre.

Helas! il ſemble que vous ne voulez point entrer dans le vuide & dans la nudité d'eſprit, qui eſt la voye ſeure pour arriver à cette ſorte d'oraiſon. Vous eſtes encore trop dans le commerce des creatures, & vous ne dégagez point aſſez vôtre eſprit & vôtre cœur de leur ſouvenir & de leur affection. Renoncez-y, ma chere Sœur, & mettez-vous dans la parfaite liberté où Dieu vous appelle. Ce nous eſt un malheur extrême de pouvoir goûter autre choſe que Dieu, que ſes deſſeins, & que ſon bon-plaiſir. Cet appetit déreglé que nous avons pour les creatures, eſt la ruine des ames. S'occuper de leur idée, prendre plaiſir à penſer à elles; c'eſt ſe reduire à la malediction fulminée dans l'Ecriture contre le Serpent, & contre les ennemis de Dieu qui ſont condamnez à *lecher la terre*. Le palais de nôtre ame eſt dépravé: Il le faut guerir peu à peu en le ſevrant de tous les goûts ſenſibles,

& l'accoûtumant à ne goûter que Dieu, que JESUS-CHRIST, & que les choses eternelles. O que ces divins objets sont un entretien charmant, un mets délicieux pour les ames qui ne cherchent point ailleurs leur satisfaction ! Elles y trouvent dés cette vie un avant-goût de l'eternité bienheureuse.

La lecture de vôtre Lettre me fait voir que je ne puis assez vous presser sur ce point de retirer vôtre esprit de ces bagatelles qui l'amusent, & de le mettre en état de se porter à son centre, & de s'aller unir à son souverain bien. Je veux que les choses de Dieu ne soient pas toûjours à vôtre goût : Elles y deviendront peu à peu ; & vôtre goût se changera infailliblement par le soin que vous prendrez de luy oster la cendre & les charbons, pour luy donner le pain & les viandes solides. Vous verrez bien-tôt en vous cet heureux changement, si vous estes fidele à cooperer avec la grace, & si vous aimez la solitude & le recüeillement interieur, ne consumez pas vos jours & le temps de la vie, dont les momens sont si précieux, à

regarder, & à goûter des objets qui tôt ou tard seront vôtre supplice.

Que craignez-vous ? helas ! ma chere Sœur, craindre de vous captiver, c'est craindre d'avoir un Paradis sur la terre. Je sçay des ames à qui le commerce des creatures est une croix insupportable, & qui soûhaiteroient d'estre dans les plus sombres deserts pour n'avoir plus d'habitude avec le monde, & pour en perdre le souvenir & ne s'occuper que de Dieu seul. Il est visible que Nôtre-Seigneur desire de vous le mesme dégagement ; & ces bons intervalles où vous voyez toutes les choses créées au dessous de vous, sont comme des appas dont il se sert pour vous attirer, & comme la montre, & les arrhes des grands biens qu'il vous a preparez, si vous voulez vous donner toute à luy.

Mais vous vous arrétez trop aux difficultez qui se presentent à vôtre esprit, & vous envisagez l'état où Dieu vous veut comme une espece de mort, qui vous donne de l'horreur. Hé quoy, ma chere Sœur appellez-vous mort ce qui cause le plus solide contentement du monde, &

qui eſt un Paradis anticipé ? Eſt-ce mourir que de ſe donner tout à Dieu ? Mourez-donc, mourez volontiers de cette heureuſe mort qui devant Dieu eſt la ſource de la veritable vie. Perdez-vous dans ce vuide des creatures, où Dieu remplit des biens & des délices du Ciel les âmes qui pour l'amour de luy renoncent aux fauſſes douceurs de la terre, & qui ne connoiſſent plus d'autre bonheur que celuy d'eſtre uniquement à luy, & de vivre dans l'entiere dépendance de ſes adorables volontez.

Liſez le Bienheureux Jean de la Croix.

XIII. LETTRE

A LA MESME

Il l'encourage à marcher dans la nudité d'eſprit, & il luy donne quelques avis ſur l'oraiſon de ſimple attention à Dieu.

ASſurément vous avez trouvé la ſource de la vie, ſi vous perſe-

verez fidelement dans la diſpoſition interieure où Dieu vous met.

Marchez courageuſement par ce chemin du vuide où l'on vous fait entrer, & laiſſez le ſens dans la ſechereſſe & dans la douleur. Il merite bien cette peine pour avoir eſté ſi long-temps le ſiege du peché. D'ailleurs c'eſt une ſang-ſuë qui demande toûjours; & qui n'eſt jamais raſſaſiée. N'ayez point d'égard à ſon appetit : Faites-le jeûner ſans pitié juſqu'à ce qu'eſtant bien purifié il ſoit en état d'avoir part au banquet de l'agneau, & de goûter les délices du Seigneur. Mais il ne joüira de ce bien que quand il ſera parfaitement ſoûmis à la grace ; & juſqu'à ce temps-là n'ayez pour luy que de la dureté, & joignez-vous avec Dieu pour le ſevrer de tous les goûts ſenſibles, & de tout ce qui le peut flater.

Au reſte ayez un peu de patience; ce vuide interieur que vous avez à preſent tant de peine à ſupporter, ſera un jour la demeure délicieuſe de vôtre ame, & vous reconnoîtrez par vôtre experience, que c'eſt dans ce vuide & dans le dépoüillement

de toutes choses, que se trouve le Paradis de cette vie.

Ne rejettez pas cependant les consolations spirituelles quand Dieu vous les donne. Recevez-les avec abnegation sans vous arréter à les regarder ni à les goûter ; & ne faites point de reflexion sur ce qui se passe en vous dans l'oraison. Ces retours sur soy-mesme sont dangereux. Ils donnent lieu aux vaines complaisances, à la propre estime, & aux illusions du demon qui ne manque pas d'échauffer la ferveur, & de suggerer des pensées sublimes, & capables d'élever & d'enfler l'esprit, d'où s'ensuivent à la fin de grandes miseres. C'est pourquoy, ma chere Sœur, oubliez-vous vous-mesme, autant que vous pourrez dans l'oraison, & n'y faites autre chose que vous y tenir devant Dieu en silence, avec respect & amour.

Quant aux distractions, & aux extravagances de l'imagination, ne vous en inquietez nullement : on ne s'en defait pas comme l'on voudroit. Soyez seulement fidele à n'y pas adherer ; & tenez-vous alors constamment unie à Dieu dans la pointe de l'esprit.

Je ne ſuis point d'avis que dans les ſechereſſes vous recitiez des prieres vocales. Ce ſeroit en quelque façon éviter la Croix, & ſortir de ce vuide & de cette nudité d'eſprit où je deſire tant de vous voir établie. Demeurez contente dans vôtre pauvreté, ſupportez volontiers le poids de vôtre miſere, & reconnoiſſez humblement à quoy le peché nous a reduit. Il a produit en nous un eſtre malin qu'il faut détruire à quelque prix que ce ſoit, pour eſtre tout à Dieu : & c'eſt par les délaiſſemens, par les privations, & par ces ſortes de peines que Dieu a coûtume de le détruire.

Dans cet état Dieu agit ſouvent d'autant plus en l'ame qu'il y ſemble moins agir ; & pendant que la partie inferieure eſt dans la deſolation, il opere de merveilleux effets dans la partie ſuperieure, pourvû qu'on tienne ferme en ſa preſence malgré l'inclination de la nature, qui porte l'eſprit à ſe divertir ailleurs. C'eſt en ce temps-là que la grace extirpe les racines de nos pechez, comme l'hyver & la gelée deſſechent & font mourir les racines des mauvaiſes

herbes, & tous ces inſectes que la terre produit dans une ſaiſon plus douce.

Ne recitez donc plus de prieres vocales lorſque vous vous trouverez aride dans l'oraiſon. Il n'y a qu'un ſeul cas, où je vouluſſe vous le permettre. Ce ſeroit ſi la volonté ſe trouvoit ſi lâche & ſi foible, qu'elle fût pour conſentir à perdre le temps dans une pure oyſiveté.

XIV. LETTRE

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il luy donne quelques inſtructions touchant l'oraiſon & les délaiſſemens où elle s'y trouvoit.

JE vous conſeille d'agir avec Dieu fort ſimplement, & à la bonne foy, ſans tant de recherches & de preparatifs. Le cœur luy dit tout. Il voit & connoît tous nos pouvoirs & toutes nos foibleſſes : & neanmoins lors qu'il nous fortifie le plus, nous cherchons de l'appuy ailleurs qu'en luy. Ce n'eſt pas que je veüille

vous défendre l'uſage des moyens ordinaires dont l'on ſe ſert pour réüſſir dans l'oraiſon : Mais je dis que d'en vouloir tirer plus d'aide que Dieu ne permet, c'eſt une mauvaiſe conduite.

Prenez garde que les reflexions que vous faites ſur vôtre état, ne vous portent à deſirer ce que vous n'avez pas. Le meilleur eſt de ne deſirer rien meſme des choſes ſpirituelles, mais de reſigner entre les mains de Dieu tous vos deſirs.

Quand vous vous trouvez dans les délaiſſemens interieurs, abandonnez-vous-y vous-meſme. C'eſt une faute notable que d'aller chercher des appuis : Dieu les oſte alors abſolument. Comment le voudrions-nous chercher ou retenir contre ſa volonté ? Pour gagner avec Dieu, il faut tout perdre. Nôtre-Seigneur dans la ſoif qui le brûloit ſur la Croix n'eut pour rafraîchiſſement que du fiel & du vinaigre. Ainſi, ma chere Sœur, dans vos ariditez ne faites point de lectures tendres & affectives pour vous conſoler : Faites-en de ſeiches & ſolides, comme ſeroit celle de vos conſtitutions

& de vos regles, ſimplement pour vous ſoûtenir, & pour ſatisfaire à vôtre obligation.

C'eſt encore une faute, que de vouloir alors mediter. C'eſt comme ſi quelqu'un allant en poſte deſcendoit de cheval, & marchoit à pied pour aller plus vîte. Cet état eſt une eſpece de contemplation qui vaut incomparablement mieux que la meditation.

Il ne faut point nous affliger des peines que la nature ſent alors ſi vivement, ni de nos diſtractions, ni de nos chûtes, ni de quoy que ce ſoit. Dieu veut nous faire ſentir ce que nous ſommes, quelle eſt la miſere de la nature dans le peché, & à quel point de déſolation ſe trouve reduite la creature, quand elle eſt abandonnée de ſon Createur. C'eſt une petite participation de ce que ſouffrent les ames dans le Purgatoire ou dans l'Enfer, dont il ſemble que le délaiſſement de Dieu eſt comme le centre. Diſons avec Job: *Quand il me voudroit oſter la vie j'eſpereray toûjours en luy.*

Etiamſi occiderit me, in ipſo ſperabo. c. 13.

Il y a deux ſortes d'élevations; celle de l'entendement, & celle de la

volonté. La premiere qui se fait par de sublimes connoissances de Dieu, est bien plus dangereuse, & plus sujette à la curiosité, à l'estime de soy-mesme, aux tromperies du demon. La deuxiéme qui se fait par l'abnegation de tout ce qui n'est point Dieu, est bien plus seure, plus parfaite, & plus conforme à l'état de la vie presente. Elle est bien plus dans la nudité d'esprit. C'est celle-cy que vous pouvez excellemment pratiquer dans vos secheresses & vos peines.

XV. LETTRE

A LA MESME.

Il l'exhorte à correspondre à la grace que Dieu faisoit de la reprendre de ses fautes & de l'en châtier.

LEs deux graces les plus souhaitables dans la vie spirituelle sont la connoissance de nôtre cœur, & la contrition, dautant qu'elles sont les plus opposées à l'esprit d'erreur & au peché à cause des effets qu'elles pro-

duisent dans l'ame, sçavoir de la purifier de plus en plus, & de la rendre capable des plus hautes, des plus simples & des continuelles operations de Dieu. Car Dieu estant la pureté mesme, il purifie l'ame à proportion qu'il veut se communiquer à elle.

Ce qu'elle doit faire de son côté c'est de souffrir genereusement & avec une parfaite resignation ces penibles operations de Dieu, qui la purifiant, la disposent à ses plus douces communications. Qu'elle demeure donc en silence sous la rigueur de la main de Dieu dans la mesme posture que Jesus-Christ sur la Croix, lors qu'il portoit tout le poids de la severité de Dieu son Pere.

Qu'elle ne s'arréte nullement à penser à ce qu'elle souffre, de peur de donner lieu à l'ennuy qui pourroit naître de cette reflexion : ou si elle y pense que ce ne soit que pour y remarquer comment ses peines ostent les taches qui la rendoient desagreable aux yeux de celuy à qui seul elle veut plaire.

Il est vray que cette purgation est rude au sens : Elle est cependant infi-

niment plus douce que si elle se faisoit dans l'autre vie. Ce seroit la justice d'un Dieu vengeur qui la feroit alors ; & c'est la misericorde d'un Dieu d'amour qui la fait à present. Helas ! que les peines des pauvres Ames du Purgatoire sont bien autres que les vôtres ! Ce que Dieu punit dans l'Enfer par un feu eternel, qui en un clin d'œil reduiroit le monde en cendres, il le punit icy par un châtiment si doux, qu'on peut dire en quelque maniere qu'il lave nos pechez dans un bain délicieux. Et cependant nous ne nous abandonnerons pas aux dispositions de sa paternelle providence ?

J'estime beaucoup cet attrait qui vous porte à desirer que la volonté de Dieu se fasse en vous à quelque prix que ce soit : Mais j'estime encore bien davantage ces élancemens du cœur pour courir au bon-plaisir de Dieu par dessus toutes les difficultez qui pourroient vous arréter.

La lumiere qui nous découvre & qui punit nos défauts, est toute surnaturelle, & demande une grande fidelité. Elle s'augmente ou se diminuë à proportion que l'on y cor-

reſpond avec plus ou moins d'exactitude.

Le Saint Eſprit imprime ſans ceſſe dans les ames, qui ſe ſont renduës capables de ſes operations particulieres, deux differens mouvemens; l'un d'éloignement & de ſeparation des creatures; l'autre d'union avec Dieu. C'eſt à ce deſſein qu'il leur fait connoître leurs fautes, qu'il les en reprend, qu'il les en châtie, & qu'il leur apprend à diſcerner les mouvemens de la grace, ceux de la nature, & ceux du demon, ces trois ſortes d'eſprits agiſſant toûjours en nous hormis dans le ſommeil.

XVI. LETTRE

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il l'exhorte à la vie interieure & à la parfaite abnegation & nudité d'eſprit.

PUiſque Dieu vous fait joüir des fruits de la paix qu'il a établie dans vôtre ame, employez-les à ſon ſervice, ma chere Sœur; & comme

vous n'avez que peu d'occupation au dehors, imitez la vie interieure des Saints, qui ont au dedans d'eux-mesmes un employ en quelque maniere infini, & d'une étenduë immense, qui les occupe sans travail, & avec un repos delicieux, qu'on peut appeller l'avant-goût de la felicité celeste. Nôtre-Seigneur vous ouvrira la porte de ce Paradis interieur, si vous estes fidele à suivre ses voyes & ses desseins avec une droite & pure intention.

N'ayez donc point d'autre vûë dans toute vôtre conduite, que de faire la volonté de Dieu, par le seul motif de luy plaire; & lorsque vous vous donnez au recüeillement, que vous approchez des Sacremens, ou que vous faites quelque autre chose à quoy vous avez de l'affection, prenez garde que le goût ne vous y attire plûtost que la volonté de Dieu, & que vôtre cœur n'y cherche & n'y prenne de la satisfaction sans s'en appercevoir. C'est une maxime generale, qu'il faut soigneusement se donner de garde des choses où l'on trouve du plaisir.

Dans la foiblesse & la disette où

nous vivons icy-bas, nous devons recevoir les consolations celestes & les douceurs sensibles, quand Dieu nous les donne ; mais l'état de penitence, qui est celuy de cette vie, & la fidelité que nous devons à l'amour de Nôtre-Seigneur, ne nous permettent point d'avoir d'autre inclination que pour la Croix.

Nous aimons naturellement ce qui flate nôtre amour propre, nous le desirons avec empressement, nous nous l'approprions, & nous le possedons avec attache. Nous nous reposons en cette possession, nous nous y complaisons ; nôtre esprit s'éleve, & nôtre cœur se remplit d'orgüeil. C'est à quoy je vous recommande de veiller soigneusement, ma chere Sœur, vous établissant dans cette sainte nudité d'esprit, que vous sçavez, qui ne s'attribuë rien, qui ne sçait ce que c'est que d'avoir & de posseder quoy que ce soit, & qui est insensible ou plûtost morte à tout, sinon à cooperer avec la grace, & à en témoigner à Dieu de la reconnoissance.

Remarquez avec attention si dans vos actions la nature ne s'ingere

point à agir la premiere, ou si la grace la previent & la reprime. Voyez laquelle des deux a coûtume de se produire la premiere. Dans la plûpart du monde, & mesme des personnes spirituelles, la nature & les passions agissent toûjours les premieres, ou du moins se presentent les premieres pour agir, si l'on n'a soin de les retenir, & si l'on n'apporte une attention particuliere pour empêcher ce desordre.

Quand une passion s'éleve dans vôtre cœur, arrétez la premiere impression qu'elle y veut faire. Il est plus aisé de luy en fermer d'abord l'entrée, que de l'en chasser quand elle s'en est une fois emparée. D'ordinaire nous nous laissons seduire par les premiers mouvemens de nôtre amour propre : & d'abord qu'un objet se presente à nôtre esprit, la volonté, qui est prévenuë en sa faveur, le peint avec les couleurs dont elle est imbuë, & le represente à l'entendement sous le visage que la passion luy donne. Ce qui émeut puissamment l'ame, si elle ne se tient sur ses gardes pour éviter cette seduction.

Gardez

Gardez cette maxime de juger peu, & de deferer peu à vôtre jugement propre. Combien de personnes qui d'ailleurs sont assez détachées de leur propre volonté, tombent tous les jours dans les illusions du demon par l'attache à leur sens. Le renoncement à son propre jugement est bien difficile. On en trouve qui se dépoüillent de tout le reste avec une merveilleuse édification du monde. Mais de se dépoüiller de leurs propres lumieres, de leurs vûës, de leur raison, c'est ce qu'ils ne feront jamais. On peut dire que ce sont leurs lumieres qui les aveuglent, & leur raison qui les seduit. Voilà un piege des plus cachez & des plus dangereux de la vie spirituelle. C'est pourquoy nous devons nous défier extrémement de nos sentimens, peu deferer à nos vûës; & quand mesme nous jugerions qu'elles viennent de Dieu, les soûmettre toûjours au jugement de ceux qui nous tiennent sa place. C'est là un fruit solide de l'humilité.

Il faut viser en toutes choses à exterminer ce malheureux estre que le peché a produit en nous. Ne dif-

ferons point à le faire mourir. Voyez comment Dieu traite le corps aprés la mort : comment il l'aneantit & le reduit en pouſſiere. Ce que la Juſtice divine fait au corps, il le faut faire à proportion à l'ame, puiſque c'eſt elle qui eſt la cauſe de tout le mal.

XVII. LETTRE.

A LA MESME.

Sur ce que ſes indiſpoſitions l'avoient reduite à un tel point, qu'on deſeſperoit de ſa ſanté, il l'exhorte à vivre dans un parfait dégagement de la vie.

JE vous ſouhaite pour étrennes la paix de l'ame dans l'accompliſſement de la volonté de Dieu, & dans la fidele & conſtante dépendance des ordres de ſa providence, & je deſire que vous receviez genereuſement & amoureuſement la réponſe de mort que le Ciel ſemble vous donner. Recevez-la dans le meſme eſprit que ſaint Paul la reçût quelque temps avant ſon martyre.

Cette réponse de mort est un état où l'on se tient déja pour mort, & dans lequel l'on ne possede plus la vie que cõme par emprunt. On la reçoit chaque jour comme une nouvelle faveur, ou comme le recouvrement d'une chose desesperée ou perduë, & de laquelle on est entierement détaché par une humble soûmission aux dispositions de l'Auteur de nôtre estre. L'on ne forme plus de desseins sur sa vie ni sur les choses temporelles. Le cœur est déja tout dans le terme où il aspire. L'on fait état que chaque jour est le dernier, & qu'on doit mourir à tout moment. L'on y est disposé, & l'on se soûmet à cette necessité en l'union de la mort de Nôtre-Seigneur, de celle de sa tres-sainte Mere, & de toutes les précieuses morts des Saints. L'on fait le sacrifice de sa vie pour trois fins. La premiere, pour satisfaire à la Justice de Dieu, qui nous a condamnez à mourir pour nos crimes. La seconde, pour se voir dans un état où l'on ne puisse plus ni l'offenser ni le perdre. La troisiéme, pour le posseder comme le souverain bien pour lequel nous avons esté créez, & qui seul

nous peut rendre heureux.

J'estime beaucoup vôtre patience & vôtre obeïssance. Elles sont d'un grand merite ; & le sacrifice que vous faites de vôtre vie en acceptant la mort, est incomparablement plus grand que ne seroit la vie mesme employée à pratiquer tout le bien dont vous estes capable.

XVIII. LETTRE.

A LA MESME.

Sur le mesme sujet.

JE m'imagine que vous vous portez toûjours à l'ordinaire, tantost mieux & tantost plus mal quant au corps ; mais selon l'ame toûjours bien, sans vicissitude, sans changement. Je n'en doute point ; & quand je pense à l'état où je vous vois depuis tant de temps, je le considere comme le moyen le plus propre que Dieu vous pouvoit donner pour vous sanctifier, en souffrant à tout moment la douce rigueur de sa sainte volonté, & vous y sacrifiant con-

tinuellement. Cet abandon est estimé le plus haut point de la vie Chrétienne & le plus meritoire. C'est le plus pur & le plus parfait exercice de dépendance de Dieu, & de conformité à son bon-plaisir.

Je vous conseillerois d'avoir une devotion particuliere aux Saints qui ont esté ressuscitez, & d'imiter leur seconde vie, ne vivant plus que comme eux dans les sentimens de l'eternité.

Comme la maladie consume de jour en jour vôtre corps, je voudrois que vôtre ame s'en dégageât de plus en plus, ne s'occupant nullement ni de ses souffrances, ni de ses soulagemens; ne refusant ni recherchant les remedes, mais demeurant toûjours dans la mesme égalité d'esprit. Quand Nôtre-Seigneur vous visite, & quand il vous délaisse, soyez également contente.

Exercez-vous dans le desir de l'aller voir & de le posseder. On a eu revelation que l'ame d'un de nos Peres souffroit en l'autre vie des peines particulieres pour n'avoir pas assez ardemment desiré dans celle-cy de voir Dieu, & de joüir de luy dans la gloire.

Enfin ſouvenez-vous que ce fut dans la Croix que s'accomplit la redemption du monde, le plus grand & le plus ſaint ouvrage qui ſe ſoit jamais fait. Ainſi, ma chere Sœur, eſtimez que le plus grand ſervice que vous rendrez à Dieu, ce ſera d'imiter dans l'état où il vous a miſe, les diſpoſitions interieures de JESUS-CHRIST ſur la Croix.

XIX. LETTRE.

A LA MESME.

Sur le meſme ſujet.

PLus je conſidere l'état où vous eſtes, plus j'admire la conduite de Dieu à vôtre égard. Elle eſt toute de miſericorde, & d'une ſi grande miſericorde, que vous ne devez jamais ceſſer de l'en remercier & de le benir.

Vous eſtes dans l'occaſion du monde la plus favorable pour vous ſanctifier. Conſiderez, je vous prie, quel treſor de graces & de merites vous pouvez acquerir.

Prenez cet état avec tous ses appennages de foiblesses & de douleurs, comme de la main de cette paternelle providence qui peut aussi-bien vous donner la santé que la maladie, comme elle la donne en effet à tant de personnes qui en usent si mal.

Je suis d'avis que pour cooperer avec l'action de Dieu en vous ; vous tenant déja morte, vous receviez de sa main tous les matins la vie comme une nouvelle faveur qu'il vous fait.

Pensez de fois à autre dans la solitude de vôtre cellule quels sentimens d'amour & de reconnoissance vous auriez pour Nôtre-Seigneur, si vous ayant appellée à luy il y a deux ans, vous estiez presentement dans le Ciel & dans la joüissance de l'eternité bienheureuse.

Je le prie de tout mon cœur qu'il vous continuë la vie dans la mort, & qu'il montre en vous la diversité des voyes qu'il nous a ouvertes pour aller à luy.

qu'il fut toûjours persecuté d'un demon depuis qu'il l'eut chassé de la maison d'un Gentil homme du païs de Liege, qui entretenoit un commerce familier avec ce demon ; il fut encore éprouvé par de grandes maladies. Plusieurs sont attaquez de la paralysie ; d'autres tourmentez des cuisantes douleurs de la pierre. Quelques-uns sont travaillez d'insomnies fâcheuses : de noires vapeurs de la rate font souffrir à d'autres des peines fort importunes & humiliantes. J'en ay vû à qui Dieu a envoyé le mal caduc deux ou trois ans avant leur mort. Il en mourut un dernierement de la vexation d'un esprit follet qui l'empêcha de dormir six mois entiers, ce malefice luy ayant esté causé par des miserables qu'il avoit tâché de corriger charitablement. Un autre a passé les deux dernieres années de sa vie sans dormir que tres-peu, estant d'ailleurs accablé d'une affliction interieure qui ne le quitta qu'au lit de la mort. Je ne finirois pas, si je voulois vous dire tout ce qui se presente à mon esprit sur ce sujet. C'est ainsi que Dieu met souvent le comble à la

perfection de ceux qu'il aime.

Consolez-vous donc, ma tres-chere Sœur, de ce qu'il vous traite comme une de ses filles bien-aimées. Remerciez-le de la part qu'il vous donne en la Croix de son Fils, & priez-le qu'à mesure que le corps s'affoiblit & se consume, l'esprit se fortifie dans son amour, & se purifie de plus en plus dans sa grace.

XXI. LETTRE.

A LA MESME.

Il la console, luy montrant les avantages de cette vie mourante, qu'elle menoît.

D'Un côté je vous porte compassion, ma chere Sœur; mais de l'autre, vous voyant sous la main de vôtre divin Epoux, ou plutôt dans son sein, je vous porte quelque sorte d'envie. Tenez-vous-y doucement en repos malgré vos souffrances & demandez-luy qu'il vous donne les sentimens qu'il avoit pour son Pere pendant qu'il fut en la Croix. Imi-

tez cet heureux état, demeurant comme la victime sous la main de celuy qui l'immole à Dieu.

Estre entre la vie & la mort, c'est l'occasion où l'on peut témoigner plus de fidelité à Dieu à qui nous devons tout. C'est un état d'un grand merite aux yeux de Dieu.

Prenez également le mal & les remedes. Tout vient de la main de Nôtre-Seigneur. Ce sont comme deux mouvemens contraires qui tendent toutesfois à une mesme fin. Ditesluy que vous ne demandez ni la vie ni la mort, & bien moins la vie, sinon pour souffrir davantage si c'est sa volonté.

Que s'il luy plaît de vous appeller à luy, repassez par vôtre esprit en general les succés de l'autre vie; & offrez-luy en union de sa sainte Passion, & pour l'expiation de vos pechez tous les efforts de sa justice que vous devez ou que vous pouvez ressentir au sortir de cette vie.

XXII. LETTRE.

A LA MESME.

Sur le mesme sujet.

JE ne puis me lasser de vous dire que l'indisposition de vôtre corps met vôtre ame dans l'état du monde le plus souhaitable, qui est d'estre à tout moment entre la vie & la mort dans une entiere dépendance de Dieu. Cette indifference, qui vous rend également disposée à tout ce qu'il luy plaira d'ordonner de vous, vous sera la matiere d'une précieuse couronne, si vous y perseverez.

Je ne vous conseille qu'un seul acte dont vous tâcherez de faire la continuelle occupation de vôtre esprit, c'est cet abandon de vous-mesme entre les mains de Dieu, ce sacrifice de vous-mesme que vous luy ferez sans cesse par un total aquiescement à sa sainte volonté.

Aprés cela, puisque vous voulez faire une Confession generale, je suis

d'avis, que pour vous mieux connoître &vous mieux exciter à la componction, vous distinguiez les pechez où vous tombez par pure fragilité, ceux que vous commettez de propos deliberé, & ceux où l'humeur, l'habitude, & la coûtume vous entraînent. Faites de tout cela un faisceau, & jettez-le avec vous dans le feu de la contrition, si Nôtre-Seigneur l'allume dans vôtre cœur.

Toutes les saintes ames qui se trouvent dans le danger où vous estes, ont comme trois vûës où trois applications particulieres; l'une à la contrition pour le passé; l'autre à l'aquiescement & à la soûmission pour le present; & la derniere à la confiance & à l'abandon pour l'avenir. Autant que la grace vous donnera d'attrait pour ces trois vertus, exercez-vous-y. La contrition est la plus necessaire; & saint Augustin ne vouloit pas mesme que les Saints les plus parfaits sortissent de ce monde sans la penitence du cœur qui est la veritable contrition.

Souvenez-vous que les Cherubins tremblent devant Dieu, & que les plus pures Intelligences ne se trou-

vent pas ſans tache devant la ſainteté increée. Ainſi aprés avoir développé les replis les plus profonds de vôtre conſcience pour découvrir toutes vos fautes, ſoûmettez vôtre vûë à celle de Dieu à qui rien n'eſt caché, & priez-le humblement de porter la main & l'éponge par tout où il voit des ſoüilleures dans vôtre ame, quelque forte & rigoureuſe que doive eſtre ſon operation.

Offrez-vous à reparer en la maniere qu'il luy plaira, la gloire & les ſervices que vous avez refuſé de luy rendre par le paſſé.

Ne deſirez plus rien pour vous; mais que tous vos deſirs aboutiſſent uniquement à Dieu. Celuy de voir Dieu, & celuy de ſouffrir, ſont excellens, le Saint Eſprit en eſtant le principe.

Ne penſez point à eſtre plus grande au Ciel, mais ſeulement à eſtre plus à Dieu, & à remplir fidelement ſes deſſeins.

Employez bien le peu de temps qui vous reſte, & retranchez ſoigneuſement toutes ſortes d'inutilitez. Les moindres momens de

là vie ſont infiniment précieux.

Pour ce qui regarde les neceſſitez du corps, ſoûmettez-vous à cette ſervitude en eſprit de penitence, comme une criminelle que la juſtice divine y a condamnée en punition du peché de nôtre premier Pere & de ſes propres offenſes.

XXIII. LETTRE

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il l'inſtruit de la maniere qu'elle doit porter ſes peines interieures, & du profit qu'elle en doit tirer.

DAns l'état de peines où vous eſtes, ce que vous devez faire, c'eſt de vons ſoûtenir conſtamment, vous humilier profondement, vous acquiter fidelement de tous vos exercices, & ne rien omettre de vos devoirs, vous abandonner genereuſement à la ſouffrance, & attendre paiſiblement la conſolation de la grace, quand il plaira à Nôtre-Seigneur de vous la donner.

Mon Dieu! que les plus violentes

impressions des peines que vous souffrez, seroient précieuses à quelques ames que je vois dans un continuel desir de souffrir. Assurément vous estes dans l'occasion de gagner beaucoup ; & il m'est évident que l'amertume de la pilule que vous sentez si vivement, est une marque certaine de la santé qu'elle produira.

Vous me dites qu'au sortir de ces abbois vous entrez dans une paix pleine de consolation. C'est là où Dieu vous veut mener par ce chemin si rude à la chair & au sens. Il vous donne ces douceurs comme des arrhes de la felicité qu'il vous a preparée pour recompense de la fidelité qu'il exige de vous dans cet état. Sçachez qu'il n'y a point de travail ni de martyre dans cette vie, qui soit une disposition proportionnée aux moindres communications de Dieu. Nous sommes infiniment au dessous de luy par la considération de nôtre neant, & nous luy sommes infiniment opposez par le peché. Or il est question de nous approcher de luy jusques à la familiarité. Il s'agit de nous introduire dans ce Paradis terrestre où il se

communique pendant cette vie : Et c'eſt à quoy nous diſpoſent ces ſortes de peines qui ſont une eſpece de purgatoire. Quelle pureté penſez-vous que Dieu demande d'une ame qu'il veut élever à l'état ſurnaturel ! Cet état eſt une faveur ſi rare, que j'ay connu quantité de Religieux & de ſeculiers, qui ont fait & ſouffert pour Dieu de tres-grandes choſes pendant cinquante & ſoixante ans, & que Dieu n'a cependant jamais tirez des voyes naturelles, qui y ont paſſé toute leur vie, & qui y ſont morts: quelques-uns meſme, ce qui eſt plus déplorable, ont trempé dans des defauts qu'à peine Dieu ſouffre-t'il en ceux qui commencent à marcher dans les voyes ſurnaturelles.

Dans vôtre état tout conſiſte, à mon avis, à ſeconder l'action de Dieu, ou plûtôt le deſſein & la fin de l'action de Dieu en vôtre ame, qui eſt de la purifier de ſes pechez, de ſes paſſions, de tous les dereglemens, & des moindres taches que les pechez & les paſſions y ont laiſſées. Voilà le but où vous devez tendre, & c'eſt à quoy vous devez

travailler. De cette maniere faisant cesser la cause de vos peines, vous en terminerez le cours, ou vous les adoucirez, & vous irez de vous-mesme sans violence au terme où l'on vous traîne à present par des ronses & des buissons. Car Dieu ne punit point deux fois pour une mesme chose, & il ne condamne point ceux qui préviennent le jugement de sa rigueur.

Gardez-vous bien d'aller chercher du soulagement parmi les creatures. Leur commerce hors de la necessité, ou des ordres de Dieu, ne vous peut estre que nuisible, & ne servira qu'à augmenter vos peines, au lieu de les diminuer.

Il me semble que vous donnez un peu trop d'action à vôtre esprit. Reprimez son activité. Plus vous le pourrez élever au dessus du sens, & le tenir dans le vuide des puissances & dans une suspension de leurs actes, ce sera le mieux. Par ce moyen vous le rendrez inaccessible aux traits de l'ennemi, qui ne passent point la region du sens.

Retranchez, si vous m'en croyez, mille petites satisfactions de la na-

ture ſoit dans la converſation, ſoit dans le traitement du corps, ſoit dans les divertiſſemens, avec moderation toutefois, & ſans trop geſner vôtre eſprit, qui ſouffre aſſez d'ailleurs. Dieu a coûtume de jetter dans l'amertume & dans les peines ceux qui cherchent des douceurs & des plaiſirs hors de luy.

Ce qui vous fait le plus ſouffrir ſont les reflexions que vous faites ſur vos peines, & cette ſenſibilité qui vous perſuade que vôtre mal eſt plus grand qu'il n'eſt en effet, qu'il eſt dangereux, qu'il eſt ſans remede. Etouffez tous ces ſentimens, & n'admettez que le moins que vous pourrez, le ſouvenir de vos peines.

Imitez la patience de l'Agneau immaculé, & cette douce reſignation, cette paix inalterable qu'il conſerva toûjours dans tout le cours de ſes ſouffrances.

Quelque mauvaiſe que vous ſemble eſtre vôtre diſpoſition interieure, n'eſtimez pas que le mal aille à la mort, ſinon à la mort de vos paſſions & de vos defauts. Vous l'éprouverez, ſi vous demeurez conſtante comme j'apprens que

vous eſtes, à ſouffrir la main du Medecin celeſte, qui par les rigoureuſes operations procure la parfaite ſanté de vôtre ame.

Banniſſez donc toutes les craintes qui vous inquietent. Craindre encore aprés les aſſurances qu'on vous a tant de fois données, ce n'eſt pas une tendreſſe de conſcience, c'eſt une recherche d'amour propre, une attache à vôtre ſens, & un effet de l'orgüeil de vôtre eſprit.

En quelque crainte ou perplexité que l'on ſe trouve, lé moyen infaillible de s'aſſurer, c'eſt de ſe ſoûmettre aveuglément à la conduite de ſon Directeur, ou de ſon Superieur. C'eſt là la voye de l'obeïſſance qui eſt hors des priſes du demon, & dans laquelle il n'a jamais rien gagné. Souvent il n'y a point d'autre voye pour trouver la paix & le repos de ſa conſcience. Quand vôtre Directeur ſe tromperoit, vous ne vous tromperez pas en luy obeïſſant, pourvû que ce ne ſoit pas en des choſes évidemment mauvaiſes & contraires à la Loy de Dieu.

XXIV. LETTRE
A LA MESME.
Sur le mesme sujet.

PErsuadez-vous une bonne fois, que Dieu tôt ou tard contente sa justice sur nous en la maniere qu'il luy plaît soit en cette vie soit en l'autre. Et pour vous, ma chere Sœur, il vous traite fort favorablement dans l'état que vous me marquez, puis qu'en mesme temps qu'il vous punit, il vous purifie, & vous dispose à de grands biens dont il veut un jour vous combler. Il ne punit que fort peu de personnes de cette sorte; & quand il le fait, sa conduite dans cette rencontre est un jugement d'une infinie misericorde, sous l'apparence de la rigueur de sa justice.

Assurez-vous que s'il vous engage en de rudes combats, il vous donne la grace de vaincre vôtre ennemi, & de tirer avantage de ses propres armes contre luy-mesme.

Ces dégoûts, ces tristesses, ces craintes, & toutes ces peines qui affligent le sens, vous fortifieront & vous établiront un jour dans une parfaite santé, pourvû que vous ayez le courage de les souffrir.

Si vous aviez les Sermons de Thauler, je voudrois que vous lussiez celuy du quatriéme Dimanche d'aprés Pâques : Vous y trouveriez un passage qui a autrefois bien consolé un cœur extrémement affligé.

C'est de luy-mesme qu'il parle.

Helas ! si vous en estiez reduite au point où quelqu'un de ma connoissance s'est vû durant bien des années : Si vous aviez une continuelle vûë de vôtre reprobation : Si vous entendiez prononcer à tout moment à l'oreille du cœur la sentence de vôtre damnation eternelle : Si vous portiez par tout l'idée & le sentiment de l'Enfer imprimé au fond de vôtre ame, sans vous en pouvoir defaire; que seroit-ce ?

Je vous conseille de ne point écouter cette foule de pensées, d'ennuis & de desespoirs, qui occupent la partie inferieure de l'esprit. Retranchez-vous dans l'autre partie, où

reſide cette bienheureuſe paix, qui doit un jour remplir toute vôtre ame, quand elle aura eſté purifiée ſelon la meſure des graces que Dieu y veut mettre, & qu'il y mettra effectivement ſi vous ne l'en empêchez par vôtre inconſtance & vôtre infidelité.

Bon courage, ma chere Sœur, peut-eſtre que cette épreuve ne ſera pas de longue durée. Il y a icy une perſonne ſeculiere que Nôtre-Seigneur a tenuë pendant quelques mois dans des travaux ſemblables aux vôtres, y ajoûtant encore à diverſes repriſes une groſſe fiévre continuë; & à preſent elle ne ſe connoît preſque plus, tant elle regorge de conſolations. Mais quand Dieu vous tiendroit toute vôtre vie dans ce penible exercice, il ne vous traiteroit que comme il a traité quantité d'ames cheres qui n'ont goûté ſur la terre que fort peu de temps les fruits de la paix que cette longue & effroyable guerre leur avoit acquiſe. Sainte Catherine de Boulogne ne ſortit de ces épreuves que deux ans avant ſa mort. Tant d'autres y ſont demeurez juſqu'à ce qu'ils y ayent

Vous me dites que l'attaque qui vous est la plus importune, c'est celle de desespoir. Sçachez que nous n'en avons jamais moins de sujet, que quand Dieu permet que nous en soyons plus fortement attaquez. Son dessein est de nous obliger de recourir à luy, & de nous toucher du sentiment de nos pechez. C'est une medecine un peu rude, mais fort efficace pour operer dans les ames de merveilleuses guerisons. Dieu l'applique à ceux qu'il luy plaît de retirer de leurs desordres. Ceux qu'il laisse dans la continuation de leurs pechez sans leur appliquer ce remede, ou quelque autre semblable, on peut juger qu'il les traite comme des malades desesperez. Ainsi rendez-luy graces de ce qu'il ne vous traite pas de la sorte, & gardez-vous bien de croire qu'il vous abandonne, comme vous pourriez peut-estre vous l'imaginer.

J'ay vû plusieurs ames qui ont passé par la mesme épreuve ; & maintenant une personne de ma connoissance en est reduite à un tel point, qu'elle en a la fiévre, & est contrainte de garder le lit. Mais son

mal eſt pour le plus grand bien de ſon-ame. Car j'en connois pluſieurs de ſa condition, qui dans une vie fort criminelle ne ſouffrent rien, Dieu les laiſſant vivre dans la joüiſſance de leurs plaiſirs, parce qu'il ſemble les avoir rejettez.

Cependant comme ces peines peuvent arriver quelquefois juſqu'à un tel excés, qu'il y auroit danger qu'aigriſſant l'eſprit, elles ne cauſaſſent du relâchement, ou ne fiſſent mal à la tête; voicy la conduite que je vous conſeille de garder pour en prévenir les dangereuſes ſuites.

I. Donnez à Dieu ce qu'il vous demande; & pour le connoître, ſondez bien vôtre cœur, & voyez à quoy Dieu vous pouſſe le plus par les inſpirations, & ce que vous croyez qu'il deſire de vous.

II. Retranchez abſolument tout ce que vous pourrez remarquer qui luy déplaît. Je connois un ſerviteur de Dieu, lequel ſi-tôt qu'il faiſoit une certaine action, ne manquoit preſque jamais d'eſtre aſſailli de peines, & quelquefois avec tant de violence, qu'il luy faloit deſiſter tout court malgré luy; & ſur cela ſa peine

cessoit. Ce n'est pas que cette action fût mauvaise : Elle eût esté dans un autre un acte de vertu : Mais Dieu ne demandoit pas cela de luy ; & le faisant par amour propre, Dieu vouloit témoigner que cela luy déplaisoit.

III. Donnez-vous de garde de la melancolie ; elle est comme la nourrice de ces sortes de peines, & la taniere des demons, où ils font leur séjour ordinaire. Conservez-vous dans une constante égalité d'humeur ; & quand vous vous sentirez accablée de tristesse, divertissez-vous à quelque occupation exterieure qui puisse recréer innocemment vôtre esprit sans le dissiper.

IV. Je sçay quelqu'un qui dans cet état de peines se mit à s'étudier uniquement à la pureté de cœur, à se donner aux œuvres de charité, & à marcher tête baissée dans le service de Dieu, sans s'amuser à ses peines. Par ce moyen il se trouva merveilleusement soulagé ; & bien que de fois à autres il sentît encore vivement ses peines, elles luy estoient ôtées par des sentimens d'amour de Dieu, qui luy remplissoient le cœur de tant

de douceur & de force, qu'à la fin ses peines devinrent ses delices. La mesme chose vous arrivera infailliblement, si vous avez le mesme courage & la mesme fidelité.

Renoncez tout de bon à toutes ces vaines satisfactions que vous recherchez dans la conversation, & l'entretien des creatures. C'est ce qui fomente vos peines; & si Dieu vous traite selon les loix ordinaires de sa providence, vos peines dureront pour le moins autant que ces legeres, mais dangereuses imperfections. Voilà le point capital sur lequel vous devez m'écrire, & je souhaite que vous m'en rendiez un compte exact. Tous les remedes sans celuy-cy sont inutiles. Il faut ôter les amusemens, qui ont excité l'orage dont vôtre ame est agitée.

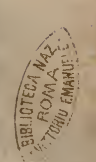
Enfin affermissez-vous dans une charité genereuse & des-interessée, sans aucun retour sur vous-mesme. Rien n'est plus doux à ceux qui aiment veritablement Dieu, que de le servir sans se mettre en peine de connoître leur état, ni de sçavoir si leurs services luy sont agreables. La privation de cette assurance, quand on

en fait un sacrifice à Dieu, est un heureux état où l'amour pur se pratique excellemment.

XXVI. LETTRE
A LA MESME.
Sur le mesme sujet.

Bon courage, & confiance dans l'amour de l'ami fidele qui aime toûjours, & n'abandonne jamais que ceux qui l'abandonnent eux-mesmes les premiers.

Je sçay une personne qui ayant souffert trois ans entiers des travaux semblables aux vôtres, est enfin depuis quelques mois dans une paix & une ferveur admirable. Je veux vous marquer icy pour vôtre consolation quelque chose de ce qu'il m'écrivit dernieremnt.



Je me suis vû, dit-il, *l'espace de trois ans & demi en de continuelles tentations de blasphême, d'heresie, d'infidelité, de scrupules, de desespoir, d'aversion, & d'horreur pour les choses les plus saintes de nôtre Religion. De sorte*

que j'ay passé les quatre & les cinq nuits entieres & tout de suite sans dormir, le corps tout trempé de la sueur que me causoit l'effort que je faisois pour resister à la tentation, de crainte d'y succomber.

Vous voyez une partie de ses peines. Voicy l'heureux changement que la grace a fait en luy.

Depuis le 4me de May de cette année 1642. ajoûte-t-il, *environ les 9. heures du matin au sortir de l'Autel mon cœur fut pris d'une maniere qui ne se peut dire. Je ne faisois incessamment que soûpirer. J'estois à table, en conversation dans les compagnies, comme si je n'y eusse pas esté, sans sentiment de tout ce qui s'y passoit. Il faloit que je me contraignisse beaucoup pour retenir mes larmes. En quelle solitude n'eussé-je pas voulu estre alors? cela me dura six heures. Un des jours de la Pentecôte un tressaillement de cœur me saisit avec tant de violence, que je croyois que mon cœur s'alloit fendre. L'aprés-dînée la mesme chose m'arriva, de sorte que je fus plus d'un quart-d'heure sans pouvoir parler, ni presque me mouvoir, &c.*

Ecoutez maintenant comment ses peines ont pris fin.

Un de vos Peres, dit-il, *me conseilla dans l'excés de mes peines de n'en point desirer avec empressement la délivrance, mais plûtôt de m'abandonner entierement à la volonté de Dieu. Depuis que j'ay mis mon cœur dans la resignation, mes peines ont cessé.*

XXVII. LETTRE

A LA MESME.

Il luy donne divers avis sur les peines, & particulierement sur la tentation d'impureté dont elle estoit travaillée.

SOyez genereuse & constante, ma chere Sœur, & ne faites pas vôtre mal plus grand qu'il n'est. Dieu qui permet à l'ennemy de vous tenter, mesure la tentation, & la proportionne à vos forces. Elle est moindre que le secours qu'il vous donne.

C'est de cette maniere qu'il met à l'épreuve la fidelité des ames qu'il cherit. Jamais il ne vous a encore marqué plus évidemment son amour. Ne voyez-vous pas qu'il combat

avec vous, & que ces peines interieures qui vous travaillent, sont une contrebatterie qu'il oppose aux attaques de la concupiscence. Il en use souvent de la sorte dans cette guerre intestine que la chair fait à l'esprit. Il envoye au secours de celuy-cy les scrupules & les remords de conscience, les secheresses, le dégoût, l'ennuy, les violentes impressions de crainte, les pensées de blasphême, d'infidelité, de desespoir, les persecutions, les maladies, & tout cela fait une diversion, & repousse les pensées molles, & les delectations sensuelles. Ainsi, ma chere Sœur, profitez du renfort que Dieu vous envoye, & regardez toutes ces peines dont vôtre esprit est assiegé, comme des troupes auxiliaires qui doivent vous aider à remporter la victoire sur les ennemis de la pureté.

Mais voyez si vous ne leur donnez point occasion de vous attaquer. Car ces sortes de tentations viennent assez souvent de nôtre peu de soûmission à l'obeïssance, de nôtre peu de fidelité aux mouvemens de la grace, ou de quelque faute ha-

bituelle, que nous negligeons de corriger. Et dans ces occasions Dieu voyant que nôtre esprit ne se veut pas soûmettre à sa conduite interieure, ou à celle des personnes qui nous tiennent sa place, il permet justement que la chair se revolte contre l'esprit.

Ainsi je vous conseille de donner à Dieu tout ce qu'il vous demande, & d'examiner serieusement si vous ne luy refusez rien, si vous estes exacte à suivre toutes les inspirations divines ; si vous ne manquez en rien à l'obeïssance, si vous n'entretenez pas volontairement quelque défaut. Voyez si vous aimez la mortification, si vous pratiquez l'abstinence, si vous ne cherchez point vos aises & vos commoditez, si vous ne vous occupez point trop du soin de vôtre santé ? N'estes-vous point dans de petites intrigues ? n'usez-vous point quelquefois d'artifice & de déguisement ? La curiosité, le libertinage n'ont-ils plus d'empire sur vôtre esprit ? Ne donnez-vous point de prise à la vanité ? Ne desirez-vous point l'estime des hommes ? N'avez-vous point quel-

que secrette complaisance pour vous-mesme? Ne vous liez-vous pas plus volontiers avec celles d'entre vos Sœurs qui ont le plus d'esprit? & ne vous éloignez-vous pas de la conversation des plus simples & des plus grossieres? Si vous pouvez découvrir que vous soyez sujette à quelqu'un de ces défauts, c'est par là qu'il faut commencer le combat.

Les autres armes dont vous pouvez vous servir utilement, sont,

1. La presence de Dieu. J'estime que rien n'est plus efficace pour nous soûtenir & nous fortifier, que d'élever souvent l'esprit & le cœur à Dieu. Car par ce moyen il se fait en l'ame comme un regard passif par lequel elle se voit reciproquement regardée & cherie de Dieu. Et qui pourroit estre lâche, considerant qu'il combat aux yeux de son Dieu?

2. Les frequentes visites du saint Sacrement, l'invocation frequente de la sainte Vierge, de saint Joseph, de vôtre Ange Gardien, & quelques neuvaines en leur honneur. Adressez-vous à eux avec confiance, & dites leur que celuy qui vous dirige

par leur ordre, vous envoye à eux pour leur demander du secours. Faites cela dans un esprit de sainte simplicité. Je sçay quantité de bonnes ames qui en ayant usé de la sorte par l'avis de leurs Directeurs, s'en sont tres-bien trouvées.

III. Une soigneuse vigilance à garder vôtre cœur, à tenir les portes de vos sens bien fermées, à rejetter d'abord les premieres idées du mal, & à étoufer les amorces du peché dés qu'elles paroissent. Toutes les reflexions en cette matiere sont dangereuses.

Voicy quelques maximes importantes pour vôtre instruction. Mettez-les dans vôtre memoire pour vous en souvenir dans les occasions.

I. Ni les pensées mauvaises, ni les mouvemens dereglez, ni rien de ce qui se passe d'impur dans le corps, n'est peché mortel que quand on y prend plaisir de propos déliberé; ou qu'on se le procure par un motif de plaisir.

II. Faire en faveur de la tentation queque chose qui cause un plaisir, que l'on accepte volontairement,

c'eſt un peché mortel.

III. Plus l'attaque eſt forte, plus la reſiſtance doit eſtre vigoureuſe. Il eſt dangereux d'agir mollement avec un ennemi puiſſant qui vous combat ſans relâche.

IV. On peut reſiſter à la tentation en deux manieres, ou en faiſant que l'eſprit en conçoive du déplaiſir avec effort pour s'en defaire, ou en divertiſſant l'eſprit ailleurs, & luy donnant le change.

V. Une perſonne qui a la conſcience timorée, & qui eſt dans de grandes tentations où elle craint d'avoir peché, ſans pourtant en eſtre aſſurée, ſe peut confeſſer en cette ſorte. Elle explique l'eſpece de la tentation, & ajoûte qu'elle s'accuſe de la faute qu'elle y peut avoir commiſe ſans le ſçavoir, du conſentement qu'elle peut y avoir donné ſans s'en appercevoir. Dans ces ſortes d'occaſions, quand on a une fois expoſé à ſon Confeſſeur l'état de ſon ame, cette maniere d'accuſation conditionelle eſt ſuffiſante, puis qu'on ne peut rien dire de certain.

XXVIII. LETTRE

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il l'instruit de la maniere de se conduire dans les peines surnaturelles, par lesquelles Dieu commençoit à l'éprouver.

La derniere fois que je vous vis, je m'étonnay que Nôtre-Seigneur ne vous menât point encore par la voye des mortifications surnaturelles. Mais, graces à sa misericorde, vous y voilà entrée. Bon courage, ma tres-chere Sœur; Dieu ne vous avoit point encore donné de gage plus sensible de son amour, ni d'assurance plus certaine du dessein qu'il a de vous conduire à la perfection, que maintenant qu'il commence à vous sevrer; vous retirant de la mammelle, & vous ôtant le lait dont il vous a nourrie jusqu'à present. Car c'est là la comparaison la plus juste dont l'on se puisse servir pour exprimer vos soustractions

de graces & de goûts ſenſibles, vos ariditez, & vos peines.

Le ſervice que vous rendez à Dieu dans cet état penible, eſt bien plus pur & plus dés-intereſſé. Les ſentimens que cet état inſpire, & la vie que l'on y mene, ſont bien plus conformes à JESUS-CHRIST Crucifié. Comme c'eſt en la Croix qu'il a accomply l'œuvre de nôtre ſalut, dans le plus grand dêlaiſſement qui fût jamais, il veut que la plus grande cooperation que nous puiſſions apporter à nôtre ſalut, ſoit dans la participation de ſa Croix & de ſes ſouffrances.

Reconnoiſſez donc humblement la grace qu'il vous fait, & ſouvenez-vous des avis que je vais vous donner.

1. C'eſt le mieux d'attribuer à vos pechez & à vos imperfections cet état de délaiſſement. 2. Vous devez eſtre patiente & conſtante à ſouffrir tout comme de la main de Dieu, dont la providence vous eſt fort favorable. 3. Tenez pour certain que vous n'eſtes jamais mieux, que quand vos peines ſont plus cuiſantes & plus ameres. Car alors elles purgent plus

efficacement vôtre ame, & c'eſt ce que vous devez ſouhaiter. 4. Evitez les ſcrupules qui vous pourroient venir ſur vos Confeſſions, & n'en faites point de generales : Cela vous nuiroit plus que vous ne ſçauriez penſer. 5. Comme les enfans ſevrez ne font que pleurer, ſont chagrins & incommodes, & s'offenſent de la moindre choſe : prenez garde que vous ne ſoyez de meſme : veillez ſur vôtre humeur, & soûtenez vôtre eſprit par la douceur & la charité, qui auront d'autant plus de merite devant Dieu dans cet état, que la grace y aura bien plus de part que la nature. 6. Ne penſez ni à vôtre ſalut, ni à vôtre perte. Ces penſées-là, dans l'état où vous eſtes, ſont des détours d'amour propre qui cherche à ſe contenter. Ne penſez qu'à plaire à Dieu, & laiſſez-le diſpoſer de vous pour le temps & pour l'éternité, ſans vous mettre en peine d'autre choſe que de le ſervir. Il y a plaiſir d'abandonner tout entre les mains de Dieu, & de luy reſigner meſme le ſoin de nôtre ſalut, pour luy rendre enſuite un ſervice plus deſintereſſé,

& l'aimer d'un amour plus pur. 7.
Assurez-vous que c'est maintenant que Nôtre-Seigneur met la main à l'œuvre de vôtre avancement spirituel. C'est pourquoy perdez volontiers tout, lumieres, goûts, sentimens de devotion, repos de conscience, & les autres secours dont nous abusons en tant de manieres, que Dieu est obligé de nous en dépoüiller: non qu'il nous les oste veritablement, mais il les retire du sens, & les cache à nos yeux pour un temps.

O que je verrois volontiers vôtre ame dénuée de tout, dans le dernier abandon, sans appui & sans assurance, n'ayant devant les yeux que des horreurs, ne découvrant que des abîmes, ne sentant que des Croix, plongée dans l'ennuy & dans la douleur; ne goûtant que du fiel & de l'amertume, & avec tout cela genereuse & affermie dans cet amour liant qui accompagne d'ordinaire ces sortes d'états. On l'appelle liant, dautant que dans ces agonies de la mort du sens, dans cette affreuse solitude de l'esprit, parmi les tenebres & les froideurs, & les desespoirs de cette

espece d'enfer, bien que cet amour ne paroisse presque point, il lie neanmoins l'ame à Dieu d'une maniere imperceptible, mais par une liaison bien plus forte que n'est ordinairement celle qui est fondée sur les douceurs & les graces sensibles.

XXIX. LETTRE.

A LA MESME.

Sur le mesme sujet.

JE rends graces à Nôtre-Seigneur de plusieurs grands biens que je vois qu'il vous fait.

I. C'est un grand bien que de sçavoir par experience qu'il y a dans nôtre ame un fonds interieur, où pendant que la guerre & le trouble sont dans les puissances, nous pouvons conserver la paix, & demeurer constamment avec Dieu qui fait là sa principale residence. C'est aussi là que nous devons nous retirer, & ce doit estre là nôtre citadelle, quand les ennemis qui nous assiegent, se sont emparez des dehors. Heureuse

l'ame qui peut s'établir dans ce retranchement interieur, ſans en ſortir jamais ni pour le tracas des occupations exterieures, ni pour la recherche des plaiſirs des ſens, ni pour la violence des peines qu'elle ſouffre.

II. C'eſt encore un grand bonheur, que les lumieres que Nôtre-Seigneur vous donne, ſoient efficaces, & que vous perſuadant le bien, elles vous le faſſent faire. Cela montre que Dieu eſt dans vôtre ame, & qu'il va s'en rendre le maître. Il faut que de vôtre part vous luy ſoyez fidele & reconnoiſſante, vous abaiſſant toûjours ſous ſes dons, & vous eſtimant plus vile que les vermiſſeaux, qui n'ont jamais offenſé Dieu, ni mal uſé de leur eſtre.

III. C'eſt une grande grace, que de ne ſentir que du dégoût pour toutes les creatures: Car elles ſont les pieges & les filets dont nôtre ennemi ſe ſert pour nous perdre; & nous ne devons jamais les enviſager ſans nous ſouvenir de la malediction qu'elles ont encouruë pour avoir tant de fois contribué à offenſer leur Createur. Je vous recommande ſeulement que ce dégoût des creatures

ſoit aſſaiſonné de l'amour de Dieu. Car ſans cet aſſaiſonnement il ſeroit à craindre que le naturel ne s'y mêlât. Or par tout où le naturel ſe mêle, il y porte la corruption. C'eſt le poiſon de la vertu. Des parties qui compoſent le vieil homme, c'eſt la premiere qui reçoit la vie, & la derniere qui la perd. C'eſt pourquoy il faut abſolument mortifier nôtre humeur, & rien n'eſt plus ſouhaitable que cette mort, d'où dépend la perfection de la vie de la grace.

Pour ce qui eſt des diſtractions, vous ne devez pas vous en inquieter. Que ſommes-nous nous autres? Nous croyons-nous incapables de ces foibleſſes? Reconnoiſſons humblement que nous n'avons encore fait qu'offenſer Dieu, & que nous pouvons encore faire pis à l'avenir, comme il eſt arrivé à tant d'autres qui eſtoient incomparablement plus avancez que nous. C'eſt l'amour propre qui nous fait ſouhaiter de reüſſir en tout. Mais encore une fois humilions-nous dans nos foibleſſes, & regardons toûjours comme une tentation la penſée qui nous veut faire croire que nous ſommes capa-

bles de bien faire quoy que ce ſoit.
Le remede de vos diſtractions eſt de vous retirer du tumulte des puiſſances dans le fonds interieur, dont je viens de vous parler, & là offrir au Pere Eternel les délaiſſemens & les agonies de JESUS-CHRIST, & adorer cette adherence perpetuelle & inviolable que l'ame ſainte du Fils de Dieu a euë à la conduite, aux volontez & à l'eſſence de Dieu ſon Pere. Nous avons droit d'emprunter de nôtre Sauveur tout ce qui nous manque, & nous ne pouvons mieux ſuppléer à nos defauts, ni reparer nos pechez, qu'en preſentant à Dieu les vertus & les perfections de ſon Fils, contraires à nos vices.

Ne vous étonnez point de ne connoître rien de bon dans vôtre état. On peut aimer parfaitement Dieu ſans ſçavoir qu'on l'aime. L'amour caché, fort & conſtant eſt un précieux treſor. Mon Dieu ! ma chere Sœur, quel avantage que de faire le bien ſans attrait & ſans ſentiment, dans la pureté de l'eſprit !

XXX. LETTRE
A LA MESME.

Il luy apprend à discerner quand les peines interieures sont une épreuve ou un châtiment.

VOus desirez connoître comment l'ame peut distinguer si l'état de langueur & de dégoût où elle se trouve, est une punition de ses pechez, ou une épreuve de sa fidelité. Voicy la regle sur quoy l'on en peut juger.

Si l'ame commet beaucoup de fautes de propos deliberé : si elle fait peu de cas des petites fautes : si elle donne à ses sens & à son esprit la liberté de chercher leur propre satisfaction : si elle se permet de se répandre au dehors sur les objets qui se presentent : si elle neglige son avancement spirituel : si elle ne se met pas en peine de se vaincre & de mortifier ses passions, elle peut juger que l'état où elle se trouve, est la punition de ces dereglemens ; &

par consequent l'unique remede de ses peines est d'en retrancher la cause, en corrigeant ses defauts.

Mais si elle ne fait presque point de fautes que par surprise & par fragilité : si elle ne reconnoît point en soy les dereglemens que je viens de marquer, mais seulement un ennuy & un dégoût de toutes choses, une obscurité d'esprit, une secheresse de cœur, une tristesse, une inquietude, & d'autres semblables peines interieures dont elle ne peut découvrir la cause : si ces peines cessent de temps en temps, & luy donnent quelque relâche, estant soudainement dissipées comme par un éclair de lumiere & de ferveur : si parmi ces peines elle conserve toûjours la volonté d'estre toute à Dieu en quelque état qu'il la mette ; & si dans cet état de peines elle ne fait pas plus de fautes qu'à l'ordinaire ; qu'elle s'assure que cet état est une épreuve de Dieu, & une sorte de mortification surnaturelle que Dieu envoye, & qu'il oste comme il luy plaît. En un mot c'est l'état le plus seur & le plus heureux où elle puisse souhaiter d'estre. Cette épreuve & cette purgation de

l'esprit est tres-amere au sens, mais elle est tres-utile & necessaire à l'ame.

Faites-en un bon usage, ma chere Sœur, la supportant avec patience; & vous en recüeillerez bien-tost les fruits avec joye.

XXXI. LETTRE.

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il luy recommande d'avoir une égale disposition d'esprit dans les divers états où elle se trouve, & de suivre exactement les vûës que Dieu luy donne.

VOus vous étonnez trop des changemens de disposition, qui vous arrivent. Il faut vous élever au dessus de tout cela, & en quelque état que vous vous trouviez, estre toûjours la mesme.

L'esprit est au dessus de tous les états, quand il en distingue peu les vicissitudes, ne s'amusant ni à les remarquer, ni à y faire des reflexions, mais se tenant également uni à Dieu dans toute sorte d'états, n'y

envisageant que les desseins de Dieu. Dans l'obscurité de la foy où nous vivons, les conduites de Dieu sont pour nous un mystere caché ; mais quoy qu'elles nous soient impenetrables, nous les devons toûjours adorer, nous les devons aimer, & nous y attacher par une entiere soûmission à sa volonté, ou plûtost par une espece de transformation de nôtre volonté en la sienne. Il fait en nous le jour & la nuit, l'Hyver & l'Esté, comme il luy plaît ; & tous ces changemens tendent à nôtre bien & à sa gloire.

Il nous importe extrémement de connoître combien l'exactitude de l'esprit de Dieu est grande, & la pureté de ses voyes inconcevable. Les vûës qu'il nous donne de nos fautes, nous obligent de desister à l'instant, & de ne passer pas outre.

Nous remarquions que le P. Loüis Lallemant se taisoit quelquefois tout court pour obeïr à la lumiere qui luy montroit quelque imperfection en ce qu'il avoit commencé de dire. La B. Marie de l'Incarnation, si connuë sous le nom de Mademoiselle Acarie avant qu'elle fût Carmelite,

lite, faisoit la mesme chose.

Ces sortes d'illustrations sont des écoulemens de la lumière increée qui reside en nos ames, & qui seule a droit de nous conduire. Nous sommes obligez de les estimer infiniment & de les suivre avec la derniere exactitude. Or quoyque nous les devions suivre en toute occasion, soit qu'elles nous montrent le bien qu'il faut faire, & les actions particulieres de vertu que nous devons pratiquer, soit qu'elles nous fassent voir le mal qu'il faut fuir, & les fautes actuelles que nous devons eviter; elles demandent neanmoins de nous une bien plus grande fidelité, lors qu'elles nous découvrent les mauvaises habitudes dont il faut nous defaire, & les passions que nous devons mortifier. Car ce sont là les principes funestes de tous nos desordres, & les principaux empêchemens de nôtre progrés spirituel. Ainsi, ma chere Sœur, respectez beaucoup toutes les vûës que Dieu vous donne pour accomplir ses desseins; & marchez constamment sous la conduite de la lumiere qui vous marque tous les pas que vous de-

vez faire dans les voyes de la perfection. Plûtost mourir que de manquer jamais à la suivre.

XXXII. LETTRE.

A LA MESME.

Il l'exhorte à correspondre aux grandes graces qu'elle recevoit, à s'humilier & à se tenir toûjours dans une simple attention à Dieu.

IL semble que les graces sont dans leur derniere perfection, lors qu'elles donnent à l'ame comme un nouvel estre surnaturel, demeurant en elle comme de nouveaux principes, ou de nouvelles facultez qui la font agir d'une maniere extraordinaire & toute divine.

Il est aisé de juger quelle reconnoissance & quelle fidelité elles demandent dans cet état sublime, puisque dans le moindre degré elles nous doivent estre infiniment précieuses par la consideration de celuy qui nous les a acquises, du prix qu'il a donné pour nous les acquerir, & de la fin

pour laquelle il nous les communique. C'est le Fils de Dieu qui nous les a meritées. Il n'y en a pas une qui ne luy ait coûté la vie. Nous estions distinctement presens à son esprit, dés qu'il nous les achetoit au prix de son sang. Dés-lors il nous destinoit dans sa pensée toutes celles qu'il influë en nous à present comme chef dans ses membres ; & c'est par une bienveillance speciale qu'il nous en fait luy-mesme l'application dans le dessein qu'elles operent nôtre salut & nôtre sanctification. En quoy il nous préfere à des millions d'ames qui n'ont pas la mesme part que nous à ses largesses. Que si dans ces vûës les moindres graces sont si cheres à ceux qui aiment tendrement Nôtre-Seigneur, quelle estime, & quel usage ne devons-nous point faire de ces graces extraordinaires que nous recevons souvent, & sur tout de cette sublime grace d'une continuelle presence de Dieu, & d'une intime union avec luy ? Voir Dieu en toutes choses, & toutes choses en Dieu ; traiter familierement avec Dieu dans l'embarras mesme des occupations exterieures ; ne chercher

& ne trouver de plaisir & de satisfaction qu'en Dieu ; n'estre touché que de l'interest de Dieu ; recevoir tout de la main de Dieu, c'est le Paradis de ce monde.

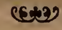
Mais il faut s'humilier, ma chere Sœur, & vous souvenir qu'aprés tout vous estes celle qui s'est vûë autrefois dans un état bien different de celuy-cy, & qui peut-estre à l'avenir feroit encore pis, si la main de Dieu ne la soûtenoit. Soyez donc solidement humble. Quelque faveur que Nôtre-Seigneur vous fasse, tenez-vous toûjours devant luy dans un profond aneantissement, ne vous appuyant point par une présomption temeraire sur ses dons, n'y prenant nulle complaisance, & n'en faisant point d'autre usage que de les rapporter uniquement à son service & à sa gloire, de la maniere la plus simple & la plus desinteressée qu'il vous sera possible. Autrement vous ferez de vôtre élevation vôtre ruine.

Pour les emplois exterieurs, qui sont d'obligation, il faut y donner autant d'attention qu'il est necessaire pour s'en bien acquiter. Ce seroit une illusion que de ne s'y pas assez

appliquer ſous prétexte de recüeillement interieur. Le vray recüeillement ne nous empêche point de bien faire nos actions exterieures. Il aide plûtoſt, & il ne nous rend abſtraits qu'à l'égard de ce qui n'eſt point de nôtre devoir.

Cette maniere ſimple de ſe tenir & d'agir en la preſence de Dieu, & cette union, ou, pour mieux dire, cette unité d'eſprit avec Dieu eſt une excellente operation dont il eſt luy-meſme l'auteur, & ne demande de nôtre part qu'une conſtante égalité d'eſprit.

Il faut qu'une ame ſoit bien purifiée pour reconnoître en ſoy cette immenſité, qui répond en quelque maniere à celle de Dieu, ne pouvant eſtre remplie que de Dieu. Nous ne la connoiſſons preſque point. Elle eſt au fond de nôtre ame, & nous ne penetrons gueres juſques-là : nous ſommes trop occupez au dehors.



XXXIII. LETTRE

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Sur ce qu'elle commençoit à entrer dans les voyes surnaturelles, il luy donne divers avis.

UNe ame que Dieu met dans la disposition que vous m'avez marquée, doit garder la conduite que je vas vous donner.

I. Quand vous rendez compte de vôtre état, dites-en sincerement tout le bien & tout le mal. Autrement on ne peut vous aider que par hazard.

II. Ne vous attachez nullement à vos pratiques du temps passé, qui vous ont esté autrefois utiles, mais qui vous seroient à present nuisibles. Ne vous forcez point à faire divers actes, quand vous vous trouvez comme dans l'impuissance de les produire, & ne faites point de violence à l'attrait interieur. Abandonnez-vous-y plûtost librement, & laissez-vous en la disposition de l'esprit de

Dieu qui veut vous posseder pleinement sans souffrir que vous l'assujettissiez à des conduites methodiques, hormis celles qui sont d'obligation, & que l'obeïssance vous prescrit.

III. Si l'ennemi voit que vous fassiez cas des connoissances sublimes, des pensées affectueuses, des goûts & des tendresses de devotion, & des autres graces sensibles ; il ne manquera pas de les feindre, & de vous en donner les sentimens en abondance. Sur tout lorsque Dieu operera en vous hors du sens, dans le pur esprit, il usera de cet artifice pour vous attirer de l'esprit au sens, & vous faire prendre le change au grand préjudice de vôtre ame.

IV. Plus vous serez dans les tenebres, dans le dégoût, dans les peines, & dans l'incertitude mesme de vôtre état, & comme dans la certitude apparente de vôtre perte ; vous en serez d'autant mieux, pourvû que d'ailleurs vous soyez fidele & patiente.

V. Souvent dans l'oraison & dans le cours de la journée ne pouvant vous occuper d'aucune bonne pensée,

ni exciter dans vôtre cœur aucun sentiment de devotion, parce que Dieu pour vôtre plus grand bien mettra le sens dans le vuide; vous vous imaginerez que vous perdez le temps, que vous estes dans l'illusion, & que l'on vous trompe. Persuadez-vous que c'est alors d'ordinaire que Dieu opere le plus dans l'ame. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne de devotion, & n'en cherchez pas davantage. Quand l'ame ne peut faire aucun exercice de ses puissances, la resignation à la volonté de Dieu, & la soûmission à son esprit vaut mieux que toute autre diligence humaine.

XXXIV. LETTRE

A UNE RELIGIEUSE URSULINE.

Il l'instruit des devoirs d'une ame que Dieu comble de graces.

L'Abondance des graces que vous me marquez recevoir de Dieu, vous oblige, ce me semble, à trois principaux devoirs.

Le premier est une profonde humilité. Soyez comme les bons arbres

qui s'abaiſſent d'autant plus qu'ils ſont chargez de fruit ; & n'oubliez jamais qui vous eſtes, ni qui vous avez eſté, une pauvre fille fort foible & fort ignorante, une creature des plus ingrates & des plus criminelles du monde.

Le ſecond, une grande fidelité à cooperer avec Dieu, & à luy rendre les fruits de ſes graces, & à produire des effets de vos bonnes reſolutions.

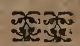
Le troiſiéme, une extrême reconnoiſſance pour les biens que Nôtre-Seigneur vous communique.

Helas ! tout ce que nous pouvons faire pour Dieu, eſt ſi peu de choſe. Toute la fidelité, la cooperation, la diligence & la ferveur que nous pouvons apporter à ſon ſervice, ſont ſi peu conſiderables à ſes yeux. Au contraire nôtre negligence, nos infidelitez, nos lâchetez, nos defauts, nos crimes peſent ſi fort au poids du Sanctuaire, que cela n'eſt pas concevable. De ſorte que de nous-meſmes nous ne devrions nous porter à rien plus ordinairement qu'à la honte & à la confuſion de nos miſeres, à la contrition de nos fautes.

Demandez ſouvent à Dieu la grace

d'une humble reconnoiſſance, d'un fidele uſage de ſes dons, & d'une exacte cooperation à ſes deſſeins.

Je crois bien que vous ne voyez point de danger, & que vous ne ſentez pas en vous de foibleſſe dans l'occaſion dont vous me parlez : mais vous ne devez pas moins pour cela vous tenir toûjours ſur la défiance. Nous avons un fond inépuiſable de pechez & de corruption. Et comme il arrive que des perſonnes qui mourront dans un mois, ne ſentent encore rien du mal qu'ils nourriſſent en eux-meſmes, & qui leur oſtera la vie; de meſme en quelque état que nous ſoyons, ſi Dieu ne nous aſſiſte de ſa grace, nous avons au dedans de nous-meſmes des ſemences fatales de nôtre perte, qui ne paroiſſent point à preſent, mais qui ne laiſſeront peut-eſtre pas un jour de produire leurs funeſtes effets.



XXXV. LETTRE

A UNE RELIGIEUSE URSULINE continuée dans la charge de Superieure.

Il luy donne d'excellens avis sur les devoirs des Superieures.

JE benis Dieu des sentimens de resignation & de patience que je vois qu'il vous a donnez. Rendez une visite à Nôtre-Seigneur devant le saint Sacrement; & dans un profond aneantissement d'esprit en sa presence examinez les fautes de vôtre gouvernement passé.

Voyez si vous n'avez point agi avec trop d'empressement ; si vous ne vous estes point troublée par les fautes de vos Sœurs; si vous ne leur avez point donné de mécontentement par vôtre faute; si vôtre zele n'a pas eu plus d'aigreur & de colere, que de compassion & de douceur ; si vous avez fait paroître de l'emportement en quelque occasion, si dans vôtre conduite vous vous estes com-

portée comme une perſonne qui traite des affaires & des intereſts de Dieu en ſa preſence ; ſi vous n'avez point plus attendu de vôtre adreſſe & de vôtre vigilance, que de l'aſſiſtance de Nôtre-Seigneur.

Tenez la balance bien droite en tout cecy. Regardez Dieu en tout ce que vous commandez : rendez-vous dépendante de luy. Ne debitez aux autres que ce que vous recevez du ſaint Eſprit. Quand vous eſtes obligée de reprendre quelqu'une de vos Sœurs, ſouvenez-vous qui vous eſtes, & qui vous avez eſté autrefois. Prenez garde que la ſuperiorité n'entre dans vôtre eſprit par ce qu'elle a, qui flate la nature. Ne vous eſtimez pas plus qu'avant que vous fuſſiez en charge : croyez ſeulement que vous eſtes plus comptable & plus expoſée que vous n'étiez auparavant. Il n'eſt pas concevable combien de filles perdent dans la ſuperiorité ce qu'elles avoient pû amaſſer de merites avec bien de la peine pendant qu'elles eſtoient inferieures. Regardez-vous comme celle de la maiſon qui eſt la plus capable de gâter tout.

Abaissez plus que jamais vos sentimens: tenez pour suspect tout ce qui vient de vous : ne faites point de fonds sur vos talens & sur vos soins: appuyez-vous uniquement sur le secours de la grace.

N'omettez rien de vos devotions, ni de ce que Dieu vous a autrefois inspiré. Ménagez bien le temps, & n'en perdez aucun moment s'il est possible. Soyez égale en tout temps : ne prenez point trop les choses à cœur, & rendez-vous indépendante des divers evenemens, sans souffrir qu'ils alterent la disposition de vôtre cœur. Quand vous avez fait de vôtre côté ce que vous avez pû & ce que vous avez crû devoir faire, tenez-vous en repos, & abandonnez à la providence divine les succés, selon qu'il luy plaira d'en ordonner.

Si je voulois juger de vôtre conduite, je croirois que vous vous empressez un peu trop, soit pour les fautes qui arrivent ou qui peuvent arriver, soit pour les moyens de les prévenir & empêcher. Quand vous voyez que quelque faute s'est commise, faites-en l'amende hono-

rable à Dieu dans vôtre cœur, frappant vôtre poitrine, ou baiſant la terre: & puis, ſi vous y pouvez remedier, demandez-en la grace à Nôtre-Seigneur, & apportez-y enſuite le remede en ſon temps. Que ſi vous ne le pouvez faire, demeurez en repos, & donnez ordre, autant qu'il ſera poſſible, qu'une pareille faute n'arrive plus. Je ſerois d'avis que vous fiſſiez toûjours une partie de la penitence de vos Sœurs, avec diſcretion, & ſelon la meſure de la ſainte obeïſſance.

Il me paroît que dans l'occaſion dont vous m'avez écrit, vous avez voulu empêcher un mal par un autre mal, je veux dire, par un empreſſement & une trop grande chaleur pour le bien. Conſiderez comme Dieu agit à nôtre égard. Il fait de ſon côté ce que ſa ſageſſe & ſon amour luy ſuggerent en nôtre faveur: puis il nous laiſſe une pleine liberté de nous determiner à faire le bien ou le mal. Voyez comment Nôtre-Seigneur agiſſoit avec ſes Diſciples. Il les inſtruiſoit & les exhortoit ſelon les deſſeins eternels du conſeil de Dieu: puis il les laiſſoit en leur li-

berté sans s'empresser nullement pour ce qui devoit arriver. Je crois que quand vous avez fait doucement & efficacement ce que vous avez dû faire, & que vous n'avez point manqué à cette fidelité & diligence moderée que vôtre office exige ; vous ne devez aucunement vous inquieter des fautes qui se font. Vouloir trop bien faire, nuit quelquefois : & il y a des esprits qui se fortifient dans le mal, quand ils voyent qu'on s'oppose trop fortement à eux. Dans ces rencontres il faut avoir un cœur large, & attendre de Dieu le remede de ces sortes d'esprits, selon que la providence en disposera. C'est pourquoy l'on dit communément qu'il vaut mieux alors traiter avec Dieu qu'avec les hommes, & qu'on gagne plus sur les cœurs, en s'adressant à celuy qui les tient entre ses mains, & qui les tourne comme il luy plaît. Je voudrois vous voir agir en de pareilles occasions, non que je me persuade que vous voulussiez tout rompre, & faire de l'éclat ; mais je crains que vous n'apprehendiez trop les fautes, & que vous ne soyez pas as-

ſez établie dans cette ſerenité de cœur & de viſage, & dans cette égalité d'eſprit que les Superieurs ne doivent jamais perdre.

Nous ne remarquions jamais aucun empreſſement dans le Pere Loüis Lallemant, bien qu'au commencement nous ne fuſſions pas tous également dociles & ſoûmis à ſes ſentimens : Mais il nous charma tous par ſa douceur & ſa condeſcendance, & par une humilité ſi rare & ſi obligeante, qu'il n'y en avoit pas un ſeul de nous, qui n'avoüât qu'il n'avoit jamais vû un tel Superieur. Enfin avant trois mois il avoit abſolument gagné tous les cœurs. En quelque temps qu'on l'abordât, vous euſſiez dit qu'il n'avoit rien à faire, que d'écouter ce qu'on luy vouloit dire ; quoy qu'il fût tellement occupé, que nous ſçavons que le travail de trois ans dans ſon employ de Directeur du troiſiéme an de Noviciat, luy a coûté la vie. Jamais on ne voyoit d'alteration dans ſon viſage ni dans ſa voix ; & l'eſprit de Dieu eſtoit ſi preſent en tout ce qu'il diſoit & faiſoit, que nous en eſtions merveilleuſement edifiez.

XXXVI. LETTRE

A LA SOEUR LOUISE DE S. Stanislas, Ursuline de Ploërmel.

C'estoit une jeune Religieuse d'un excellent esprit & d'une grande ferveur, qui dans le peu d'années qu'elle a vêcu, est arrivée à une eminente perfection. Le Pere luy donne divers avis pour sa conduite.

J'Ay bien resolu de satisfaire à vôtre desir, & mettre par écrit mes petits sentimens touchant la conduite du saint Esprit ; mais je n'en ay encore pû trouver le loisir : Je le feray le plûtost que je pourray.

Cependant je vous diray pour réponse à vôtre Lettre, que plus vous entrerez dans les voyes de l'esprit, plus ces délaissemens seront rudes, penibles, affligeans & frequens. C'est pourquoy preparez-vous-y, & ne vous amusez pas à en rechercher la cause. Souffrez-les aveuglément & en silence.

Ne vous conduisez point par les sensibilitez. En quelque disposition

que vous vous sentiez, n'en faites jamais ni plus ni moins. Soyez toûjours fidele, exacte & contente de ce que Dieu vous donne. Lisez le 5. le 6. & le 7. Chapitre de la 2. Partie du Livre *des secrets Sentiers de l'Amour divin.*

L'un des plus grands moyens pour avancer & pour plaire à Dieu, est le silence & le recüeillement interieur & exterieur en la presence de Dieu. C'est ce que je vous recommande tres-particulierement. Sans cela il ne faut rien prétendre aux largesses du saint Esprit. C'est là l'unique preparation pour le recevoir, & la disposition necessaire pour le conserver.

Le 6. Juin 1646.

XXXVII. LETTRE

A LA MESME

Il l'encourage dans les peines lesquelles Dieu l'éprouvoit.

JE benis Dieu de ce qu'il vous éprouve pour vous purifier. Ce que vous me mandez de la disposi-

ſtion de vôtre ame, eſt le plus grand ſigne que le ſaint Eſprit nous ait encore donné de ſa preſence, & le gage le plus aſſuré du bien qu'il vous veut faire. Vous voilà maintenant dans le grand chemin. Dieu ſe declare oſtant du ſens ce qu'il vous y avoit fait goûter de ſes dons & de ſes graces. Je ne m'étonne pas tant de ce qu'il vous traite ainſi à preſent, que de ce qu'il a tant tardé à le faire.

Le ſervice qu'on rend à Dieu dans l'abondance des ſuavitez & des conſolations ſpirituelles, n'eſt pas fort conſiderable. Si la devotion demeuroit toûjours dans les ſentimens & dans la tendreſſe, elle ſeroit molle & capable de peu de choſe. Il faut qu'elle ſe fortifie & qu'elle s'enracine en l'ame par les ſechereſſes, les repugnances & les contrarietez. L'hyver n'eſt pas moins utile aux arbres que l'eſté, bien qu'il ne le ſemble pas.

Dieu vous envoye cet état 1. pour vous donner occaſion de ſouffrir. 2. Pour vous apprendre à vous connoître. 3. Pour vous obliger à vous reſigner parfaitement entre ſes mains,

4. Pour vous fortifier. 5. Pour vous éprouver. 6. Pour couronner vôtre fidelité.

Gardez-vous bien de rien omettre de vos exercices ordinaires, de vous laiſſer aller à faire des fautes avec vûë, & de vous décourager. Servez Dieu toûjours également en quelque diſpoſition que vous vous trouviez, de goût ou de dégoût.

C'eſt ordinairement dans ce temps de ſechereſſe & dans cet état de peines que Dieu reconnoît les ames qui ſont capables de s'avancer dans la perfection.

Le 19. Juillet *1646.*

XXXVIII. LETTRE.

A LA MESME.

Il luy donne divers avis pour l'établir dans la connoiſſance d'elle-meſme, & l'animer à la fidelité.

JE vous conjure, ma chere Sœur, de ne vous arréter pas dans un ſi beau chemin. Je vois que tout eſt

calme dans vôtre esprit. Rien ne vous traverse. Profitez de la belle saison, & employez saintement un si heureux temps. Il en viendra un autre où vous aurez besoin de courage & de force : preparez-vous-y bien.

Je suis absolument d'avis que vous vous adressiez à vôtre Mere Superieure, pour la prier de vous dire vos defauts, & ce qu'elle desire de vous pour vôtre perfection. Dites-luy, si vous voulez, que c'est par mon ordre que vous luy demandez cette charité, & travaillez ensuite serieusement sur ce qu'elle vous aura dit.

Outre cela pour mieux connoître vos fautes examinez soigneusement toutes vos actions de la journée, l'une aprés l'autre, & tâchez de découvrir les foiblesses & les imperfections qui s'y glissent. Appliquez-vous ensuite à reconnoître les dereglemens des sens & des puissances de l'ame : vous y trouverez de quoy vous occuper. Aprés cela voyez si vous estes fidele à vous corriger des fautes que vous remarquez dans vos examens, & des pechez dont vous vous accusez dans vos

Confeſſions ; quel fruit vous tirez des Sacremens & de vos oraiſons ; quelle preparation vous y apportez ; comment vous vous ſurmontez dans les occaſions ; ſi vous commettez des fautes avec vûë ; ſi vous ſuivez toûjours la voye la plus étroite, & ſi vous embraſſez ce que vous jugez le plus parfait ; avec quelle exactitude vous gardez vos regles ; comment vous vous acquitez des emplois de l'obeïſſance & de vos autres devoirs ; & avec quelle ferveur vous vous portez à faire la volonté de Dieu en toute occaſion, autant que vous la pouvez connoître.

Toutes ces recherches avec la direction de vôtre Mere Superieure vous aideront à diſcerner ſur quoy vous devez faire vôtre examen particulier.

Ce que je vous recommande par deſſus tout, c'eſt de prendre garde de tomber dans une certaine nonchalance & inſenſibilité à l'égard de vos fautes. Défiez-vous de vous-même, & ne vous appuiez nullement ſur vos reſolutions. Soyez grave, modeſte, retenüe, interieure : marchez toûjours en la preſence de Dieu : Rentrez ſouvent en vous-meſme

pour considerer la situation de vôtre esprit; & veillez tellement sur vous, que rien ne vous échappe que vous ne l'ayez bien pesé & bien examiné. Enfin souvenez-vous des quatre points de vôtre écrit, & tâchez de faire croître vos forces interieures, & de vous avancer toûjours en esprit.

Le 3. d'Aoust 1648.

XXXIX. LETTRE

A LA MESME.

Il luy donne quelques points de perfection à pratiquer.

VOicy l'abregé de ce que je vous dis dernierement, & la tâche que je vous donne pour ces six mois.

I. Soyez fidele à suivre l'esprit de Dieu avec la derniere exactitude. Ne retournez point sur vos pas, mais avancez toûjours selon la mesure des graces que Nôtre-Seigneur vous fera: N'omettez rien de vos devoirs avec advertence: Aimez la constance dans la fidelité.

II. Proposez-vous d'estre sans cesse en oraison plus par une foy nüe de la presence de Dieu, par un simple acquiescement à sa volonté, par un oubli & un dégagement general de toutes choses & de vous-mesme, en la vüe de Dieu; que par aucun acte, s'il ne vous est inspiré, ou par aucun effort qui pourroit vous nuire.

III. Tâchez, selon que Nôtre-Seigneur vous en fera la grace, 1. de ne commettre aucune faute de propos deliberé: 2. de choisir toûjours ce que vous estimerez le plus parfait: 3. d'accomplir la volonté de Dieu dans toutes les rencontres où il vous la fera connoître. Pratiquez tout cecy selon vos forces, & selon la mesure de la grace; & marquez par écrit vos fautes pour me les montrer.

Le 5. Novembre 1648.

XL. LETTRE.

A LA MESME.

Il luy donne divers avis pour sa conduite.

SUr tout ce que vous m'avez fait connoître jusqu'à present des dispositions de vôtre ame ; voicy la conduite que je voudrois vous donner, afin que vous marchiez seurement, & sans vous tromper, dans les voyes de la perfection, où il se rencontre tant d'illusions.

I. Estimez toûjours davantage la voye des peines & des rigueurs de Dieu, que celle des graces sensibles, & des douceurs spirituelles, quand mesme vous y auriez le ravissement de saint Paul. La premiere est bien plus seure, plus certaine & plus efficace pour penetrer & humilier l'esprit, outre que l'ennemi y a sans comparaison bien moins de prise, & que la nature y est bien plus vaincuë, plus soûmise & plus mortifiée. J'ay vû arriver dans l'autre de grandes chûtes & des changemens surpre-

nans en plusieurs ames, par l'abus qu'elles faisoient des dons de Dieu ; mais dans celle-cy je n'ay rien vû de semblable. Je connois une personne en qui j'ay remarqué de grandes choses avant que Dieu l'eût mise dans la voye de ses rigueurs. Mais ces choses n'ont pas esté de durée, & sans doute cette personne ne les a pas receuës de la maniere qu'il les faut recevoir pour en profiter. Un esprit qui n'a point esté dompté, purifié, éprouvé par les peines, réüssit rarement dans la voye des choses extraordinaires. J'avoüe qu'il faut recevoir de Dieu, en la maniere qu'il luy plaît de se communiquer, & que ce n'est pas à nous à choisir le chemin pour aller à luy ; mais de nôtre part nous devons toûjours estre plus dispofez à marcher par la voye des peines, des privations, du vuide & de la nudité d'esprit ; & nous devons juger qu'elle nous est la plus avantageuse.

II. Ne jugez point que rien de ce qui se passe en vous, vienne de Dieu, si vos Directeurs ne vous en assurent. Si cela produit quelque bon effet, tâchez de le conserver & d'en estre

reconnoiſſante, y apportant de vôtre part toute la fidelité que vous pourrez: mais ne jugez jamais de la choſe; autrement il n'eſt pas moralement poſſible que l'ennemi ne vous trompe toſt ou tard. Gardez-vous bien d'en juger, quelque bon effet que cela vous apporte, & quelque reſſemblance qu'il ait avec les graces des Saints. N'eſtimez non plus en vous rien de grand, que vôtre ingratitude & vôtre infidelité. Croyez que vôtre ame n'eſt pas un ſol propre à porter les grandes choſes. Humiliez-vous en toute rencontre: aneantiſſez le plus que vous pourrez toute vôtre propre action, comme un obſtacle à l'union divine, & portez vôtre eſprit au denuëment de toute ſorte de deſirs, d'inclinations & d'affections, plus qu'à aucune autre pratique de devotion.

III. Recevez avec une entiere abnegation tout ce qu'il plaira à Dieu de vous donner de part en ſes faveurs; ne vous arrétant point à les goûter ni à y faire des reflexions; ne vous y appuyant point par une vaine confiance, mais en Dieu ſeul, que vous devez uniquement regar-

der en toutes choſes, tout le reſte n'eſtant qu'amuſement & un pur neant.

IV. Vivez dans un grand abandon de vous-meſme en Dieu, mettant en luy toutes vos penſées, tout vôtre amour, toute vôtre eſperance, tout vôtre appui : tâchant de n'agir que par ſon inſtinct, & par le mouvement de ſa grace : recourant à luy en toute occaſion avec une confiance filiale, & vous aſſurant que luy ſeul vous protegera.

V. Ne ſoyez point affamée des dons de Dieu, mais de Dieu ſeul ; renonçant à toute autre poſſeſſion que la ſienne, & tâchant de le poſſeder dans une parfaite pureté & pauvreté d'eſprit.

VI. Perſuadez-vous qu'entre tous les moyens créez qui peuvent conduire les ames à la perfection, il n'y en a point de meilleur que ce ſimple acquieſcement en Dieu, & cette ſimple attention à ſa preſence. Ainſi attachez-vous à ce ſaint exercice. Tenez-vous à Dieu ſeul, & tâchez de dépendre uniquement de luy. Il n'y a que fort peu de perſonnes qui ſçachent ſe dégager, comme il faut,

de la multiplicité des moyens & des pratiques, n'en prendre que dans la justesse, & se reduire à la simplicité qui met l'ame dans la prochaine disposition pour recevoir l'operation de Dieu.

Pour vous, ma chere Sœur, contentez-vous de Dieu seul, ne desirez que luy, & souffrez constamment & amoureusement toutes les privations de moyens, de graces, d'occasions qu'il permettra qui vous arrivent, & croyez que son bon-plaisir, & le manque de tout vous vaut mieux que l'abondance de tout.

VII. Enfin je vous recommande le fidelité à suivre la grace, la constance à pratiquer le bien, la perseverance à vous surmonter, la paix & l'égalité d'esprit dans toutes sortes d'accidens; & je prie Nôtre-Seigneur de vous donner ces vertus si précieuses & si necessaires.

Le 27. Juin 1647.

J'Ajoûte encore un mot de grande importance pour la paix de la conscience. C'est une maxime assurée, que toute personne qui n'est point dãs l'habitude du peché, mais plûtost dans la

determination, & mesme dans la possession de n'en commettre aucun de propos deliberé, ne se doit jamais mettre en peine pour les doutes & les perplexitez de conscience qui luy peuvent venir ou de son propre esprit, ou de l'esprit malin : & si elle n'est positivement certaine qu'elle a failli, elle ne se doit nullement condamner, mais demeurer dans la possession de son innocence, qu'elle ne doit jamais déposer que par la certitude du peché, aprés qu'elle a suffisamment examiné la chose qui la peut mettre en peine. Deux choses sont donc necessaires pour maintenir l'ame en paix contre les doutes & les scrupules : la premiere, de ne point faire de fautes de propos deliberé : la seconde, de ne s'amuser point aux doutes qui peuvent venir là-dessus, & de n'agir que sur la certitude. Faute de suivre ces deux avis, il ne se peut dire combien le demon a troublé, & enfin perdu d'ames, qui d'ailleurs avoient beaucoup de bonne volonté, mais qui recherchoient plus d'asurance dans leur voye, que Dieu ne leur en vouloit donner. Cet empresement à vouloir trop s'asu-

rer, vient de l'amour propre & de l'opiniâtreté à ſuivre ſon propre jugement. Gardez-vous bien de l'un & de l'autre. Je recommande à vos prieres la Miſſion que nous allons faire le Pere Huby & moy. Je ne ſeray de retour à Quimper que la premiere ſemaine du mois d'Aouſt. Ecrivez-moy vers ce temps-là.

FIN







BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA





